



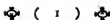
M É L A N G E S
P H I L O S O P H I Q U E S ,
L I T T E R A I R E S ,
H I S T O R I Q U E S , &c.

T O M E P R E M I E R

G E N E V E .

M. D C C. L X X I .





ELOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHATELET.

1754.

Cette traduction, que les plus savans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Lomont*, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand *Newton*.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il falait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, & qu'elle possédât ce que ce grand-homme avait enseigné. On a vu deux prodiges; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit, & l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de *Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils*; auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions; est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence: elle a répandu dans le reste du livre une méthode & une clarté que *Leibnitz* n'eut jamais, & dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnitz* intelligibles; son esprit qui avait acquis encore de la force & de la ma-

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

A

turité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades, & l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de *Descartes*, & que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux, n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz*, elle eut celui de l'abandonner ; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion ; mais qui ne coûta guères d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout espoir de système, elle prit pour sa règle celle de la société royale de Londres, *nullius in verba* ; & c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis & des systèmes, qu'elle se donna toute entière à *Newton*. En effet *Newton* ne fit jamais de système, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime géométrie, ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures, qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de *recherches*, ne sont que des doutes ; il ne les donne que pour tels, & il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom ; ce sont les premiers ressorts de la nature, inconnus avant lui ; & il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un système, c'est-à-dire, comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile, & la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil encrouté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on dirait, Cet homme est cartésien ; s'il croyait aux monades, on dirait, il est leibnitien ; mais on ne dira pas de celui qui fait les élémens d'*Euclide* qu'il est

euclidien ; ni de celui qui fait d'après *Galilée* en quelle proportion les corps tombent , qu'il est galiléiste : aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitésimal , qui ont fait les expériences de la lumière , qui ont appris les loix de la gravitation , ne sont point appelés newtoniens ; c'est le privilège de l'erreur de donner son nom à une secte. Si *Platon* avait trouvé des vérités , il n'y aurait point eu de platoniciens , & tous les hommes auraient appris peu-à-peu ce que *Platon* aurait enseigné ; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre , les uns s'attachaient à une erreur , les autres à une autre , on combattait sous différens étendards ; il y avait des péripatéticiens , des platoniciens , des épicuriens , des zénonistes , en attendant qu'il y eût des sages.

Si on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont *Newton* a gratifié le genre-humain , ce n'est que par un reste d'ignorance & de préjugé. Ceux qui savent peu & ceux qui savent mal , ce qui compose une multitude prodigieuse , s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre chose que combattre *Descartes* , à-peu-près comme avait fait *Gassendi*. Ils entendirent parler de ses découvertes , & ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand *Harvéy* eut rendu palpable la circulation du sang , on s'éleva en France contre lui : on appella *harvéistes* & *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer , toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs , & toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que *Newton* avait faites sur la lumière , qui n'ayent eû lieu parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matière ayant été démontrée , ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à *Newton* , ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de *Descartes* : car toute vérité , comme tout mérite , a les contemporains pour ennemis.

*Torpe putaverunt parere minoribus , & quæ
Imberbes didicere , senes perdenda fateri.*

A ij

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité en traduisant le livre des *principes*, & en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit, est entendue de tous les sàvans ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquaient aux anciens.

Il a falu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'est un grand inconvénient dans les livres de science, & il faut avouer que ce n'est plus guères la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, & qui peuvent causer de l'embarras. Le français qui est la langue courante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles & nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla sur les idées de Mr. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même ; & quand elle avait achevé un chapitre, Mr. *Clairaut* l'examinait, & le corrigeait. Ce n'est pas tout ; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise : il est très aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. Mr. *Clairaut* faisait encore revoir par un tiers les calculs quand ils étaient mis au net, de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention ; & ce qui le serait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où Mr. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières, & un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée ; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévint que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, & à vouloir paraître supérieure à cette gloire véritable, la seule

récompense de ceux qui servent le public , la seule digne des grandes ames , qu'il est beau de rechercher , & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation , qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la bibliothèque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours , mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle , & jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : c'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire , & jamais elle n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit , où l'on établit une espèce de tribunal où l'on juge son siècle , par lequel en récompense on est jugé très sévèrement. Elle a vécu longtems dans des sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était , & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine , étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de *Newton* : on la prenait pour une personne ordinaire , seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les différends ; dès qu'il y avait quelque combinaison à faire , la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vue un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres de tête , & sans aucun secours , en présence d'un géomètre étonné , qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière , cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit , ces petites finesses , ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires , n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre , la précision , la justesse & la force étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Pascal* & *Nicolas* que comme madame de *Sévigné*. Mais cette fermeté sèvere , & cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie &

de l'éloquence la pénétraient , & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers , & ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur *Newton* , d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités , & pour qui les beautés de l'imagination & du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'*Endide* , dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle apprit depuis l'italien & l'anglais. Le *Tasse* & *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile* : elle fit moins de progrès dans l'espagnol , parce qu'on lui dit qu'il n'y a guères dans cette langue qu'un livre célèbre , & que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites , dans lesquelles on découvre , au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire , cet esprit philosophique qui doit dominer partout , & qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux , que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris , qui croirait qu'elle trouva du tems , non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société , mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens ? Elle se livrait au plus grand nombre comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort , hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le tems , ni la volonté de s'en appercevoir ; & quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice , elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure , dans laquelle un auteur qui n'était pas à portée de la connaître , avait osé mal parler d'elle ; elle dit que si l'auteur avait perdu son tems à écrire ces inutilités , elle ne voulait pas perdre le sien à les lire : & le lendemain ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle , elle écrivit en sa faveur , sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être

dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit, & la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savans vont jouir : on peut dire d'elle en déplorant sa destinée, *perit arte sua*.

Elle se crut frappée à mort longtems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyait lui rester, à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'aurait sauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher, & par un mélange singulier de sentimens, qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame ; & la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur & de sa fermeté ; de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens, sentaient doublement sa perte par leur propre affliction, & par ses regrets, & admiraient en même tems la force de son esprit, qui mêlait à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au palais de Luneville, le 10 Août 1749, à l'âge de quarante-trois ans & demi, & a été inhumée dans la chapelle voisine.

E P I T R E

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

TU m'appelles à toi , vaste & puissant génie,
 Minerve de la France, immortelle Emilie ;
 Je m'éveille à ta voix , je marche à ta clarté ,
 Sur les pas des vertus & de la vérité.
 Je quitte Melpomène & les jeux du théâtre ,
 Ces combats , ces lauriers , dont je fus idolâtre ;
 De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
 Que le jaloux Rufus , à la terre attaché ,
 Traîne au bord du tombeau la fureur insensée ,
 D'enfermer dans un vers une fausse pensée :
 Qu'il arme contre moi ses languissantes mains ,
 Des traits qu'il destinait au reste des humains :
 Que quatre fois par mois un ignorant Zoile
 Elève en frémissant une voix imbécile :
 Je n'entens point leurs cris que la haine a formés ;
 Je ne vois point leurs pas , dans la fange imprimés.
 Le charme tout-puissant de la philosophie
 Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
 Tranquille au haut des cieus , que Newton s'est soumis ,
 Il ignore en effet s'il a des ennemis :
 Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
 L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière :
 Déjà ces tourbillons , l'un par l'autre pressés ,
 Se mouvant sans espace , & sans règle entassés ,

Ces

ÉPIÔRE SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON. 9

Ces fantômes favans à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit ; les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de DIEU contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atôme, un point dans l'étendue.

DIEU parle, & le cahos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, & les cieus sont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieus.

Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts ;
La mer tombe, s'affaisse, & roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

B

Remontez , descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux , volez ; & revenant sans cesse ,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi , sœur du soleil , astre qui dans les cieux ,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux ,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche , éclaire les nuits , tes bornes sont prescrites.

Terre , change de forme , & que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux , si lent dans votre course ,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse :
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens , a)
Deux cent siècles entiers par-delà six mille ans.

Que ces objets sont beaux ! Que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui , dans le sein de DIEU , loin de ce corps mortel ,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.

Vous , à qui cette voix se fait si bien entendre ,
Comment avez-vous pu , dans un âge encor tendre ,
Malgré les vains plaisirs , ces écueils des beaux jours ,
Prendre un vol si hardi , suivre un si vaste cours ?
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature ?
Puissai-je auprès de vous , dans ce temple écarté ,
Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis b) qu'Algarotti , sûr d'instruire & de plaire ,

a) C'est la période de la précession des équinoxes , laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cent ans ou environ.

b) Mr. Algarotti , jeune Vénitien , faisait imprimer alors à Venise un

traité sur la lumière , dans lequel il expliquait l'attraction. Mr. de Voltaire fut le premier en France qui expliqua les découvertes de ce grand-homme.

Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère ,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits ,
Le compas à la main , j'en tracerai les traits ;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle ,
Cherchant à l'embellir , je la rendrais moins belle.
Elle est , ainsi que vous , noble , simple & sans fard ,
Au-dessus de l'éloge , au-dessus de mon art.

NOUVELLE EPI TRE DÉDICATOIRE

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

de l'édition de 1745.

M A D A M E ,

L Orsque je mis pour la première fois votre nom respectable à la tête de ces élémens de philosophie , je m'instruisais avec vous. Mais vous avez pris depuis un vol que je ne peux plus suivre. Je me trouve à présent dans le cas d'un grammairien qui aurait présenté un essai de rhétorique ou à *Démosthène* ou à *Cicéron*. J'offre de simples élémens à celle qui a pénétré toutes les profondeurs de la géométrie transcendante , & qui seule parmi nous a traduit & commenté le grand *Newton*.

Ce philosophe recueillit pendant sa vie toute la gloire qu'il méritait ; il n'excita point l'envie , parce qu'il ne put avoir de rival. Le monde savant fut son disciple ; le reste l'admira sans oser prétendre à le concevoir. Mais l'honneur que vous lui faites aujourd'hui , est sans doute le plus grand qu'il ait jamais reçu. Je ne fais qui des deux je dois admirer davantage , ou *Newton* , l'inventeur du calcul de l'infini , qui découvrit de nouvelles loix de la nature , & qui anatomisa la lumière , ou vous , madame , qui au milieu des dissipations attachées à votre état , possédez si bien tout ce qu'il a inventé. Ceux qui vous

B ij

voient à la cour, ne vous prendraient assurément pas pour un commentateur de philosophie : & les savans, qui sont assez savans pour vous lire, se douteront encor moins que vous descendiez aux amusemens de ce monde, avec la même facilité que vous vous élevez aux vérités les plus sublimes. Ce naturel & cette simplicité, toujours si estimables, mais si rares avec des talens & avec la science, feront au moins qu'on vous pardonnera votre mérite. C'est en général tout ce qu'on peut espérer des personnes avec lesquelles on passe la vie ; mais le petit nombre d'esprits supérieurs, qui se sont appliqués aux mêmes études que vous, aura pour vous la plus grande vénération, & la postérité vous regardera avec étonnement. Je ne suis pas surpris que des personnes de votre sexe aient régné glorieusement sur de grands empires. Une femme avec un bon conseil peut gouverner comme *Auguste* ; mais pénétrer par un travail infatigable dans des vérités dont l'approche intimide la plupart des hommes, approfondir dans ses heures de loisir ce que des philosophes les plus instruits étudient sans relâche, c'est ce qui n'a été donné qu'à vous, madame ; & c'est un exemple qui sera bien peu imité, &c.

A L' A B B É P * *.

SUR LES ÉLÉMENTS DE NEWTON. 1738.

JE viens, monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des élémens de *Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet. Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs journaux des éclaircissemens en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, & j'apprends même que les auteurs du *Journal de Trévoux* ont eu la bonté d'insérer, il y a un mois, ces éclaircissemens dans leur journal. Si les nouveaux éditeurs des *Elémens de Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé dans cette préface, cette phrase singulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage* : & vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être éclairé par une maladie. C'est ce que je ne conçois pas plus que vous. Mais n'y aurait-il pas dans le manuscrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé* ? Ce qui peut-être est plus difficile à concevoir, c'est comment les imprimeurs font de pareilles fautes, & comment ils ne les corrigent pas ? Ceux qui ont eu soin de cette seconde édition doivent être d'autant plus exacts, qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amsterdam, qui ont occasionné des méprises plus singulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puisse être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dir-on, paraître en Hollande, de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je suis uniquement dans le cas des autres lecteurs. J'achète mon livre comme les autres, & je ne donne de préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

B iiij

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux sont imprimés. Il y a , par exemple , peu de pièces de théâtre , où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquai dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du *Glorieux* ; ce qui est d'autant plus désagréable , que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois , monsieur , que vous rendrez un nouveau service à la littérature , en recommandant une exactitude si nécessaire & si négligée.

Je conseillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages instructifs , de faire des cartons au lieu d'*errata* : car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont consulter l'*errata* ; & alors , ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités , ou bien ils sont des critiques précipitées & injustes.

En voici un exemple récent , & qui doit être public , afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'instruire , & les critiques qui veulent nuire , soient d'autant plus sur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure sans nom d'auteur ni d'imprimeur , dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encor à ma personne qu'à la philosophie de *Newton* ; elle est intitulée : *Lecture d'un physicien sur la philosophie de Newton , mise à la portée de tout le monde.*

L'auteur , qui probablement est mon ennemi sans me connaître , ce qui n'est que trop commun dans la république des lettres , s'explique ainsi sur mon compte , page 13. *Il serait inutile de faire des réflexions sur une méprise si considérable. Tout le monde les aperçoit , & elles seraient trop humiliantes pour Mr. de Voltaire.*

Il fera curieux de voir ce que c'est que cette méprise considérable qui entraîne des réflexions si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : » Il se forme dans l'œil un angle » une fois plus grand , quand je vois un homme à deux pieds » de moi , que quand je le vois à quatre pieds ; cependant » je vois toujours cet homme de la même grandeur. Comment mon sentiment contredit-il ainsi le mécanisme de » mes organes ? «

Soit inattention de copiste , soit erreur de chiffres , soit inadvertance d'imprimeur , il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam

a mis deux où il falait quatre, & quatre où il falait deux. Le réviseur Hollandais, qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique. Il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, & se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile, est donc une maladie bien incurable ?

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la philosophie de *Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de *Charles I* ? Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique, autant qu'injuste, de ce roi avec la réfrangibilité & le quarré des distances ? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injustice exécrable ? Est-ce dans un livre que ce critique me reproche ? livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages entières qui n'étaient point de moi, & où tout le reste est altéré & tronqué ? mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre ? Je viens de consulter le livre où l'on parle de cet assassinat, d'autant plus affreux, qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de *Ravaillac*, avec celui du jacobin *Clément*, avec le crime, plus énorme encore, du prêtre qui se servit du corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoisonner l'empereur *Henri VII* ? Est-ce-là justifier le meurtre de *Charles I* ? N'est-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes ?

C'est avec la même justice que ce critique m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois : « *Mallebranche* non-seulement admit les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en DIEU.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cela ; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire, a eu sans doute une intention toute contraire, & qu'il avait dit : *Mallebranche non-seulement n'admit point les idées innées, mais il*

prétendit que nous voyons tout en Dieu. En effet , qui peut avoir lû la *Recherche de la vérité* , sans avoir principalement remarqué le chapitre IV du livre III de l'*Esprit pur* , seconde partie ? J'en ai sous les yeux un exemplaire marginé de ma main , il y a près de quinze ans. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette question. Mon unique but est de faire voir l'injustice des critiques précipitées , de faire rentrer en lui-même un homme qui sans doute se repentira de ses torts quand il les connaîtra ; & enfin de faire ressouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours : c'est qu'une injure n'est pas une raison.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu , ce qui est très aisé , rabaisser les ouvrages de poésie que j'ai faits dans ma jeunesse. Qu'un lecteur critique *Zaïre* , ou *Alzire* , ou la *Hénriade* , je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philosophie. Tantôt on a des objections spécieuses à détruire , tantôt des vérités à éclaircir , souvent des erreurs à rétracter : je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances. Cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question.

Si on me fait des objections plus raisonnables , j'y répondrai , soit en me corrigeant , soit en demandant de nouveaux éclaircissemens ; car je n'ai & ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens , il y ait rien de mon propre fonds dans les élémens de la philosophie nouvelle. Elle m'a paru vraie , & j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse , qui , me semble , ne la connaissait pas assez. Les noms de *Galilée* , de *Képler* , de *Descartes* , de *Newton* , de *Hugens* me sont indifférens. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands-hommes , que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses , prêt à me rétracter , quand on me fera appercevoir d'une erreur.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche , se trouvent ou dans *Newton* , ou dans les livres de messieurs *Keil* , *Grégori* , *Pemberton* , *Gravesende* , *Mushem-*

Mushembroek, &c. & que ce n'est pas dans une simple brochure faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de tant de réflexions & de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'est ce mot de *gravitation*, d'*attraction*; je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de monsieur de *Maupertuis* sur ce sujet, dans son livre de *la figure des astres*, & on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître, que de l'attraction qu'on croit combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le seizième & le dix-septième chapitre des *Elémens de Newton*, & voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein & contre les tourbillons, paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encor de nouvelles. Les physiciens géomètres sont invités, par exemple, à considérer si quinze pieds étant le sinus versé de l'arc que parcourt la terre en une seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entr'elles, comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre, étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seul les vibrations des pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, &c. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, & de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très grands philosophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sur ce sujet, des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que *Descartes* a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de *Descartes*, ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les qualités occultes : il faut examiner l'univers comme un horloge ; quand le mécanisme connu manque, quand toute la nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'ex-

plique pas par le mécanisme ordinaire ? Où est donc la grande difficulté que DIEU ait donné la gravitation à la matière comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité ? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut donné de DIEU seul à la matière : il ne pouvait pas la créer sans étendue, mais il pouvait la créer sans pesanteur. Pour moi, je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre cause que la main toute-puissante de l'Être suprême. J'ai osé dire, & je le dis encore, que s'il se pouvait que les tourbillons existassent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler. Il faudrait même, en supposant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale résidente à leur centre.

Où me reproche de regarder, après tant de grands-hommes, la gravitation comme une qualité de la matière ; & moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée sous cet aspect, mais d'avoir été en cela plus loin que *Newton*, & d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle est matière*, ai-je dit ; donc elle pèse. J'aurais dû dire seulement, donc il est très vraisemblable qu'elle pèse. Monsieur *Newton* dans ses principes, semble croire que la lumière n'a point cette propriété que DIEU a donnée aux autres corps, de tendre vers un centre. J'ai poussé la hardiesse au point d'exposer un sentiment contraire : on voit au moins par-là que je ne suis point esclave de *Newton*, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choses à dire. C'est à ceux qui en savent plus que moi, à rendre sensibles des vérités admirables, dont je n'ai été que le faible interprète.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ÉLEMENS DE PHILOSOPHIE

DE NEWTON,

DIVISÉS EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE DIEU.

Raisons que tous les esprits ne goûtent pas. Raisons des matérialistes.

Newton était intimément persuadé de l'existence d'un DIEU, & il entendait, par ce mot, non-seulement un être infini, tout-puissant, éternel & créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui & ses créatures; car sans cette relation, la connaissance d'un DIEU n'est qu'une idée stérile qui semblerait inviter au crime, par l'espérance de l'impunité, tout raisonneur né pervers.

Aussi ce grand philosophe fait une remarque singulière à la fin de ses principes: C'est qu'on ne dit point, *mon éternel, mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature; mais on dit, & on doit dire, *mon DIEU*; & par-là il faut entendre le maître & le conservateur de notre vie, l'objet de nos pensées. Je me souviens que dans plusieurs conférences que j'eus en 1726 avec le docteur *Clarke*, jamais ce philosophe ne prononçait le nom de DIEU qu'avec un air de recueillement & de respect très remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisait sur moi, & il me dit, que c'était de *Newton* qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes.

Toute la philosophie de *Newton* conduit nécessairement à la connaissance d'un être suprême, qui a tout créé, tout arrangé librement. Car si le monde est fini, s'il y a du vuide, la matière n'existe donc pas nécessairement, elle a donc reçu l'existence d'une cause libre. Si la matière grave, comme cela est démontré, elle ne paraît pas graviter de sa nature, ainsi qu'elle est étendue de sa nature : elle a donc reçu de DIEU la gravitation. Si les planètes tournent en un sens, plutôt qu'en un autre, dans un espace non résistant, la main de leur créateur a donc dirigé leur cours en ce sens avec une liberté absolue.

Il s'en faut bien que les prétendus principes physiques de *Descartes* conduisent ainsi l'esprit à la connaissance de son créateur. A DIEU ne plaise que par une calomnie horrible j'accuse ce grand-homme d'avoir méconnu la suprême intelligence à laquelle il devait tant, & qui l'avait élevé au-dessus de presque tous les hommes de son siècle. Je dis seulement, que l'abus qu'il a fait quelquefois de son esprit, a conduit ses disciples à des précipices, dont le maître était fort éloigné ; je dis, que le système cartésien a produit celui de *Spinosa* ; je dis, que j'ai connu beaucoup de personnes que le cartésianisme a conduites à n'admettre d'autre DIEU que l'immensité des choses, & que je n'ai vu au contraire aucun newtonien qui ne fût théiste dans le sens le plus rigoureux.

Dès qu'on s'est persuadé avec *Descartes*, qu'il est impossible que le monde soit fini, que le mouvement est toujours dans la même quantité ; dès qu'on ose dire, Donnez-moi du mouvement & de la matière, & je vais faire un monde ; alors, il le faut avouer, ces idées semblent exclure, par des conséquences trop justes, l'idée d'un être seul infini, seul auteur du mouvement, seul auteur de l'organisation des substances.

Plusieurs personnes s'étonneront ici peut-être, que de toutes les preuves de l'existence d'un DIEU, celle des causes finales fût la plus forte aux yeux de *Newton*. Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes & les plus petites parties de l'univers, font une démonstration, qui a force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes ; mais enfin, *Newton* pensait que ces rapports

infinis , qu'il appercevait plus qu'un autre , étaient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile.

Il ne goûtait pas beaucoup la grande preuve qui se tire de la succession des êtres. On dit communément , que si les hommes , les animaux , les végétaux , tout ce qui compose le monde , était éternel , on serait forcé d'admettre une suite de générations sans cause. Ces êtres , dit-on , n'auraient point d'origine de leur existence ; ils n'en auraient point d'extérieure , puisqu'ils sont supposés remonter de génération en génération , sans commencement. Ils n'en auraient point d'intérieure , puisqu'aucun d'eux n'existerait par soi-même. Ainsi tout serait effet , & rien ne serait cause.

Il trouvait que cet argument n'était fondé que sur l'équivoque de *générations* & d'*êtres formés les uns par les autres* ; car les athées , qui admettent le plein , répondent , qu'à proprement parler , il n'y a point de générations ; il n'y a point d'êtres produits ; il n'y a point plusieurs substances. L'univers est un tout, existant nécessairement , qui se développe sans cesse ; c'est un même être , dont la nature est d'être immuable dans sa substance , & éternellement varié dans ses modifications ; ainsi l'argument tiré seulement des êtres qui se succèdent , prouverait peut-être peu contre l'athée qui nierait la pluralité des êtres.

Les athées appelleraient à leur secours ces anciens axiomes , que rien ne naît de rien , qu'une substance n'en peut produire une autre , que tout est éternel & nécessaire.

La matière est nécessaire , disent-ils , puisqu'elle existe ; le mouvement est nécessaire , & rien n'est en repos ; & le mouvement est si nécessaire , qu'il ne se perd jamais de forces motrices dans la nature.

Ce qui est aujourd'hui était hier , donc il était avant-hier , & ainsi en remontant sans cesse. Il n'y a personne d'assez hardi pour dire que les choses retourneront à rien , comment peut-on être assez hardi pour dire qu'elles viennent de rien ?

Il ne faut pas moins que tout le livre de *Clarke* pour répondre à ces objections.

En un mot , je ne fais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante , & qui parle plus fortement à l'homme , que cet ordre

admirable qui règne dans le monde ; & si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset : *Cœli enarrant gloriam Dei*. Aussi vous voyez , que *Newton* n'en apporte point d'autre à la fin de son optique & de ses principes. Il ne trouvait point de raisonnement plus convaincant & plus beau en faveur de la Divinité que celui de *Platon* , qui fait dire à un de ses interlocuteurs , Vous jugez que j'ai une ame intelligente , parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles & dans mes actions ; jugez donc , en voyant l'ordre de ce monde , qu'il y a une ame souverainement intelligente.

S'il est prouvé qu'il existe un être éternel , infini , tout-puissant , il n'est pas prouvé de même que cet être soit infiniment bienfaisant , dans le sens que nous donnons à ce terme.

C'est là le grand refuge de l'athée : Si j'admets un DIEU , dit-il , ce DIEU doit être la bonté même ; qui m'a donné l'être , me doit le bien-être : or je ne vois dans le genre-humain que désordre & calamité : la nécessité d'une matière éternelle me répugne moins qu'un créateur qui traite si mal ses créatures. On ne peut satisfaire , continue-t-il , à mes justes plaintes & à mes doutes cruels , en me disant , qu'un premier homme composé d'un corps & d'une ame irrita le créateur , & que le genre-humain en porte la peine ; car premièrement , si nos corps viennent de ce premier homme , nos ames n'en viennent point ; & quand même elles en pourraient venir , la punition du père dans tous les enfans paraît la plus horrible de toutes les injustices. Secondement , il semble évident , que les Américains & les peuples de l'ancien monde , les Nègres & les Lapons , ne sont point descendus du même homme. La constitution intérieure des organes des Nègres en est une démonstration palpable ; nulle raison ne peut donc appaiser les murmures qui s'élèvent dans mon cœur contre les maux dont ce globe est inondé. Je suis donc forcé de rejeter l'idée d'un être suprême , d'un créateur , que je concevrais infiniment bon , & qui aurait fait des maux infinis ; & j'aime mieux admettre la nécessité de la matière , & des générations , & des vicissitudes éternelles , qu'un DIEU , qui aurait fait librement des malheureux.

On répond à cet athée ; Le mot de *bon* , de *bien-être* , est équivoque. Ce qui est mauvais par rapport à vous est bon dans

l'arrangement général. L'idée d'un être infini , tout-puissant , tout-intelligent & présent partout , ne révolte point votre raison. Nieriez-vous un DIEU , parce que vous aurez eu un accès de fièvre ? Il vous devait le *bien-être* , dites-vous ; quelle raison avez-vous de penser ainsi ? Pourquoi vous devait-il ce bien-être ? Quel traité avait-il avec vous ? Il ne vous manque donc que d'être toujours heureux dans la vie pour reconnaître un DIEU ? Vous , qui ne pouvez être parfait en rien , pourquoi prétendriez-vous être parfaitement heureux ? Mais je suppose que dans un bonheur continu de cent années , vous ayez un mal de tête ; ce moment de peine vous fera-t-il nier un créateur ? Il n'y a pas d'apparence. Or si un quart-d'heure de souffrance ne vous arrête pas , pourquoi deux heures ? pourquoi un jour ? pourquoi une année de tourment vous feront-ils rejeter l'idée d'un artisan suprême & universel ?

Il est prouvé , qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde , puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort ; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre-humain , & plus grand tort encor de renier votre souverain , sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux.

On aime à murmurer ; il y a du plaisir à se plaindre , mais il y en a plus à vivre. On se plaint à ne jeter la vue que sur le mal & à l'exagérer. Lisez les histoires , nous dit-on : ce n'est qu'un tissu de crimes & de malheurs. D'accord ; mais les histoires ne sont que le tableau des grands événemens. On ne conserve que la mémoire des tempêtes ; on ne prend point garde au calme. On ne songe pas que depuis cent ans il n'y ait pas eu une sédition dans Pékin , dans Rome , dans Venise , dans Paris , dans Londres ; qu'en général il y a plus d'années tranquilles dans toutes les grandes villes , que d'années orageuses ; qu'il y a plus de jours innocens & sereins , que de jours marqués par de grands crimes & par de grands déastres.

Lorsque vous avez examiné les rapports qui se trouvent dans les ressorts d'un animal , & les desseins qui éclatent de toutes parts dans la manière dont cet animal reçoit la vie , dont il la soutient , & dont il la donne , vous reconnaissez sans peine cet artisan souverain. Changez-vous de sentiment , parce que les loups mangent les moutons , & que les araignées prennent

des mouches ? Ne voyez-vous pas au contraire , que ces générations continuelles , toujours dévorées & toujours reproduites , entrent dans le plan de l'univers ? J'y vois de l'habileté & de la puissance , répondez-vous , & je n'y vois point de bonté. Mais quoi ? lorsque dans une ménagerie vous élevez des animaux que vous égorgez , vous ne voulez pas qu'on vous appelle *méchant* , & vous accusez de cruauté le maître de tous les animaux , qui les a faits pour être mangés dans leur tems ? Enfin , si vous pouvez être heureux dans toute l'éternité , quelques douleurs dans cet instant passager qu'on nomme *la vie* , valent-elles la peine qu'on en parle ? Et si cette éternité n'est pas votre partage , contentez-vous de cette vie , puisque vous l'aimez.

Vous ne trouvez pas que le créateur soit *bon* , parce qu'il y a du *mal* sur la terre. Mais la nécessité , qui tiendrait lieu d'un être suprême , serait-elle quelque chose de meilleur ? Dans le système qui admet un DIEU , on n'a que des difficultés à surmonter , & dans tous les autres systèmes on a des absurdités à dévorer.

La philosophie nous montre bien qu'il y a un DIEU ; mais elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est , ce qu'il fait , comment & pourquoi il le fait ; s'il est dans le tems , s'il est dans l'espace , s'il a commandé une fois , ou s'il agit toujours , s'il est dans la matière , s'il n'y est pas , &c. &c. Il faudrait être lui-même pour le savoir.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ESPACE ET DE LA DURÉE COMME
PROPRIÉTÉS DE DIEU.

Sentimens de Leibnitz. Sentiment & raison de Newton. Matière infinie impossible. Epicure devait admettre un DIEU créateur & gouverneur. Propriétés de l'espace pur & de la durée.

Newton regarde l'espace & la durée comme deux êtres , dont l'existence suit nécessairement de DIEU même ; car l'être infini est en tout lieu , donc tout lieu existe : l'être éternel dure de toute éternité , donc une éternelle durée est réelle.

Il était échappé à Newton de dire à la fin de ses questions d'optique : *Ces phénomènes de la nature ne font-ils pas voir , qu'il y a un être incorporel , vivant , intelligent , présent partout , qui dans l'espace infini , comme dans son Sensorium , voit , discerne , & comprend tout de la manière la plus intime & la plus parfaite ?*

Le célèbre philosophe Leibnitz , qui avait auparavant reconnu avec Newton la réalité de l'espace pur , & de la durée , mais qui depuis longtems n'était plus d'aucun avis de Newton , & qui s'était mis en Allemagne à la tête d'une école opposée , attaqua ces expressions du philosophe Anglais , dans une lettre qu'il écrivit en 1715 à la feue reine d'Angleterre , épouse de George II. Cette princesse , digne d'être en commerce avec Leibnitz & Newton , engagea une dispute réglée par lettres entre les deux parties. Mais Newton , ennemi de toute dispute , & avare de son tems , laissa le docteur Clarke son disciple en physique , & pour le moins son égal en métaphysique , entrer pour lui dans la lice. La dispute roula sur presque toutes les idées métaphysiques de Newton ; & c'est peut-être le plus beau monument que nous ayons des combats littéraires.

Clarke commença par justifier la comparaison prise du *Sensorium* , dont Newton s'était servi ; il établit que nul être ne

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

D

peut agir, connaître, voir où il n'est pas ; or DIEU agissant, voyant partout, agit & voit dans tous les points de l'espace, qui en ce sens seul peut être considéré comme son *Sensorium*, attendu l'impossibilité où l'on est en toute langue de s'exprimer quand on ose parler de DIEU. *Leibnitz* soutient que l'espace n'est rien, sinon la relation que nous concevons entre les êtres coexistans, rien, sinon l'ordre des corps, leur arrangement, leurs distances, &c. *Clarke*, après *Newton*, soutient que si l'espace n'est pas réel, il s'ensuit une absurdité ; car si DIEU avait mis la terre, la lune & le soleil à la place où sont les étoiles fixes, pourvu que la terre, la lune & le soleil fussent entre eux dans le même ordre où ils sont, il suivrait de-là que la terre, la lune & le soleil seraient dans le même lieu où ils sont aujourd'hui ; ce qui est une contradiction dans les termes.

Il faut, selon *Newton*, penser de la durée comme de l'espace, que c'est une chose très réelle ; car si la durée n'était qu'un ordre de succession entre les créatures, il s'ensuivrait que ce qui se faisait aujourd'hui, & ce qui se fit il y a des milliers d'années, seraient réellement faits dans le même instant ; ce qui est encor contradictoire. Enfin, l'espace & la durée sont des quantités ; c'est donc quelque chose de très positif.

Il est bon de faire attention à cet ancien argument, auquel on n'a jamais répondu : Qu'un homme aux bornes de l'univers étende son bras, ce bras doit être dans l'espace pur ; car il n'est pas dans le rien ; & l'on répond qu'il est encor dans la matière, le monde en ce cas est donc réellement infini ; le monde est donc DIEU en ce sens.

L'espace pur, le vuide existe donc, aussi-bien que la matière, & il existe même nécessairement ; au-lieu que la matière, selon *Clarke*, n'existe que par la libre volonté du créateur.

Mais, dit-on, vous admettez un espace immense infini ; pourquoi n'en ferez-vous pas autant de la matière, comme tant d'anciens philosophes ? *Clarke* répond : L'espace existe nécessairement, parce que DIEU existe nécessairement ; il est immense ; il est, comme la durée, un mode, une propriété infinie d'un être nécessaire infini. La matière n'est rien de tout cela ; elle n'existe point nécessairement ; & si cette sub-

tance était infinie , elle serait , ou une propriété essentielle de DIEU , ou DIEU même ; or elle n'est ni l'un ni l'autre ; elle n'est donc pas infinie , & ne saurait l'être.

On peut répondre à *Clarke* : La matière existe nécessairement , sans être pour cela infinie , sans être DIEU : elle existe , parce qu'elle existe : elle est éternelle , parce qu'elle existe aujourd'hui. Il n'appartient pas à un philosophe d'admettre ce qu'il ne peut concevoir. Or vous ne pouvez concevoir la matière ni créée ni anéantie : elle peut très bien être éternelle par sa nature ; & DIEU peut très bien , par sa nature , avoir le pouvoir immense de la modifier , & non pas celui de la tirer du néant : car tirer l'être du néant , est une contradiction ; mais il n'y a point de contradiction à croire la matière nécessaire & éternelle , & DIEU nécessaire & éternel. Si l'espace existe par nécessité , la matière existe de même par nécessité. Vous devriez donc admettre trois êtres ; l'espace , dont l'existence serait réelle , quand même il n'y aurait ni matière ni DIEU ; la matière , qui ne pouvant avoir été formée de rien , est nécessairement dans l'espace ; & DIEU , sans lequel la matière ne pourrait être organisée & animée.

Newton lui-même , à la fin de son optique , a semblé prévenir ces difficultés. Il soutient que l'espace est une suite nécessaire de l'existence de DIEU. DIEU n'est , à proprement parler , ni dans l'espace , ni dans un lieu ; mais DIEU étant nécessairement partout , constitue par cela seul l'espace immense & le lieu. De même la durée , la permanence éternelle , est une suite indispensable de l'existence de DIEU. Il n'est ni dans la durée infinie , ni dans un tems , mais existant éternellement ; il constitue par-là l'éternité & le tems. Voilà comme *Newton* s'explique ; mais il n'a point du tout résolu le problème ; il semble qu'il n'ait osé convenir que DIEU est dans l'espace ; il a craint les disputes.

L'espace immense , étendu , inséparable , peut être conçu en plusieurs portions ; par exemple , l'espace où est *Saturne* n'est pas l'espace où est *Jupiter* ; mais on ne peut séparer ces parties conçues : on ne peut mettre l'une à la place de l'autre comme on peut mettre un corps à la place d'un autre. De même la durée infinie , inséparable & sans parties , peut être conçue

en plusieurs portions , sans que jamais on puisse concevoir une portion de durée mise à la place d'une autre. Les êtres existent dans une certaine portion de la durée , qu'on nomme *tems* , & peuvent exister dans tout autre tems ; mais une partie conçue de la durée , un tems quelconque , ne peut être ailleurs qu'où il est ; le passé ne peut être avenir.

L'espace & la durée sont donc , selon *Newton* , deux attributs nécessaires , immuables , de l'Etre éternel & immense. DIEU seul peut connaître tout l'espace ; DIEU seul peut connaître toute la durée. Nous mesurons quelques parties improprement dites de l'espace , par le moyen des corps étendus que nous touchons. Nous mesurons des parties improprement dites de la durée , par le moyen des mouvemens que nous appercevons.

On n'entre point ici dans le détail des preuves physiques réservées pour d'autres chapitres ; il suffit de remarquer , qu'en tout ce qui regarde l'espace , la durée , les bornes du monde , *Newton* suivait les anciennes opinions de *Démocrite* , d'*Epicure* , & d'une foule de philosophes , rectifiés par notre célèbre *Gassendi*. *Newton* a dit plusieurs fois à quelques Français qui vivent encore , qu'il regardait *Gassendi* comme un esprit très juste & très sage , & qu'il faisait gloire d'être entièrement de son avis dans toutes les choses dont on vient de parler.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA LIBERTÉ DANS DIEU , ET DU GRAND PRINCIPE DE LA RAISON SUFFISANTE.

Principes de Leibnitz. Pouffés peut-être trop loin. Ses raisonnemens séduisans. Réponse. Nouvelles instances contre le principe des indiscernables.

NEWTON soutenait que DIEU infiniment libre , comme infiniment puissant , a fait beaucoup de choses , qui n'ont d'autre raison de leur existence que sa seule volonté. Par exemple , que les planètes se meuvent d'occident en orient , plutôt qu'autrement ; qu'il y ait un tel nombre d'animaux , d'étoiles , de

mondes, plutôt qu'un autre ; que l'univers fini, soit dans un tel ou tel point de l'espace, &c. la volonté de l'Être suprême en est la seule raison.

Le célèbre *Leibnitz* prétendait le contraire, & se fondait sur un ancien axiome employé autrefois par Archimède ; *Rien ne se fait sans cause ou sans raison suffisante*, disait-il, & DIEU a fait en tout le meilleur, parce que s'il ne l'avait pas fait comme meilleur, il n'eût pas eu raison de le faire. Mais il n'y a point de meilleur dans les choses indifférentes, disaient les newtoniens ; mais il n'y a point de choses indifférentes, répondent les leibnitiens. Votre idée mène à la fatalité absolue, disait *Clarke* ; vous faites de DIEU un être qui agit par nécessité, & par conséquent un être purement passif : ce n'est plus DIEU. Votre DIEU, répondait *Leibnitz*, est un ouvrier capricieux, qui se détermine sans raison suffisante. La volonté de DIEU est la raison, répondait l'Anglais. *Leibnitz* insistait & faisait des attaques très fortes en cette manière.

Nous ne connaissons point deux corps entièrement semblables dans la nature, & il ne peut en être ; car s'ils étaient semblables, premièrement cela marquerait dans DIEU tout-puissant & tout fécond, un manque de fécondité & de puissance. En second lieu, il n'y aurait nulle raison pourquoi l'un serait à cette place, plutôt que l'autre.

Les newtoniens répondaient : Premièrement il est faux que plusieurs êtres semblables marquent de la stérilité dans la puissance du créateur ; car si les élémens des choses doivent être absolument semblables pour produire des effets semblables ; si, par exemple, les élémens des rayons éternellement rouges de lumière, doivent être les mêmes pour donner ces rayons rouges ; si les élémens de l'eau doivent être les mêmes pour former l'eau ; cette parfaite ressemblance, cette identité, loin de déroger à la grandeur de DIEU, m'est un des plus beaux témoignages de sa puissance & de sa sagesse.

Si j'osais ajouter ici quelque chose aux argumens d'un *Clarke* & d'un *Newton*, & prendre la liberté de disputer contre un *Leibnitz*, je dirais qu'il n'y a qu'un être infiniment puissant qui puisse faire des choses parfaitement semblables. Quelque peine que prenne un homme à faire de tels ouvrages, il ne pourra

30 I. PARTIE, CHAPITRE III.

jamais y parvenir , parce que sa vuë ne sera jamais assez fine pour discerner les inégalités des deux corps ; il faut donc voir jusques dans l'infinie petitesse , pour faire toutes les parties d'un corps semblables à celles d'un autre. C'est donc le partage unique de l'Etre infini.

Secondement , peuvent dire encore les newtoniens , nous combattons *Leibnitz* par ses propres armes. Si les élémens des choses sont tous différens , si les premières parties d'un rayon rouge ne sont pas entièrement semblables , il n'y a point alors de raison suffisante , pourquoi des parties différentes sont toujours un effet invariable.

En troisième lieu , pourraient dire les newtoniens , si vous demandez la raison suffisante , pourquoi cet atome , A , est dans un lieu , & cet atome , B , entièrement semblable , est dans un autre lieu ? la raison en est dans le mouvement qui les pousse ; & si vous demandez quelle est la raison de ce mouvement ? ou vous êtes forcé de dire que ce mouvement est nécessaire , ou bien vous devez avouer que DIEU l'a commencé. Si vous demandez enfin , pourquoi DIEU l'a commencé , quelle autre raison suffisante en pouvez-vous trouver , sinon qu'il falait que DIEU ordonnât ce mouvement , pour exécuter les ouvrages qu'avait projetés sa sagesse ? Mais pourquoi ce mouvement à droite plutôt qu'à gauche , vers l'occident plutôt que vers l'orient , en ce point de la durée plutôt qu'en un autre point ? Ne faut-il pas alors recourir à la volonté du créateur ? Mais y a-t-il une liberté d'indifférence ? C'est ce qu'on laisse à examiner à tout lecteur sage , & il examinera longtems avant de pouvoir juger.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DE LA LIBERTÉ DANS L'HOMME.

Excellent ouvrage contre la liberté. Si bon, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Liberté d'indifférence. Liberté de spontanéité. Privation de liberté, chose très commune. Objections puissantes contre la liberté.

Selon *Newton & Clarke*, l'Etre infiniment libre a communiqué à l'homme sa créature une portion limitée de cette liberté; & on n'entend pas ici par *liberté* la simple puissance d'appliquer sa pensée à tel ou tel objet, & de commencer le mouvement. On n'entend pas seulement la faculté de vouloir, mais celle de vouloir très librement, avec une volonté pleine & efficace, & de vouloir même quelquefois sans autre raison que sa volonté. Il n'y a aucun homme sur la terre qui ne croye sentir quelquefois qu'il possède cette liberté. Plusieurs philosophes pensent d'une manière opposée; ils croient que toutes nos actions sont nécessitées, & que nous n'avons d'autre liberté que celle de porter quelquefois de bon gré les fers auxquels la fatalité nous attache.

De tous les philosophes qui ont écrit hardiment contre la liberté, celui qui sans contredit l'a fait avec plus de méthode, de force & de clarté, c'est *Collins*, magistrat de Londres, auteur du livre de *la liberté de penser*, & de plusieurs autres ouvrages aussi hardis que philosophiques.

Clarke, qui était entièrement dans le sentiment de *Newton* sur la liberté, & qui d'ailleurs en soutenait les droits autant en théologien d'une secte singulière, qu'en philosophe, répondit vivement à *Collins*, & mêla tant d'aigreur à ses raisons, qu'il fit croire qu'au moins il sentait toute la force de son ennemi. Il lui reproche de confondre toutes les idées, parce que *Collins* appelle l'homme un *agent nécessaire*. *Clarke* dit qu'en ce cas l'homme n'est point agent; mais qui ne voit que c'est là une vraie chicane? *Collins* appelle *agent nécessaire* tout ce qui

produit des effets nécessaires. Qu'on l'appelle *agent* ou *patient*, qu'importe ? Le point est de savoir s'il est déterminé nécessairement.

Il semble, que si l'on peut trouver un seul cas où l'homme soit véritablement libre d'une liberté d'indifférence, cela seul suffit pour décider la question. Or quel cas prendrons-nous, sinon celui où l'on voudra éprouver notre liberté ? Par exemple, on me propose de me tourner à droite ou à gauche, ou de faire telle autre action, à laquelle aucun plaisir ne m'entraîne, & dont aucun dégoût ne me détourne. Je choisis alors, & je ne suis pas le *dilatamen* de mon entendement, qui me représente le meilleur ; car il n'y a ici ni meilleur, ni pire. Que fais-je donc ? J'exerce le droit que m'a donné le Créateur, de vouloir & d'agir en certains cas sans autre raison que ma volonté même. J'ai le droit & le pouvoir de commencer le mouvement, & de le commencer du côté que je veux. Si on ne peut assigner en ce cas d'autre cause de ma volonté, pourquoi la chercher ailleurs que dans ma volonté même ? Il paraît donc probable que nous avons la liberté d'indifférence dans les choses indifférentes. Car qui pourra dire que DIEU ne nous a pas fait, ou n'a pas pu nous faire ce présent ? Et s'il l'a pu, & si nous sentons en nous ce pouvoir, comment assurer que nous ne l'avons pas ?

On traite de chimère cette liberté d'indifférence ; on dit que se déterminer sans raison, ne serait que le partage des insensés ; mais on ne songe pas que les insensés sont des malades, qui n'ont aucune liberté. Ils sont déterminés nécessairement par le vice de leurs organes ; ils ne sont point les maîtres d'eux-mêmes, ils ne choisissent rien. Celui-là est libre qui se détermine soi-même. Or pourquoi ne nous déterminons-nous pas nous-mêmes par notre seule volonté dans les choses indifférentes ?

Nous possédons la liberté qu'on appelle de *spontanéité* dans tous les autres cas ; c'est-à-dire ; que lorsque nous avons des motifs, notre volonté se détermine par eux : & ces motifs sont toujours le dernier résultat de l'entendement, ou de l'instinct ; ainsi, quand mon entendement se représente, qu'il vaut mieux pour moi obéir à la loi que la violer, j'obéis à la loi avec
une

une liberté spontanée, je fais volontairement ce que le dernier *dilemme* de mon entendement m'oblige de faire. On ne sent jamais mieux cette espèce de liberté, que quand notre volonté combat nos desirs. J'ai une passion violente; mais mon entendement conclut que je dois résister à cette passion; il me représente un plus grand bien dans la victoire, que dans l'asservissement à mon goût. Ce dernier motif l'emporte sur l'autre, & je combats mon désir par ma volonté; j'obéis nécessairement, mais de bon gré, à cet ordre de ma raison; je fais, non ce que je désire, mais ce que je veux; & en ce cas je suis libre de toute la liberté dont une telle circonstance peut me laisser susceptible.

Enfin je ne suis libre en aucun sens, quand ma passion est trop forte, & mon entendement trop faible, ou quand mes organes sont dérangés; & malheureusement c'est le cas où se trouvent très souvent les hommes; ainsi il me paraît que la liberté spontanée est à l'ame ce que la santé est au corps; quelques personnes l'ont toute entière & durable; plusieurs la perdent souvent; d'autres sont malades toute leur vie; je vois, que toutes les autres facultés de l'homme sont sujettes aux mêmes inégalités. La vue, l'ouïe, le goût, la force, le don de penser, sont tantôt plus forts, tantôt plus faibles; notre liberté est, comme tout le reste, limitée, variable, en un mot très peu de chose, parce que l'homme est très peu de chose.

La difficulté d'accorder la liberté de nos actions avec la prescience éternelle de DIEU, n'arrêterait point *Newton*, parce qu'il ne s'engageait pas dans ce labyrinthe; la liberté une fois établie, ce n'est pas à nous à déterminer comment DIEU prévoit ce que nous ferons librement. Nous ne savons pas de quelle manière DIEU voit actuellement ce qui se passe. Nous n'avons aucune idée de sa façon de voir; pourquoi en aurions-nous de sa façon de prévoir? Tous ses attributs nous doivent être également incompréhensibles.

Il faut avouer qu'il s'élève contre cette idée de liberté des objections qui effrayent. D'abord on voit que cette liberté d'indifférence serait un présent bien frivole, si elle ne s'étendait qu'à cracher à droite & à gauche, & à choisir pair ou impair. Ce qui importe, c'est que *Cartouche* & *Sha-Nadir*

ayent la liberté de ne pas répandre le sang humain. Il importe peu, que *Carouche* & *Sha-Nadir* soient libres d'avancer le pied gauche ou le pied droit. Ensuite on trouve cette liberté d'indifférence impossible : car comment se déterminer sans raison ? Tu veux, mais pourquoi veux-tu ? on te propose pair ou non, tu choisis pair, & tu n'en vois pas le motif ; mais ton motif est que pair se présente à ton esprit à l'instant qu'il faut faire un choix.

Tout a sa cause ; ta volonté en a donc une. On ne peut donc vouloir, qu'en conséquence de la dernière idée qu'on a reçue. Personne ne peut savoir quelle idée il aura dans un moment ; donc personne n'est le maître de ses idées, donc personne n'est le maître de vouloir, & de ne pas vouloir. Si on en était le maître, on pourrait faire le contraire de ce que DIEU a arrangé dans l'enchaînement des choses de ce monde. Ainsi chaque homme pourrait changer & changerait en effet à chaque instant l'ordre éternel.

Voilà pourquoi le sage *Locke* n'ose pas prononcer le nom de *liberté* ; une volonté libre ne lui paraît qu'une chimère. Il ne connaît d'autre liberté que la puissance de faire ce qu'on veut. Le gouteux n'a pas la liberté de marcher, le prisonnier n'a pas celle de sortir. L'un est libre quand il est guéri, l'autre quand on lui ouvre la porte.

Pour mettre dans un plus grand jour ces horribles difficultés, je suppose que *Cicéron* veut prouver à *Caïlina*, qu'il ne doit pas conspirer contre sa patrie. *Caïlina* lui dit, qu'il n'en est pas le maître, que ses derniers entretiens avec *Cethegus* lui ont imprimé dans la tête l'idée de la conspiration ; que cette idée lui plaît plus qu'une autre ; & qu'on ne peut vouloir qu'en conséquence de son dernier jugement. Mais vous pourriez, dirait *Cicéron*, prendre avec moi d'autres idées. Appliquez votre esprit à m'écouter & à voir qu'il faut être bon citoyen. J'ai beau faire, répond *Caïlina* ; vos idées me révoltent, & l'envie de vous assassiner l'emporte. Je plains votre phrénésie, lui dit *Cicéron*, tâchez de prendre de mes remèdes. Si je suis phrénétique, reprend *Caïlina*, je ne suis pas le maître de tâcher de guérir. Mais, lui dit le consul, les hommes ont un fonds de raison, qu'ils peuvent consulter, & qui peut

remédier à ce dérangement d'organes , qui fait de vous un pervers ; surtout , quand ce dérangement n'est pas trop fort. Indiquez-moi , répond *Caïlina* , le point où ce dérangement peut céder au remède. Pour moi , j'avoue que depuis le premier moment , où j'ai conspiré , toutes mes réflexions m'ont porté à la conjuration. Quand avez-vous commencé à prendre cette funeste résolution ? lui demande le consul. Quand j'eus perdu mon argent au jeu. Eh bien ! ne pouviez-vous pas vous empêcher de jouer ? Non ; car cette idée de jeu l'emporta dans moi ce jour-là sur toutes les autres idées ; & si je n'avais pas joué , j'aurais dérangé l'ordre de l'univers , qui portait que *Quartilla* me gagnerait quatre cent mille sesterces , qu'elle en achèterait une maison & un amant , que de cet amant il naîtrait un fils , que *Cethegus* & *Lentulus* viendraient chez moi , & que nous conspirerions contre la république. Le destin m'a fait un loup , & il vous a fait un chien de berger ; le destin décidera qui des deux doit égorger l'autre. A cela *Cicéron* n'aurait répondu que par une *caïlinaire*. En effet , il faut convenir qu'on ne peut guère répondre que par une éloquence vague aux objections contre la liberté : triste sujet sur lequel le plus sage craint même d'oser penser.

Une seule réflexion console , c'est que quelque système qu'on embrasse , à quelque fatalité qu'on croye , toutes nos actions attachées , on agira toujours comme si on était libre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DOUTES SUR LA LIBERTÉ QU'ON NOMME D'INDIFFÉRENCE.

1. **L** Es plantes sont des êtres organisés , dans lesquels tout se fait nécessairement. Quelques plantes tiennent au règne animal , & sont en effet des animaux attachés à la terre.

2. Ces animaux plantes , qui ont des racines , des feuilles & du sentiment , auraient-ils une liberté ? Il n'y a pas grande apparence.

3. Les animaux n'ont-ils pas un sentiment , un instinct , une

E ij

raison commencée, une mesure d'idées & de mémoire ? Qu'est-ce au fonds que cet instinct ? n'est-il pas un de ces ressorts secrets que nous ne connaissons jamais ? On ne peut rien connaître que par l'analyse, ou par une suite de ce qu'on appelle *les premiers principes*. Or quelle analyse ou quelle synthèse peut nous faire connaître la nature de l'instinct ? Nous voyons seulement que cet instinct est toujours nécessairement accompagné d'idées. Un ver à soie a la perception de la feuille qui le nourrit, la perdrix du ver qu'elle cherche & qu'elle avale, le renard de la perdrix qu'il mange, le loup du renard qu'il dévore. Il n'est pas vraisemblable que ces êtres possèdent ce qu'on appelle *la liberté*. On peut donc avoir des idées sans être libre ?

4. Les hommes reçoivent & combinent des idées dans leur sommeil. On ne peut pas dire qu'ils soient libres alors. N'est-ce pas une nouvelle preuve qu'on peut avoir des idées sans être libre ?

5. L'homme a par-dessus les animaux le don d'une mémoire plus vaste. Cette mémoire est l'unique source de toutes les pensées. Cette source commune aux animaux & aux hommes pouvait-elle produire la liberté ? Des idées réfléchies dans un cerveau seraient-elles absolument d'une autre nature que des idées non réfléchies dans un autre cerveau ?

6. Les hommes ne sont-ils pas tous déterminés par leur instinct ? & n'est-ce pas la raison pourquoi ils ne changent jamais de caractère ? Cet instinct n'est-il pas ce qu'on appelle *le naturel* ?

7. Si l'on était libre, quel est l'homme qui ne changerait son naturel ? Mais a-t-on jamais vu sur la terre un homme se donner seulement un goût ? A-t-on jamais vu un homme né avec de l'aversion pour danser, se donner du goût pour la danse ? un homme sédentaire & paresseux rechercher le mouvement ? & l'âge & les alimens ne diminuent-ils pas les passions que la raison croit avoir domptées ?

8. La volonté n'est-elle pas toujours la suite des dernières idées qu'on a reçues ? Ces idées étant nécessaires, la volonté ne l'est-elle pas aussi ?

9. La liberté est-elle autre chose que le pouvoir d'agir,

ou de n'agir pas ? & *Locke* n'a-t-il pas eu raison d'appeller la liberté *puissance* ?

10. Le loup a la perception de quelques moutons paissans dans une campagne ; son instinct le porte à les dévorer ; les chiens l'en empêchent. Un conquérant a la perception d'une province que son instinct le porte à envahir ; il trouve des forteresses & des armées qui lui barrent le passage. Y a-t-il une grande différence entre ce loup & ce prince ?

11. Cet univers ne paraît-il pas assujetti dans toutes ses parties à des loix immuables ? Si un homme pouvait diriger à son gré sa volonté , n'est-il pas clair qu'il pourrait alors dé-ranger ces loix immuables ?

12. Par quel privilège l'homme ne serait-il pas soumis à la même nécessité que les astres , les animaux , les plantes , & tout le reste de la nature ?

13. A-t-on raison de dire que dans le système de cette fatalité universelle , les peines & les récompenses seraient inutiles & absurdes ? N'est-ce pas plutôt évidemment dans le système de la liberté que paraît l'inutilité & l'absurdité des peines & des récompenses ? En effet si un voleur de grand chemin possède une volonté libre , se déterminant uniquement par elle-même , la crainte du supplice peut fort bien ne le pas déterminer à renoncer au brigandage ; mais si les causes physiques agissent uniquement , si l'aspect de la potence & de la roue fait une impression nécessaire & violente , elle corrige alors nécessairement le scélérat , témoin du supplice d'un autre scélérat.

14. Pour savoir si l'ame est libre , ne faudrait-il pas savoir ce que c'est que l'ame ? Y a-t-il un homme qui puisse se vanter que sa raison seule lui démontre la spiritualité , l'immortalité de cette ame ? Presque tous les physiciens conviennent que le principe du sentiment est à l'endroit où les nerfs se réunissent dans le cerveau. Mais cet endroit n'est pas un point mathématique. L'origine de chaque nerf est étendue. Il y a là un timbre sur lequel frappent les cinq organes de nos sens. Quel est l'homme qui concevra que ce timbre ne tienne point de place ? Ne sommes-nous pas des automates nés pour vouloir toujours , pour faire quelquefois ce que nous voulons , & quelquefois

le contraire ? Des étoiles au centre de la terre , hors de nous , & dans nous , toute substance nous est inconnue. Nous ne voyons que des apparences. Nous sommes dans un songe.

15. Que dans ce songe on croye la volonté libre ou esclave , la fange organisée dont nous sommes pétris , douée d'une faculté immortelle , ou périssable ; qu'on pense comme *Epicure* ou comme *Socrate* , les roues qui font mouvoir la machine de l'univers feront toujours les mêmes.

CHAPITRE SIXIEME.

DE LA RELIGION NATURELLE.

Reproche de Leibnitz à Newton. Peu fondé. Réfutation d'un sentiment de Locke. Le bien de la société ; Religion naturelle ; Humanité.

L*Leibnitz* , dans sa dispute avec *Newton* , lui reproche de donner de DIEU des idées fort basses , & d'anéantir la religion naturelle. Il prétendait que *Newton* faisait DIEU corporel , & cette imputation , comme nous l'avons vu , était fondée sur ce mot *Sensorium* , organe. Il ajoutait , que le DIEU de *Newton* avait fait de ce monde une fort mauvaise machine , qui a besoin d'être décaillée , (c'est le mot dont se sert *Leibnitz* .) *Newton* avait dit : *manum emendatricem desideraret*. Ce reproche est fondé sur ce que *Newton* dit , qu'avec le tems les mouvemens diminueront , les irrégularités des planètes augmenteront , & l'univers périra , ou sera remis en ordre par son auteur.

Il est trop clair par l'expérience , que DIEU a fait des machines pour être détruites. Nous sommes l'ouvrage de sa sagesse , & nous périssons ; pourquoi n'en ferait-il pas de même du monde ? *Leibnitz* veut que ce monde soit parfait ; mais si DIEU ne l'a formé que pour durer un certain tems , sa perfection consiste alors à ne durer que jusqu'à l'instant fixé pour sa dissolution.

Quant à la religion naturelle , jamais homme n'en a été plus partisan que *Newton* , si ce n'est *Leibnitz* lui-même , son rival en science & en vertu. J'entens par religion naturelle , les principes de morale communs au genre-humain. *Newton* n'admettait à la vérité aucune notion innée avec nous , ni idées , ni sentimens , ni principes. Il était persuadé avec *Locke* , que toutes les idées nous viennent par les sens , à mesure que les sens se développent ; mais il croyait que DIEU ayant donné les mêmes sens à tous les hommes , il en résulte chez eux les mêmes besoins , les mêmes sentimens , par conséquent les mêmes notions grossières , qui sont partout le fondement de la société. Il est constant , que DIEU a donné aux abeilles & aux fourmis quelque chose pour les faire vivre en commun , qu'il n'a donné ni aux loups , ni aux faucons ; il est certain , puisque tous les hommes vivent en société , qu'il y a dans leur être un lien secret , par lequel DIEU a voulu les attacher les uns aux autres. Or si à un certain âge les idées , venues par les mêmes sens à des hommes tous organisés de la même manière , ne leur donnaient pas peu-à-peu les mêmes principes nécessaires à toute société , il est encor très sûr , que ces sociétés ne subsisteraient pas. Voilà pourquoi de Siam jusqu'au Mexique , la vérité , la reconnaissance , l'amitié , &c. sont en honneur.

J'ai toujours été étonné que le sage *Locke* , dans le commencement de son traité de l'*Entendement humain* , en réfutant si bien les idées innées , ait prétendu qu'il n'y a aucune notion du bien & du mal qui soit commune à tous les hommes. Je crois qu'il est tombé là dans une erreur. Il se fonde sur des relations de voyageurs , qui disent , que dans certains pays la coutume est de manger ses enfans , & de manger aussi les mères , quand elles ne peuvent plus enfanter ; que dans d'autres on honore du nom de *saints* certains entouffistes , qui se servent d'ânesses au lieu de femmes ; mais un homme comme le sage *Locke* ne devait-il pas tenir ces voyageurs pour suspects ? Rien n'est si commun parmi eux que de mal voir , de mal rapporter ce qu'on a vu , de prendre surtout dans une nation , dont on ignore la langue , l'abus d'une loi pour la loi même ; & enfin de juger des mœurs de tout un peuple par un fait particulier , dont on ignore encor les circonstances.

Qu'un Persan passe à Lisbonne, à Madrid, ou à Goa, le jour d'un *Auto-da-fé*, il croira, non sans apparence de raison, que les chrétiens sacrifient des hommes à DIEU ; qu'il lise les almanachs qu'on débite dans toute l'Europe au petit peuple, il pensera, que nous croyons tous aux effets de la lune, & cependant nous en rions loin d'y croire. Ainsi tout voyageur, qui me dira, par exemple, que des sauvages mangent leur père & leur mère par piété, me permettra de lui répondre, qu'en premier lieu le fait est fort douteux ; secondement, si cela est vrai, loin de détruire l'idée du respect qu'on doit à ses parens, c'est probablement une façon barbare de marquer sa tendresse, un abus horrible de la loi naturelle ; car apparemment qu'on ne tue son père & sa mère par devoir, que pour les délivrer, ou des incommodités de la vieillesse, ou des fureurs de l'ennemi ; & si alors on lui donne un tombeau dans le sein filial, au lieu de le laisser manger par des vainqueurs, cette coutume, toute effroyable qu'elle est à l'imagination, vient pourtant nécessairement de la bonté du cœur. La religion naturelle n'est autre chose que cette loi qu'on connaît dans tout l'univers : *Fai ce que tu voudrais qu'on te fit* ; or le barbare, qui tue son père pour le sauver de son ennemi, & qui l'enfouit dans son sein, de peur qu'il n'ait son ennemi pour tombeau, souhaite que son fils le traite de même en cas pareil. Cette loi de traiter son prochain comme soi-même découle naturellement des notions les plus grossières, & se fait entendre tôt ou tard au cœur de tous les hommes ; car ayant tous la même raison, il faut bien que tôt ou tard les fruits de cet arbre se ressemblent, & ils se ressemblent en effet, en ce que dans toute société on appelle du nom de *vertu* ce qu'on croit utile à la société.

Qu'on me trouve un pays, une compagnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui sera utile au bien commun, & alors je conviendrai qu'il n'y a point de règle naturelle. Cette règle varie à l'infini sans doute ; mais qu'en conclurre, sinon qu'elle existe ? La matière reçoit partout des formes différentes, mais elle retient partout sa nature. On a beau nous dire, par exemple, qu'à Lacédémone le larcin était ordonné ; ce n'est-là qu'un abus des mots. La même chose

chose que nous appellons *larcin*, n'était point commandée à Lacédémone ; mais dans une ville , où tout était en commun , la permission qu'on donnait de prendre habilement ce que des particuliers s'appropriaient contre la loi , était une manière de punir l'esprit de propriété défendu chez ces peuples. *Le tien & le mien*, était un crime , dont ce que nous appellons *larcin* était la punition ; & chez eux & chez nous il y avait de la règle pour laquelle DIEU nous a faits , comme il a fait les fourmis pour vivre ensemble.†

Newton pensait donc que cette disposition que nous avons à vivre en société , est le fondement de la loi naturelle.

Il y a surtout dans l'homme une disposition à la compassion , aussi généralement répandue que nos autres instincts. *Newton* avait cultivé ce sentiment d'humanité , & il l'étendait jusqu'aux animaux : il était fortement convaincu , avec *Locke* , que DIEU a donné aux animaux (qui semblent n'être que matière) une mesure d'idées , & les mêmes sentimens qu'à nous. Il ne pouvait penser que DIEU , qui ne fait rien en vain , eût donné aux bêtes des organes de sentiment , afin qu'elles n'eussent point de sentiment.

Il trouvait une contradiction bien affreuse , à croire que les bêtes sentent , & à les faire souffrir. Sa morale s'accordait en ce point avec sa philosophie ; il ne cédait qu'avec répugnance à l'usage barbare de nous nourrir du sang & de la chair des êtres semblables à nous , que nous caressons tous les jours ; & il ne permit jamais dans sa maison qu'on les fit mourir par des morts lentes & recherchées , pour en rendre la nourriture plus délicieuse.

Cette compassion qu'il avait pour les animaux se tournait en vraie charité pour les hommes. En effet sans l'humanité , vertu qui comprend toutes les vertus , on ne mériterait guères le nom de philosophe.

CHAPITRE SEPTIEME.

DE L'ÂME , ET DE LA MANIÈRE DONT ELLE EST UNIE AU CORPS , ET DONT ELLE A SES IDÉES.

Quatre opinions sur la formation des idées. Celles des anciens matérialistes. Celle de Mallebranche. Celle de Leibnitz. Opinion de Leibnitz combattue.

NEWTON était persuadé , comme presque tous les bons philosophes , que l'ame est une substance incompréhensible ; & plusieurs personnes , qui ont beaucoup vécu avec *Locke* , m'ont assuré que *Newton* avait avoué à *Locke* , que nous n'avons pas assez de connaissance de la nature , pour oser prononcer qu'il soit impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à un être étendu quelconque. La grande difficulté est plutôt de savoir comment un être , quel qu'il soit , peut penser , que de savoir comment la matière peut devenir pensante. La pensée , il est vrai , semble n'avoir rien de commun avec les attributs que nous connaissons dans l'être étendu qu'on appelle corps ; mais connaissons-nous toutes les propriétés des corps ? C'est une chose qui paraît bien hardie , que de dire à DIEU , Vous avez pu donner le mouvement , la gravitation , la végétation , la vie à un être , & vous ne pouvez lui donner la pensée ?

Ceux qui disent , que si la matière pouvait recevoir le don de la pensée , l'ame ne serait pas immortelle , raisonnent-ils bien conséquemment ? Est-il plus difficile à DIEU de conserver que de faire ? De plus si un atôme insécable dure éternellement , pourquoi le don de penser en lui ne durera-t-il pas comme lui ? Si je ne me trompe , ceux qui refusent à DIEU le pouvoir de joindre des idées à la matière , sont obligés de dire , que ce qu'on appelle *esprit* , est un être , dont l'essence est de penser , à l'exclusion de tout être étendu. Or s'il est de la nature de l'esprit de penser essentiellement , il pense donc nécessairement , & il pense toujours , comme tout triangle a nécessairement & toujours trois angles , indépen-

damment de DIEU. Quoi ? dès que DIEU crée quelque chose qui n'est pas matière , il faut absolument que ce quelque chose pense ? Faibles & hardis que nous sommes , savons-nous , si DIEU n'a pas formé des millions d'êtres , qui n'ont ni les propriétés de l'esprit ni celles de la matière à nous connues ? Nous sommes dans le cas d'un pâtre , qui n'ayant jamais vu que des bœufs , dirait : *Si DIEU veut faire d'autres animaux , il faut qu'ils aient des cornes & qu'ils ruminent.* Qu'on juge donc ce qui est plus respectueux pour la Divinité , ou d'affirmer qu'il y a des êtres qui ont sans lui l'attribut divin de la pensée , ou de soupçonner que DIEU peut accorder cet attribut à l'être qu'il daigne choisir. On voit , par cela seul , combien injustes sont ceux qui ont voulu faire à *Locke* un crime de ce sentiment , & combattre , par une malignité cruelle , avec les armes de la religion , une idée purement philosophique.

Au reste *Newton* était bien loin de hazarder une définition de l'ame , comme tant d'autres ont osé le faire ; il croyait qu'il était possible qu'il y eût des millions d'autres substances pensantes , dont la nature pouvait être absolument différente de la nature de notre ame. Ainsi la division que quelques-uns ont faite de toute la nature en corps & esprit , paraît la définition d'un sourd & d'un aveugle , qui en définissant les sens , ne soupçonneraient ni la vue , ni l'ouïe ; de quel droit , en effet , pourrait-on dire que DIEU n'a pas rempli l'espace immense d'une infinité de substances qui n'ont rien de commun avec nous ?

Newton ne s'était point fait de système sur la manière dont l'ame est unie au corps , & sur la formation des idées. Ennemi des systèmes , il ne jugeait de rien que par analyse ; & lorsque ce flambeau lui manquait , il savait s'arrêter.

Il y a eu jusqu'ici dans le monde quatre opinions sur la formation des idées ; la première est celle de presque toutes les anciennes nations , qui n'imaginant rien au-delà de la matière , ont regardé nos idées dans notre entendement comme l'impression du cachet sur la cire. Cette opinion confuse était plutôt un instinct grossier , qu'un raisonnement. Les philosophes , qui ont voulu ensuite prouver que la matière pense par elle-même , ont erré bien davantage ; car le vulgaire se

trompait sans raisonner , & ceux-ci erraient par principes ; aucun d'eux n'a pu jamais rien trouver dans la matière qui pût prouver qu'elle a l'intelligence par elle-même. *Locke* paraît le seul qui ait ôté la contradiction entre la matière & la pensée , en recourant tout d'un coup au créateur de toute pensée & de toute matière , & en disant modestement : *Celui qui peut tout ne peut-il pas faire penser un être matériel , un atôme , un élément de la matière ?* Il s'en est tenu à cette possibilité en homme sage. Affirmer que la matière pense en effet , parce que DIEU a pu lui communiquer ce don , serait le comble de la témérité ; mais affirmer le contraire est-il moins hardi ?

Le second sentiment , & le plus généralement reçu , est celui , qui établissant l'ame & le corps comme deux êtres qui n'ont rien de commun , affirme cependant que DIEU les a créés pour agir l'un sur l'autre. La seule preuve qu'on ait de cette action est l'expérience que chacun croit en avoir. Nous éprouvons que notre corps , tantôt obéit à notre volonté , tantôt la maîtrise ; nous imaginons qu'ils agissent l'un sur l'autre réellement , parce que nous le sentons , & il nous est impossible de pousser la recherche plus loin. On fait à ce système une objection qui paraît sans réplique , c'est que si un objet extérieur , par exemple , communique un ébranlement à nos nerfs , ce mouvement va à notre ame , ou n'y va pas ; s'il y va , il lui communique du mouvement , ce qui supposerait l'ame corporelle ; s'il n'y va point , en ce cas il n'y a plus d'action. Tout ce qu'on peut répondre à cela , c'est que cette action est du nombre des choses dont le mécanisme sera toujours ignoré ; triste manière de conclure , mais presque la seule qui convienne à l'homme en plus d'un point de métaphysique.

Le troisième système est celui des causes occasionnelles de *Descartes* , poussé encor plus loin par *Mallebranche*. Il commence par supposer que l'ame ne peut avoir aucune influence sur le corps , & dès-là il s'avance trop ; car de ce que l'influence de l'ame sur le corps ne peut être conçue , il ne s'en suit point du tout qu'elle soit impossible ; il suppose ensuite que la matière , comme cause occasionnelle , fait impression sur notre corps , & qu'alors DIEU produit une idée dans notre ame , & que réciproquement l'homme produit un acte de

volonté , & DIEU agit immédiatement sur le corps en conséquence de cette volonté ; ainsi l'homme n'agit , ne pense que dans DIEU : ce qui ne peut , me semble , recevoir un sens clair , qu'en disant que DIEU seul agit & pense pour nous. On est accablé sous le poids des difficultés qui naissent de cette hypothèse ; car comment dans ce système l'homme peut-il vouloir lui-même , & ne peut-il pas penser lui-même ? Si DIEU ne nous a pas donné la faculté de produire du mouvement & des idées , si c'est lui seul qui agit & pense , c'est lui seul qui veut. Non-seulement nous ne sommes plus libres , mais nous ne sommes rien , ou bien nous sommes des modifications de DIEU même. En ce cas il n'y a plus une ame , une intelligence dans l'homme , & ce n'est pas la peine d'expliquer l'union du corps & de l'ame , puisqu'elle n'existe pas , & que DIEU seul existe.

Le quatrième sentiment est celui de l'harmonie préétablie de *Leibnitz*. Dans son hypothèse l'ame n'a aucun commerce avec son corps ; ce sont deux horloges que DIEU a faites , qui ont chacune un ressort , & qui vont un certain tems dans une correspondance parfaite ; l'une montre les heures , l'autre sonne. L'horloge qui montre l'heure , ne la montre pas parce que l'autre sonne ; mais DIEU a établi leur mouvement de façon , que l'aiguille & la sonnerie se rapportent continuellement. Ainsi l'ame de *Virgile* produisait l'*Eneide* , & sa main écrivait l'*Eneide* , sans que cette main obéit en aucune façon à l'intention de l'auteur ; mais DIEU avait réglé de tout tems que l'ame de *Virgile* ferait des vers , & qu'une main attachée au corps de *Virgile* les mettrait par écrit. Sans parler de l'extrême embarras qu'on a encor à concilier la liberté avec cette harmonie préétablie , il y a une objection bien forte à faire , c'est que si selon *Leibnitz* rien ne se fait sans une raison suffisante , prise du fond des choses , quelle raison a eu DIEU d'unir ensemble deux êtres incommensurables , deux êtres aussi hétérogènes , aussi infiniment différens , que l'ame & le corps , & dont l'un n'influe en rien sur l'autre ? Autant valait placer mon ame dans *Saturne* que dans mon corps. L'union de l'ame & du corps est ici une chose très superflue ; mais le reste du système de *Leibnitz* est bien plus extraordinaire ; on en peut

voir les fondemens dans le *Supplément aux actes de Leipzick*, tom. VII ; & on peut consulter les commentaires que plusieurs Allemands en ont faits amplement avec une méthode toute géométrique.

Selon *Leibnitz*, il y a quatre sortes d'êtres simples, qu'il nomme *monades*, comme on le verra au chapitre IX. On ne parle ici que de l'espèce de *monade* qu'on appelle *notre ame*. L'ame, dit-il, est une concentration, un *miroir vivant de tout l'univers*, qui a en soi toutes les idées confuses de toutes les modifications de ce monde, présentes, passées & futures. *Newton*, *Locke* & *Clarke*, quand ils entendirent parler d'une telle opinion, marquèrent pour elle un aussi grand mépris, que si *Leibnitz* n'en avait pas été l'auteur ; mais puisque de très grands philosophes Allemands se sont fait gloire d'expliquer ce qu'aucun Anglais n'a jamais voulu entendre, je suis obligé d'exposer avec clarté cette hypothèse du fameux *Leibnitz*, devenue pour moi plus respectable depuis que vous en avez fait l'objet de vos recherches.

Tout être simple, créé, dit-il, est sujet au changement, sans quoi il serait DIEU. L'ame est un être simple, créé, elle ne peut donc rester dans un même état ; mais les corps étant composés, ne peuvent faire aucune altération dans un être simple ; il faut donc que ses changemens prennent leur source dans sa propre nature. Ses changemens sont donc des idées successives des choses de cet univers ; elle en a quelques-unes de claires ; mais toutes les choses de cet univers, dit *Leibnitz*, sont tellement dépendantes l'une de l'autre, tellement liées entre elles à jamais, que si l'ame a une idée claire d'une de ces choses, elle a nécessairement des idées confuses & obscures de tout le reste. On pourrait, pour éclaircir cette opinion, apporter l'exemple d'un homme, qui a une idée claire d'un jeu ; il a en même tems plusieurs idées confuses de plusieurs combinaisons de ce jeu. Un homme qui a actuellement une idée claire d'un triangle, a une idée de plusieurs propriétés du triangle, lesquelles peuvent se présenter à leur tour plus clairement à son esprit. Voilà en quel sens la *monade* de l'homme est un *miroir vivant de cet univers*.

Il est aisé de répondre à une telle hypothèse, que si DIEU a fait

de l'âme un miroir , il en a fait un miroir bien terne , & que si on n'a d'autres raisons pour avancer des suppositions si étranges que cette liaison prétendue indispensable de toutes les choses de ce monde , on bâtit cet édifice hardi sur des fondemens qu'on n'apperçoit guères ; car quand nous avons une idée claire du triangle , c'est que nous avons une connaissance des propriétés essentielles du triangle ; & si les idées de toutes ces propriétés ne s'offrent pas tout d'un coup lumineusement à notre esprit , elles y sont renfermées dans cette idée claire , parce qu'elles ont un rapport nécessaire l'une avec l'autre. Mais tout l'assemblage de l'univers est-il dans ce cas ? Si vous ôtez une propriété au triangle , vous lui ôtez tout ; mais si vous ôtez à l'univers un grain de sable , le reste sera-t-il tout changé ? Si de cent millions d'êtres qui se suivent deux à deux , les deux premiers changent entr'eux de place , les autres en changent-ils nécessairement ? Ne conservent-ils pas entre eux les mêmes rapports ? De plus les idées d'un homme ont-elles entre elles la même chaîne que l'on suppose dans les choses de ce monde ? Quelle liaison , quel milieu nécessaire y a-t-il entre l'idée de la nuit & des objets inconnus que je vois en m'éveillant ? Quelle chaîne y a-t-il entre la mort passagère de l'âme dans un profond sommeil , ou dans un évanouissement , & les idées que l'on reçoit en reprenant ses esprits ?

Tout être dans cet univers tient à l'univers sans doute ; mais toute action de tout être n'est pas cause des événemens du monde. La mère de *Brutus* en accouchant de lui fut une des causes de la mort de *César* ; mais qu'elle ait craché à droite ou à gauche , cela n'a rien fait à Rome. Il y a des événemens qui sont effet & cause à la fois. Il y a mille actions qui ne sont que des effets sans suite. Les ailes d'un moulin tournent & font briser le grain qui nourrit l'homme , voilà un effet qui est cause : un peu de poussière s'en écarte , voilà un effet qui ne produit rien. Une pierre jetée dans la mer Baltique ne produit aucun événement dans la mer des Indes. Il y a mille effets qui s'anéantissent comme le mouvement dans les fluides.

Quand même il serait possible que DIEU eût fait tout ce que *Leibnitz* imagine , faudrait-il le croire sur une simple possibilité ? Qu'a-t-il prouvé par tous ces nouveaux efforts ? qu'il

avait un très grand génie ; mais s'est-il éclairé , & a-t-il éclairé les autres ? Chose étrange , nous ne savons pas comment la terre produit un brin d'herbe , comment une femme fait un enfant , & on croit savoir comment nous faisons des idées ?

Si l'on veut savoir ce que *Newton* pensait sur l'ame , & sur la manière dont elle opère , & lequel de tous ces sentimens il embrassait , je répondrai , qu'il n'en suivait aucun. Que savait donc sur cette matière celui qui avait soumis l'infini au calcul , & qui avait découvert les loix de la pesanteur ? Il savait douter.

CHAPITRE HUITIEME.

DES PREMIERS PRINCIPES DE LA MATIÈRE.

Examen de la matière première. Méprise de Newton. Il n'y a point de transmutations véritables. Newton admet des atômes.

IL ne s'agit pas ici d'examiner quel système était plus ridicule , ou celui qui faisait l'eau principe de tout , ou celui qui attribuait tout au feu , ou celui qui suppose des dés mis sans intervalle les uns auprès des autres , & tournans je ne fais comment sur eux-mêmes.

Le système le plus plausible a toujours été , qu'il y a une matière première indifférente à tout , uniforme & capable de toutes les formes , laquelle différemment combinée , constitue cet univers. Les élémens de cette matière sont les mêmes ; elle se modifie selon les différens moules où elle passe , comme un métal en fusion devient tantôt une urne , tantôt une statue ; c'était l'opinion de *Descartes* , & elle s'accorde très bien avec la chimère de ses trois élémens. *Newton* pensait en ce point sur la matière comme *Descartes* ; mais il était arrivé à cette conclusion par une autre voie. Comme il ne formait presque jamais de jugement , qui ne fût fondé , ou sur l'évidence mathématique , ou sur l'expérience , il crut avoir l'expérience pour

lui dans cet examen. L'illustre *Robert Boyle*, le fondateur de la physique en Angleterre, avait longtems tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal ; le chymiste qui travaillait avec lui, crut que l'eau s'était enfin changée en terre ; le fait était faux, comme l'a depuis prouvé *Boerhaave*, physicien aussi exact que médecin habile ; l'eau s'était évaporée, & la terre qui avait paru en sa place venait d'ailleurs.

A quel point faut-il se défier de l'expérience, puisque celle-ci trompa *Boyle* & *Newton* ? Ces grands philosophes n'ont pas fait difficulté de croire, que puisque les parties primitives de l'eau se changeaient en parties primitives de terre, les élémens des choses ne sont que la même matière différemment arrangée. Si une fausse expérience n'avait pas conduit *Newton* à cette conclusion, il est à croire qu'il eût raisonné tout autrement. Je supplie qu'on lise avec attention ce qui suit.

La seule manière qui appartienne à l'homme de raisonner sur les objets, c'est l'analyse. Partir tout d'un coup des premiers principes, n'appartient qu'à DIEU ; & si l'on peut sans blasphème comparer DIEU à un architecte, & l'univers à un édifice, quel est le voyageur, qui en voyant une partie de l'extérieur d'un bâtiment, osera tout d'un coup imaginer tout l'artifice du dedans ? Voilà pourtant ce qu'ont osé faire presque tous les philosophes avec mille fois plus de témérité ? Examinons donc cet édifice autant que nous le pouvons : que trouvons-nous autour de nous ? des animaux, des végétaux, des minéraux, sous le genre desquels je comprends tous les sels, souphres &c., du limon, du sable, de l'eau, du feu, de l'air, & rien autre chose, du moins jusqu'à présent.

Avant que d'examiner seulement si ces corps sont des mixtes ou non, je me demande à moi-même, s'il est possible qu'une matière prétendue uniforme, qui n'est en elle-même rien de tout ce qui est, produise cependant tout ce qui est.

I. Qu'est-ce qu'une matière première, qui n'est rien des choses de ce monde, & qui les produit toutes ? C'est une chose dont je ne puis avoir aucune idée, & que par conséquent je ne dois point admettre. Il est bien vrai que je ne puis me former en général l'idée d'une substance étendue, impénétrable & figurable, sans déterminer ma pensée à du

Phil. Liutr. Hist. Tom. I.

G

sable ou à du limon, ou à de l'or &c. ; mais cependant ou cette matière est réellement quelqu'une de ces choses, ou elle n'est rien du tout. De même je puis penser à un triangle en général, sans m'arrêter au triangle équilatéral, au scalène, à l'isocèle &c., mais il faut pourtant qu'un triangle qui existe soit l'un de ceux-là. Cette idée seule bien pesée suffit peut-être pour détruire l'opinion d'une matière première.

II. Si la matière quelconque mise en mouvement suffisoit pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y aurait aucune raison pour laquelle de la poussière bien remuée dans un tonneau ne pourrait produire des hommes & des arbres, ni pourquoi un champ semé de bled ne pourrait pas produire des baleines & des écrevisses au lieu de froment. C'est en vain qu'on répondrait que les moules & les filières qui reçoivent les semences s'y opposent ; car il en faudra toujours revenir à cette question, pourquoi ces moules, ces filières sont-elles si invariablement déterminées ? Or si aucun mouvement, aucun art ne peut faire venir des poissons au lieu de bled dans un champ, ni des nêsses au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des soles dans une ruche d'abeilles, &c. ; si toutes les espèces sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord avec quelque raison, que toutes les espèces ont été déterminées par le maître du monde ? qu'il y a autant de desseins différens qu'il y a d'espèces différentes, & que de la matière & du mouvement il ne naîtrait qu'un cahos éternel sans ces desseins ?

Toutes les expériences me confirment dans ce sentiment. Si j'examine d'un côté un homme & un ver à soie, & de l'autre un oiseau & un poisson, je les vois tous formés dès le commencement des choses ; je ne vois en eux qu'un développement. Celui de l'homme & celui de l'insecte ont quelques rapports & quelques différences ; celui du poisson & celui de l'oiseau en ont d'autres ; nous sommes un ver avant que d'être reçus dans la matrice de notre mère ; nous devenons chrysalides, nymphes dans l'utérus, lorsque nous sommes dans cette enveloppe qu'on nomme *coiffe* ; nous en sortons avec des bras & des jambes, comme le ver devenu moucheron sort de son tombeau avec des ailes & des pieds ; nous vivons quelques

jours comme lui , & notre corps se dissout ensuite comme le sien. Parmi les reptiles les uns sont ovipares , les autres vivipares ; chez les poissons la femelle est féconde sans les approches du mâle , qui ne fait que passer sur les œufs déposés pour les faire éclore. Les pucerons , les huitres &c. produisent leurs semblables eux seuls , & sans le mélange de deux sexes. Les polypes ont en eux de quoi faire renaître leurs têtes quand on les leur a coupées. Il revient des pattes aux écrevisses. Les végétaux , les minéraux se forment tout différemment. Chaque genre d'être est un monde à part ; & bien loin qu'une matière aveugle produise tout par le simple mouvement , il est bien vraisemblable que DIEU a formé une infinité d'êtres avec des moyens infinis , parce qu'il est infini lui-même.

Voilà d'abord ce que je soupçonne en considérant la nature. Mais si j'entre dans le détail , si je fais des expériences de chaque chose , voici ce qui en résulte. Je vois des mixtes tels que les végétaux & les animaux , que je décompose , & dont je tire quelques élémens grossiers , l'esprit , le phlegme , le soufre , le sel , la tête morte. Je vois d'autres corps , tels que des métaux , des minéraux , dont je ne peux jamais tirer autre chose que leurs propres parties plus atténuées. Jamais de l'or pur n'a pu donner que de l'or ; jamais avec du mercure pur on n'a pu avoir que du mercure. Du sable , de la boue simple , de l'eau simple , n'ont pu être changés en aucune autre espèce d'êtres. Que puis-je en conclure , sinon que les végétaux & les animaux sont composés de ces autres êtres primitifs qui ne se décomposent jamais ? Ces êtres primitifs inaltérables sont les élémens des corps ; l'homme & le moucheron sont donc un composé des parties minérales de fange , de sable , de feu , d'air , d'eau , de soufre , de sel ; & toutes ces parties primitives , indécomposables à jamais , sont des élémens dont chacun a sa nature propre & invariable.

Pour oser assurer le contraire , il faudrait avoir vu des transmutations ; mais quelqu'un en a-t-il jamais découvert par le secours de la chimie ? La pierre philosophale n'est-elle pas regardée comme impossible par tous les esprits sages ? Est-il plus possible dans l'état présent de ce monde , que du sel soit

changé en souphre , de l'eau en terre , de l'air en feu , que de faire de l'or avec de la poudre de projection ?

Quand les hommes ont cru aux transmutations proprement dites , n'ont-ils point en cela été trompés par l'apparence , comme ceux qui ont cru que le soleil marchait ? Car à voir du bled & de l'eau se convertir dans les corps humains en sang & en chair , qui n'aurait crû les transmutations ? Cependant tout cela est-il autre chose que des sels , des souphres , de la fange &c. différemment arrangés dans le bled & dans notre corps ? Plus j'y fais réflexion , plus une métamorphose prise à la rigueur me semble n'être autre chose qu'une contradiction dans les termes. Pour que les parties primitives de sel se changent en parties primitives d'or , il faut , je crois , deux choses , anéantir ces élémens de sel , & créer des élémens de l'or ; voilà au fonds ce que c'est que ces prétendues métamorphoses d'une matière homogène & uniforme , admise jusqu'ici par tant de philosophes ; & voici ma preuve.

Il est impossible de concevoir l'immutabilité des espèces , sans qu'elles soient composées de principes inaltérables. Pour que ces principes , ces premières parties constituantes ne changent point , il faut qu'elles soient parfaitement solides , & par conséquent toujours de la même figure ; si elles sont telles , elles ne peuvent pas devenir d'autres élémens ; car il faudrait qu'elles reçussent d'autres figures ; donc il est impossible que dans la constitution présente de cet univers , l'élément qui sert à faire du sel soit changé en l'élément du mercure. Je ne sais comment *Newton* , qui admettait des atômes , n'en avait pas tiré cette induction si naturelle. Il reconnaissait de vrais atômes , des corps indivisibles , comme *Gassendi* ; mais il était arrivé à cette assertion par ses mathématiques ; en même tems il croyait que ces atômes , ces élémens indivisibles , se changeaient continuellement les uns en les autres. *Newton* était homme ; il pouvait se tromper comme nous.

On demandera ici sans doute comment les germes des choses étant durs , & indivisibles , ils peuvent s'accroître & s'étendre ; ils ne s'accroissent probablement que par assemblage , par contiguité ; plusieurs atômes d'eau forment une goutte , & ainsi du reste.

Il restera à savoir comment cette contiguité s'opère , comment les parties des corps sont liées entre elles. Peut-être est-ce un des secrets du Créateur , lequel sera inconnu à jamais aux hommes. Pour savoir comment les parties constituantes de l'or forment un morceau d'or , il semble qu'il faudrait voir ces parties.

S'il était permis de dire que l'attraction est probablement cause de cette adhésion & de cette continuité de la matière , c'est ce qu'on pourrait avancer de plus vraisemblable : car en vérité , s'il est démontré , comme nous le verrons , que toutes les parties de la matière gravitent les unes sur les autres , quelle qu'en soit la cause , peut-on rien penser de plus naturel , sinon que les corps qui se touchent en plus de points , sont les plus unis ensemble par la force de cette gravitation ? Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail physique.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DE LA NATURE DES ÉLÉMENTS DE LA MATIÈRE , OU DES MONADES.

Sentiment de Newton. Sentiment de Leibnitz.

SI on a jamais dû dire , *audax Japeti genus* , c'est dans la recherche que les hommes ont osé faire de ces premiers élémens , qui semblent être placés à une distance infinie de la sphère de nos connaissances. Peut-être n'y a-t-il rien de plus modeste que l'opinion de *Newton* , qui s'est borné à croire que les élémens de la matière sont de la matière ; c'est-à-dire , un être étendu & impénétrable , dans la nature intime duquel l'entendement ne peut fouiller ; que DIEU peut le diviser à l'infini , comme il peut l'anéantir : mais qu'il ne le fait pourtant pas , & qu'il tient ses parties étendues & insécables , pour servir de base à toutes les productions de l'univers.

Peut-être d'un autre côté n'y a-t-il rien de plus hardi que l'effort qu'a pris *Leibnitz* en partant de son principe de la *raison*

suffisante, pour pénétrer, s'il se peut, jusques dans le sein des causes, & dans la nature inexplicable de ces élémens. Tout corps, dit-il, est composé de parties étendues : mais ces parties étendues, de quoi sont-elles composées ? Elles sont actuellement, continue-t-il, divisibles & divisées à l'infini ; vous ne trouvez donc jamais que de l'étendue. Or dire que l'étendue est la raison suffisante de l'étendue, c'est faire un cercle vicieux, c'est ne rien dire ; il faut donc trouver la raison, la cause des êtres étendus, dans des êtres qui ne le sont pas, dans des êtres simples, dans des *Monades* ; la matière n'est donc rien qu'un assemblage d'êtres simples. On a vu au chapitre de l'*ame*, que selon *Leibnitz*, chaque être simple est sujet au changement ; mais ses altérations, ses déterminations successives qu'il reçoit, ne peuvent venir du dehors, par la raison que cet être est simple, intangible, & n'occupe point de place ; il a donc la source de tous ses changemens en lui-même à l'occasion des objets extérieurs ; il a donc des idées. Mais il a un rapport nécessaire avec toutes les parties de l'univers ; il a donc des idées relatives à tout l'univers. Les élémens du plus vil excrément ont donc un nombre infini d'idées. Leurs idées, à la vérité, ne sont pas bien claires ; elles n'ont pas l'*apperception*, comme dit *Leibnitz* ; elles n'ont pas en elles le témoignage intime de leurs pensées ; mais elles ont des *perceptions* confuses du présent, du passé, & de l'avenir. Il admet quatre espèces de *Monades* : I. les élémens de la matière, qui n'ont aucune pensée claire : II. les *Monades* des bêtes, qui ont quelques idées claires & aucune distincte : III. les *Monades* des esprits finis, qui ont des idées confuses, des claires, des distinctes : IV. enfin la *Monade* de DIEU, qui n'a que des idées adéquates.

Les philosophes Anglais, je l'ai déjà dit, qui ne respectent point les noms, ont répondu à tout cela en riant ; mais il ne m'est permis de réfuter *Leibnitz* qu'en raisonnant. Il me semble que je prendrais la liberté de dire à ceux qui ont accredité de telles opinions ; Tout le monde convient avec vous du principe de la raison suffisante ; mais en tirez-vous ici une conséquence bien juste ? I. Vous admettez la matière actuellement divisible à l'infini ; la plus petite partie n'est

donc pas possible à trouver. Il n'y en a point qui n'ait des côtés, qui n'occupe un lieu, qui n'ait une figure; comment donc voulez-vous qu'elle ne soit formée que d'êtres sans figure, sans lieu, & sans côtés? Ne heurtez-vous pas le grand principe de la contradiction, en voulant suivre celui de la raison suffisante?

II. Est-il bien suffisamment raisonnable, qu'un composé n'ait rien de semblable à ce qui le compose? Que dis-je, rien de semblable? Il y a l'infini entre un être simple & un être étendu: & vous voulez que l'un soit fait de l'autre? Celui qui dirait que plusieurs élémens de fer forment de l'or, que les parties constituantes du sucre font de la coloquinte, dirait-il quelque chose de plus révoltant?

III. Pouvez-vous bien avancer qu'une goutte d'urine soit une infinité de *Monades*, & que chacune d'elles ait les idées, quoiqu'obscures, de l'univers entier; & cela parce que, selon vous, tout est plein, parce que dans le plein tout est lié, parce que tout étant lié ensemble, & une *Monade* ayant nécessairement des idées, elle ne peut avoir une perception qui ne tienne à tout ce qui est dans le monde?

Voilà pourtant les choses qu'on a cru expliquer par lemmes, théorèmes & corollaires. Qu'a-t-on prouvé par-là? Ce que *Cicéron* a dit, qu'il n'y a rien de si étrange qui ne soit soutenu par les philosophes. O métaphysique! nous sommes aussi avancés que du tems des premiers *Druides*.

CHAPITRE DIXIEME.

DE LA FORCE ACTIVE, QUI MET TOUT EN MOUVEMENT
DANS L'UNIVERS.

S'il y a toujours même quantité de forces dans le monde. Examen de la force. Manière de calculer la force. Conclusion des deux partis.

JE suppose d'abord que l'on convient que la matière ne peut avoir le mouvement par elle-même ; il faut donc qu'elle le reçoive d'ailleurs ; mais elle ne peut le recevoir d'une autre matière , car ce serait une contradiction ; il faut donc qu'une cause immatérielle produise le mouvement. DIEU est cette cause immatérielle : & on doit ici bien prendre garde que cet axiome vulgaire, qu'il ne faut point recourir à DIEU en philosophe, n'est bon que dans les choses que l'on doit expliquer par les causes prochaines physiques. Par exemple, je veux expliquer pourquoi un poids de quatre livres est contrepesé par un poids d'une livre ; si je dis que DIEU l'a ainsi réglé, je suis un ignorant ; mais je satisfais à la question, si je dis que c'est parce que le poids d'une livre est quatre fois autant éloigné du point d'appui que le poids de quatre livres. Il n'en est pas de même des premiers principes des choses ; c'est alors que ne pas recourir à DIEU, est d'un ignorant ; car ou il n'y a point de DIEU, ou il n'y a de premiers principes que dans DIEU.

C'est lui qui a imprimé aux planètes la force avec laquelle elles vont d'occident en orient ; c'est lui qui fait mouvoir ces planètes, & le soleil sur leurs axes. Il a imprimé une loi à tous les corps, par laquelle ils tendent tous également à leur centre. Enfin il a formé des animaux, auxquels il a donné une force active, avec laquelle ils font naître du mouvement.

La grande question est de savoir, si cette force donnée de DIEU pour commencer le mouvement est toujours la même dans la nature.

Descartes,

Descartes, sans faire mention de la force, avançait sans preuve, qu'il y a toujours quantité égale de mouvement; & son opinion était d'autant moins fondée, que les loix mêmes du mouvement lui étaient absolument inconnues. *Leibnitz*, venu dans un tems plus éclairé, a été obligé d'avouer avec *Newton*, qu'il se perd du mouvement; mais il prétend que quoique la même quantité de mouvement ne subsiste pas, la force subsiste toujours la même. *Newton*, au contraire, était persuadé qu'il implique contradiction, que le mouvement ne soit pas proportionnel à la force.

Avant que d'entrer sur cela dans aucune discussion mécanique, il faut prendre les choses dans leur nature même; car le métaphysicien doit ici conduire le géomètre. Un homme a une certaine quantité de force active; mais où était cette force avant sa naissance? Si on dit qu'elle était dans le germe de l'enfant, qu'est-ce qu'une force qu'on ne peut exercer? Mais quand il est devenu homme, n'est-il pas libre d'agir? Ne peut-il pas employer plus ou moins de sa force? Je suppose qu'il exerce une force de trois cent livres pour mouvoir une machine; je suppose, comme il est possible, qu'il a exercé cette force en baissant un levier, & que la machine attachée à ce levier est dans le récipient du vuide; la machine peut acquérir aisément une force de deux mille livres. L'opération étant faite, le bras retiré, le levier ôté, le poids immobile, je demande, si le peu de matière qui était dans le récipient, a reçu de la machine une force de deux mille livres? Toutes ces considérations ne font-elles pas voir, que la force active se répare & se perd continuellement dans la nature?

Écoutons maintenant *Newton* & l'expérience, pour terminer cette dispute métaphysique. Le mouvement, dit-il, se produit & se perd: mais à cause de la ténacité des fluides & du peu d'élasticité des solides, il se perd beaucoup plus de mouvement qu'il n'en renaît dans la nature. Cela posé, si on considère cet axiome indubitable, que l'effet est toujours proportionnel à la cause; là où le mouvement diminue, la force diminue nécessairement aussi. Il faudrait donc, pour conserver toujours la même quantité de force dans l'univers, que ce principe, la cause est proportionnelle à l'effet, cessât d'être vrai.

Phil. Litr. Hist. Tom. I.

H

On a cru que , pour conserver toujours cette même force dans la nature , il suffisoit de changer la matière ordinaire d'estimer cette force : au lieu donc que *Mersenne* , *Descartes* , *Newton* , *Mariotte* , *Varignon* , &c. ont toujours après *Archimède* mesuré le mouvement d'un corps en multipliant sa masse par sa vitesse ; les *Leibnitz* , les *Bernoullis* , les *Hermans* , les *Polenis* , les *s'Gravesandes* , les *Volfs* , &c. ont multiplié la masse par le quarré de la vitesse.

Cette dispute , qui est le scandale de la géométrie , a partagé l'Europe ; mais enfin il me semble qu'on reconnait que c'est au fonds une dispute de mots. Il est impossible que ces grands philosophes , quoique diamétralement opposés , se trompent dans leurs calculs. Ils sont également justes ; les effets mécaniques répondent également à l'une & à l'autre manière de compter. Il y a donc indubitablement un sens dans lequel ils ont tous raison. Or ce point où ils ont raison , est celui qui doit les réunir , & le voici , comme le docteur *Clarcke* l'a indiqué le premier , quoiqu'un peu durement.

Si vous considérez le tems dans lequel un mobile agit , sa force est au bout de ce tems comme le quarré de sa vitesse par sa masse. Pourquoi ? parce que l'espace parcouru par la masse est comme le quarré du tems dans lequel il est parcouru. Or le tems est comme la vitesse : donc alors le corps qui a parcouru cet espace dans ce tems , agit au bout de ce tems par sa masse , multipliée par le quarré de sa vitesse ; ainsi lorsque la masse 2 parcourt en deux tems un espace quelconque avec deux degrés de vitesse , au bout de ce tems sa force est 2 multipliée par le quarré de sa vitesse 2 ; le tout fait 8 , & le corps fait une impression comme 8. En ce cas les leibnitiens n'ont pas tort. Mais aussi les cartésiens & les newtoniens réunis ont grande raison , quand ils considèrent la chose d'un autre sens ; car ils disent : En tems égal un corps de quatre livres , avec un degré de vitesse , agit précisément comme un poids d'une livre avec quatre degrés de vitesse : & les corps élastiques qui se choquent , rejaillissent toujours en raison réciproque de leur vitesse & de leur masse ; c'est-à-dire , qu'une boule double avec un mouvement comme un , & une boule sous-double avec un mouvement comme deux lancées l'une contre

l'autre , arrivent en tems égal , & rejaillissent à des hauteurs égales ; donc il ne faut pas considérer ce qui arrive à des mobiles dans des tems inégaux , mais dans des tems égaux : & voilà la source du mal-entendu. Donc la nouvelle manière d'envisager les forces est vraie en un sens , & fausse en un autre ; donc elle ne sert qu'à compliquer , qu'à embrouiller une idée simple ; donc il faut s'en tenir à l'ancienne règle. Que conclurre de ces deux manières d'envisager les choses ? Il faut que tout le monde convienne , que l'effet est toujours proportionnel à la cause ; or s'il périt du mouvement dans l'univers , donc la force qui en est cause périt aussi. Voilà ce que pensait *Newton* sur la plupart des questions qui tiennent à la métaphysique ; c'est à vous à juger entre lui & *Leibnitz*.

Je vais passer à ses découvertes en physique.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES RECHERCHES SUR LA LUMIÈRE , ET COMMENT
ELLE VIENT A NOUS. ERREURS DE DESCARTES A CE SUJET.

Définition singulière par les péripatéticiens. L'esprit systématique a égaré Descartes. Son système. Faux. Du mouvement progressif de la lumière. Erreur du Spectacle de la Nature. Démonstration du mouvement de la lumière , par Rômer. Expérience de Rômer contestée & combattue mal-à-propos. Preuves de la découverte de Rômer par les découvertes de Bradley. Histoire de ces découvertes. Explication & conclusion.

LEs Grecs , & ensuite tous les peuples barbares qui ont appris d'eux à raisonner & à se tromper , ont dit de siècle » en siècle : » La lumière est un accident , & cet accident » est l'acte du transparent , entant que transparent ; les couleurs sont ce qui meut les corps transparents. Les corps lumineux & colorés ont des qualités semblables à celles qu'ils excitent en nous , par la grande raison que rien ne donne ce qu'il n'a pas. Enfin la lumière & les couleurs sont un mélange du chaud , du froid , du sec & de l'humide ; car l'humide , le sec , le froid & le chaud , étant les principes de tout , il faut bien que les couleurs en soient un composé. »

C'est cet absurde galimatias que des maîtres d'ignorance , payés par le public , ont fait respecter à la crédulité humaine pendant tant d'années : c'est ainsi qu'on a raisonné presque sur tout jusqu'aux tems des *Galilées* & des *Descartes*. Long-tems même après eux , ce jargon qui deshonorait l'entendement humain , a subsisté dans plusieurs écoles. J'ose dire , que la raison de l'homme , ainsi obscurcie , est bien au-dessous de ces connaissances si bornées , mais si sûres , que nous appelons

instinct dans les brutes. Ainsi nous ne pouvons trop nous féliciter d'être nés dans un tems , & chez un peuple , où l'on commence à ouvrir les yeux , & à jouir du plus bel appanage de l'humanité , l'usage de la raison.

Tous les prétendus philosophes ayant donc deviné au hasard , à travers le voile qui couvrait la nature , *Descartes* est venu , qui a levé un coin de ce grand voile. Il a dit : « La lumière » est une matière fine & déliée , qui est répandue partout , » & qui frappe nos yeux. Les couleurs sont les sensations » que DIEU excite en nous , selon les divers mouvemens qui » portent cette matière à nos organes. « Jusques-là *Descartes* a eu raison ; il fallait , ou qu'il s'en tint là , ou qu'en allant plus loin , l'expérience fût son guide. Mais il était possédé de l'envie d'établir un système. Cette passion fit dans ce grand-homme ce que font les passions dans tous les hommes ; elles les entraînent au-delà de leurs principes.

Il avait posé pour premier fondement de la philosophie , qu'il ne fallait rien croire sans évidence ; & cependant , au mépris de sa propre règle , il imagine trois élémens formés des cubes prétendus , qu'il suppose avoir été faits par le Créateur , & s'être brisés en tournant sur eux-mêmes , lorsqu'ils sortirent des mains de DIEU.

De ces prétendus dés brisés , atténués également de tous côtés , & enfin arrondis en boules , il lui plait de faire la lumière , qu'il répand gratuitement dans l'univers.

Plus ce système était ingénieusement imaginé , plus vous fentez qu'il était indigne d'un philosophe ; & puisque rien de tout cela n'est prouvé , autant valait adopter le froid & le chaud , le sec & l'humide. Erreur pour erreur , qu'importe laquelle domine ?

Selon *Descartes* , la lumière ne vient point à nos yeux du soleil ; mais c'est une matière globuleuse répandue partout , que le soleil pousse , & qui presse nos yeux comme un bâton poussé par un bout presse à l'instant à l'autre bout. Il était tellement persuadé de ce système , que dans sa dix-septième lettre du troisième tome , il dit & répète positivement : *J'avoue que je ne fais rien en philosophie , si la lumière du soleil n'est pas transmise à nos yeux en un instant.*

62 II. PARTIE, CHAPITRE I.

En effet, il faut avouer que tout grand génie qu'il était, il savait encor peu de chose en vraie philosophie; il lui manquait l'expérience du siècle qui l'a suivi. Ce siècle est autant supérieur à *Descartes*, que *Descartes* l'était à l'antiquité.

I. Si la lumière était un fluide toujours répandu dans l'air, nous verrions clair la nuit, puisque le soleil, sous l'hémisphère; pousserait toujours ce fluide de la lumière en tout sens, & que l'impression en viendrait à nos yeux; la lumière circulerait comme le son; nous verrions un objet au-delà d'une montagne; enfin nous n'aurions jamais un si beau jour que dans une éclipse centrale du soleil; car la lune, en passant entre nous & cet astre, presserait (au moins selon *Descartes*) les globules de la lumière, & ne ferait qu'augmenter leur action.

II. Les rayons qu'on détourne par un prisme, & qu'on force de prendre un nouveau chemin, démontrent que la lumière se meut effectivement, & n'est pas un amas de globules simplement pressés. La lumière suit trois chemins différens en entrant dans un prisme; ses trois routes dans l'air, dans le prisme, & au sortir du prisme, sont différentes; bien plus, elle accélère son mouvement dans le corps du prisme. N'est-il donc pas un peu étrange de dire qu'un corps, qui change visiblement trois fois de place, & qui augmente son mouvement, ne se remue point? & cependant il vient de paraître un livre, dans lequel on ose dire, que la progression de la lumière est une absurdité.

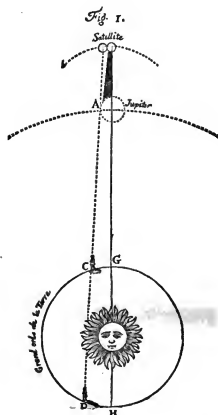
III. Si la lumière était un amas de globules, un fluide existant dans l'air & en tout lieu, un petit trou qu'on pratique dans une chambre obscure, devrait l'illuminer toute entière; car la lumière, poussée alors en tout sens dans ce petit trou, agirait en tout sens, comme des boules d'ivoire rangées en rond ou en carré s'écarteraient toutes, si une seule d'elles était fortement pressée: mais il arrive tout le contraire; la lumière reçue par un petit orifice, lequel ne laisse passer qu'un petit cône de rayons, éclaire à peine un demi-pied de l'endroit qu'elle frappe.

IV. On fait, que la lumière, qui émane du soleil jusqu'à nous, traverse à-peu-près en huit minutes ce chemin immense, qu'un boulet de canon conservant sa vitesse ne ferait pas en vingt-cinq années.

L'auteur du *Speſtacle de la nature* , ouvrage très eſtimable , eſt tombé ici dans une mépriſe , qui peut égarer les commençans , pour leſquels ſon livre eſt fait. Il dit , que la lumière vient en *ſept minutes des étoiles* , ſelon *Newton* ; il a pris les étoiles pour le ſoleil. La lumière émane des étoiles les plus prochaines en ſix mois , ſelon un certain calcul fondé ſur des expériences très délicates & très fautiveſ. Ce n'eſt point *Newton* , c'eſt *Huyghens* & *Harikſoeker* , qui ont fait cette ſuppoſition. Il dit encoꝛ , pour prouver que DIEU créa la lumière avant le ſoleil , que la lumière eſt répandue par toute la nature , & qu'elle ſe fait ſentir , quand les aſtres lumineux la pouſſent ; mais il eſt démontré qu'elle arrive des étoiles fixes en un tems très long : or , ſi elle fait ce chemin , elle n'étoit donc point répandue auparavant. Il eſt bon de ſe précautionner contre ces erreurs , que l'on répète tous les jours dans beaucoup de livres qui ſont l'écho les uns des autres.

Voici en peu de mots la ſubſtance de la démonſtration ſenſible de *Rômer* , que la lumière employe ſept à huit minutes dans ſon chemin du ſoleil à la terre.

On observe de la terre en C ce satellite de *Jupiter*, (figure 1.)



qui s'éclipse régulièrement une fois en quarante-deux heures & demie. Si la terre était immobile, l'observateur en C verrait en trente fois quarante-deux heures & demie, trente émerfions de ce satellite; mais au bout de ce tems, la terre se trouve en D, alors l'observateur ne voit plus cette émerfion précisément au bout de trente fois quarante-deux heures & demie;

demie ; mais il faut ajouter le tems que la lumière met à se mouvoir de C en D , & ce tems est sensiblement considérable. Mais cet espace C D est encor moins grand que l'espace G H dans ce cercle. Or ce cercle est le grand orbe que décrit la terre ; le soleil est au milieu ; la lumière en venant du satellite de *Jupiter* , traverse C D en dix minutes , & G H en quinze ou seize minutes. Le soleil est entre G & H , donc la lumière vient du soleil en sept ou huit minutes.

Cette belle observation fut longtems contestée ; enfin on a été forcé de convenir de l'expérience , & le préjugé a tâché d'éluder l'expérience même. Elle prouve tout au plus , dit-on , que la matière de la lumière existant dans l'espace , & contigue du soleil à nos yeux , met sept à huit minutes à nous transmettre l'impression du soleil ; mais ne devrait-on pas voir qu'une telle réponse faite au hazard contredit manifestement tous les principes mécaniques ? *Descartes* savait bien , & il avait dit , que si la matière lumineuse était , comme un long bâton , pressée par le soleil à un bout , l'impression s'en communiquerait à l'instant à l'autre bout. Donc si un satellite de *Jupiter* pressait une prétendue matière lumineuse considérée comme un fil de globules , roide , étendu jusqu'à nos yeux , nous ne verrions point l'émerfion de ce satellite après plusieurs minutes , mais dans l'instant de l'émerfion même. Si pour dernier subterfuge on se retranche à dire que la matiere lumineuse doit être regardée , non comme un corps roide , mais comme un fluide , on retombe alors dans l'erreur indigne de tout physicien , laquelle suppose l'ignorance de l'action des fluides ; car ce fluide agirait en tout sens , & il n'y aurait jamais , comme on l'a dit , de nuit ni d'éclipse. Le mouvement serait bien autrement lent dans ce fluide , & il faudrait des siècles , au lieu de sept minutes , pour nous faire sentir la lumière du soleil.

La découverte de *Rômer* prouvait donc incontestablement la propagation & la progression de la lumière. Si l'ancien préjugé le débat encor contre une telle vérité , qu'il cède du moins aux nouvelles découvertes de Mr. *Bradley* , qui la confirment d'une manière si admirable. L'expérience de *Bradley* est peut-être le plus bel effort qu'on ait fait en astronomie.

On fait , que cent quatre-vingt dix millions de nos lieues ,
Phil. Littér. Hist. Tom. I. 1

que parcourt au moins la terre dans son année, ne font qu'un point par rapport à la distance des étoiles fixes à la terre. La vue ne saurait appercevoir si au bout du diamètre de cette orbite immense une étoile a changé de place à notre égard. Il est pourtant bien certain qu'après six mois il y a entre nous & une étoile située près du pôle, environ soixante-six millions de lieues de différence ; & ce chemin, qu'un boulet de canon ne ferait pas en cinquante ans en conservant sa vitesse, est anéanti dans la prodigieuse distance de notre globe à la plus prochaine étoile. Car lorsque l'angle visuel devient d'une certaine petitesse, il n'est plus mesurable, il devient nul.

Trouver le secret de mesurer cet angle, en connaître la différence, lorsque la terre est au *Cancer*, & lorsqu'elle est au *Capricorne*, avoir par ce moyen ce qu'on appelle la *parallaxe de la terre*, paraissait un problème aussi difficile que celui des longitudes. Le fameux *Hooke*, si connu par sa micrographie, entreprit de résoudre le problème ; il fut suivi de l'astronome *Flamsteed*, qui avait donné la position de trois mille étoiles ; ensuite le chevalier *Molineux*, avec l'aide du célèbre mécanicien *Graham*, inventa une machine pour servir à cette opération ; il n'épargna ni peines, ni tems, ni dépenses : enfin le docteur *Bradley* mit la dernière main à ce grand ouvrage.

La machine qu'on employa fut appelée *télescope parallactique*. On en peut voir la description dans l'excellent traité d'optique de Mr. *Smith*. Une longue lunette suspendue, perpendiculaire à l'horizon, était tellement disposée, qu'on pouvait avec facilité diriger l'axe de la vision dans le plan du méridien, soit un peu plus au nord, soit un peu plus au sud, & connaître par le moyen d'une roue & d'un indice avec la plus grande exactitude, de combien on avait porté l'instrument au sud ou au nord. On observa plusieurs étoiles avec ce télescope, & entr'autres on y suivit une étoile du *Dragon* pendant une année entière.

Que devait-il arriver de cette recherche assidue ? Certainement si la terre depuis le commencement de l'été jusqu'au commencement de l'hiver avait changé de place, si elle s'était portée à ces soixante-six millions de lieues, le rayon de lumière,

qui avait été dardé six mois auparavant dans l'axe de vision de ce télescope , devait s'en être détourné ; il fallait donc imprimer un mouvement nouveau à ce tube pour recevoir ce rayon ; & on savait , par le moyen de la roue & de l'indice , quelle quantité de mouvement on lui avait donné ; & par une conséquence infaillible , de combien l'étoile était plus septentrionale ou plus méridionale que six mois auparavant.

Ces admirables opérations commencèrent le 3 Décembre 1725. La terre alors s'approchait du solstice d'hiver ; il paraissait vraisemblable , que si l'étoile pouvait donner dès le mois de Décembre quelque marque d'aberration , elle paraîtrait jeter sa lumière plus vers le nord , puisque la terre vers le solstice d'hiver allait alors au midi. Mais dès le 17 Décembre l'étoile observée parut être avancée dans le méridien vers le sud. On fut fort étonné. On avait précisément le contraire de ce qu'on espérait ; mais par la suite constante des observations , on eut plus qu'on n'aurait jamais osé espérer. On connut sensiblement la parallaxe de cette étoile fixe , le mouvement annuel de la terre , & la progression de la lumière.

Si la terre tourne dans son orbite autour du soleil , & que la lumière soit instantanée , il est clair , que l'étoile observée doit paraître aller toujours un peu vers le nord , quand la terre marche vers le côté opposé ; mais si la lumière est envoyée de cette étoile , s'il lui faut un certain tems pour arriver , il faut comparer ce tems avec la vitesse dont marche la terre , il n'y a plus qu'à calculer. Par-là on vit que la vitesse de la lumière de cette étoile était dix mille deux cent fois plus prompte que le moyen mouvement de la terre. On vit par des observations sur d'autres étoiles , que non-seulement la lumière se meut avec cette énorme vitesse , mais qu'elle se meut toujours uniformément , quoiqu'elle vienne d'étoiles fixes placées à des distances très inégales. On vit que la lumière de chaque étoile parcourt en même tems l'espace déterminé par *Rômer*, c'est-à-dire , environ trente-trois millions de lieues en près de huit minutes. On vit en mesurant la parallaxe annuelle , que l'étoile observée dans le *Dragon* est quatre cent mille fois plus éloignée de nous que le soleil.

Maintenant je supplie tout lecteur attentif , & qui aime la

vérité, de considérer, que si la lumière nous arrive du soleil uniformément en près de huit minutes, elle arrive de cette étoile du *Dragon* en six années & plus d'un mois; & que si les étoiles six fois moins grandes sont six fois plus éloignées de nous, elles nous envoient leurs rayons en plus de trente-six années & demie. Or le cours de ces rayons est toujours uniforme. Qu'on juge maintenant si cette marche uniforme est compatible avec une prétendue matière répandue partout. Qu'on se demande à soi-même, si cette matière ne dérangerait pas un peu cette progression uniforme des rayons; & enfin, quand on lira le chapitre des *tourbillons*, qu'on se souviene de cette étendue énorme que franchit la lumière en tant d'années; qu'on juge de bonne foi si un plein absolu ne s'opposerait pas à son passage; qu'on voye enfin dans combien d'erreurs ce système a dû entraîner *Descartes*. Il n'avait fait aucune expérience; il imaginait, il n'examinait point ce monde, il en créait un. *Newton*, au contraire, *Rômer*, *Bradley*, &c. n'ont fait que des expériences, & n'ont jugé que d'après les faits.

Toutes ces vérités sont aujourd'hui reconnues : elles furent toutes combattues en 1738, lorsque l'auteur publia en France ces élémens de *Newton*. C'est ainsi que le vrai est toujours reçu par ceux qui sont élevés dans l'erreur.

CHAPITRE SECOND.

SYSTÈME DE MALLEBRANCHE AUSSI ERRONÉ QUE CELUI
DE DESCARTES ; NATURE DE LA LUMIÈRE ;
SES ROUTES ; SA RAPIDITÉ.

Erreur du père Mallebranche. Définition de la matière de la lumière. Feu & lumière sont le même être. Rapidité de la lumière. Petitesse de ses atômes. Progression de la lumière. Preuve de l'impossibilité du plein. Obstination contre ces vérités. Abus de la sainte Ecriture contre ces vérités.

LE père Mallebranche, qui en examinant les erreurs des Sèns, ne fut pas exempt de celles que la subtilité du génie peut causer, adopta sans preuve les trois élémens de *Descartes*, mais il changea beaucoup de choses à ce château enchanté, & faisant moins d'expériences encor que *Descartes*, il fit comme lui un système.

Des vibrations du corps lumineux impriment, selon lui, des secousses à des petits tourbillons mous, capables de compression, & tous composés de matière subtile. Mais si on avait demandé à Mallebranche, comment ces petits tourbillons mous auraient transmis à nos yeux la lumière ? comment l'action du soleil pourrait passer en un instant à travers tant de petits corps comprimés les uns par les autres, & dont un très petit nombre suffirait pour amortir cette action ? comment ces tourbillons mous ne seraient point mêlés en tournant les uns sur les autres ? comment ces tourbillons mous seraient élastiques ? enfin pourquoi il supposait des tourbillons ? qu'aurait répondu le père Mallebranche ? Sur quel fondement posait-il cet édifice imaginaire ? Faut-il que des hommes, qui ne parlaient que de vérité, n'aient jamais écrit que des romans ?

Qu'est-ce donc enfin que la matière de la lumière ? *C'est le feu lui-même*, lequel brûle à une petite distance lorsque ses parties sont moins ténues, ou plus rapides, ou plus ré-

nies, & qui éclaire doucement nos yeux, quand il agit de plus loin, quand ses particules sont plus fines, & moins rapides, & moins réunies. Ainsi une bougie allumée brûlerait l'œil qui ne serait qu'à quelques lignes d'elle, & éclaire l'œil qui en est à quelques pouces; ainsi les rayons du soleil épars dans l'espace de l'air illuminent les objets, & réunis dans un verre ardent, fondent le plomb & l'or.

Si on demande ce que c'est que le feu, je répondrai que c'est un élément que je ne connais que par ses effets; & je dirai ici, comme partout ailleurs, que l'homme n'est point fait pour connaître la nature intime des choses, qu'il peut seulement calculer, mesurer, peser, & expérimenter.

Le feu n'éclaire pas toujours, & la lumière ne brille pas toujours; mais il n'y a que l'élément du feu qui puisse éclairer & brûler. Le feu qui n'est pas développé, soit dans une barre de fer, soit dans du bois, ne peut envoyer de rayons de la surface de ce bois ni de ce fer, par conséquent il ne peut être lumineux, il ne le devient que quand cette surface est embrasée.

Les rayons de la pleine-lune ne donnent aucune chaleur sensible au foyer d'un verre ardent, quoiqu'ils donnent une assez grande lumière. La raison en est palpable. Les degrés de chaleur sont toujours en proportion de la densité des rayons. Or il est prouvé que le soleil à pareille hauteur, darde quatre-vingt-dix mille fois plus de rayons que la pleine-lune ne nous en réfléchit sur l'horizon. Ainsi pour que les rayons de la lune au foyer d'un verre ardent pussent donner seulement autant de chaleur, que les rayons du soleil en donneraient sur un terrain de pareille grandeur que ce verre, il faudrait qu'il y eût à ce foyer quatre-vingt dix mille fois plus de rayons qu'il n'y en a.

Ceux qui ont voulu faire deux êtres de la lumière & du feu, se sont donc trompés, en se fondant sur ce que tout feu n'éclaire pas, & toute lumière n'échauffe pas; c'est comme si on faisait deux êtres de chaque chose qui peut servir à deux usages.

Ce feu est dardé en tout sens du point rayonnant; c'est ce qui fait qu'il est apperçu de tous les côtés: il faut donc toujours le considérer avec les géomètres comme des lignes partant d'un centre à la circonférence. Ainsi tout faisceau, tout amas, tout trait de rayons, venant du soleil ou d'un feu quel-

conque, doit être considéré comme un cône dont la base est sur notre prunelle, & dont la pointe est dans le feu qui le darde.

Cette matière de feu s'élance du soleil jusqu'à nous & jusqu'à *Saturne* &c. avec une rapidité qui épouvante l'imagination. Le calcul apprend que, si le soleil est à vingt-quatre mille demi-diamètres de la terre, il s'ensuit que la lumière parcourt de cet astre à nous, en nombres ronds, mille millions de pieds par seconde. Or un boulet d'une livre de balle, poussé par une demi-livre de poudre, ne fait en une seconde que six cent pieds; ainsi donc la rapidité d'un rayon du soleil est, en nombre rond, seize cent soixante-six mille six cent fois plus forte que celle d'un boulet de canon; il est donc constant que si un atôme de lumière était seulement la seize cent millième partie à-peu-près d'une livre, il en résulterait nécessairement que les rayons de lumière feraient l'effet du canon; & ne fussent-ils que mille milliards plus petits encore, un seul moment d'émanation de lumière détruirait tout ce qui végète sur la surface de la terre. De quelle inconcevable petitesse faut-il donc que soient ces rayons, pour entrer dans nos yeux sans nous blesser?

Le soleil qui nous darde cette matière lumineuse en sept ou huit minutes, & les étoiles, ces autres soleils qui nous l'envoient en plusieurs années, en fournissent éternellement, sans paraître s'épuiser, à-peu-près comme le musc élance sans cesse autour de lui des corps odoriférans, sans rien perdre sensiblement de son poids.

Enfin la rapidité avec laquelle le soleil darde ses rayons, est probablement en proportion avec sa grosseur, qui surpasse environ un million de fois celle de la terre, & avec la vitesse dont ce corps de feu immense roule sur lui-même en vingt-cinq jours & demi.

Nous pouvons en passant conclure de la célérité avec laquelle la substance du soleil s'échappe ainsi vers nous en ligne droite, combien le plein de *Descartes* est inadmissible. Car I. comment une ligne droite pourrait-elle parvenir à nous à travers tant de millions de couches de matière mues en ligne courbe, & à travers tant de mouvemens divers? II. Com-

ment un corps si délié pourrait-il en sept ou huit minutes parcourir l'espace de quatre cent mille fois trente-trois millions de lieues d'une étoile à nous, s'il avait à pénétrer dans cet espace une matière résistante ? Il faudrait que chaque rayon dérangeât en un moment trente-trois millions de lieues de matière subtile quatre cent mille fois.

Remarquez encor que cette prétendue matière subtile résisterait dans le plein absolu, autant que la matière la plus compacte. Ainsi un rayon d'une étoile aurait bien plus d'effort à faire, que s'il avait à percer un cône d'or, dont l'axe serait treize milliards deux cent milliards de lieues.

Il y a plus ; l'expérience, ce vrai maître de philosophie, nous apprend que la lumière, en venant d'un élément dans un autre élément, d'un milieu dans un autre milieu, n'y passe pas toute entière, comme nous le dirons : une grande partie est réfléchie ; l'air en fait rejaillir plus qu'il n'en transmet ; ainsi il serait impossible qu'il nous vint aucune lumière des étoiles, elle serait toute absorbée, toute repercutée, avant qu'un seul rayon pût seulement venir à moitié de notre atmosphère. Et que serait-ce si ce rayon avait encor tant d'autres atmosphères à traverser ? Mais dans les chapitres où nous expliquerons les principes de la gravitation, nous verrons une foule d'arguments, qui prouvent que ce plein prétendu était un roman.

Arrêtons-nous ici un moment, pour voir combien la vérité s'établit lentement chez les hommes. Il y a près de cinquante ans que *Rômer* avait démontré, par les observations sur les éclipses des satellites de *Jupiter*, que la lumière émane du soleil à la terre en sept minutes & demie ou environ ; cependant non-seulement on soutient encor le contraire dans plusieurs livres de physique ; mais voici comme on parle dans un recueil en trois volumes, tiré des observations de toutes les académies de l'Europe, imprimé en 1730. page 35. volume I. « Quelques-uns ont prétendu que d'un corps lumineux, » comme le soleil, il se fait un écoulement continu d'une infinité de petites parties insensibles, qui portent la lumière » jusqu'à nos yeux ; mais cette opinion, qui se ressent encor » un peu de la vieille philosophie, n'est pas soutenable. « Cette opinion est pourtant démontrée de plus d'une façon : & loin

loin de ressentir la vieille philosophie, elle y est directement contraire; car quoi de plus contraire à des mots vuides de sens, que tant de mesures, de calculs & d'expériences?

Il s'est élevé d'autres contradicteurs, qui ont attaqué cette vérité de l'émanation & de la progression de la lumière, avec les mêmes armes dont les hommes plus respectés qu'éclairés osèrent autrefois attaquer si impérieusement & si vainement le sentiment de *Galilée* sur le mouvement de la terre.

Ceux qui combattent la raison par l'autorité, employent l'Ecriture sainte, qui doit nous apprendre à bien vivre, pour en tirer des leçons de leur philosophie. *Pluche* a fait réellement de *Moïse* un physicien: si c'est simplicité, il faut le plaindre: s'il croit avec cet artifice grossier rendre odieux ceux qui ne sent pas de son sentiment, il faut le plaindre davantage.

Les ignorans devraient se souvenir que ceux qui ont condamné *Galilée* sur un pareil prétexte, ont couvert leur patrie d'une honte que le nom de *Galilée* seul peut effacer. Il faut croire, disent-ils, que la lumière du jour ne vient pas du soleil, parce que selon la Genèse DIEU créa la lumière avant le soleil.

Mais ces messieurs ne songent pas que suivant la Genèse DIEU sépara aussi la lumière des ténèbres, & appella la lumière jour, & ténèbres la nuit, & composa un jour du soir & du matin, &c., & tout cela avant que de créer le soleil. Il faudrait donc, au compte de ces physiciens, que le soleil ne fit pas le jour, & que l'absence du soleil ne fit pas la nuit.

Ils ajoutent encor que DIEU sépara les eaux des eaux, & ils entendent par cette séparation la mer & les nuages. Mais, selon eux, il faudrait donc que les vapeurs qui forment les nuages ne fussent pas, comme elles le sont, élevées par le soleil. Car, selon la Genèse, le soleil ne fut créé qu'après cette séparation des eaux inférieures & supérieures; or ils avouent que c'est le soleil qui élève ces eaux supérieures. Les voilà donc en contradiction avec eux-mêmes. Nieront-ils le mouvement de la terre, parce que *Josué* commanda au soleil de s'arrêter? Nieront-ils le développement des germes dans la terre, parce qu'il est dit, que le grain doit pourrir avant que de lever? Il faut donc qu'ils reconnaissent, avec tous les gens de bon sens, que

ce n'est point des vérités de physique qu'il faut chercher dans la Bible, & que nous devons y apprendre à devenir meilleurs, & non pas à connaître la nature.

CHAPITRE TROISIEME.

LA PROPRIÉTÉ QUE LA LUMIÈRE A DE SE RÉFLÉCHIR ,
N'ÉTAIT PAS VÉRITABLEMENT CONNUE ; ELLE N'EST
POINT RÉFLÉCHIE PAR LES PARTIES SOLIDES
DES CORPS , COMME ON LE CROYAIT.

*Aucun corps uni. Lumière non réfléchie par les parties solides.
Expériences décisives. Comment & en quel sens la lumière
rejaillit du vuide même. Comment on en fait l'expérience.
Conclusion de cette expérience. Plus les pores sont petits , plus
la lumière passe. Mauvaises objections contre ces vérités.*

Ayant su ce que c'est que la lumière, d'où elle nous vient, comment & en quel tems elle arrive à nous, voyons ses propriétés & ses effets ignorés jusqu'à nos jours. Le premier de ses effets est, qu'elle semble rejaillir de la surface solide de tous les objets pour en apporter dans nos yeux les images.

Tous les hommes, tous les philosophes, & les *Descartes* & les *Mallebranches*, & ceux qui se sont éloignés le plus des pensées vulgaires, ont également cru qu'en effet ce sont les surfaces solides des corps qui nous renvoient les rayons. Plus une surface est unie & solide, plus elle fait, dit-on, rejaillir de lumière; plus un corps a de pores larges & droits, plus il transmet de rayons à travers sa substance. Ainsi le miroir poli, dont le fond est couvert d'une surface de vif-argent, nous renvoie tous les rayons; ainsi ce même miroir sans vif-argent, ayant des pores droits & larges & en grand nombre, laisse passer une grande partie des rayons. Plus un corps a de pores larges & droits, plus il est diaphane; tel est, disait-on, le diamant, telle est l'eau elle-même; voilà les idées généralement reçues, & que personne ne révoquait en doute. Cependant toutes ces

idées sont entièrement fausses ; tant ce qui est vraisemblable est souvent ce qui est le plus éloigné de la vérité. Les philosophes se sont jettes en cela dans l'erreur, de la même manière que le vulgaire y est tout porté, quand il pense que le soleil n'est pas plus grand qu'il le paraît aux yeux. Voici en quoi consistait cette erreur des philosophes.

Il n'y a aucun corps dont nous puissions unir véritablement la surface : cependant beaucoup de surfaces nous paraissent unies & d'un poli parfait. Pourquoi voyons-nous uni & égal ce qui ne l'est pas ? La superficie la plus égale n'est, par rapport aux petits corps qui composent la lumière, qu'un amas de montagnes, de cavités & d'intervalles, de même que la pointe de l'aiguille la plus fine est hérissée en effet d'éminences & d'aspérités que le microscope découvre. Tous les faisceaux des rayons de lumière qui tomberaient sur ces inégalités, se réfléchiraient selon qu'ils y seraient tombés ; donc étant inégalement tombés, ils ne se réfléchiraient jamais régulièrement, donc on ne pourrait jamais se voir dans une glace. De plus, le verre a probablement mille fois plus de pores que de matière : cependant chaque point de la surface renvoie des rayons, donc ils ne sont point renvoyés par le verre.

La lumière, qui nous apporte notre image de dessus un miroir, ne vient donc point certainement des parties solides de la superficie de ce miroir ; elle ne vient point non plus des parties solides de mercure & d'étain étendues derrière cette glace. Ces parties ne sont pas plus planes, pas plus unies que la glace même. Les parties solides de l'étain & du mercure sont incomparablement plus grandes, plus larges que les parties solides constitutives de la lumière ; donc si les petites particules de lumière tombent sur ces grosses parties de mercure, elles s'éparpilleront de tous côtés comme des grains de plomb tombans sur des platras. Quel pouvoir inconnu fait donc rejaillir vers nous la lumière régulièrement ? Il paraît déjà que ce ne sont pas les corps qui nous la renvoient ainsi. Ce qui semblait le plus connu, le plus incontestable chez les hommes, devient un mystère plus grand que ne l'était autrefois la pesanteur de l'air. Examinons ce problème de la nature, notre étonnement redoublera. On ne peut s'instruire ici qu'avec surprise.

76 II. PARTIE, CHAPITRE III.

Exposez dans une chambre obscure ce crystal A B (*figure 2.*) aux rayons du soleil, de façon que les traits de lumière,



parvenus à la superficie B, fassent un angle de plus de quarante degrés avec la perpendicule P. La plupart de ces rayons alors ne pénétrant plus dans l'air ; ils rentrent tous dans ce crystal à l'instant même qu'ils en sortent ; ils reviennent, comme vous voyez, en faisant une courbure insensible.

Certainement ce n'est pas la surface solide de l'air qui les a repouffés dans ce verre ; plusieurs de ces rayons entraient dans l'air auparavant, quand ils tombaient moins obliquement ; pourquoi donc à une obliquité de quarante degrés dix-neuf minutes, la plus grande partie de ces rayons n'y passe-t-elle plus ? Trouvent-ils à ce degré plus de résistance, plus de matière dans cet air, qu'ils n'en trouvent dans ce crystal qu'ils avaient pénétré ? Trouvent-ils plus de parties solides dans l'air à quarante degrés & un tiers qu'à quarante ? L'air est à-peu-près deux mille quatre cent fois plus rare, moins pesant, moins solide, que le crystal ; donc ces rayons devaient passer dans l'air avec deux mille quatre cent fois plus de facilité, qu'ils n'ont pénétré l'épaisseur du crystal. Cependant, malgré cette prodigieuse apparence de facilité, ils sont repouffés ; ils le sont donc par une force, qui est ici deux mille quatre cent fois plus puissante que l'air ; ils ne sont donc point repouffés par l'air ; les rayons encor une fois ne sont donc point réfléchis à nos yeux par les parties solides des corps. La lumière rejaille si peu dessus les parties solides des corps, que c'est en effet du vuide qu'elle rejaille quelquefois ; ce fait mérite une grande attention.

Vous venez de voir que la lumière tombant à un angle de quarante degrés dix-neuf minutes sur du crystal, rejaillit presque toute entière de dessus l'air qu'elle rencontre à la surface ultérieure de ce crystal ; que si la lumière y tombe à un angle moindre d'une seule minute, il en passe encor moins hors de cette surface dans l'air.

Newton a assuré que si l'on trouvait le secret d'ôter l'air de dessous ce morceau de crystal, alors il ne passerait plus de rayons, & que toute la lumière se réfléchirait. J'en ai fait l'expérience ; je fis enchasser un excellent prisme dans le milieu d'une platine de cuivre ; j'appliquai cette platine au haut d'un récipient ouvert, posé sur la machine pneumatique ; je fis porter la machine dans ma chambre obscure. Là recevant la lumière par un trou sur le prisme, & la faisant tomber à l'angle requis, je pompai l'air très-longtems ; ceux qui étaient présents virent qu'à mesure qu'on pompait l'air, il passait moins de lumière dans le récipient, & qu'enfin il n'en passa presque plus du tout. C'était un spectacle très agréable de voir cette lumière se réfléchir, par le prisme, toute entière au plancher.

L'expérience démontre donc que la lumière en ce cas rejaillit du vuide ; mais on sait bien que ce vuide ne peut avoir d'action. Que peut-on donc conclure de cette expérience ? Deux choses très palpables ; la première, que la surface des solides ne renvoie pas la lumière ; la seconde, qu'il y a dans les corps solides un pouvoir inconnu qui agit sur la lumière ; & c'est cette seconde propriété que nous examinerons à sa place.

Il ne s'agit que de prouver ici que la lumière ne nous est point réfléchi par les parties solides. Voici encor une preuve de cette vérité. Tout corps opaque réduit en lame mince, laisse passer à travers sa substance des rayons d'une certaine espèce, & réfléchit les autres rayons ; or si la lumière était renvoyée par les corps, tous les rayons, qui tombent également sur ces lames, seraient réfléchis sur ces lames. Enfin nous verrons que jamais si étonnant paradoxe n'a été prouvé en plus de manières. Commençons donc par nous familiariser avec ces vérités.

I. Cette lumière, qu'on croit réfléchi par la surface solide des corps, rejaillit en effet sans avoir touché à cette surface.

II. La lumière n'est point renvoyée de derrière un miroir

par la surface solide du vif-argent ; mais elle est renvoyée du sein des pores du miroir , & des pores du vif-argent même.

III. Il ne faut point , comme on l'a pensé jusques à présent , que les pores de ce vif-argent soient très petits pour réfléchir la lumière ; au contraire , il faut qu'ils soient larges.

Ce sera encor un nouveau sujet de surprise pour ceux qui n'ont pas étudié cette philosophie , d'entendre dire que le secret de rendre un corps opaque , est souvent d'élargir ses pores , & que le moyen de le rendre transparent est de les étrécir. L'ordre de la nature paraîtra tout changé en apparence : ce qui semblait devoir faire l'opacité , est précisément ce qui opérera la transparence ; & ce qui paraissait rendre les corps transparents , sera ce qui les rendra opaques. Cependant rien n'est si vrai , & l'expérience la plus grossière le démontre. Un papier sec , dont les pores sont très larges , est opaque ; nul rayon de lumière ne le traverse : étrécissez ces pores en l'imbibant ou d'eau ou d'huile , il devient transparent ; la même chose arrive au linge , au sel.

Il est bon d'apprendre au public qu'un homme qui a écrit depuis peu contre ces vérités , avec beaucoup plus de hauteur & de mépris que de connaissance , a voulu railler *Newton* sur ces découvertes. *Si le secret*, dit-il, *de rendre un corps transparent , est d'étrécir ses pores , il faudra donc rendre les fenêtres plus petites pour avoir plus de jour dans sa chambre &c.* Je réponds qu'il est bien indécent de faire le plaisant quand on prétend parler en philosophe ; & que de tourner *Newton* en ridicule est une entreprise trop forte : je répons surtout , que ce très mauvais plaisant devait songer qu'il est vrai que de larges ouvertures , dont le jour serait intercepté , ne rendraient pas de lumière , & qu'un corps mince , percé d'une infinité de petits trous exposés au soleil , nous éclaire beaucoup. Le papier huilé , le linge mouillé , par exemple , sont des corps minces , dont l'huile ou l'eau ont rétréci & rectifié les pores , & la lumière passe à travers de ces pores rendus plus droits ; mais elle ne passera point à travers les plus grands cribles qui se croiseront & qui intercepteront les rayons. Il faudrait , avant que de prendre le ton railleur , être bien sûr qu'on a raison.

Les mauvais raisonnemens & les mauvaises plaisanteries qu'on

a fait en France contre les admirables découvertes de *Newton*, seraient la honte de la nation, si ceux qui les ont faites n'étaient pas l'opprobre de la philosophie.

Revenons & résumons, qu'il y a donc des principes ignorés qui opèrent ces merveilles, qui font rejaillir la lumière avant qu'elle ait touché une surface, qui la renvoient des pores du corps transparent, qui la ramènent du milieu même du vuide. Nous sommes invinciblement obligés d'admettre ces faits, quelle qu'en puisse être la cause.

CHAPITRE QUATRIÈME.

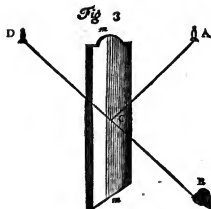
DES MIROIRS, DES TELESCOPES : DES RAISONS QUE LES
MATHÉMATIQUES DONNENT DES MYSTÈRES DE LA VISION ;
QUE CES RAISONS NE SONT POINT SUFFISANTES.

Miroir plan. Miroir convexe. Miroir concave. Explications géométriques de la vision. Nul rapport immédiat entre les règles d'optique & nos sensations. Exemple en preuve.

LEs rayons qu'une puissance jusqu'à nos jours inconnue, fait rejaillir à vos yeux de dessus la surface d'un miroir, sans toucher à cette surface, & des pores de ce miroir sans toucher aux parties solides ; ces rayons, dis-je, retournent à vos yeux dans le même sens qu'ils sont arrivés à ce miroir. Si c'est votre visage que vous regardez, les rayons partis de votre visage parallèlement & en perpendiculaire sur le miroir, y retournent de même qu'une balle qui rebondit perpendiculairement sur le plancher.

80 II. PARTIE , CHAPITRE IV.

Si vous regardez dans ce miroir *m*, (*fig. 3.*) un objet qui



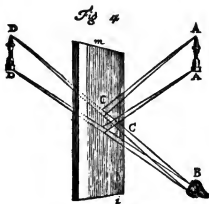
est à côté de vous comme *A*, il arrive aux rayons partis de cet objet la même chose qu'à une balle, qui rebondirait en *B*, où est votre œil. C'est ce qu'on appelle l'angle d'incidence égal à l'angle de réflexion. La ligne *AC* est la ligne d'incidence ; la ligne *CB* est la ligne de réflexion. On fait assez, &c le seul énoncé le démontre, que ces lignes forment des angles égaux sur la surface de la glace ; maintenant pourquoi ne vois-je l'objet ni en *A*, où il est, ni dans *C*, dont viennent à mes yeux les rayons, mais en *D* derrière le miroir même ?

La géométrie vous dira (*figure 4.*) : C'est que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion : c'est que votre œil en *B* rapporte l'objet en *D* ; c'est que les objets ne peuvent agir sur vous qu'en ligne droite, &c que la ligne droite continuée dans votre œil *B* jusques derrière le miroir en *D*, est aussi longue que la ligne *AC* &c la ligne *CB* prises ensemble. Enfin elle vous dira encore : Vous ne voyez jamais les objets que du point où les rayons commencent à diverger. Soit ce miroir *m*. Les faisceaux des rayons, qui partent de chaque point de l'objet *A*, commencent à diverger dès l'instant qu'ils partent de l'objet ; ils arrivent sur la surface du miroir ; là chacun de ces rayons

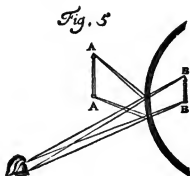
rayons tombe, s'écarte, & se réfléchit vers l'œil. Cet œil les rapporte aux points D D au bout des lignes droites, où ces mêmes rayons se rencontreraient; mais en se rencontrant aux points D D, ces rayons feraient la même chose qu'aux points A A: ils commenceraient à diverger; donc vous voyez l'objet A A aux points D D.

Ces angles & ces lignes servent sans doute à vous donner une intelligence de cet artifice de la nature; mais il s'en faut beaucoup qu'elles puissent vous apprendre la raison physique efficiente, pourquoi votre ame rapporte sans hésiter l'objet au-delà du miroir à la même distance qu'il est au-deçà. Ces lignes vous représentent ce qui arrive, mais elles ne vous apprennent point pourquoi cela arrive.

Si vous voulez savoir comment un miroir convexe diminue les objets, & comment un miroir concave les augmente, ces lignes d'incidence & de réflexion vous en rendront la même raison.



On vous dit ; Ce cône de rayons qui diverge des points A A (*figure 5.*) & qui tombe sur ce miroir convexe, y fait



des angles d'incidence égaux aux angles de réflexion, dont les lignes vont dans votre œil. Or ces angles sont plus petits que s'ils étaient tombés sur une surface plane ; donc s'ils sont supposés passer en B, ils y convergeront bien plus tôt ; donc l'objet qui serait en B B serait plus petit. Or votre œil rapporte l'objet en B B, aux points d'où les rayons commenceraient à diverger ; donc l'objet doit vous paraître plus petit, comme il l'est en effet dans cette figure. Par la même raison qu'il paraît plus petit, il vous paraît plus près, puisqu'en effet les points où aboutiraient les rayons B B sont plus près du miroir que ne le sont les rayons A A.

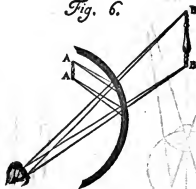
Par la raison des contraires, vous devez voir les objets plus grands & plus éloignés dans un miroir concave, en plaçant l'objet assez près du miroir (*figure 6.*) Car les cônes des rayons A A venant à diverger sur le miroir aux points où ces rayons tombent, s'ils se réfléchissaient à travers ce miroir, ils ne se réuniraient qu'en B B, donc c'est en B B que vous les voyez. Or B B est plus grand & plus éloigné du miroir que n'est A A, donc vous verrez l'objet plus grand, & plus loin.

Voilà en général ce qui se passe dans les rayons réfléchis à vos yeux ; & ce seul principe, que l'angle d'incidence est

toujours égal à l'angle de réflexion, est le premier fondement de tous les mystères de la catoptrique.

Maintenant il s'agit de savoir, comment les lunettes augmentent ces grandeurs, & rapprochent ces distances; enfin pourquoi les objets se peignant renversés dans vos yeux, vous les voyez cependant comme ils sont.

Fig. 6.



A l'égard des grandeurs & des distances, voici ce que les mathématiques vous en apprendront. Plus un objet fera dans votre œil un grand angle, plus l'objet vous paraîtra grand : rien n'est plus simple. Cette ligne H K que vous voyez à cent pas, trace un angle dans l'œil A (*figure 7.*) A deux cent pas,

Fig. 7.

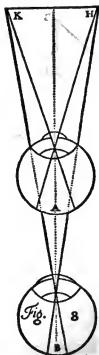


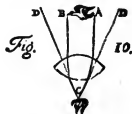
Fig. 9.



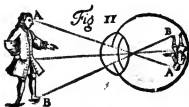
elle trace un angle la moitié plus petit dans l'œil B (*figure 8.*) Or l'angle qui se forme dans votre *réine*, & dont votre *réine* est la base, est comme l'angle dont l'objet est la base. Ce sont des angles opposés au sommet : donc par les premières notions des élémens de la géométrie, ils sont égaux ; donc si

l'angle formé dans l'œil A est double de l'angle formé dans l'œil B, cet objet doit paraître une fois plus grand à l'œil A qu'à l'œil B.

Maintenant pour que l'œil étant en B voye l'objet aussi grand que le voit l'œil en A, il faut faire en sorte que cet œil B reçoive un angle aussi grand que celui de l'œil A, qui est une fois plus près. Les verres d'un télescope feront cet effet. (*figure 9.*) Ne mettons ici qu'un seul verre pour plus de facilité, & faisons abstraction des autres effets de plusieurs verres. L'objet H K envoie ses rayons à ce verre. Ils se réunissent à quelque distance du verre. Concevons un verre taillé de sorte, que ces rayons se croisent pour aller former dans l'œil en C un angle aussi grand que celui de l'œil en A, alors l'œil, nous dit-on, juge par cet angle. Il voit donc alors l'objet de la même grandeur, que le voit l'œil en A. Mais en A, il le voit à cent pas de distance : donc en C, recevant le même angle, il le verra encor à cent pas de distance. Tout l'effet des verres de lunettes multipliés, & des microscopes & des télescopes divers, qui agrandissent les objets, consiste donc à faire voir les choses sous un plus grand angle. L'objet A B (*figure 10.*) est vu par le moyen de ce verre sous l'angle D C D, qui est bien plus grand que l'angle A C B.



Vous demandez encor aux règles d'optique, pourquoi vous voyez les objets dans leur situation, quoiqu'ils se peignent renversés sur notre rétine ? Le rayon qui part de la tête de cet homme A (*figure 11.*) vient au point inférieur de votre rétine A, ses pieds B sont vus par les rayons B B au point supérieur de votre rétine B. Ainsi cet homme est peint réellement la tête en bas & les pieds en haut au fond de vos yeux. Pourquoi donc ne voyez-vous pas cet homme renversé, mais droit, & tel qu'il est ?



Pour résoudre cette question, on se sert de la comparaison de l'aveugle qui tient des bâtons croisés avec lesquels il devine très bien la position des objets. Car le point qui est à gauche, étant senti par la main droite à l'aide du bâton, il le juge aussitôt à gauche ; & le point que sa main gauche a senti par l'entremise de l'autre bâton, il le juge à droite sans se tromper. Tous les maîtres d'optique nous disent donc, que la partie inférieure de l'œil rapporte tout d'un coup sa sensation à la partie supérieure de l'objet, & que la partie supérieure de la rétine rapporte aussi naturellement la sensation à la partie inférieure ; ainsi on voit l'objet dans sa situation véritable.

Mais quand vous aurez connu parfaitement tous ces angles, & toutes ces lignes mathématiques, par lesquelles on suit le chemin de la lumière jusqu'au fond de l'œil, ne croyez pas pour cela savoir comment vous appercevez les grandeurs, les distances, les situations des choses. Les proportions géométriques de ces angles & de ces lignes sont justes, il est vrai ; mais il n'y a pas plus de rapport entr'elles & nos sensations, qu'entre le son que nous entendons, & la grandeur, la distance, la situation de la chose entendue. Par le son, mon oreille

est frappée ; j'entens des tons , & rien de plus. Par la vue , mon œil est ébranlé ; je vois des couleurs , & rien de plus. Non-seulement les proportions de ces angles , & de ces lignes , ne peuvent en aucune manière être la cause immédiate du jugement que je forme des objets ; mais en plusieurs cas ces proportions ne s'accordent point du tout avec la façon dont nous voyons les objets. Par exemple , un homme vu à quatre pas , & à huit pas , est vu de même grandeur. Cependant l'image de cet homme , à quatre pas , est à très peu de chose près double dans votre œil , de celle qu'il y trace à huit pas. Les angles sont différens , & vous voyez l'objet toujours également grand ; donc il est évident , par ce seul exemple , choisi entre plusieurs , que ces angles & ces lignes ne sont point du tout la cause immédiate de la manière dont nous voyons.

Avant donc que de continuer les recherches que nous avons commencées sur la lumière & sur les loix mécaniques de la nature , vous m'ordonnez de dire ici , comment les idées des distances , des grandeurs , des situations , des objets , sont reçues dans notre ame. Cet examen nous fournira quelque chose de nouveau & de vrai , c'est la seule excuse d'un livre.

CHAPITRE CINQUIEME.

COMMENT NOUS CONNAISSONS LES DISTANCES , LES GRANDEURS , LES FIGURES , LES SITUATIONS.

Les angles ni les lignes optiques ne peuvent nous faire connaître les distances. Exemple en preuve. Ces lignes optiques ne font connaître ni les grandeurs ni les figures. Exemple en preuve. Preuve par l'expérience de l'aveugle né , guéri par Cheselden. Comment nous connaissons les distances & les grandeurs. Exemple. Nous apprenons à voir comme à lire. La vue ne peut faire connaître l'étendue.

Commençons par la distance. Il est clair qu'elle ne peut être apperçue immédiatement par elle-même ; car la distance n'est qu'une ligne de l'objet à nous. Cette ligne se ter-

mine à un point ; nous ne sentons donc que ce point ; & soit que l'objet existe à mille lieues , ou qu'il soit à un pied , ce point est toujours le même. Nous n'avons donc aucun moyen immédiat pour appercevoir tout d'un coup la distance , comme nous en avons pour sentir par l'attouchement , si un corps est dur ou mou ; par le goût , s'il est doux ou amer ; par l'ouïe , si de deux sons l'un est grave & l'autre aigu. Car , qu'on y prenne bien garde , les parties d'un corps , qui cèdent à mon doigt , sont la plus prochaine cause de ma sensation de mollesse ; & les vibrations de l'air , excitées par le corps sonore , sont la plus prochaine cause de ma sensation du son. Or si je ne puis avoir ainsi immédiatement une idée de distance , il faut donc que je connaisse cette distance par le moyen d'une autre idée intermédiaire ; mais il faut au moins que j'aperçoive cette idée intermédiaire ; car une idée que je n'aurai point , ne servira certainement pas à m'en faire avoir une autre. On dit , qu'une telle maison est à un mille d'une telle rivière ; mais si je ne fais pas où est cette rivière , je ne fais certainement pas où est cette maison. Un corps cède aisément à l'impression de ma main ; je conclus immédiatement sa mollesse. Un autre résiste ; je sens immédiatement sa dureté. Il faudrait donc que je sentisse les angles formés dans mon œil , pour en conclure immédiatement les distances des objets. Mais la plupart des hommes ne savent pas même si ces angles existent : donc il est évident que ces angles ne peuvent être la cause immédiate de ce que vous connaissez les distances.

Celui qui , pour la première fois de sa vie , entendrait le bruit du canon , ou le son d'un concert , ne pourrait juger , si on tire ce canon , ou si on exécute ce concert , à une lieue , ou à trente pas. Il n'y a que l'expérience qui puisse l'accoutumer à juger de la distance qui est entre lui & l'endroit d'où part ce bruit. Les vibrations , les ondulations de l'air portent un son à ses oreilles , ou plutôt à son ame ; mais ce bruit n'avertit pas plus son ame de l'endroit où le bruit commence , qu'il ne lui apprend la forme du canon ou des instrumens de musique. C'est la même chose précisément par rapport aux rayons de lumière qui partent d'un objet ; ils ne nous apprennent point du tout où est cet objet.

Ils

Ils ne nous font pas connaître davantage les grandeurs , ni même les figures. Je vois de loin une petite tour ronde. J'avance , j'apperçois , & je touche un grand bâtiment quadrangulaire. Certainement ce que je vois , & ce que je touche , n'est pas ce que je voyais. Ce petit objet rond , qui était dans mes yeux , n'est point ce grand bâtiment quarré. Autre chose est donc , par rapport à nous , l'objet mesurable & tangible , autre chose est l'objet visible. J'entens de ma chambre le bruit d'un carrosse : j'ouvre la fenêtre , & je le vois ; je descens , & j'entre dedans. Or ce carrosse que j'ai entendu , ce carrosse que j'ai vu , ce carrosse que j'ai touché , sont trois objets absolument divers de trois de mes sens , qui n'ont aucun rapport immédiat les uns avec les autres.

Il y a bien plus : il est démontré , comme je l'ai dit , qu'il se forme dans mon œil un angle une fois plus grand , à très peu de chose près , quand je vois un homme à quatre pieds de moi , que quand je vois le même homme à huit pieds de moi. Cependant je vois toujours cet homme de la même grandeur. Comment mon sentiment contredit-il ainsi le mécanisme de mes organes ? L'objet est réellement une fois plus petit dans mes yeux , & je le vois une fois plus grand. C'est en vain qu'on veut expliquer ce mystère par le chemin , ou par la forme que prend le cristallin dans nos yeux. Quelque supposition que l'on fasse , l'angle sous lequel je vois un homme à quatre pieds de moi , est toujours double de l'angle sous lequel je le vois à huit pieds ; & la géométrie ne résoudra jamais ce problème ; la physique y est également impuissante ; car vous avez beau supposer que l'œil prend une nouvelle conformation , que le cristallin s'avance , que l'angle s'agrandit ; tout cela s'opérera également pour l'objet qui est à huit pas , & pour l'objet qui est à quatre. La proportion sera toujours la même ; si vous voyez l'objet à huit pas sous un angle de moitié plus grand , vous voyez aussi l'objet à quatre pas sous un angle de moitié plus grand ou environ. Donc ni la géométrie ni la physique ne peuvent expliquer cette difficulté.

Ces lignes & ces angles géométriques ne sont pas plus réellement la cause de ce que nous voyons les objets à leur place , que de ce que nous les voyons de telles grandeurs , & à telle

distance. L'ame ne considère pas si telle partie va se peindre au bas de l'œil ; elle ne rapporte rien à des lignes qu'elle ne voit point. L'œil se baisse seulement , pour voir ce qui est près de la terre , & se relève pour voir ce qui est au-dessus de la terre. Tout cela ne pouvait être éclairci , & mis hors de toute contestation , que par quelque aveugle-né à qui on aurait donné le sens de la vue. Car si cet aveugle , au moment qu'il eût ouvert les yeux , eût jugé des distances , des grandeurs & des situations , il eût été vrai que les angles optiques , formés tout d'un coup dans la rétine , eussent été les causes immédiates de ses sentimens. Aussi le docteur *Barclay* assurait , après *Mr. Locke* , (& allant même en cela plus loin que *Locke*) que ni situation , ni grandeur , ni distance , ni figure , ne serait aucunement discernée par cet aveugle , dont les yeux recevraient tout d'un coup la lumière.

Mais où trouver l'aveugle , dont dépendait la décision indubitable de cette question ? Enfin en 1729 *Mr. Cheselden* , un de ces fameux chirurgiens qui joignent l'adresse de la main aux plus grandes lumières de l'esprit , ayant imaginé qu'on pouvait donner la vue à un aveugle-né , en lui abaissant ce qu'on appelle des *cataractes* , qu'il soupçonnait formées dans ses yeux presque au moment de sa naissance , il proposa l'opération. L'aveugle eut de la peine à y consentir. Il ne concevait pas trop , que le sens de la vue pût beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à lire & à écrire , il n'eût point désiré de voir. Il vérifiait par cette indifférence , *qu'il est impossible d'être malheureux , par la privation des biens dont on n'a pas d'idée* ; vérité bien importante. Quoi qu'il en soit , l'opération fut faite & réussit. Ce jeune homme d'environ quatorze ans vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que *Locke* & *Barclay* avaient si bien prévu. Il ne distingua de longtems ni grandeur , ni situation , ni figure même. Un objet d'un pouce , mis devant son œil , & qui lui cachait une maison , lui paraissait aussi grand que la maison. Tout ce qu'il voyait lui semblait d'abord être sur ses yeux , & les toucher comme les objets du tact touchent la peau. Il ne pouvait distinguer d'abord ce qu'il avait jugé rond à l'aide de ses mains , d'avec ce qu'il avait jugé angulaire ; ni discerner avec ses yeux ,

si ce que ses mains avaient senti être en-haut ou en-bas , était en effet en-haut ou en-bas. Il était si loin de connaître les grandeurs , qu'après avoir enfin conçu par la vue , que sa maison était plus grande que sa chambre , il ne concevait pas comment la vue pouvait donner cette idée. Ce ne fut qu'au bout de deux mois d'expérience , qu'il put appercevoir que les tableaux représentaient des corps solides. Et lorsqu'après ce long tâtonnement d'un sens nouveau en lui , il eut senti que des corps , & non des surfaces seules , étaient peints dans les tableaux , il y porta la main , & fut étonné de ne point trouver avec ses mains ces corps solides , dont il commençait à appercevoir les représentations. Il demandait quel était le trompeur , du sens du toucher , ou du sens de la vue.

Ce fut donc une décision irrévocable , que la manière dont nous voyons les choses n'est point du tout la suite immédiate des angles formés dans nos yeux. Car ces angles mathématiques étaient dans les yeux de cet homme , comme dans les nôtres ; & ne lui servaient de rien sans le secours de l'expérience & des autres sens.

Comment nous représentons-nous donc les grandeurs , & les distances ? De la même façon dont nous imaginons les passions des hommes , par les couleurs qu'elles peignent sur leurs visages , & par l'altération qu'elles portent dans leurs traits. Il n'y a personne , qui ne lise tout d'un coup sur le front d'un autre , la douleur , ou la colère. C'est la langue que la nature parle à tous les yeux ; mais l'expérience seule apprend ce langage. Aussi l'expérience seule nous apprend , que quand un objet est trop loin , nous le voyons confusément & faiblement. De-là nous formons des idées , qui ensuite accompagnent toujours la sensation de la vue. Ainsi tout homme qui , à dix pas , aura vu son cheval haut de cinq pieds , s'il voit , quelques minutes après , ce cheval gros comme un mouton , son ame , par un jugement involontaire , conclut à l'instant que ce cheval est très loin.

Il est bien vrai , que quand je vois mon cheval de la grosseur d'un mouton , il se forme alors dans mon œil une peinture plus petite , un angle plus aigu ; mais c'est-là ce qui accompagne , non ce qui cause mon sentiment. De même il se fait

un autre ébranlement dans mon cerveau, quand je vois un homme rougir de honte, que quand je le vois rougir de colère; mais ces différentes impressions ne m'apprendraient rien de ce qui se passe dans l'ame de cet homme, sans l'expérience, dont la voix seule se fait entendre.

Loin que cet angle soit la cause immédiate de ce que je juge qu'un grand cheval est très loin, quand je vois ce cheval fort petit; il arrive au contraire, à tous les momens, que je vois ce même cheval également grand, à dix pas, à vingt, à trente, à quarante pas, quoique l'angle à dix pas soit double, triple, quadruple. Je regarde de fort loin, par un petit trou, un homme posté sur un toit; le lointain & le peu de rayons m'empêchent d'abord de distinguer si c'est un homme: l'objet me paraît très petit, je crois voir une statue de deux pieds tout au plus: l'objet se remue, je juge que c'est un homme: & dès ce même instant cet homme me paraît de la grandeur ordinaire. D'où viennent ces deux jugemens si différens? Quand j'ai crû voir une statue, je l'ai imaginée de deux pieds, parce que je la voyais sous un tel angle: nulle expérience ne pliait mon ame à démentir les traits imprimés dans ma rétine; mais dès que j'ai jugé que c'était un homme, la liaison mise par l'expérience dans mon cerveau, entre l'idée d'un homme & l'idée de la hauteur de cinq à six pieds, me force, sans que j'y pense, à imaginer, par un jugement soudain, que je vois un homme de telle hauteur, & à voir une telle hauteur en effet.

Il faut absolument conclure de tout ceci, que les distances, les grandeurs, les situations, ne sont pas, à proprement parler, des choses visibles, c'est-à-dire, ne sont pas les objets propres & immédiats de la vue. L'objet propre & immédiat de la vue n'est autre chose que la lumière colorée; tout le reste, nous ne le sentons qu'à la longue & par expérience. Nous apprenons à voir, précisément comme nous apprenons à parler & à lire. La différence est, que l'art de voir est plus facile, & que la nature est également à tous notre maître.

Les jugemens soudains, presque uniformes, que toutes nos ames, à un certain âge, portent des distances, des grandeurs, des situations, nous font penser, qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir de la manière dont nous voyons. On se trompe; il

y faut le secours des autres sens. Si les hommes n'avaient que le sens de la vue, ils n'auraient aucun moyen pour connaître l'étendue en longueur, largeur & profondeur; & un pur esprit ne la connaîtrait pas peut-être, à moins que DIEU ne la lui révélât. Il est très difficile de séparer dans notre entendement l'extension d'un objet d'avec les couleurs de cet objet. Nous ne voyons jamais rien que d'étendu, & de-là nous sommes tous portés à croire, que nous voyons en effet l'étendue. Nous ne pouvons guères distinguer dans notre ame ce jaune, que nous voyons dans un louis d'or, d'avec ce louis d'or dont nous voyons le jaune. C'est comme, lorsque nous entendons prononcer ce mot *louis d'or*, nous ne pouvons nous empêcher d'attacher malgré nous l'idée de cette monnoie au son que nous entendons prononcer.

Si tous les hommes parlaient la même langue, nous serions toujours prêts à croire qu'il y aurait une connexion nécessaire entre les mots & les idées. Or tous les hommes ont ici le même langage, en fait d'imagination. La nature leur dit à tous: Quand vous aurez vu des couleurs pendant un certain tems, votre imagination vous représentera à tous, de la même façon, les corps auxquels ces couleurs semblent attachées. Ce jugement prompt & involontaire que vous formerez, vous sera utile dans le cours de votre vie; car s'il falait attendre, pour estimer les distances, les grandeurs, les situations de tout ce qui vous environne, que vous eussiez examiné des angles & des rayons visuels, vous seriez morts avant que de savoir si les choses dont vous avez besoin sont à dix pas de vous, ou à cent millions de lieues, & si elles sont de la grosseur d'un ciron, ou d'une montagne. Il vaudrait beaucoup mieux pour vous être nés aveugles.

Nous avons donc très grand tort, quand nous disons que nos sens nous trompent. Chacun de nos sens fait la fonction à laquelle la nature l'a destiné. Ils s'aident mutuellement, pour envoyer à notre ame, par les mains de l'expérience, la mesure des connaissances que notre être comporte. Nous demandons à nos sens ce qu'ils ne sont point faits pour nous donner. Nous voudrions que nos yeux nous fissent connaître la solidité, la grandeur, la distance, &c.; mais il faut que le toucher s'ac-

corde en cela avec la vue , & que l'expérience les seconde. Si le père *Mallebranche* avait envisagé la nature par ce côté, il eût attribué peut-être moins d'erreurs à nos sens , qui sont les seules sources de toutes nos idées.

Il ne faut pas sans doute étendre à tous les cas cette espèce de métaphysique que nous venons de voir. Nous ne devons l'appeller au secours , que quand les mathématiques nous sont insuffisantes ; & c'est encor une erreur qu'il faut reconnaître dans le père *Mallebranche* ; il attribue , par exemple , à la seule imagination des hommes , des effets dont les seules règles d'optique rendent raison. Il croit que si les astres nous paraissent plus grands à l'horizon qu'au méridien , c'est à l'imagination seule qu'il faut s'en prendre. Nous allons , dans le chapitre suivant , expliquer ce phénomène , qui depuis cent ans a exercé tant de philosophes.

CHAPITRE SIXIEME.

POURQUOI LE SOLEIL ET LA LUNE PARAISSENT PLUS GRANDS A L'HORIZON QU'AU MÉRIDIEN.

*V**Allis* fut le premier qui crut que la longue interposition des terres , & même des nuages , fait paraître le soleil & la lune plus grands à l'horizon qu'au méridien. *Mallebranche* fortifia cette opinion de toutes les preuves que lui fournit la sagacité de son génie ; *Régis* eut avec lui une dispute célèbre sur ce phénomène ; il l'attribuait aux réfractions qui se font dans les vapeurs de la terre ; & il se trompait , car les réfractions sont précisément l'effet contraire à celui que *Régis* leur attribuait ; mais le père *Mallebranche* ne se trompait pas moins , en soutenant , que l'imagination , frappée de la longue étendue des terres & des nuages à notre horizon , se représente le même astre plus grand au bout de ces terres & de ces nuées , que lorsqu'étant parvenu à son plus haut point , il est vu sans aucune interposition.

Les plus simples expériences démentent le système de *Mak*,

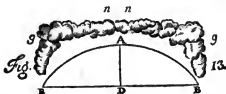
lebranche. J'eus il y a quelques années la curiosité d'examiner de suite ce phénomène. Je fis faire des tuyaux de carton de sept à huit pieds de long, d'un demi-pied de diamètre ; je fis regarder le soleil à l'horizon par plusieurs enfans, dont l'imagination n'était point du tout accoutumée à juger de la grandeur de l'astre par l'étendue qui paraît entre l'astre & les yeux. Ils ne voyaient pas même ni le terrain ni les nuages. Le tube ne leur laissait que la vue du soleil, & tous le virent beaucoup plus grand qu'à midi. Cette expérience & plusieurs autres me déterminaient à imaginer une autre cause ; & j'avais déjà le malheur de faire un système, lorsque la solution mathématique de ce problème par Mr. *Smith* me tomba entre les mains, & m'épargna les erreurs d'une hypothèse. Voici cette explication, qui mérite d'être étudiée.

Il faut d'abord établir, que suivant les règles de l'optique, le ciel nous doit paraître une voûte surbaissée. En voici une preuve familière. Notre vue s'étend distinctement jusqu'au point où les objets font dans notre œil un angle de la huit milliême partie d'un pouce au moins, selon les observations de *Hooke*.



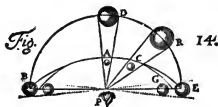
Un homme O P (*figure 12.*) haut de cinq pieds, regarde l'objet A B, aussi haut de cinq pieds, & distant de vingt-cinq mille pieds ; il le voit sous l'angle A O B ; mais cet angle A O B, n'étant pas dans l'œil de la huit milliême partie d'un pouce, il ne le distingue pas ; mais s'il regarde l'objet C, l'angle est encor plus petit. Il le voit comme si cet objet était en A D ; ainsi tout ce qui est derrière C devient encor moins distinct ; les maisons, les nuages qui seront derrière C, doivent paraître rasés l'horizon vers C ; tous les nuages s'abaissent donc pour nous à l'horizon à la distance de vingt-cinq mille pieds, c'est-à-dire, à environ une lieue de trois mille pas & deux tiers, & ils s'abaissent par degrés : par conséquent tous les nuages

qui s'élèvent en *g* (*figure 13.*) à environ trois quarts de lieue de hauteur, doivent nous paraître raser notre horizon. Ainsi au lieu de voir les nuages *gg* aussi hauts que le nuage *n*, nous voyons les nuages *gg* toucher la terre, & le nuage *n* élevé



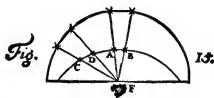
environ à trois quarts de lieue au-dessus de notre tête ; nous devons donc voir le ciel ni comme un plafond, ni comme un ceintre circulaire, mais comme une voute surbaissée, dont le grand diamètre BB est environ six fois plus grand que le petit AD.

Nous voyons donc le ciel en cette manière BAB, & quand le soleil ou la lune sont en B à l'horizon, ils nous paraissent plus éloignés (à nous qui sommes en D) d'environ un tiers, que quand ces astres sont en A ; or nous devons les voir sous les angles qui viendront à nos yeux de B & de A. Il reste donc à examiner ces angles. (*figure 14.*) Il



semblerait d'abord qu'ils devraient être plus petits quand l'objet est plus éloigné, & plus grands quand il est plus proche ; mais c'est ici tout le contraire. L'astre réel, l'astre tangible, roule en B D R E ; mais l'astre apparent va dans la courbe B A C G. Or les angles se forment par l'objet apparent. Tirez donc

donc des angles de l'œil qui est en P aux places réelles de l'astre D, ces angles viendraient nécessairement raser les astres apparens : vous voyez , par exemple , que l'angle est considérablement grand à l'horizon en E , & qu'il devient assez petit en C ; la différence est plus grande au méridien. L'astre au méridien a son disque comme 3 , & à l'horizon à - peu - près comme 9 ; car les diamètres de l'astre sont comme ses distances apparentes ; or la distance apparente de l'astre est environ 9 à l'horizon , & 3 au méridien ; ainsi est sa grandeur apparente.



Cette vérité se confirme par une autre expérience d'un genre semblable. Regardez deux étoiles distantes entre elles réellement d'un dixième de degré ; elles vous paraissent beaucoup plus éloignées à l'horizon , & beaucoup plus rapprochées vers le méridien. Ces deux étoiles toujours également distantes sont vues sous l'angle FCD vers l'horizon , (*figure 13.*) lequel est beaucoup plus grand que l'angle FAB au méridien. Vous voyez que cette différence apparente vient précisément par la même raison que je viens de rapporter.

Voici donc , selon cette règle , & selon les observations qui la confirment , les proportions des grandeurs & des distances apparentes du soleil & de la lune.

A l'horizon ces astres sont vus de la grandeur	. . .	100
A quinze degrés au-dessus , de la grandeur	. . .	68
A trente degrés , de la grandeur	. . .	50
A quatre-vingt-dix degrés , de la grandeur	. . .	30

De même deux étoiles quelconques , qui conservent toujours entre elles leur même distance , paraissent à l'horizon éloignées

l'une de l'autre comme 100 , & au méridien comme 30 ; ce qui est toujours , comme vous voyez , la proportion d'environ 9 à 3.

Cette théorie est encor confirmée par une autre observation. La lune paraît considérablement plus grande en certains tems de l'année qu'en d'autres ; le soleil paraît aussi plus grand en hyver qu'en été ; & les différences de cette grandeur apparente étant plus sensibles vers l'horizon qu'au méridien , elles sont plus aisément remarquées. La raison de cette augmentation de grandeur , c'est que quand le diamètre de la lune & du soleil paraît plus grand , ces astres sont en effet plus près de nous ; le soleil est plus près de la terre en hyver qu'en été , d'environ douze cent mille lieues ; ainsi en hyver il paraît plus grand ; mais cette largeur de son disque est un peu diminuée par les réfractions de l'air épais. La lune en été est dans son périégée ; ainsi elle paraît sous un plus grand diamètre ; & la largeur de son disque à l'horizon est encor moins diminuée en été qu'en hyver , parce que l'air dans l'été est plus subtil & plus rare.

Ce phénomène est donc entièrement du ressort de la géométrie & de l'optique : & le docteur *Smith* a la gloire d'avoir enfin trouvé la solution d'un problème sur lequel les plus grands génies avaient fait des systèmes inutiles.

CHAPITRE SEPTIEME.

DE LA CAUSE QUI FAIT BRISER LES RAYONS DE LA LUMIÈRE
 EN PASSANT D'UNE SUBSTANCE DANS UNE AUTRE :
 QUE CETTE CAUSE EST UNE LOI GÉNÉRALE DE
 LA NATURE , INCONNUE AVANT NEWTON ;
 QUE L'INFLXION DE LA LUMIÈRE
 EST ENCOR UN EFFET DE
 CETTE CAUSE , &c.

Ce que c'est que réfraction. Proportion des réfractions trouvée par Snellius. Ce que c'est que sinus de réfraction. Grande découverte de Newton. Lumière brisée avant que d'entrer dans les corps. Examen de l'attraction. Il faut examiner l'attraction , avant que de se révolter contre ce mot. Impulsion & attraction également certaines & inconnues. En quoi l'attraction est une qualité occulte. Preuves de l'attraction. Inflexion de la lumière auprès des corps qui l'attirent.

Nous avons déjà vu l'artifice presque incompréhensible de la réflexion de la lumière , que l'impulsion connue ne peut causer. Celui de la réfraction , dont nous allons reprendre l'examen , n'est pas moins surprenant.

Commençons par nous bien affermir dans une idée nette de la chose qu'il faut expliquer. Souvenons-nous bien , que quand la lumière tombe d'une substance plus rare , plus légère comme l'air , dans une substance plus pesante , plus dense comme l'eau , & qui semble lui devoir résister davantage , la lumière alors quitte son chemin , & se brise en s'approchant d'une perpendiculaire , qu'on élèverait sur la surface de cette eau.

Pour avoir une idée bien nette de cette vérité, (*figure 16.*) regardez ce rayon qui tombe de l'air dans ce crystal. Vous

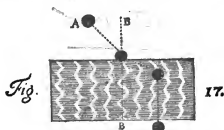


savez comme il se brise. Ce rayon AE fait un angle avec cette perpendiculaire BE , en tombant sur la surface de ce crystal. Ce même rayon réfracté dans ce crystal, fait un autre angle avec cette même perpendiculaire qui règle sa réfraction. Il faut mesurer cette incidence & ce brisement de la lumière. Il semble que ce soit une chose fort aisée ; cependant le géomètre Arabe, *Alhazen Vitellon*, *Kepler* même, y échouèrent. *Snellius Villebrod* est le premier, au rapport d'*Huyghens* témoin oculaire, qui trouva cette proportion constante, dans laquelle la lumière se rompt dans des milieux donnés. Il se servit des sécantes. *Descartes* se servit ensuite des sinus ; ce qui est précisément la même proportion, le même théorème, sous d'autres noms. Cette proportion est très aisée à entendre de ceux qui sont le plus étrangers dans la géométrie.

Plus la ligne AB , que vous voyez, est grande, plus la ligne CD sera grande aussi. Cette ligne AB est ce qu'on appelle *sinus d'incidence*. Cette ligne CD est le *sinus* de la réfraction. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer en général ce que c'est qu'un *sinus*. Ceux qui ont étudié la géométrie le savent assez. Les autres pourraient être un peu embarrassés de la définition. Il suffit de bien savoir que ces deux *sinus*, de quelque grandeur qu'ils soient, sont toujours en proportion dans un milieu donné. Or cette proportion est différente, quand la réfraction se fait dans un milieu différent. La lumière

qui tombe obliquement de l'air dans du crystal, s'y brise de façon, que le *sinus* de réfraction CD est au *sinus* d'incidence AB , comme 2 à 3 ; ce qui ne veut dire autre chose, sinon que cette ligne AB est un tiers plus grande dans l'air, en ce cas, que la ligne CD dans ce crystal. Dans l'eau cette proportion est de 3 à 4. Ainsi il est palpable que dans tous les cas, dans toutes les obliquités d'incidence possible, la force réfringente du crystal est à celle de l'eau comme neuf est à huit ; il s'agit non-seulement de savoir la cause de la réfraction, mais celle de toutes ces réfractions différentes. C'est là que les philosophes ont tous fait des hypothèses, & se sont trompés.

Enfin *Newton* seul a trouvé la véritable raison qu'on cherchait. Sa découverte mérite assurément l'attention de tous les siècles. Car il ne s'agit pas ici seulement d'une propriété particulière à la lumière, quoique ce fût déjà beaucoup ; nous verrons que cette propriété appartient à tous les corps de la nature. Considérez que les rayons de la lumière sont en mouvement, que s'ils se détournent en changeant leur course, ce doit être par quelque loi primitive, & qu'il ne doit arriver à la lumière que ce qui arriverait à tous les corps de même petitesse que la lumière, toutes choses d'ailleurs égales.



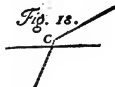
Qu'une balle de plomb A (*figure 17.*) soit poussée obliquement de l'air dans l'eau, il lui arrivera d'abord le contraire de ce qui est arrivé à ce rayon de lumière ; car ce rayon délié passe dans des pores, & cette balle, dont la superficie est large, rencontre la superficie de l'eau qui la soutient. Cette balle s'éloigne donc d'abord de la perpendiculaire B ; mais lorsqu'elle

N iij

a perdu tout ce mouvement oblique qu'on lui avait imprimé ; elle tombe alors , à-peu-près suivant une perpendiculaire qu'on élèverait du point où elle commence à descendre. Elle retarde , comme on fait , sa chute dans l'eau , parce que l'eau lui résiste ; mais un rayon de lumière y augmente au contraire sa célérité , parce que l'eau ne résiste pas aux rayons qui la pénètrent.

Il y a donc une force telle qu'elle soit , qui agit entre les corps & la lumière.

Que cette attraction , que cette tendance existe , nous n'en pouvons douter : car nous avons vu la lumière attirée par le verre , y rentrer sans toucher à rien ; or cette force agit nécessairement en ligne perpendiculaire , la ligne perpendiculaire étant le plus court chemin. Puisque cette force existe , elle est dans toutes les parties du corps qui l'exerce. Les parties de la superficie d'un corps quelconque éprouvent donc ce pouvoir , avant qu'il pénètre l'intérieur de la substance , avant qu'il parvienne au point où il est dirigé. (*figure 18.*) Ainsi dès que ce rayon est arrivé près de la superficie du crystal , ou de l'eau , il prend déjà un peu en cette manière le chemin de la perpendiculaire.



Il se brise déjà un peu en C avant que d'entrer : plus il entre , plus il se brise ; parce que plus il approche , plus il est attiré. Il y a encor une raison importante pour laquelle le rayon s'infléchit nécessairement par une courbure insensible , avant que de pénétrer en ligne droite dans le crystal. C'est parce qu'il n'y a point d'angle rigoureux dans la nature , qu'un mouvement continu ne peut changer de direction qu'en passant par tous les degrés possibles de changement ; il ne peut donc de la ligne droite passer tout d'un coup en une autre li-

gne droite, sans tracer une petite courbe qui joigne ces deux lignes ensemble. Ainsi le principe de continuité établi par *Leibnitz* & par l'attraction de *Newton* se réunissent dans ce phénomène. Ce rayon ne tombe donc pas tout-à-fait perpendiculairement, & ne suit pas sa première ligne droite oblique, en traversant cette eau, ou ce verre; mais il suit une ligne qui participe des deux côtés, & qui descend d'autant plus vite, que l'attraction de cette eau, ou de ce crystal, est plus forte. Donc loin que l'eau rompe les rayons de lumière, en leur résistant, comme on le croyait, elle les rompt en effet, parce qu'elle ne résiste pas, & au contraire, parce qu'elle les attire. Il faut donc dire que les rayons se brisent vers la perpendiculaire, non pas quand ils passent d'un milieu plus résistant, mais quand ils passent d'un milieu moins attirant dans un milieu plus attirant. Observez qu'il ne faut jamais entendre par ce mot, attirant, que le point vers lequel se dirige une force reconnue, une propriété incontestable de la matière, laquelle propriété est très sensible entre la lumière & les corps. Que l'on considère que depuis l'an 1672, que *Newton* fit voir cette attraction, aucun philosophe n'a pu imaginer une raison plausible de ce brisement de la lumière.

Les uns vous disent; Le crystal réfracte les rayons de lumière, parce qu'il leur résiste; mais s'il leur résiste, pourquoi ces rayons y entrent-ils plus facilement & avec plus de vitesse? Les autres imaginent une matière dans le crystal, qui ouvre de tous côtés des chemins plus faciles; mais si ces chemins sont si faciles de tous côtés, pourquoi la lumière n'y entre-t-elle pas sans se détourner? Ceux-ci inventent des atmosphères, ceux-là des tourbillons; tous leurs systèmes croulent par quelque endroit; il faut donc, je crois, s'en tenir aux découvertes de *Newton*, à cette attraction visible, dont ni lui, ni aucun philosophe, n'ont pu trouver la raison.

Vous savez que beaucoup de gens, autant attachés à la philosophie, ou plutôt au nom de *Descartes*, qu'ils l'étaient auparavant au nom d'*Aristote*, se sont soulevés contre l'attraction. Les uns n'ont pas voulu l'étudier; les autres l'ont méprisée, & l'ont insultée, après l'avoir à peine examinée; mais je prie le lecteur de faire les trois réflexions suivantes.

I. Qu'entendons-nous par attraction ? Rien autre chose qu'une force par laquelle un corps s'approche d'un autre , sans que l'on voye , sans que l'on connaisse aucune autre force qui le pousse.

II. Cette propriété de la matière est établie par les meilleurs philosophes en Angleterre , en Allemagne , en Hollande , &c même dans plusieurs universités d'Italie , où des loix un peu rigoureuses ferment quelquefois l'accès à la vérité. Le consentement de tant de savans hommes n'est-il pas une raison puissante pour examiner au moins , si cette force existe ou non ?

III. L'on devrait songer que l'on ne connaît pas plus la cause de l'impulsion , que de l'attraction. On n'a pas même plus d'idée de l'une de ces forces que de l'autre ; car il n'y a personne qui puisse concevoir pourquoi un corps a le pouvoir d'en remuer un autre de sa place. Nous ne concevons pas non plus , il est vrai , comment un corps en attire un autre , ni comment les parties de la matière gravitent mutuellement , comme il sera prouvé. Aussi ne dit-on pas que *Newton* se soit vanté de connaître la raison de cette attraction. Il a prouvé simplement qu'elle existe ; il a vu dans la matière des phénomènes constans , une propriété universelle. Si un homme trouvait un nouveau métal dans la terre , ce métal existerait-il moins , parce que l'on ne connaîtrait pas les premiers principes dont il serait formé ?

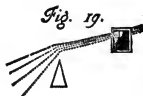
On dit souvent que l'attraction est une qualité occulte. Si on entend par ce mot un principe réel dont on ne peut rendre raison , tout l'univers est dans ce cas. Nous ne savons ni comment il y a du mouvement , ni comment il se communique , ni comment les corps sont élastiques , ni comment nous pensons , ni comment nous vivons , ni comment , ni pourquoi quelque chose existe ; tout est qualité occulte. Si on entend par ce mot une expression de l'ancienne école , un mot sans idée , que l'on considère seulement que c'est par les plus sublimes &c les plus exactes démonstrations mathématiques que *Newton* a fait voir aux hommes ce principe qu'on s'efforce de traiter de chimère.

Nous avons vu , que les rayons réfléchis d'un miroir ne
fauraient

fauraient venir à nous de sa surface. Nous avons expérimenté, que les rayons, transmis dans du verre à un certain angle, reviennent au lieu de passer dans l'air ; & s'il y a du vuide derrière ce verre, les rayons qui étaient transmis auparavant reviennent de ce vuide à nous. Certainement il n'y a point là d'impulsion connue. Il faut de toute nécessité admettre un autre pouvoir ; il faut bien aussi avouer, qu'il y a dans la réfraction quelque chose qu'on n'entendait pas jusqu'à présent. Or quelle sera cette puissance qui rompra ce rayon de lumière dans ce bassin d'eau ? Il est démontré (comme nous le dirons au chapitre suivant) que ce qu'on avait cru jusqu'à présent un simple rayon de lumière, est un faisceau de plusieurs rayons, qui se réfractent tous différemment. Si de ces traits de lumière contenus dans ce rayon, l'un se réfracte, par exemple, à quatre mesures de la perpendiculaire, l'autre se rompra à trois mesures. Il est démontré que les plus réfringibles, c'est-à-dire, par exemple, ceux qui en se brisant au sortir d'un verre, & en prenant dans l'air une nouvelle direction, s'approchent moins de la perpendiculaire de ce verre, sont aussi ceux qui se réfléchissent le plus aisément, le plus vite. Il y a donc déjà bien de l'apparence que ce sera la même loi qui fera réfléchir la lumière, & qui la fera réfracter.

Enfin, si nous trouvons encor quelque nouvelle propriété de la lumière, qui paraisse devoir son origine à la force de l'attraction, ne devons-nous pas conclurre que tant d'effets appartiennent à la même cause ? Voici cette nouvelle propriété qui fut découverte par le père *Grimaldi* jésuite vers l'an 1660, & sur laquelle *Newton* a poussé l'examen jusqu'au point de mesurer l'ombre d'un cheveu à des distances différentes. Cette propriété est l'inflexion de la lumière. Non-seulement les rayons se brisent en passant dans le milieu dont la masse les attire ; mais d'autres rayons, qui passent dans l'air auprès des bords de ce corps attirant, s'approchent sensiblement de ce corps, & se détournent visiblement de leur chemin.

Mettez (*figure 19.*) dans un endroit obscur cette lame d'acier, ou de verre aminci, qui finit en pointe : exposez-la



auprès d'un petit trou par lequel la lumière passe ; que cette lumière vienne raser la pointe de ce métal : vous verrez les rayons se courber auprès en telle manière, que le rayon qui s'approchera le plus de cette pointe, se courbera davantage, & que celui qui en sera le plus éloigné, se courbera moins à proportion. N'est-il pas de la plus grande vraisemblance, que le même pouvoir qui brise ces rayons, quand ils sont dans ce milieu, les force à se détourner, quand ils sont près de ce milieu ? Voilà donc la réfraction, la transparence, la réflexion assujetties à de nouvelles loix. Voilà une inflexion de la lumière, qui dépend évidemment de l'attraction. C'est un nouvel univers qui se présente aux yeux de ceux qui veulent voir.

Nous montrerons bientôt qu'il y a une attraction évidente entre le soleil & les planètes, une tendance mutuelle de tous les corps les uns vers les autres. Mais nous avertissons encor ici d'avance, que cette attraction, qui fait graviter les planètes sur notre soleil, n'agit point du tout dans les mêmes rapports que l'attraction des petits corps qui se touchent. Ce sont même probablement des attractions de genres absolument différens. Ce sont de nouvelles & différentes propriétés de la lumière & des corps que *Newton* a découvertes. Il ne s'agit pas ici de leur cause, mais simplement de leurs effets, ignorés jusqu'à nos jours. Qu'on ne croye point que la lumière est infléchie vers le crystal & dans le crystal, suivant le même rapport, par exemple, que *Mars* est attiré par le soleil.

CHAPITRE HUITIÈME.

SUITE DES MERVEILLES DE LA REFRACTION DE LA LUMIÈRE.
 QU'UN SEUL RAYON DE LA LUMIÈRE CONTIENT EN
 SOI TOUTES LES COULEURS POSSIBLES. CE QUE
 C'EST QUE LA REFRANGIBILITÉ.
 DÉCOUVERTES NOUVELLES.

Imagination de Descartes sur les couleurs. Erreur de Mallebranche. Expérience & démonstration de Newton. Anatomie de la lumière. Couleurs dans les rayons primitifs. Vaines objections contre ces découvertes. Critiques encor plus vaines. Expérience importante.

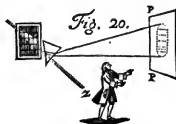
SI vous demandez aux philosophes ce qui produit les couleurs, Descartes vous répondra, que les globules de ses élémens sont déterminés à tourner sur eux-mêmes, outre leur tendance au mouvement en ligne droite, & que ce sont les différens tournoyemens, qui sont les différentes couleurs. Mais ses élémens, ses globules, son tournoyement, ont-ils même besoin de la pierre de touche de l'expérience, pour que le faux s'en fasse sentir ? Une foule de démonstrations anéantit ces chimères.

Mallebranche vient à son tour, & vous dit : Il est vrai que Descartes s'est trompé. Son tournoyement de globules n'est pas soutenable ; mais ce ne sont pas des globules de lumière, ce sont de petits tourbillons tournoyans de matière subtile, capables de compression, qui sont la cause des couleurs ; & les couleurs consistent, comme les sons, dans des vibrations de pression. Et il ajoute : Il me paraît impossible de découvrir par aucun moyen les rapports exacts de ces vibrations, c'est-à-dire, des couleurs. Vous remarquerez, qu'il parlait ainsi dans l'académie des sciences en 1699, & que l'on avait déjà découvert ces proportions en 1675 ; non pas proportions de vibration de petits tourbillons, qui n'existent point ; mais proportions de la réfrangibilité des rayons, qui contiennent les couleurs, comme nous

le dirons bientôt. Ce qu'il croyait impossible était déjà démontré aux yeux, reconnu vrai par le sens, ce qui aurait bien déplu au père Mallebranche.

D'autres philosophes sentant la faiblesse de ces suppositions, vous disent au moins avec plus de vraisemblance : *Les couleurs viennent du plus ou du moins de rayons réfléchis des corps colorés. Le blanc est celui qui en réfléchit davantage ; le noir est celui qui en réfléchit le moins. Les couleurs les plus brillantes seront donc celles qui vous apporteront plus de rayons. Le rouge, par exemple, qui fatigue un peu la vue, doit être composé de plus de rayons, que le vert, qui la repose davantage.* Cette hypothèse (déjà suspecte, puisqu'elle est hypothèse) ne paraît qu'une erreur grossière, dès qu'on a seulement considéré un tableau à un jour faible, & ensuite à un grand jour. Car on voit toujours les mêmes couleurs. Du blanc, qui n'est éclairé que d'une bougie, est toujours blanc ; & le vert éclairé de mille bougies, sera toujours vert.

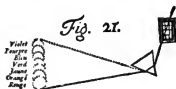
Adressez-vous enfin à *Newton*. Il vous dira : Ne m'en croyez pas : n'en croyez que vos yeux & les mathématiques : mettez-vous dans une chambre tout-à-fait obscure, où le jour n'entre que par un trou extrêmement petit ; le rayon de la lumière viendra sur du papier vous donner la couleur de la blancheur. Exposez transversalement à un rayon de lumière ce prisme de verre (*figure 20.*), ensuite mettez à une dis-



tance d'environ seize ou dix-sept pieds une feuille de papier PP vis-à-vis ce prisme. Vous savez, que la lumière se brise en entrant de l'air dans ce prisme ; vous savez qu'elle se brise

en sens contraire, en sortant de ce prisme dans l'air. Si elle ne se brisait pas ainsi, elle irait de ce trou tomber sur le plancher de la chambre Z. Mais, comme il faut que la lumière en s'échappant s'éloigne de la ligne Z, cette lumière ira donc frapper le papier. C'est là que se voit tout le secret de la lumière & des couleurs. Ce rayon, qui est tombé sur ce prisme, n'est pas, comme on croyait, un simple rayon; c'est un faisceau de sept principaux faisceaux de rayons, dont chacun porte en soi une couleur primitive, primordiale, qui lui est propre. Des mélanges de ces sept rayons naissent toutes les couleurs de la nature; & les sept réunis ensemble, réfléchis ensemble de dessus un objet, forment la blancheur.

Approfondissez cet article admirable. Nous avons déjà insinué, que les rayons de la lumière ne se réfractent pas, ne se brisent pas tous également; ce qui se passe ici en est aux yeux une démonstration évidente. Ces sept rayons de lumière échappés du corps de ce rayon, qui s'est anatomisé au sortir du prisme, viennent se placer chacun dans leur ordre, sur ce papier blanc, chaque rayon occupant une ovale. Le rayon qui a le moins de force pour suivre son chemin, le moins de roideur, le moins de substance, s'écarte plus dans l'air de la perpendiculaire du prisme. Celui qui est plus fort, (*figure 21.*) le plus dense, le plus vigoureux, s'en écarte le moins. Voyez-vous ces sept rayons, qui viennent se briser les uns au-dessus des autres? Chacun d'eux peint sur ce papier

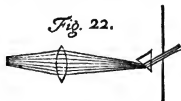


la couleur primitive qu'il porte en lui-même. Le premier rayon, qui s'écarte le moins de cette perpendiculaire du prisme, est couleur de feu, le second orangé, le troisième jaune, le quatrième verd, le cinquième bleu, le sixième pourpre;

O iij

enfin celui qui s'écarte davantage de la perpendiculaire, & qui s'élève le dernier au-dessus des autres, est le violet. Un seul faisceau de lumière, qui auparavant faisait la couleur blanche, est donc un composé de sept faisceaux, qui ont chacun leur couleur. L'assemblage de sept rayons primordiaux fait donc le blanc.

Si vous en doutez encore, prenez un des verres lenticulaires de lunette, qui rassemblent tous les rayons à leur foyer : exposez ce verre au trou par lequel entre la lumière : vous ne verrez jamais à ce foyer qu'un rond de blancheur. Exposez ce même verre au point, où il pourra rassembler tous les sept rayons partis du prisme : il réunit, comme vous le voyez, ces sept rayons dans son foyer (*figure 22.*). La couleur de ces sept



rayons réunis est blanche : donc il est démontré que la couleur de tous les rayons réunis est la blancheur. Le noir par conséquent sera le corps, qui ne réfléchira point de rayons. Car lorsqu'à l'aide du prisme vous avez séparé un de ces rayons primitifs, exposez-le à un miroir, à un verre ardent, à un autre prisme, jamais il ne changera de couleur, jamais il ne se séparera en d'autres rayons. Porter en soi une telle couleur, est son essence ; rien ne peut plus l'altérer ; & pour surabondance de preuve, prenez des fils de soie de différentes couleurs ; exposez un fil de soie bleue, par exemple, au rayon rouge, cette soie deviendra rouge. Mettez-la au rayon jaune, elle deviendra jaune ; ainsi du reste. Enfin ni réfraction, ni réflexion, ni aucun moyen imaginable ne peut changer ce rayon primitif, semblable à l'or que le creusier a éprouvé, & encore plus inaltérable.

Cette propriété de la lumière, cette inégalité dans les réfractions de ses rayons, est appelée par *Newton* réfrangibilité.

On s'est d'abord révolté contre le fait, & on l'a nié long-tems, parce que Mr. *Mariotte* avait manqué en France les expériences de *Newton*. On aime mieux dire que *Newton* s'était vanté d'avoir vu ce qu'il n'avait point vu, que de penser que *Mariotte* ne s'y était pas bien pris pour voir, & qu'il n'avait pas été assez heureux dans le choix des prismes qu'il employa. Ensuite même, lorsque ces expériences ont été bien faites, & que la vérité s'est montrée à nos yeux, le préjugé a subsisté encor au point, que dans plusieurs journaux & dans plusieurs livres faits depuis l'année 1730, on nie hardiment ces mêmes expériences, que cependant on fait dans toute l'Europe. C'est ainsi qu'après la découverte de la circulation du sang, on soutenait encor des thèses contre cette vérité, & qu'on voulait même rendre ridicules ceux qui expliquaient la découverte nouvelle, en les appelant *Circulateurs*. Enfin quand on a été obligé de céder à l'évidence, on ne s'est pas rendu encore : on a vu le fait, & on a chicané sur l'expression ; on s'est révolté contre le terme de réfrangibilité, aussi-bien que contre celui d'attraction, de gravitation. Eh qu'importe le terme, pourvu qu'il indique une vérité ? Quand *Christophe Colomb* découvrit l'isle Hispaniola, ne pouvait-il pas lui imposer le nom qu'il voulait ? Et n'appartient-il pas aux inventeurs de nommer ce qu'ils créent, ou ce qu'ils découvrent ? On s'est récrié, on a écrit contre des mots que *Newton* employe avec la précaution la plus sage pour prévenir des erreurs.

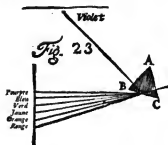
Il appelle ces rayons rouges, jaunes, &c. des rayons *rubriques*, *jaunifiques* ; c'est-à-dire, excitans la sensation de rouge, de jaune. Il voulait par-là fermer la bouche à quiconque aurait l'ignorance, ou la mauvaise foi, de lui imputer qu'il croyait, comme *Aristote*, que les couleurs sont dans les choses mêmes, dans ces rayons jaunes & rouges, & non dans notre ame. Il avait raison de craindre cette accusation. J'ai trouvé des hommes, d'ailleurs respectables, qui m'ont assuré que *Newton* était péripatéticien, qu'il pensait que les rayons sont colorés en effet eux-mêmes, comme on pensait autrefois que le feu était chaud ; mais ces mêmes critiques m'ont assuré aussi que *Newton* était athée. Il est vrai qu'ils

n'avaient pas lu son livre , mais ils en avaient entendu parler à des gens qui avaient écrit contre ses expériences sans les avoir vues. Ce qu'on écrivit d'abord de plus doux contre *Newton*, c'est que son système est une hypothèse ; mais qu'est-ce qu'une hypothèse ? une supposition. En vérité, peut-on appeller du nom de supposition , des faits tant de fois démontrés ? Est-ce parce qu'on est né en France qu'on rougit de recevoir la vérité des mains d'un Anglais ? Ce sentiment serait bien indigne d'un philosophe. Il n'y a pour quiconque pense , ni Français , ni Anglais ; celui qui nous instruit est notre compatriote.

La réfrangibilité , & la réflexion dépendent évidemment de la même cause. Cette réfrangibilité que nous venons de voir , étant attachée à la réfraction , doit avoir sa source dans le même principe. La même cause doit présider au jeu de tous ces ressorts : c'est là l'ordre de la nature. Tous les végétaux se nourrissent par les mêmes loix ; tous les animaux ont les mêmes principes de vie. Quelque chose qui arrive aux corps en mouvement , les loix du mouvement sont invariables. Nous avons déjà vu que la réflexion , la réfraction , l'inflexion de la lumière , sont les effets d'un pouvoir qui n'est point l'impulsion (au moins connue :) ce même pouvoir se fait sentir dans la réfrangibilité ; ces rayons qui s'écartent à des distances différentes , nous avertissent que le milieu dans lequel ils passent , agit sur eux inégalement. Un faisceau de rayons est attiré dans le verre ; mais ce faisceau de rayons est composé de masses inégales. Ces masses sont donc inégalement attirées ; si cela est , elles doivent donc se réfléchir de ce prisme , dans le même ordre qu'elles s'y sont réfractées ; le rayon le plus réfléxible doit être le plus réfrangible.

Ce prisme a envoyé sur ce papier ces sept couleurs : tournez ce prisme sur lui-même dans le sens *A B C* , (*figure 23.*) vous aurez bientôt cet angle , selon lequel toute lumière se réfléchira de dedans ce prisme au-dehors , au lieu de passer sur ce papier. Si-tôt que vous commencez à approcher de cet angle , voilà tout d'un coup le rayon violet qui se détache de ce papier , & que vous voyez se porter au plafond de la chambre. Après le violet vient le pourpre , le bleu ; enfin le rouge quitte le dernier

derrière ce papier, où il est peint, pour venir à son tour se réfléchir sur le plafond. Donc tout rayon est plus réfléchi à mesure qu'il est plus réfrangible; donc la même cause opère la réflexion & la réfrangibilité.



Or la partie folide du verre ne fait ni cette réfrangibilité, ni cette réflexion ; donc encor une fois ces propriétés ont leur naissance dans une autre cause que dans l'impulsion connue par la terre. Il n'y a rien à dire contre ces expériences ; il faut s'y soumettre, quelque rebelle que l'on soit à l'évidence.

CHAPITRE NEUVIEME.

DE L'ARC-EN-CIEL ; QUE CE MÉTÉORE EST UNE SUITE
NÉCESSAIRE DES LOIX DE LA RÉFRANGIBILITÉ.

Mécanisme de l'arc-en-ciel inconnu à toute l'antiquité. Ignorance d'Albert le grand. L'archevêque Antonio de Dominis est le premier qui ait expliqué l'arc-en-ciel. Son expérience. Imitée par Descartes. La réfrangibilité unique raison de l'arc-en-ciel. Explication de ce phénomène. Les deux arcs-en-ciel. Ce phénomène vu toujours en demi-cercle.

L'Arc-en-ciel, ou l'Iris, est une suite nécessaire des propriétés de la lumière que nous venons d'observer. Nous n'avons rien dans les écrits des Grecs, ni des Romains, ni des Arabes, qui puisse faire penser qu'ils connussent les raisons de
Phil. Lucr. Hist. Tom. I. P

ce phénomène. *Lucrèce* n'en dit rien ; & par toutes les absurdités qu'il débite au nom d'*Epicure* sur la lumière & sur la vision, il paraît que son siècle, si poli d'ailleurs, était plongé dans une profonde ignorance en fait de physique. On savait qu'il faut qu'une nuée épaisse se résolvant en pluie, soit exposée aux rayons du soleil, & que nos yeux se trouvant entre l'astre & la nuée pour voir ce qu'on appelait l'Iris, *mille trahit varios adverso sole colores* ; mais voilà tout ce qu'on savait : personne n'imaginait ni pourquoi une nuée donne des couleurs, ni comment la nature & l'ordre des couleurs sont déterminés, ni pourquoi il y a deux arcs-en-ciel l'un sur l'autre, ni pourquoi on voit toujours ces phénomènes sous la figure d'un demi-cercle. —

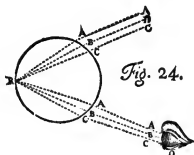
Albert, qu'on a surnommé *le grand*, parce qu'il vivait dans un siècle où les hommes étaient bien petits, imagina que les couleurs de l'arc-en-ciel venaient d'une rosée qui est entre nous & la nuée, & que ces couleurs reçues sur la nuée, nous étaient envoyées par elle. Vous remarquerez encore, que cet *Albert le grand* croyait, avec toute l'école, que la lumière était un accident.

Enfin le célèbre *Antonio de Dominis* archevêque de Spalatro en Dalmatie, chassé de son évêché par l'inquisition, écrivit vers l'an 1590 son petit traité *De radiis Lucis & de Iride*, qui ne fut imprimé à Venise que vingt ans après. Il fut le premier qui fit voir que les rayons du soleil, réfléchis de l'intérieur même des gouttes de pluie, formaient cette peinture qui paraît en arc, & qui semblait un miracle inexplicable ; il rendit le miracle naturel, ou plutôt il l'expliqua par de nouveaux prodiges de la nature. Sa découverte était d'autant plus singulière, qu'il n'avait d'ailleurs que des notions très fausses de la manière dont se fait la vision. Il assure dans son livre que les images des objets sont dans la prunelle, & qu'il ne se fait point de réfraction dans nos yeux ; chose assez singulière pour un bon philosophe ! Il avait découvert les réfractions alors inconnues dans les gouttes de l'arc-en-ciel, & il niait celles qui se font dans les humeurs de l'œil, qui commençaient à être démontrées ; mais laissons ses erreurs pour examiner la vérité qu'il a trouvée.

Il vit, avec une sagacité alors bien peu commune, que chaque rangée, chaque bande de gouttes de pluie qui forme l'arc-en-ciel, devait renvoyer des rayons de lumière sous différens angles : il vit que la différence de ces angles devait faire celle des couleurs : il fut mesurer la grandeur de ces angles : il prit une boule d'un crystal bien transparent, qu'il remplit d'eau ; il la suspendit à une certaine hauteur exposée aux rayons du soleil. *Descartes*, qui a suivi *Antonio de Dominis*, qui l'a rectifié & surpassé en quelque chose, & qui aurait dû le citer, fit aussi la même expérience. Quand cette boule est suspendue à telle hauteur que le rayon de lumière, qui donne du soleil sur la boule, fait avec le rayon allant de la boule à l'œil un angle de quarante-deux degrés deux ou trois minutes, cette boule donne toujours une couleur rouge. Quand cette boule est suspendue un peu plus bas, & que ces angles sont plus petits, les autres couleurs de l'arc-en-ciel paraissent successivement ; de façon que le plus grand angle, en ce cas, fait le rouge, & que le plus petit angle de quarante degrés dix-sept minutes forme le violet. C'est là le fondement de la connaissance de l'arc-en-ciel ; mais ce n'en est encor que le fondement.

La réfrangibilité seule rend raison de ce phénomène si ordinaire, si peu connu, & dont très peu de commençans ont une idée nette : tâchons de rendre la chose sensible à tout le monde. Suspendons une boule de crystal pleine d'eau, exposée au soleil : plaçons-nous entre le soleil & elle ; pourquoi cette boule m'envoie-t-elle des couleurs ? & pourquoi certaines couleurs ? Des masses de lumière, des millions de faisceaux, tombent du soleil sur cette boule : dans chacun de ces faisceaux il y a des traits primitifs, des rayons homogènes, plusieurs rouges, plusieurs jaunes, plusieurs verts &c., tous se brisent à leur incidence dans la boule ; chacun d'eux se brise différemment & selon l'espèce dont il est, & selon l'endroit dans lequel il entre. Vous savez déjà que les rayons rouges sont les moins réfrangibles ; les rayons rouges d'un certain faisceau déterminé iront donc se réunir dans un certain point déterminé au fond de la boule, tandis que les rayons bleus & pourpres du même faisceau iront ailleurs. Ces rayons rou-

ges sortiront aussi de la boule en un endroit, & les verts, les bleus, les pourpres en un autre endroit. Ce n'est pas assez; il faut examiner les points où tombent ces rayons rouges en entrant dans cette boule, & en sortant pour venir à votre œil.



Pour donner à ceci tout le degré de clarté nécessaire, concevons cette boule telle qu'elle est en effet, un assemblage d'une infinité de surfaces planes; car le cercle étant composé d'une infinité de droites infiniment petites, la sphère n'est dans sa circonférence qu'une infinité de surfaces. (*figure 24.*) Des rayons rouges A B C viennent parallèles du soleil sur ces trois petites surfaces. N'est-il pas vrai, que chacun se brise selon son degré d'incidence? N'est-il pas manifeste que le rayon rouge A tombe plus obliquement sur sa petite surface, que le rayon rouge B ne tombe sur la sienne? Ainsi tous deux viennent au point R par différens chemins. Le rayon rouge C, tombant sur sa petite surface encor moins obliquement, se rompt bien moins, & arrive aussi au point R en ne se brisant que très peu. J'ai donc déjà trois rayons rouges; c'est-à-dire, trois faisceaux de rayons rouges, qui aboutissent au même point R. A ce point R chacun fait un angle de réflexion égal à son angle d'incidence; chacun se brise à son émergence de la boule, en s'éloignant de la perpendiculaire de la nouvelle petite surface qu'il rencontre, de même que chacun s'est rompu à son incidence en s'approchant de sa perpendiculaire; donc tous re-

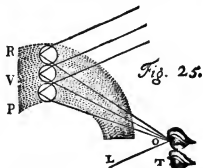
viennent parallèles , donc tous entrent dans l'œil , selon l'ouverture de l'angle propre aux rayons rouges. S'il y a une quantité suffisante de ces traits homogènes rouges pour ébranler le nerf optique , il est incontestable que vous ne devez avoir que la sensation de rouge. Ce sont ces rayons A B C , qu'on nomme *rayons visibles* , *rayons efficaces* de cette goutte ; car chaque goutte a ses rayons visibles.

Il y a des milliers d'autres rayons rouges , qui venant sur d'autres petites surfaces de la boule , plus haut & plus bas , n'aboutissent point en R , ou qui tombés en ces mêmes surfaces à une autre obliquité , n'aboutissent point non plus en R ; ceux-là sont perdus pour vous ; ils viendront à un autre œil placé plus haut ou plus bas.

Des milliers de rayons orangés , verts , bleus , violets , sont venus , à la vérité , avec les rouges visibles sur ces surfaces A B C ; mais vous ne pourrez les recevoir ; vous en savez la raison , c'est qu'ils sont tous plus réfrangibles que les rouges ; c'est qu'en entrant tous au même point , chacun prend dans la boule un chemin différent ; tous rompus davantage , ils viennent au-dessous du point R , ils se rompent aussi plus que les rouges en sortant de la boule. Ce même pouvoir qui les rapprochait plus du perpendiculaire de chaque surface dans l'intérieur de la boule , les en écarte donc davantage à leur retour dans l'air : ils reviennent donc tous au-dessous de votre œil ; mais baissez la boule , vous rendez l'angle plus petit. Que cet angle soit de quarante degrés environ dix-sept minutes , vous ne recevez que les objets violets.

Il n'y a personne qui sur ce principe ne conçoive très aisément l'artifice de l'arc-en-ciel ; imaginez plusieurs rangées , plusieurs bandes de gouttes de pluie , chaque goutte fait précisément le même effet que cette boule.

Jetez les yeux sur cet arc, &, pour éviter la confusion, ne considérez que trois rangées de gouttes de pluie, trois

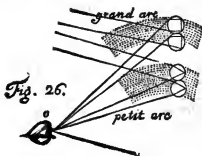


bandes colorées. Il est visible que l'angle P O L est plus petit que l'angle V O L, & que l'angle R O L est le plus grand des trois. (*figure 25.*) Ce plus grand angle des trois est donc celui des rayons primitifs rouges ; cet autre mitoyen est celui des primitifs verts ; ce plus petit P O L est celui des primitifs pourpres. Donc vous devez voir l'Iris rouge dans son bord extérieur, verte dans son milieu, pourpre & violette dans sa bande intérieure. Remarquez seulement que la dernière couche violette est toujours teinte de la couleur blanchâtre de la nuée dans laquelle elle se perd.

Vous concevez donc aisément que vous ne voyez ces gouttes que sous les rayons efficaces parvenus à vos yeux après une réflexion & deux réfractions, & parvenus sous des angles déterminés. Que votre œil change de place, qu'au lieu d'être en O il soit en T, ce ne sont plus les mêmes rayons que vous voyez : la bande qui vous donnait du rouge vous donne alors de l'orangé, ou du verd ; ainsi du reste ; & à chaque mouvement de tête vous voyez une Iris nouvelle.

Ce premier arc-en-ciel bien conçu, vous aurez aisément l'intelligence du second, que l'on voit d'ordinaire qui embrasse ce premier, & qu'on appelle le *faux arc-en-ciel*, parce que ses couleurs sont moins vives, & qu'elles sont dans un ordre

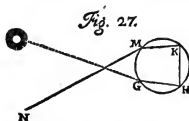
renversé. Pour que vous puissiez voir deux arcs-en-ciel, il suffit que la nuée soit assez étendue & assez épaisse. Cet arc qui se peint sur le premier & qui l'embrasse, est formé de même par des rayons que le soleil darde dans ces gouttes de pluie, qui s'y rompent, qui s'y réfléchissent de façon que chaque rangée de gouttes vous envoie aussi des rayons primitifs ; cette goutte un rayon rouge, cette autre goutte un rayon violet. Mais tout se fait dans ce grand arc d'une manière opposée à ce qui se passe dans le petit ; pourquoi cela ? c'est que votre œil qui reçoit les rayons efficaces du petit arc venus du soleil dans la partie supérieure des gouttes, reçoit au contraire les rayons du grand arc venus par la partie basse des gouttes.



Vous appercevez que les gouttes d'eau du petit arc reçoivent les rayons du soleil par la partie supérieure, par le haut de chaque goutte ; (*figure 26.*) les gouttes du grand arc-en-ciel, au contraire, reçoivent les rayons qui parviennent par leur partie basse. Rien ne vous fera, je crois, plus facile que de concevoir comment les rayons se réfléchissent deux fois dans les gouttes de ce grand arc-en-ciel ; & comment ces rayons deux fois réfractés, & deux fois réfléchis, vous donnent une Iris dans un ordre opposé à la première, & plus affaiblie de couleur. Vous venez de voir que les rayons entrent ainsi dans la petite partie basse des gouttes d'eau de cette Iris extérieure,

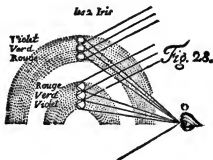
120 II. PARTIE, CHAPITRE IX.

Une masse de rayons se présente à la surface de la goutte en G (*figure 27.*) ; là une partie de ces rayons se réfracte

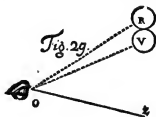


en dedans , & une autre s'éparpille en dehors ; voilà déjà une perte de rayons pour l'œil. La partie réfractée parvient en H ; une moitié de cette partie s'échappe dans l'air en sortant de la goutte , & est encor perdue pour vous. Le peu qui s'est conservé dans la goutte , s'en va en K ; là une partie s'échappe encore : troisième diminution. Ce qui en est resté en K s'en va en M , & à cette émergence en M une partie s'éparpille encore : quatrième diminution ; & ce qui en reste parvient enfin dans la ligne M N. Voilà donc dans cette goutte autant de réfractions que dans les gouttes du petit arc ; mais il y a , comme vous voyez , deux réflexions au lieu d'une dans ce grand arc. Il se perd donc le double de la lumière dans ce grand arc , où la lumière se réfléchit deux fois ; & il s'en perd la moitié moins dans le petit arc intérieur , où les gouttes n'éprouvent qu'une réflexion. Il est donc clair que l'arc-en-ciel extérieur doit toujours être environ de moitié plus faible en couleur que le petit arc intérieur. Il est aussi démontré , par ce double chemin que font les rayons , qu'ils doivent parvenir à vos yeux dans un sens opposé à celui du premier arc. Car votre œil est placé en O. (*figure 28.*) Dans cette place O , il reçoit les rayons les moins réfrangibles de la première bande extérieure du petit arc , & il doit recevoir les plus réfrangibles de la première bande extérieure de ce second arc ; ces plus réfrangibles sont les violets. Voici donc les deux arcs-en-ciel ici dans leur ordre , en ne mettant que trois couleurs pour éviter la confusion.

Fig. 28.



Il ne reste plus qu'à voir pourquoi ces couleurs sont toujours apperçues sous une figure circulaire. Considérez cette ligne OZ , qui passe par votre œil. Soient conçues se mouvoir ces deux boules toujours à égale distance de votre œil, elles décriront des bases de cônes, (*figure 29.*) dont la pointe sera toujours dans votre œil. Concevez que le rayon de cette



goutte d'eau R , venant à votre œil O , tourne autour de cette ligne OZ , comme autour d'un axe, faisant toujours, par exemple, un angle avec votre œil de quarante-deux degrés deux minutes; il est clair que cette goutte décrira un cercle qui vous paraîtra rouge. Que cette autre goutte V soit conçue tourner de même, faisant toujours un autre angle de quarante degrés dix-sept minutes, elle formera un cercle violet: toutes les gouttes qui seront dans ce plan formeront donc un cercle violet, & les gouttes qui sont dans le plan de la goutte R se-

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Q

ront un cercle rouge. Vous verrez donc cette Iris comme un cercle ; mais vous ne voyez pas tout un cercle ; parce que la terre le coupe ; vous ne voyez qu'un arc , une portion de cercle.

La plupart de ces vérités ne purent encor être apperçues ni par *Antonio de Dominis*, ni par *Descartes* : ils ne pouvaient savoir pourquoi ces différens angles donnaient différentes couleurs ; mais c'était beaucoup d'avoir trouvé l'art. Les finesses de l'art sont rarement dues aux premiers inventeurs. Ne pouvant donc deviner que les couleurs dépendaient de la réfrangibilité des rayons , que chaque rayon contenait en soi une couleur primitive , que la différente attraction de ces rayons faisait leur réfrangibilité , & opérait ces écartemens , qui font les différens angles , *Descartes* s'abandonna à son esprit d'invention pour expliquer les couleurs de l'arc-en-ciel. Il y employa le *tournoyement* imaginaire de ces globules & cette *tendance au tournoyement* ; preuve de génie , mais preuve d'erreur. C'est ainsi que pour expliquer la *systole* & la *diastole* du cœur , il imagina un mouvement & une conformation dans ce viscère , dont tous les anatomistes ont reconnu la fausseté. *Descartes* aurait été le plus grand philosophe de la terre , s'il eût moins inventé.

CHAPITRE DIXIEME.

NOUVELLES DÉCOUVERTES SUR LA CAUSE DES COULEURS*,
 QUI CONFIRMENT LA DOCTRINE PRÉCÉDENTE.
 DÉMONSTRATION, QUE LES COULEURS SONT
 OCCASIONNÉES PAR L'ÉPAISSEUR DES
 PARTIES QUI COMPOSENT LES CORPS,
 SANS QUE LA LUMIÈRE SOIT
 RÉFLÉCHIE DE CES
 PARTIES.

*Connaissance plus approfondie de la formation des couleurs.
 Grandes vérités tirées d'une expérience commune. Expérience
 de Newton. Les couleurs dépendent de l'épaisseur des parties
 des corps, sans que ces parties réfléchissent elles-mêmes la
 lumière. Tous les corps sont transparents. Preuve que les
 couleurs dépendent des épaisseurs, sans que les parties solides
 renvoient en effet la lumière.*

PAR tout ce qui a été dit jusqu'à présent, il résulte donc,
 que toutes les couleurs nous viennent du mélange des sept
 couleurs primordiales que l'arc-en-ciel & le prisme nous font
 voir distinctement.

Les corps les plus propres à réfléchir des rayons rouges,
 & dont les parties absorbent ou laissent passer les autres rayons,
 seront rouges, & ainsi du reste. Cela ne veut pas dire que
 les parties de ces corps réfléchissent en effet les rayons rou-
 ges; mais qu'il y a un pouvoir, une force jusqu'ici inconnue,
 qui réfléchit ces rayons d'auprès des surfaces & du sein des
 pores des corps.

Les couleurs sont donc dans les rayons du soleil, & réjail-
 lissent à nous d'auprès des surfaces, & des pores, & du
 vuide. Cherchons à présent en quoi consiste le pouvoir appa-
 rent des corps de nous réfléchir ces couleurs, ce qui fait
 que l'écarlate paraît rouge, que les prés sont verts, qu'un

Q ij

ciel pur est bleu ; car dire que cela vient de la différence de leurs parties , c'est dire une chose vague qui n'apprend rien du tout.

Un divertissement d'enfant , qui semble n'avoir rien en soi que de méprisable , donne à *Mr. Newton* la première idée de ces nouvelles vérités que nous allons expliquer. Tout doit être pour un philosophe un sujet de méditation , & rien n'est petit à ses yeux. Il s'aperçut que dans ces bouteilles de savon , que font les enfans , les couleurs changent de moment en moment , en comptant du haut de la boule à mesure que l'épaisseur de cette boule diminue , jusqu'à ce qu'enfin la pesanteur de l'eau & du savon qui tombe toujours au fond , rompe l'équilibre de cette sphère légère , & la fasse évapourer. Il en présuma que les couleurs pourraient bien dépendre de l'épaisseur des parties qui composent les surfaces des corps , & pour s'en assurer il fit les expériences suivantes.

Que deux cristaux se touchent en un point : il n'importe qu'ils soient tous deux convexes ; il suffit que le premier le soit , & qu'il soit posé sur l'autre. Qu'on mette de l'eau entre ces deux verres pour rendre plus sensible l'expérience , qui se fait aussi dans l'air : qu'on presse un peu ces verres l'un contre l'autre , une petite tache noire transparente paraît au point du contact des deux verres : de ce point entouré d'un peu d'eau se forme des anneaux colorés dans le même ordre & de la même manière que dans la bouteille de savon : enfin en mesurant le diamètre de ces anneaux & la convexité du verre , *Newton* détermina les différentes épaisseurs des parties d'eau qui donnaient ces différentes couleurs ; il calcula l'épaisseur nécessaire à l'eau pour réfléchir les rayons blancs : Cette épaisseur est d'environ quatre parties d'un pouce divisé en un million , c'est-à-dire , quatre millionnièmes d'un pouce ; le bleu azur & les couleurs tirant sur le violet dépendent d'une épaisseur beaucoup moindre. Ainsi les vapeurs les plus petites qui s'élèvent de la terre , & qui colorent l'air sans nuages , étant d'une très mince surface , produisent ce bleu céleste qui charme la vue.

D'autres expériences aussi fines ont encor appuyé cette découverte , que c'est à l'épaisseur des surfaces que sont atra-

chées les couleurs. Le même corps qui était verd , quand il était un peu épais , est devenu bleu , quand il a été rendu assez mince pour ne réfléchir que les rayons bleus , & pour laisser passer les autres. Ces vérités d'une recherche si délicate , & qui semblaient se dérober à la vue humaine , méritent bien d'être suivies de près ; cette partie de la philosophie est un microscope avec lequel notre esprit découvre des grandeurs infiniment petites.

Tous les corps sont transparens ; il n'y a qu'à les rendre assez minces pour que les rayons ne trouvant qu'une lame , qu'une feuille à traverser , passent à travers cette lame. Ainsi quand l'or en feuilles est exposé à un trou dans une chambre obscure , il renvoie par sa surface des rayons jaunes qui ne peuvent se transmettre à travers sa substance , & il transmet dans la chambre obscure des rayons verts ; de sorte que l'or produit alors une couleur verte ; nouvelle confirmation que les couleurs dépendent des différentes épaisseurs. Une preuve encor plus forte , c'est que dans l'expérience de ce verre convexe-plan , touchant en un point un verre convexe , l'eau n'est pas le seul élément qui dans des épaisseurs diverses donne diverses couleurs : l'air fait le même effet ; seulement les anneaux colorés qu'il produit entre les deux verres , ont plus de diamètre que ceux de l'eau. Il y a donc une proportion secrète établie par la nature entre la force des parties constituantes de tous les corps , & les rayons primitifs , qui colorent les corps ; les lames les plus minces donneront les couleurs les plus faibles ; & pour donner le noir il faudra justement la même épaisseur , ou plutôt la même ténuité , la même mincité , qu'en a la petite partie supérieure de la boule de savon , dans laquelle on apercevait un petit point noir , ou bien la même ténuité qu'en a le point de contact du verre convexe & du verre plat , lequel contact produit aussi une tache noire.

Mais encor une fois , qu'on ne croye pas que les corps renvoient la lumière par leurs parties solides , sur ce que les couleurs dépendent de l'épaisseur des parties. Il y a un pouvoir attaché à cette épaisseur , un pouvoir qui agit auprès de la surface ; mais ce n'est point du tout la surface solide qui repousse , qui réfléchit. Il me semble que le lecteur doit être

venu au point où rien ne doit plus le surprendre ; mais ce qu'il vient de voir mène encor plus loin qu'on ne pense , & tant de singularités ne font , pour ainsi dire , que les frontières d'un nouveau monde.

CHAPITRE ONZIEME.

SUITES DE CES DÉCOUVERTES. ACTION MUTUELLE DES CORPS SUR LA LUMIÈRE.

Expérience très singulière. Conséquences de ces expériences. Action mutuelle des corps sur la lumière. Toute cette théorie de la lumière a rapport avec la théorie de l'univers. La matière a plus de propriétés qu'on ne pense.

LA réflexion de la lumière , son inflexion , sa réfraction , sa réfrangibilité sont connues , l'origine des couleurs est découverte , & l'épaisseur même des corps nécessaire pour occasionner certaines couleurs est déterminée.

C'est une propriété démontrée à l'esprit & aux yeux que les surfaces solides ne font point ce qui réfléchit les rayons. Car si les surfaces solides réfléchissaient en effet , 1. le point , où deux verres convexes se touchent , réfléchirait , & ne serait point obscur. 2. Chaque partie solide qui vous donnerait une seule espèce de rayons , devrait aussi vous renvoyer toutes les espèces de rayons. 3. Les parties solides ne transmettraient point la lumière en un endroit , & ne la réfléchiraient pas en un autre endroit ; car étant toutes solides , toutes réfléchiraient. 4. Si les parties solides réfléchissaient la lumière , il serait impossible de se voir dans un miroir , comme nous l'avons dit ; puisque le miroir étant sillonné & raboteux , il ne pourrait renvoyer la lumière d'une manière régulière. Il est donc indubitable qu'il y a un pouvoir agissant sur les corps sans toucher aux corps , & que ce pouvoir agit entre les corps & la lumière. Enfin , loin que la lumière rebondisse sur les corps mêmes , & revienne à nous , il faut croire que la plus

grande partie des rayons qui va choquer des parties solides, y reste, s'y perd, s'y éteint.

Nous ne pousserons pas plus loin cette introduction sur la lumière; peut-être en avons-nous trop dit dans de simples élémens; mais la plupart de ces vérités étaient alors nouvelles pour bien des lecteurs. Avant que de passer à l'autre partie de la philosophie, souvenons-nous, que la théorie de la lumière a quelque chose de commun avec la théorie de l'univers, dans laquelle nous allons entrer. Cette théorie est, qu'il y a une espèce d'attraction marquée entre les corps & la lumière, comme nous en allons observer une entre tous les globes de notre univers. Ces attractions se manifestent par différens effets; mais c'est toujours une tendance des corps les uns vers les autres, découverte à l'aide de l'expérience & de la géométrie.

Ces découvertes doivent au moins servir à nous rendre extrêmement circonspects dans nos décisions sur la nature & l'essence des choses. Songeons que nous ne connaissons rien du tout que par l'expérience. Sans le toucher nous n'aurions point d'idée de l'étendue des corps: sans les yeux, nous n'aurions pu deviner la lumière: si nous n'avions jamais éprouvé de mouvement, nous n'aurions jamais crû la matière mobile; un très petit nombre de sens que DIEU nous a donnés, sert à nous découvrir un très petit nombre de propriétés de la matière. Le raisonnement supplée aux sens qui nous manquent, & nous apprend encore que la matière a d'autres attributs, comme l'attraction, la gravitation; elle en a probablement beaucoup d'autres qui tiennent à sa nature, & dont peut-être un jour la philosophie donnera quelques idées aux hommes.

Pour moi j'avoue, que plus j'y réfléchis, plus je suis surpris qu'on craigne de reconnaître un nouveau principe, une nouvelle propriété dans la matière. Elle en a peut-être à l'infini; rien ne se ressemble dans la nature. Il est très probable que le Créateur a fait l'eau, le feu, l'air, la terre, les végétaux, les minéraux, les animaux &c. sur des principes & des plans tous différens. Il est étrange qu'on se révolte contre de nouvelles richesses qu'on nous présente;

car n'est-ce pas enrichir l'homme, que de découvrir de nouvelles qualités de la matière dont il est formé?

LETTRE DE L'AUTEUR,

Qui peut servir de dernier chapitre à la théorie de la lumière.

J'Aurais eu l'honneur de vous répondre plus tôt, Monsieur, sans les maladies continuelles, qui exercent plus ma patience que *Newton* n'exerce mon esprit. Je crois, que vos doutes, Monsieur, lui en auraient fait naître. Vous dites, que c'est dommage, qu'il ne se soit pas expliqué plus clairement sur la raison qui fait que la force attractive devient souvent répulsive, & sur la force par laquelle les rayons de lumière sont dardés avec une si prodigieuse célérité; & j'oserais ajouter que c'est dommage, qu'il n'ait pu savoir la cause de ces phénomènes. *Newton*, le premier des hommes, n'était qu'un homme; & les premiers ressorts que la nature emploie ne sont pas à notre portée, quand ils ne sont pas soumis au calcul. On a beau supputer la force des muscles, toutes les mathématiques seront impuissantes à nous apprendre pourquoi ces muscles agissent à l'ordre de notre volonté. Toutes les connaissances que nous avons des planètes ne nous apprendront jamais pourquoi elles tournent de l'occident à l'orient, plutôt qu'au contraire. *Newton*, pour avoir anatomisé la lumière, n'en a pas découvert la nature intime. Il savait bien qu'il y a dans le feu élémentaire des propriétés, qui ne sont point dans les autres éléments.

Il parcourt cent trente millions de lieues en un quart d'heure. Il ne paraît pas tendre vers un centre comme les corps; mais il se répand uniformément & également en tous sens, au contraire des autres éléments. Son attraction vers les objets qu'il touche, & sur la surface desquels il réjaillit, n'a nulle proportion avec la gravitation universelle de la matière.

Il n'est pas même prouvé que les rayons du feu élémentaire ne se pénétrant pas les uns les autres. C'est pourquoi *Newton* frappé de toutes ces singularités, semble toujours
dout,

douter , si la lumière est un corps. Pour moi , Monsieur , si j'ose hasarder mes doutes , je vous avoue , que je ne crois pas impossible , que le feu élémentaire soit un être à part , qui anime la nature , & qui tient le milieu entre les corps , & quelque autre être que nous ne connaissons pas : de même que certaines plantes organisées servent de passage du règne végétal au règne animal. Tout tend à nous faire croire , qu'il y a une chaîne d'êtres qui s'élèvent par degrés. Nous ne connaissons qu'imparfaitement quelques animaux de cette chaîne immense : & nous autres petits hommes , avec nos petits yeux & notre petite cervelle , nous distinguons hardiment toute la nature en matière & esprit , en y comprenant DIEU , & en ne sachant pas d'ailleurs un mot de ce que c'est au fond que l'esprit & la matière. Je vous expose mes doutes , Monsieur , avec la même franchise , que vous m'avez communiqué les vôtres. Je vous félicite de cultiver la philosophie , qui doit nous apprendre à douter sur tout ce qui n'est pas du ressort des mathématiques & de l'expérience , &c.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES IDÉES TOUCHANT LA PESANTEUR ET LES LOIX
DE L'ATTRACTION : QUE LA MATIÈRE SUBTILE,
LES TOURBILLONS ET LE PLEIN
DOIVENT ÊTRE REJETTÉS.

Attraction. Expérience qui démontre le vuide & les effets de la gravitation. La pesanteur agit en raison des masses. D'où vient ce pouvoir de pesanteur. Il ne peut venir d'une prétendue matière subtile. Pourquoi un corps pèse plus qu'un autre. Le système de Descartes ne peut en rendre raison.

UN lecteur sage, qui aura vu avec attention ces merveilles de la lumière, convaincu par l'expérience qu'aucune impulsion connue ne les opère, sera sans doute impatient d'observer cette puissance nouvelle dont nous avons parlé sous le nom d'*attraction*, qui agit sur tous les autres corps plus sensiblement & d'une autre façon que le corps sur la lumière. Que les noms encor une fois ne nous effarouchent point ; examinons simplement les faits.

Je me servirai toujours indifféremment des termes d'*attraction* & de *gravitation* en parlant des corps, soit qu'ils tendent sensiblement les uns vers les autres, soit qu'ils tournent dans des orbes immenses autour d'un centre commun, soit qu'ils tombent sur la terre, soit qu'ils s'unissent pour composer des corps solides, soit qu'ils s'arrondissent en gouttes pour former des liquides. Entrons en matière.

Tous les corps connus pèsent, & il y a longtems que la légèreté absolue a été comptée parmi les erreurs reconnues d'*Aristote* & de ses sectateurs.

Depuis que la fameuse machine pneumatique a été inventée, on a été plus à portée de connaître la pesanteur des corps ;

car lorsqu'ils tombent dans l'air, les parties de l'air retardent sensiblement la chute de ceux qui ont beaucoup de surface & peu de volume ; mais dans cette machine privée d'air, les corps abandonnés à la force, quelle qu'elle soit, qui les précipite sans obstacle, tombent selon tout leur poids.

La machine pneumatique inventée par *Otto Guericke*, fut bientôt perfectionnée par *Boyle* ; on fit ensuite des récipients de verre beaucoup plus longs, qui furent entièrement purgés d'air. Dans un de ces longs récipients composé de quatre tubes, le tout ensemble ayant huit pieds de hauteur, on suspendit en haut, par un ressort, des pièces d'or, des morceaux de papier, des plumes ; il s'agissait de savoir ce qui arriverait, quand on détendrait le ressort. Les bons philosophes prévoyaient, que tout cela tomberait en même tems : le plus grand nombre assurait, que les corps les plus massifs tomberaient bien plus vite que les autres : ce grand nombre, qui se trompe presque toujours, fut bien étonné, quand il vit, dans toutes les expériences, l'or, le plomb, le papier & la plume tomber également vite, & arriver au fond du récipient en même tems.

Ceux qui tenaient encor pour le *Plein de Descartes*, pour les prétendus effets de la matière subtile, ne pouvaient rendre aucune bonne raison de ce fait ; car les faits étaient leurs écueils. Si tout était plein, quand on leur accorderait qu'il pût y avoir alors du mouvement, (ce qui est absolument impossible) au moins cette prétendue matière subtile remplirait exactement tout le récipient : elle y ferait en aussi grande quantité que de l'eau ou du mercure, qu'on y aurait mis : elle s'opposerait au moins à cette descente si rapide des corps : elle résisterait à ce large morceau de papier, selon la surface de ce papier, & laisserait tomber la balle d'or ou de plomb beaucoup plus vite. Mais ces chûtes se font au même instant ; donc il n'y a rien dans le récipient qui résiste ; donc cette prétendue matière subtile ne peut faire aucun effet sensible dans ce récipient ; donc il y a une autre force, qui fait la pesanteur. En vain dirait-on, qu'il est possible qu'il reste une matière subtile dans ce récipient, puisque la lumière le pénètre ; il y a bien de la différence. La lumière qui est dans ce vase de verre, n'en occupe certainement par la cent millième

partie ; mais selon les cartésiens , il faut que leur matière imaginaire remplisse bien plus exactement le récipient , que si je le supposais rempli d'or ; car il y a beaucoup de vuide dans l'or , & ils n'en admettent point dans leur matière subtile.

Or par cette expérience la pièce d'or , qui pèse cent mille fois plus que le morceau de papier , est descendue aussi vite que le papier ; donc la force qui l'a fait descendre , a agi cent mille fois plus sur lui que sur le papier ; de même qu'il faudra cent fois plus de force à mon bras pour remuer cent livres , que pour remuer une livre ; donc cette puissance qui opère la gravitation , agit en raison directe de la masse des corps. Elle agit en effet tellement selon la masse des corps , non selon les surfaces , qu'un morceau d'or réduit en poudre descend dans la machine pneumatique aussi vite que la même quantité d'or étendue en feuille. La figure des corps ne change ici en rien leur gravité ; ce pouvoir de gravitation agit donc sur la nature interne des corps , & non en raison des superficies.

On n'a jamais pu répondre à ces vérités pressantes , que par une supposition aussi chimérique que les tourbillons. On suppose que la matière subtile prétendue , qui remplit tout le récipient , ne pèse point. Etrange idée , qui devient absurde ici. Car il ne s'agit pas dans le cas présent d'une matière qui ne pèse pas , mais d'une matière qui ne résiste pas. Toute matière résiste par sa force d'inertie. Donc si le récipient était plein , la matière quelconque qui le remplirait résisterait infiniment ; cela paraît démontré en rigueur.

Ce pouvoir ne réside point dans la prétendue matière subtile , dont nous parlerons au chapitre suivant ; cette matière ferait un fluide. Tout fluide agit sur les solides en raison de leurs superficies ; ainsi le vaisseau présentant moins de surface par sa proue , fend la mer qui résisterait à ses flancs. Or quand la superficie d'un corps est le carré de son diamètre , la solidité de ce corps est le cube de ce même diamètre : le même pouvoir ne peut agir à la fois en raison du cube & du carré ; donc la pesanteur , la gravitation n'est point l'effet de ce fluide. De plus , il est impossible que cette prétendue matière subtile ait d'un côté assez de force pour précipiter un corps de cinquante-quatre mille pieds de haut en une minute , (car telle

est la chute des corps) & que de l'autre elle soit assez impuissante , pour ne pouvoir empêcher le pendule du bois le plus léger de remonter de vibration en vibration dans la machine pneumatique , dont cette matière imaginaire est supposée remplir exactement tout l'espace. Je ne craindrai donc point d'affirmer , que , si l'on découvrait jamais une impulsion , qui fût la cause de la pesanteur des corps vers un centre , en un mot la cause de la gravitation , de l'attraction universelle , cette impulsion serait d'une toute autre nature que celle qui nous est connue.

Voilà donc une première vérité déjà indiquée ailleurs , & prouvée ici : il y a un pouvoir qui fait graviter tous les corps en raison directe de leur masse.

Si l'on cherche actuellement , pourquoi un corps est plus pesant qu'un autre , on en trouvera aisément l'unique raison : on jugera que ce corps doit avoir plus de masse , plus de matière sous une même étendue ; ainsi l'or pèse plus que le bois , parce qu'il y a dans l'or bien plus de matière & moins de vuide que dans le bois.

Descartes & ses sectateurs (s'il en peut avoir encore) soutiennent qu'un corps est plus pesant qu'un autre sans avoir plus de matière : non contens de cette idée , ils la soutiennent par une autre aussi peu vraie ; ils admettent un grand tourbillon de matière subtile autour de notre globe ; & c'est ce grand tourbillon , disent-ils , qui en circulant chasse tous les corps vers le centre de la terre , & leur fait éprouver ce que nous appellons *pesanteur*. Il est vrai , qu'ils n'ont donné aucune preuve de cette assertion : il n'y a pas la moindre expérience , pas la moindre analogie dans les choses que nous connaissons un peu , qui puisse fonder une présomption légère en faveur de ce tourbillon de matière subtile ; ainsi de cela seul que ce système est une pure hypothèse , il doit être rejeté. C'est cependant par cela seul qu'il a été accrédité. On concevait ce tourbillon sans effort ; on donnait une explication vague des choses en prononçant ce mot de matière subtile : & quand les philosophes sentaient les contradictions & les absurdités attachées à ce roman philosophique , ils songeaient à le corriger plutôt qu'à l'abandonner.

Huyghens & tant d'autres y ont fait mille corrections, dont ils avoient eux-mêmes l'insuffisance ; mais que mettrons-nous à la place des tourbillons & de la matière subtile ? Ce raisonnement trop ordinaire est celui qui affermit le plus les hommes dans l'erreur & dans le mauvais parti. Il faut abandonner ce que l'on voit faux & insoutenable, aussi-bien quand on n'a rien à lui substituer, que quand on aurait les démonstrations d'*Euclide* à mettre à la place. Une erreur n'est ni plus ni moins erreur, soit qu'on la remplace ou non par des vérités ; devrais-je admettre l'horreur du vuide dans une pompe, parce que je ne saurais pas encor par quel mécanisme l'eau monte dans cette pompe ?

Commençons donc, avant que d'aller plus loin, par prouver que les tourbillons de matière subtile n'existent pas ; que le *Plein* n'est pas moins chimérique ; qu'ainsi tout ce système, fondé sur ces imaginations, n'est qu'un roman ingénieux sans vraisemblance. Voyons ce que c'est que ces tourbillons imaginaires, & examinons ensuite, si le *Plein* est possible.

CHAPITRE SECOND.

QUE LES TOURBILLONS DE DESCARTES ET LE PLEIN SONT IMPOSSIBLES, ET QUE PAR CONSÉQUENT IL Y A UNE AUTRE CAUSE DE LA PESANTEUR.

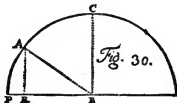
Preuve de l'impossibilité des tourbillons. Preuves contre le plein.

D*Escartes* suppose un amas immense de particules insensibles, qui emporte la terre d'un mouvement rapide d'occident en orient, & qui d'un pôle à l'autre se meut parallèlement à l'équateur ; ce tourbillon qui s'étend au-delà de la lune, & qui entraîne la lune dans son cours, est lui-même enchassé dans un autre tourbillon plus vaste encore, qui touche à un autre tourbillon sans se confondre avec lui &c.

I. Si cela était, le tourbillon qui est supposé se mouvoir autour de la terre d'occident en orient, devrait chasser les

corps sur la terre d'occident en orient : or les corps en tombant décrivent tous une ligne , qui étant prolongée passerait , à-peu-près par le centre de la terre ; donc ce tourbillon n'existe pas.

II. Si les cercles de ce prétendu tourbillon se mouvaient & agissaient parallèlement à l'équateur , tous les corps devraient tomber chacun perpendiculairement sous le cercle de cette matière subtile auquel il répond : un corps en A près du pôle P devrait , selon *Descartes* , tomber en R. Mais il tombe à-peu-près selon la ligne A B , (*figure 30.*) ce qui fait une différence d'environ quatorze cent lieues ; car on peut compter quatorze cent lieues communes de France du point R à l'équateur de la terre B ; donc ce tourbillon n'existe pas.



III. Si pour soutenir ce roman des tourbillons on se plaît encor à supposer qu'un fluide qui tourbillonne ne tourne point sur son axe ; si on imagine qu'il peut tourner dans des cercles qui tous auront pour centre le centre du tourbillon même ; il n'y a qu'à faire l'expérience d'une goutte d'huile , ou d'une grosse bulle d'air enfermée dans une boule de crystal pleine d'eau ; faites tourner la boule sur son axe , vous verrez cette huile ou cet air s'arranger en cylindre au milieu de la boule , & faire un axe d'un pôle à l'autre ; car toute expérience , comme tout raisonnement , ruine les tourbillons.

IV. Si ce tourbillon de matière autour de la terre , & ces autres prétendus tourbillons autour de *Jupiter* & de *Saturne* , &c. existaient , tous ces tourbillons immenses de matière subtile , roulant si rapidement dans les directions différentes , ne pourraient jamais laisser venir à nous , en ligne droite , un rayon

de lumière dardé d'une étoile. Il est prouvé que ces rayons arrivent en très peu de tems par rapport au chemin immense qu'ils font ; donc ces tourbillons n'existent pas.

V. Si ces tourbillons emportaient les planètes d'occident en orient, les comètes qui traversent en tout sens ces espaces d'orient en occident, & du nord au sud, ne les pourraient jamais traverser. Et quand on supposerait que les comètes n'ont point été en effet du nord au sud, ni d'orient en occident, on ne gagnerait rien par cette évafion ; car on fait que quand une comète se trouve dans la région de *Mars*, de *Jupiter*, de *Saturne*, elle va incomparablement plus vite que *Mars*, que *Jupiter*, que *Saturne* ; donc elle ne peut être emportée par la même couche du fluide, qui est supposé emporter ces planètes ; donc ces tourbillons n'existent pas.

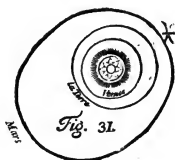
VI. Si ces fluides existaient, une minute suffirait pour détruire tout mouvement dans les astres. *Newton* a démontré que tout corps qui se meut uniformément dans un fluide de même densité, perd la moitié de son mouvement après avoir parcouru trois de ses diamètres. Cela est fans aucune réplique.

VII. Supposé encore, ce qui est impossible, que ces planètes pussent être mues dans ces tourbillons imaginaires, elles ne pourraient se mouvoir que circulairement, puisque ces tourbillons, à égales distances du centre, seraient également denses ; mais les planètes se meuvent dans des ellipses ; donc elles ne peuvent être portées par des tourbillons ; donc &c.

VIII. La terre a son orbite qu'elle parcourt entre celui de *Vénus* & celui de *Mars* : tous ces orbites sont elliptiques, & ont le soleil pour centre : or quand *Mars*, & *Vénus*, & la *Terre*, sont plus près l'un de l'autre, alors la matière du torrent prétendu, qui emporte la terre, ferait beaucoup plus resserrée : cette matière subtile devrait précipiter son cours, comme un fleuve rétréci dans ses bords, ou coulant sous les arches d'un pont : alors ce fluide devrait emporter la terre d'une rapidité bien plus grande qu'en toute autre position ; mais au contraire, c'est dans ce tems-là même que le mouvement de la terre est plus ralenti.

Quand *Mars* paraît dans le signe des poissons, (*figure 31.*) *Mars*, la *Terre* & *Vénus* sont à-peu-près dans cette proximité que

que vous voyez ; alors le soleil paraît retarder de quelques minutes, c'est-à-dire que c'est la terre qui retarde ; il est donc démontré impossible qu'il y ait là un torrent de matière qui emporte les planètes ; donc ce tourbillon n'existe pas.



IX. Parmi des démonstrations plus recherchées, qui anéantissent les tourbillons, nous choisirons celle-ci. Par une des grandes loix de *Kepler*, toute planète décrit des aires égales en tems égaux : par une autre loi non moins sûre, chaque planète fait sa révolution autour du soleil en telle sorte, que si, par exemple, sa moyenne distance au soleil est dix, prenez le cube de ce nombre, ce qui fera mille, & le tems de la révolution de cette planète autour du soleil sera proportionné à la racine quarrée de ce nombre mille. Or s'il y avait des couches de matière qui portassent des planètes, ces couches ne pourraient suivre ces loix ; car il faudrait que les vitesses de ces torrens fussent à la fois réciproquement proportionnelles à leurs distances au soleil, & aux racines quarrées de ces distances ; ce qui est incompatible.

X. Pour comble enfin, tout le monde voit ce qui arriverait à deux fluides circulans l'un vis-à-vis de l'autre. Ils se confondraient nécessairement, & formeraient le cahos au lieu de le débrouiller. Cela seul aurait jetté sur le système cartésien un ridicule qui l'eût accablé, si le goût de la nouveauté, & le peu d'usage où l'on était alors d'examiner, n'avaient prévalu.

Phil. Liétr. Hist. Tom. I.

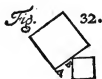
S

138 III. PARTIE, CHAPITRE II.

Il faut prouver à présent que le *Plein*, dans lequel ces tourbillons sont supposés se mouvoir, est aussi impossible que ces tourbillons.

1. Un seul rayon de lumière, qui ne pèse pas, à beaucoup près, la cent millième partie d'un grain, ou plutôt qui ne pèse point du tout, aurait à déranger tout l'univers, s'il avait à s'ouvrir un chemin jusqu'à nous à travers un espace immense, dont chaque point résisterait par lui-même, & par toute la ligne dont il serait pressé.

2. Soient ces deux corps durs A, B, ils se touchent par une surface, & sont supposés entourés d'un fluide qui les presse de tous côtés : or, quand on les sépare, il est clair, que la prétendue matière subtile arrive plus tôt au point A, où on les sépare, qu'au point B. (*figure 32.*) Donc il y a un moment, où B sera vuide ; donc même dans le système de la matière subtile, il y a du vuide, c'est-à-dire de l'espace.



3. S'il n'y avait point de vuide & d'espace, il n'y aurait point de mouvement, même dans le système de *Descartes*. Il suppose que DIEU créa l'univers plein & consistant en petits cubes ; soit donc un nombre donné de cubes représentans l'univers, sans qu'il y ait entre eux le moindre intervalle : il est évident qu'il faut qu'un d'eux sorte de la place qu'il occupait ; car si chacun reste dans sa place, il n'y a point de mouvement, puisque le mouvement consiste à sortir de sa place, à passer d'un point de l'espace dans un autre point de l'espace ; or qui ne voit que l'un de ces cubes ne peut quitter sa place sans la laisser vuide à l'instant qu'il en sort ? car il est clair, que ce cube en tournant sur lui-même doit présenter son angle au cube qui le touche, avant que l'angle soit brisé. Donc alors il y a de l'espace entre ces deux cubes,

donc dans le système de *Descartes* même, il ne peut y avoir de mouvement sans vuide.

4. Si tout était plein, comme le veut *Descartes*, nous éprouverions nous-mêmes en marchant une résistance infinie, au lieu que nous n'éprouvons que celle des fluides dans lesquels nous sommes, par exemple, celle de l'eau, qui nous résiste huit cent soixante fois plus que celle de l'air, celle du mercure qui résiste environ quatorze mille fois plus que l'air; or les résistances des fluides sont comme les quarrés des vitesses; c'est-à-dire, si un homme parcourt dans une tierce un pied d'espace de mercure, qui lui résiste quatorze mille fois plus que l'air, si cet homme dans la seconde tierce a le double de cette vitesse, ce mercure, qui est quatorze mille fois plus dense que l'air, résistera comme le quarré de deux; la résistance sera bientôt infinie; donc si tout était plein, il serait absolument impossible de faire un pas, de respirer, &c.

5. On a voulu éluder la force de cette démonstration; mais on ne peut répondre à une démonstration que par une erreur. On prétend que ce torrent infini de matière subtile, pénétrant tous les pores des corps, ne peut en arrêter le mouvement. On ne fait pas réflexion que tout mobile, qui se meut dans un fluide, éprouve d'autant plus de résistance, qu'il oppose plus de surface à ce fluide: or plus un corps a de trous, plus il a de surface: ainsi la prétendue matière subtile, en choquant tout l'intérieur d'un corps, s'opposerait bien davantage au mouvement de ce corps, qu'en ne touchant que sa superficie extérieure; & cela est encor démontré en rigueur.

6. Dans le *Plein* tous les corps seraient également pesans; il est impossible de concevoir qu'un corps pèse sur moi, me presse, que par sa masse; une livre de poudre d'or pèse autant sur ma main, qu'un morceau d'or d'une livre. En vain les cartésiens répondent que la matière subtile pénétrant les interstices des corps ne pèse point, & qu'il ne faut compter pour pesant que ce qui n'est point matière subtile: cette opinion de *Descartes* n'est chez lui qu'une pure contradiction; car selon lui cette prétendue matière subtile fait seule la pesanteur des

corps, en les repoussant vers la terre; donc elle pèse elle-même sur ces corps; donc, si elle pèse, il n'y a pas plus de raison pourquoi un corps sera plus pesant qu'un autre, puisque tout étant plein, tout aura également de masse, soit solide, soit fluide; donc le *Plein* est une chimère; donc il y a du *vide*; donc rien ne se peut faire dans la nature sans *vide*; donc la pesanteur n'est pas l'effet d'un prétendu tourbillon imaginé dans le *Plein*.

Nous venons de nous appercevoir, par l'expérience, dans la machine pneumatique, qu'il faut qu'il y ait une force qui fasse descendre les corps vers le centre de la terre, c'est-à-dire, qui leur donne la pesanteur, & que cette force doit agir en raison de la masse des corps; il faut maintenant voir, quels sont les effets de cette force; car si nous en découvrons les effets, il est évident qu'elle existe. N'allons donc point d'abord imaginer des causes & faire des hypothèses, c'est le sûr moyen de s'égarer: suivons pas à pas ce qui se passe réellement dans la nature; nous sommes des voyageurs arrivés à l'embouchure d'un fleuve, il faut le remonter avant que d'imaginer où est sa source.

CHAPITRE TROISIEME.

GRAVITATION DEMONTRÉE PAR LA DÉCOUVERTE DE NEWTON.
HISTOIRE DE CETTE DÉCOUVERTE. QUE LA LUNE
PARCOURT SON ORBITE PAR LA FORCE DE
CETTE GRAVITATION.

*Histoire de la découverte de la gravitation. Procédé de Newton.
Théorie tirée de ces découvertes. La même cause qui fait tomber
les corps sur la terre, dirige la lune autour de la terre.*

TOUT corps descend d'environ quinze pieds dans la première seconde, en quelque endroit de l'univers qu'il soit placé. Nous voyons que la chute des corps s'accélère en retom-

bant sur notre globe ; ils tendent tous évidemment en retombant vers le centre de ce globe ; n'y a-t-il point quelque puissance qui les attire vers ce centre ? & cette puissance n'augmente-t-elle pas sa force à mesure que ce centre est plus près ? Déjà *Copernic* avait eu quelque faible lueur de cette idée. *Kepler* l'avait embrassée, mais sans méthode. Le chancelier *Bacon* dit formellement, qu'il est probable qu'il y ait une attraction des corps au centre de la terre, & de ce centre aux corps. Il proposait dans son excellent livre, *Novum Scientiarum Organum*, qu'on fit des expériences avec des pendules sur les plus hautes tours & aux profondeurs les plus grandes ; car, disait-il, si les mêmes pendules font de plus rapides vibrations au fond d'un puits, que sur une tour, il faut conclure que la pesanteur, qui est le principe de ces vibrations, sera beaucoup plus forte au centre de la terre dont ce puits est plus proche. Il essaya aussi de faire descendre des mobiles de différentes élévations, & d'observer, s'ils descendraient de moins de quinze pieds dans la première seconde ; mais il ne parut jamais de variation dans ces expériences, les hauteurs & les profondeurs où on les faisait étant trop petites. On restait donc dans l'incertitude, & l'idée de cette force agissante du centre de la terre demeurait un soupçon vague.

Descartes en eut connaissance : il en parle même en traitant de la pesanteur ; mais les expériences qui devaient éclaircir cette grande question manquaient encore. Le système des tourbillons entraînait ce génie sublime & vaste ; il voulait, en créant son univers, donner la direction de tout à la matière subtile : il la fit la dispensatrice de tout mouvement & de toute pesanteur : petit à petit l'Europe adopta son système, malgré les protestations de *Gassendi*, qui fut moins suivi, parce qu'il était moins hardi.

Un jour en l'année 1666, *Newton* retiré à la campagne, & voyant tomber des fruits d'un arbre, à ce que m'a conté sa nièce (*Madame Conduit*), se laissa aller à une méditation profonde sur la cause qui entraîne ainsi tous les corps dans une ligne, qui, si elle était prolongée, passerait à-peu-près par le centre de la terre. Quelle est, se demandait-il à lui-

même, cette force qui ne peut venir de tous ces tourbillons imaginaires démontrés si faux ? elle agit sur tous les corps à proportion de leurs masses , & non de leurs surfaces ; elle agirait sur le fruit qui vient de tomber de cet arbre , fût-il élevé de trois mille toises , fût-il élevé de dix mille. Si cela est , cette force doit agir de l'endroit où est le globe de la lune , jusqu'au centre de la terre ; s'il est ainsi , ce pouvoir , quel qu'il soit , peut donc être le même que celui qui fait tendre les planètes vers le soleil , & que celui qui fait graviter les satellites de *Jupiter* sur *Jupiter*. Or il est démontré , par toutes les inductions tirées des loix de *Kepler* , que toutes ces planètes secondaires pèsent vers le centre de leurs orbites ; d'autant plus qu'elles en sont plus près , & d'autant moins qu'elles en sont plus éloignées , c'est-à-dire , réciproquement selon le carré de leurs distances. Un corps placé où est la lune qui circule autour de la terre , & un corps placé près de la terre , doivent donc tous deux peser sur la terre précisément suivant cette loi.

Donc pour être assuré si c'est la même cause qui retient les planètes dans leurs orbites , & qui fait tomber ici les corps graves , il ne faut plus que des mesures , il ne faut plus qu'examiner quel espace parcourt un corps grave en tombant sur la terre , en un tems donné , & quel espace parcourrait un corps placé dans la région de la lune en un tems donné. La lune elle-même est ce corps , qui peut être considéré comme tombant réellement de son plus haut point du méridien. Mais ce n'est pas ici une hypothèse qu'on ajuste comme on peut à un système ; ce n'est point un calcul où l'on doive se contenter de l'à-peu-près. Il faut commencer par connaître au juste la distance de la lune à la terre , & pour la connaître il est nécessaire d'avoir la mesure de notre globe.

C'est ainsi que raisonna *Newton* , mais il s'en tint , pour la mesure de la terre , à l'estime fautive des pilotes , qui compaient soixante milles d'Angleterre , c'est-à-dire vingt lieues de France , pour un degré de latitude , au lieu qu'il fallait compter soixante-dix milles. Il y avait à la vérité une mesure de la terre plus juste. *Norwood* mathématicien Anglais avait en 1635 mesuré assez exactement un degré du méridien ; il l'avait trouvé

comme il doit être d'environ soixante & dix milles. Mais cette opération faite trente ans auparavant était ignorée de *Newton*. Les guerres civiles qui avaient affligé l'Angleterre, toujours aussi funestes aux sciences qu'à l'état, avaient enseveli dans l'oubli la seule mesure juste qu'on eût de la terre ; & on s'en tenait à cette estime vague des pilotes. Par ce compte la lune était trop rapprochée de la terre , & les proportions cherchées par *Newton* ne se trouvaient pas avec exactitude. Il ne crut pas qu'il lui fût permis de rien suppléer , & d'accommoder la nature à ses idées ; il voulait accommoder ses idées à la nature : il abandonna donc cette belle découverte, que l'analogue avec les autres astres rendait si vraisemblable, & à laquelle il manquait si peu pour être démontrée ; bonne foi bien rare , & qui seule doit donner un grand poids à ses opinions.

Enfin sur des mesures plus exactes prises en France plusieurs fois , & dont nous parlerons , il trouva la démonstration de sa théorie. Le degré de la terre fut évalué à vingt-cinq de nos lieues ; la lune se trouva à soixante demi-diamètres de la terre , & *Newton* reprit ainsi le fil de sa démonstration.

La pesanteur sur notre globe est en raison réciproque des carrés des distances des corps pesans au centre de la terre ; c'est-à-dire , que le corps qui pèse cent livres à un diamètre de la terre , ne pèsera qu'une seule livre s'il est éloigné de dix diamètres.

La force qui fait la pesanteur ne dépend point des tourbillons de matière subtile, dont l'existence est démontrée fautive. Cette force , quelle qu'elle soit , agit sur tous les corps , non selon leurs surfaces , mais selon leurs masses. Si elle agit à une distance , elle doit agir à toutes les distances ; si elle agit en raison inverse du carré de ces distances , elle doit toujours agir suivant cette proportion sur les corps connus , quand ils ne sont pas au point de contact ; je veux dire , le plus près qu'il est possible d'être , sans être unis. Si , suivant cette proportion , cette force fait parcourir sur notre globe cinquante-quatre mille pieds en soixante secondes , un corps qui sera environ à soixante rayons du centre de la terre , devra en soixante secondes tomber seulement de quinze pieds de Paris ou environ ,

144 *III. PARTIE, CHAPITRE III.*

La lune dans son moyen mouvement est éloignée du centre de la terre d'environ soixante rayons du globe de la terre : or par les mesures prises en France on connaît combien de pieds contient l'orbite que décrit la lune ; on fait par-là que dans son moyen mouvement elle décrit cent quatre-vingt-sept mille neuf cent soixante-un pieds de Paris en une minute. (*figure 33.*) La lune, dans son moyen mouvement, est tombée



de A en B ; elle a donc obéi à la force de projectile , qui la pousse dans la tangente A C ; & à la force , qui la ferait descendre suivant la ligne A D , égale à B C : ôtez la force qui la dirige de A en C , restera une force qui pourra être évaluée par la ligne C B : Cette ligne C B est égale à la ligne A D : mais il est démontré que la courbe A B , valant cent quatre-vingt-sept mille neuf cent soixante-un pieds , la ligne A D , ou C B , en vaudra seulement quinze ; donc , que la lune soit tombée en A , ou en D , c'est ici la même chose ; elle aurait parcouru quinze pieds en une minute de C en B , donc elle aurait parcouru quinze pieds aussi de A en D , en une minute. Mais en parcourant cet espace en une minute , elle fait précisément trois mille six cent fois moins de chemin qu'un mobile n'en ferait ici sur la terre : trois mille six cent est juste le carré de sa distance ; donc la gravitation qui agit ainsi sur tous les corps , agit aussi entre la terre & la lune , précisément dans ce rapport de la raison inverse du carré des distances.

Mais si cette puissance , qui anime les corps , dirige la lune dans son orbite , elle doit aussi diriger la terre dans le sien ; & l'effet qu'elle opère sur la planète de la lune , elle doit l'opérer sur la planète de la terre. Car ce pouvoir est partout le même :
toutes

toutes les autres planètes doivent lui être soumises ; le soleil doit aussi éprouver sa loi : & s'il n'y a aucun mouvement des planètes les unes à l'égard des autres , qui ne soit l'effet nécessaire de cette puissance , il faut avouer alors que toute la nature la démontre ; c'est ce que nous allons observer plus amplement.

CHAPITRE QUATRIÈME.

QUE LA GRAVITATION ET L'ATTRACTION DIRIGENT TOUTES LES PLANÈTES DANS LEUR COURS.

Comment on doit entendre la théorie de la pesanteur chez Descartes. Ce que c'est que la force centrifuge , & la force centripète. Cette démonstration prouve que le soleil est le centre de l'univers , & non la terre. C'est pour les raisons précédentes que nous avons plus d'été que d'hyver.

PResque toute la théorie de la pesanteur chez *Descartes* est fondée sur cette loi de la nature , que tout corps , qui se meut en ligne courbe , tend à s'éloigner de son centre en une ligne droite , qui toucherait la courbe en un point. Telle est la fronde qui s'échappe de la main &c. Tous les corps en tournant avec la terre font ainsi un effort pour s'éloigner du centre ; mais la matière subtile faisant un bien plus grand effort , repousse , disait-on , tous les autres corps.

Il est aisé de voir que ce n'était point à la matière subtile à faire ce plus grand effort , & à s'éloigner du centre du tourbillon prétendu , plutôt que les autres corps ; au contraire c'était sa nature (supposé qu'elle existât) d'aller au centre de son mouvement , & de laisser aller à la circonférence tous les corps qui auraient eu plus de masse. C'est en effet ce qui arrive sur une table qui tourne en rond , lorsque dans un tube pratiqué dans cette table , on a mêlé plusieurs poudres & plusieurs liqueurs de pesanteurs spécifiques différentes ; tout ce qui a plus de masse s'éloigne du centre , tout ce qui a moins

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

T

de masse s'en approche. Telle est la loi de la nature ; & lorsque *Descartes* a fait circuler à la circonférence sa prétendue matière subtile , il a commencé par violer cette loi des forces centrifuges , qu'il posait pour son premier principe. Il a eu beau imaginer que DIEU avait créé des dés tournans les-uns sur les autres : que la raclure de ces dés qui faisait sa matière subtile , s'échappant de tous les côtés , acquérait par-là plus de vitesse : que le centre d'un tourbillon s'encrouait , &c. : il s'en falait bien que ces imaginations rectifiasent cette erreur.

Sans perdre plus de tems à combattre ces êtres de raison , suivons les loix de la mécanique qui opère dans la nature. Un corps qui se meut circulairement , prend à chaque point de la courbe qu'il décrit , une direction qui l'éloignerait du cercle , en lui faisant suivre une ligne droite.

Cela est vrai. Mais il faut prendre garde que ce corps ne s'éloignerait ainsi du centre , que par cet autre grand principe : que tout corps étant indifférent de lui-même au repos & au mouvement , & ayant cette inertie qui est un attribut de la matière , suit nécessairement la ligne dans laquelle il est mù. Or tout corps , qui tourne autour d'un centre , suit à chaque instant une ligne droite infiniment petite , qui deviendrait une droite infiniment longue , s'il ne rencontrait point d'obstacles. Le résultat de ce principe , réduit à sa juste valeur , n'est donc autre chose , sinon qu'un corps qui suit une ligne droite suivra toujours une ligne droite ; donc il faut une autre force pour lui faire décrire une courbe ; donc cette autre force , par laquelle il décrit la courbe , le ferait tomber au centre à chaque instant , en cas que ce mouvement de projectile en ligne droite cessât. A la vérité (*figure 34.*) de moment en moment ce corps irait en A , en B , en C , s'il s'échappait.

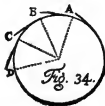


Fig. 34.

Mais aussi de moment en moment il retomberait de A, de B, de C, au centre; parce que son mouvement est composé de deux sortes de mouvemens, du mouvement de projectile en ligne droite, & du mouvement imprimé aussi en ligne droite par la force centripète, force par laquelle il irait au centre. Ainsi de cela même que le corps décrirait ces tangentes, A, B, C, il est démontré qu'il y a un pouvoir qui le retire de ces tangentes à l'instant même qu'il les commence. Il faut donc absolument considérer tout corps se mouvant dans une courbe, comme mû par deux puissances, dont l'une est celle qui ferait parcourir des tangentes, & qu'on nomme la force centrifuge, ou plutôt la force d'inertie, d'inactivité, par laquelle un corps suit toujours une droite s'il n'en est empêché; & l'autre force qui retire le corps vers le centre, laquelle on nomme la force centripète, & qui est la véritable force.

De l'établissement de cette force centripète, il résulte d'abord cette démonstration, que tout mobile qui se meut dans un cercle, ou dans une ellipse, ou dans une courbe quelconque, se meut autour d'un centre auquel il tend. Il suit encore que ce mobile, quelques portions de courbe qu'il parcoure, décrira dans ses plus grands arcs & dans ses plus petits arcs, des aires égales en tems égaux. Si, par exemple, un mobile en une minute borde l'espace A C B (*figure 35.*) qui contiendra cent milles d'aire, il doit border en deux minutes un autre espace B C D de deux cent milles.

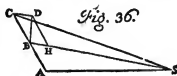


Cette loi inviolablement observée par toutes les planètes, & inconnue à toute l'antiquité, fut découverte il y a près de cent cinquante ans par *Kepler*, qui a mérité le nom de *legislateur* en astronomie, malgré ses erreurs philosophiques. Il ne pouvait savoir encore la raison de cette règle à laquelle

T ij

les corps célestes sont assujettis. L'extrême sagacité de *Kepler* trouva l'effet dont le génie de *Newton* a trouvé la cause.

Je vais donner la substance de la démonstration de *Newton* : elle sera aisément comprise par tout lecteur attentif ; car les hommes ont une géométrie naturelle dans l'esprit , qui leur fait saisir les rapports , quand ils ne sont pas trop compliqués.

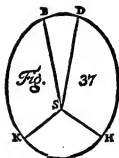


Que le corps A (*figure 36.*) soit mù en B en un espace de tems très petit ; au bout d'un pareil espace , un mouvement également continué (car il n'y a ici nulle accélération) le ferait venir en C ; mais en B , il trouve une force qui le pousse dans la ligne B H S ; il ne suit donc ni ce chemin B H S , ni ce chemin A B C ; tirez ce parallélogramme C D B H , alors le mobile étant mù par la force B C , & par la force B H , s'en va selon la diagonale B D ; or cette ligne B D , & cette ligne B A , conçues infiniment petites , sont les naissances d'une courbe , &c. ; donc ce corps se doit mouvoir dans une courbe.

Il doit border des espaces égaux en tems égaux ; car l'espace du triangle S B A , est égal à l'espace du triangle S B D : ces triangles sont égaux ; donc ces aires sont égales , donc tout corps qui parcourt des aires égales en tems égaux dans une courbe , fait sa révolution autour du centre des forces auquel il tend ; donc les planètes tendent vers le soleil , & non autour de la terre. Car en prenant la terre pour centre , leurs aires sont inégales par rapport aux tems : & en prenant le soleil pour centre , ces aires se trouvent toujours proportionnelles aux tems ; si vous en exceptez les petits dérangemens causés par la gravitation même des planètes.

Pour bien entendre encor ce que c'est que ces aires proportionnelles aux tems , & pour voir d'un coup d'œil l'avan-

tage que vous tirez de cette connaissance , regardez la terre emportée dans son ellipse autour du soleil S son centre. (*figure 37.*) Quand elle va de B en D , elle balaye un aussi grand espace que quand elle parcourt ce grand arc H K : le secteur H K regagne en largeur ce que le secteur B D a



en longueur. Pour faire l'aire de ces secteurs égale en tems égaux , il faut que le corps vers H K aille plus vite que vers B D. Ainsi la terre , & toute planète , se meut plus vite dans son périhélie , qui est la courbe la plus voisine du soleil S , que dans son aphélie , qui est la courbe la plus éloignée de ce même foyer S.

On connaît donc quel est le centre d'une planète , & quelle figure elle décrit dans son orbite , par les aires qu'elle parcourt ; on connaît que toute planète , lorsqu'elle est plus éloignée du centre de son mouvement , gravite moins vers ce centre. Ainsi la terre étant plus près du soleil d'un trentième & plus , c'est-à-dire , de douze cent mille lieues , pendant notre hyver que pendant notre été , est plus attirée aussi en hyver ; ainsi elle va plus vite alors par la raison de sa courbe ; ainsi nous avons huit jours & demi d'été plus que d'hyver , & le soleil paraît dans les signes septentrionaux huit jours & demi de plus que dans les méridionaux. Puis donc que toute planète suit , par rapport au soleil , foyer de son orbite , cette

loi de gravitation, que la lune éprouve par rapport à la terre, & à laquelle tous les corps sont soumis en tombant sur la terre, il est démontré que cette gravitation, cette attraction, agit sur tous les corps que nous connaissons.

Mais une autre puissante démonstration de cette vérité est la loi que suivent respectivement toutes les planètes dans leurs cours & dans leurs distances ; c'est ce qu'il faut bien examiner.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DÉMONSTRATION DES LOIX DE LA GRAVITATION, TIRÉE
DES RÉGLES DE KEPLER ; QU'UNE DE CES LOIX DE
KEPLER DÉMONTRE LE MOUVEMENT DE LA
TERRE.

Grande règle de Kepler. Fausses raisons de cette loi admirable. Raison véritable de cette loi trouvée par Newton. Récapitulation des preuves de la gravitation. Ces découvertes de Kepler & de Newton servent à démontrer que c'est la terre qui tourne autour du soleil. Démonstration du mouvement de la terre tirée des mêmes loix.

Kepler trouva encor cette admirable règle, dont je vais donner un exemple avant que de donner la définition, pour rendre la chose plus sensible & plus aisée.

Jupiter a quatre satellites, qui tournent autour de lui : le plus proche est éloigné de deux diamètres de *Jupiter* & cinq sixièmes, & il fait son tour en quarante-deux heures ; le dernier tourne autour de *Jupiter* en quatre cent deux heures ; je veux savoir à quelle distance ce dernier satellite est du centre de *Jupiter*. Pour y parvenir je fais cette règle. Comme le carré de quarante-deux heures, révolution du premier satellite, est au carré de quatre-cent deux heures, révolution du dernier ; ainsi le cube de deux diamètres & cinq sixièmes est à un quatrième terme. Ce quatrième terme étant trouvé, j'en extrais la racine cube ; cette racine cube se trouve douze & deux

tiers ; ainsi je dis que le quatrième satellite est éloigné du centre de *Jupiter* de douze diamètres de *Jupiter* & deux tiers. Je fais la même règle pour toutes les planètes, qui tournent autour du soleil. Je dis : *Vénus* tourne en deux-cent vingt-quatre jours, & la terre en trois-cent soixante-cinq ; la terre est à trente millions de lieues du soleil, à combien de lieues sera *Vénus* ? Je dis : comme le carré de l'année de la terre est au carré de l'année de *Vénus*, ainsi le cube de la distance moyenne de la terre est à un quatrième terme, dont la racine cubique sera environ vingt-un millions sept cent mille lieues, qui font la distance moyenne de *Vénus* au soleil ; j'en dis autant de la terre & de *Saturne*, &c.

Cette loi est donc, que le carré d'une révolution d'une planète est toujours au carré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est aux cubes des distances des autres au centre commun.

Kepler, qui trouva cette proportion, était bien loin d'en trouver la raison. Moins bon philosophe qu'astronome admirable, il dit, (au quatrième livre de son épitome) que le soleil a une âme, non pas une âme intelligente, *animus*, mais une âme végétante, agissante, *animans* : qu'en tournant sur lui-même il attire à soi les planètes ; mais que les planètes ne tombent pas dans le soleil, parce qu'elles font une révolution sur leur axe. En faisant cette révolution, dit-il, elles présentent au soleil tantôt un côté ami, tantôt un côté ennemi : le côté ami est attiré, & le côté ennemi est repoussé ; ce qui produit le cours annuel des planètes dans les ellipses.

Il faut avouer, pour l'humiliation de la philosophie, que c'est de ce raisonnement si peu philosophique, qu'il avait conclu que le soleil devait tourner sur son axe ; l'erreur le conduisit par hasard à la vérité ; il devina la rotation du soleil sur lui-même plus de quinze ans avant que les yeux de *Galilée* la reconnussent à l'aide des télescopes.

Kepler ajoute dans son même épitome page 495, que la masse du soleil, la masse de tout l'éther, & la masse des sphères des étoiles fixes, sont parfaitement égales ; & que ce sont les trois symboles de la Très-Sainte Trinité.

Le lecteur, qui, en lisant ces élémens, aura vu de si grandes rêveries, à côté de si sublimes vérités, dans un aussi grand-homme que *Kepler*, ne doit point en être surpris; on peut être un génie en fait de calcul & d'observations, & se servir mal quelquefois de sa raison pour le reste; il y a tels esprits qui ont besoin de s'appuyer sur la géométrie, & qui tombent quand ils veulent marcher seuls. Il n'est donc pas étonnant, que *Kepler*, en découvrant ces loix de l'astronomie, n'ait pas connu la raison de ces loix.

Cette raison est, que la force centripète est précisément en proportion inverse du carré de la distance du centre du mouvement, vers lequel ces forces sont dirigées; c'est ce qu'il faut suivre attentivement. Il faut bien entendre, qu'en un mot cette loi de la gravitation est telle, que tout corps qui approche trois fois plus du centre de son mouvement, gravite neuf fois davantage: que s'il s'éloigne trois fois plus, il gravitera neuf fois moins; & que s'il s'éloigne cent fois plus, il gravitera dix mille fois moins. Un corps se mouvant circulairement autour d'un centre, pèse donc en raison inverse du carré de sa distance actuelle au centre, comme aussi en raison directe de sa masse; or il est démontré que c'est la gravitation qui le fait tourner autour de ce centre, puisque sans cette gravitation il s'en éloignerait en décrivant une tangente. Cette gravitation agira donc plus fortement sur un mobile, qui tournera plus vite autour de ce centre; & plus ce mobile sera éloigné, plus il tournera lentement, car alors il pèsera bien moins.

Voilà donc cette loi de la gravitation, en raison du carré des distances, démontrée:

1°. Par l'orbite que décrit la lune, & par son éloignement de la terre son centre:

2°. Par le chemin de chaque planète autour du soleil dans une ellipse:

3°. Par la comparaison des distances & des révolutions de toutes les planètes autour de leur centre commun.

Il ne sera pas inutile de remarquer, que cette même règle de *Kepler*, qui sert à confirmer la découverte de *Newton* touchant la gravitation, confirme aussi le système de *Copernic* sur le mouvement de la terre. On peut dire, que *Kepler*,
par

par cette seule règle , a démontré ce qu'on avait trouvé avant lui , & a ouvert le chemin aux vérités qu'on devait découvrir un jour.

Car d'un côté , il est démontré , que si la loi des forces centripètes n'avait pas lieu , la règle de *Kepler* serait impossible ; de l'autre , il est démontré , que suivant cette même règle , si le soleil tournait autour de la terre , il faudrait dire : Comme la révolution de la lune autour de la terre en un mois , est à la révolution prétendue du soleil autour de la terre en un an , ainsi la racine quarrée du cube de la distance de la lune à la terre , est à la racine quarrée du cube de la distance du soleil à la terre. Par ce calcul on trouverait que le soleil n'est qu'à cinq cent dix mille lieues de nous ; mais il est prouvé , qu'il en est au moins à environ trente millions de lieues ; ainsi donc le mouvement de la terre a été démontré en rigueur par *Kepler*. Voici encor une démonstration bien simple tirée des mêmes théorèmes.

Si la terre était le centre du mouvement du soleil , comme elle l'est du mouvement de la lune , la révolution du soleil serait de quatre cent soixante-quinze ans , au lieu d'une année ; car l'éloignement moyen où le soleil est de la terre , est à l'éloignement moyen où la lune est de la terre , comme trois cent trente-sept est à un ; or le cube de la distance de la lune est un ; le cube de la distance du soleil trente-huit millions deux cent soixante-douze mille sept cent cinquante-trois : achevez la règle , & dites : Comme le cube un est à ce nombre cube trente-huit millions deux cent soixante-douze mille sept cent cinquante-trois , ainsi le quarré de vingt-huit , qui est la révolution périodique de la lune , est à un quatrième nombre : vous trouverez que le soleil mettrait quatre cent soixante-quinze ans , au lieu d'une année , à tourner autour de la terre. Il est donc démontré que c'est la terre qui tourne.

Il semble d'autant plus à propos de placer ici ces démonstrations , qu'il y a encor des hommes destinés à instruire les autres en Italie , en Espagne , & même en France , qui doutent , ou qui affectent de douter du mouvement de la terre.

Il est donc prouvé , par la loi de *Kepler* & par celle de
Phil. Littér. Hist. Tom. I. V

Newton, que chaque planète grave vers le soleil, centre de l'orbite qu'elles décrivent. Ces loix s'accomplissent dans les satellites de *Jupiter* par rapport à *Jupiter*, leur centre ; dans les lunes de *Saturne* par rapport à *Saturne* ; dans la nôtre par rapport à nous : toutes ces planètes secondaires, qui roulent autour de leur planète centrale, gravitent aussi avec leur planète centrale vers le soleil ; ainsi la lune, entraînée autour de la terre par la force centripète, est en même tems attirée par le soleil, autour duquel elle fait aussi sa révolution. Il n'y a aucune variété dans le cours de la lune, dans ses distances de la terre, dans la figure de son orbite, tantôt approchant de l'ellipse, tantôt du cercle, &c. qui ne soit une suite de la gravitation, en raison des changemens de sa distance à la terre, & de sa distance au soleil.

Si elle ne parcourt pas exactement dans son orbite des aires égales en tems égaux, *Mr. Newton* a calculé tous les cas, où cette inégalité se trouve : tous dépendent de l'attraction du soleil ; il attire ces deux globes en raison directe de leurs masses, & en raison inverse du carré de leurs distances. Nous allons voir que la moindre variation de la lune est un effet nécessaire de ces pouvoirs combinés.

CHAPITRE SIXIEME.

NOUVELLES PREUVES DE L'ATTRACTION : QUE LES INÉGALITÉS
DU MOUVEMENT DE L'ORBITE DE LA LUNE SONT
NECESSAIREMENT LES EFFETS DE L'ATTRACTION.

Exemple en preuve. Inégalités du cours de la lune , toutes causées par l'attraction. Déduction de ces vérités. La gravitation n'est point l'effet du cours des astres , mais leur cours est l'effet de la gravitation. Cette gravitation , cette attraction peut être un premier principe établi dans la nature.

LA lune n'a qu'un seul mouvement égal ; c'est sa rotation autour d'elle-même sur son axe , & c'est le seul dont nous ne nous appercevons pas : c'est ce mouvement qui nous présente toujours à-peu-près le même disque de la lune ; de sorte qu'en tournant réellement sur elle-même , elle paraît ne point tourner du tout , & avoir seulement un petit mouvement de balancement , de vibration , qu'elle n'a point , & que toute l'antiquité lui attribuait. Tous ses autres mouvemens autour de la terre sont inégaux , & doivent l'être si la règle de la gravitation est vraie. La lune dans son cours d'un mois est nécessairement plus près du soleil dans un certain point , & dans un certain tems de son cours ; or dans ce point & dans ce tems , sa masse demeure la même ; sa distance étant seulement changée , l'attraction du soleil doit changer en raison renversée du quarré de cette distance : le cours de la lune doit donc changer , elle doit donc aller plus vite en certain tems que l'attraction seule de la terre ne la ferait aller ; or par l'attraction de la terre elle doit parcourir des aires égales en tems égaux , comme vous l'avez déjà observé au chapitre quatrième.

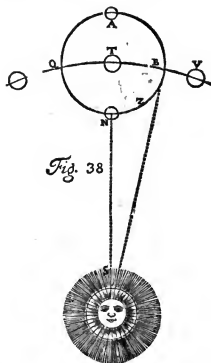
On ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle sagacité *Newton* a démêlé toutes ces inégalités , & réglé la marche de cette

V ij

planète, qui s'était dérobée à toutes les recherches des astronomes ; c'est là surtout qu'on peut dire :

Nec propius fas est mortali attingere Divos.

Entre les exemples qu'on peut choisir, prenons celui-ci : Soit A, la lune : (figure 38.) A, B, N, Q, l'orbite de la lune : S, le soleil : B, l'endroit où la lune se trouve dans son



dernier quartier. Elle est alors manifestement à la même distance du soleil qu'est la terre. La différence de l'obliquité de

la ligne de direction de la lune au soleil étant comptée pour rien, la gravitation de la terre & de la lune vers le soleil est donc la même. Cependant la terre avance dans sa route annuelle de T en V, & la lune dans son cours d'un mois avance en Z : or en Z, il est manifeste qu'elle est plus attirée par le soleil S, dont elle se trouve plus proche que la terre ; son mouvement sera donc accéléré de Z vers N ; l'orbite qu'elle décrit sera donc changée ; mais comment sera-t-elle changée ? en s'applatissant un peu, en devenant plus approchante d'une droite depuis Z vers N ; ainsi donc de moment en moment la gravitation change le cours & la forme de l'ellipse, dans laquelle se meut cette planète. Par la même raison la lune doit retarder son cours, & changer encor la figure de l'orbite qu'elle décrit, lorsqu'elle repasse de la conjonction N, à son premier quartier Q ; car puisque dans son dernier quartier elle accélérerait son cours en applatissant sa courbe vers sa conjonction N, elle doit retarder ce même cours, en remontant de la conjonction vers son premier quartier. Mais lorsque la lune remonte de ce premier quartier vers son plein A, elle est alors plus loin du soleil qui l'attire d'autant moins, elle gravite plus vers la terre. Alors la lune accélérant son mouvement, la courbe qu'elle décrit s'applatit encor un peu comme dans la conjonction ; & c'est là l'unique raison pour laquelle la lune est plus loin de nous dans ses quartiers, que dans sa conjonction & dans son opposition. La courbe qu'elle décrit est une espèce d'ovale approchant du cercle.

Ainsi donc le soleil, dont elle s'approche ou s'éloigne à chaque instant, doit à chaque instant varier le cours de cette planète.

Elle a son apogée & son périgée, sa plus grande & sa plus petite distance de la terre ; mais les points, les places de cet apogée & de ce périgée, doivent changer. Elle a ses nœuds, c'est-à-dire, les points où l'orbite qu'elle parcourt rencontre précisément l'orbite de la terre ; mais ces nœuds, ces points d'intersection, doivent toujours changer aussi. Elle a son équateur incliné à l'équateur de la terre ; mais cet équateur, tantôt plus, tantôt moins attiré, doit changer son inclinaison.

Elle fuit la terre malgré toutes ces variétés ; elle l'accom-

pagne dans sa course annuelle ; mais la terre dans cette course se trouve d'un million de lieues plus voisine du soleil en hyver qu'en été. Qu'arrive-t-il alors indépendamment de toutes ces autres variations ? L'attraction de la terre agit plus pleinement sur la lune en été : alors la lune achève son cours d'un mois un peu plus vite ; mais en hyver , au contraire , la terre elle-même plus attirée par le soleil , & allant plus rapidement qu'en été , laisse ralentir le cours de la lune : & les mois d'hyver de la lune sont un peu plus longs que les mois d'été. Ce peu que nous en disons suffira pour donner une idée générale de ces changemens.

Si quelqu'un faisait ici la difficulté que j'ai entendu proposer quelquefois , comment la lune étant plus attirée par le soleil , ne tombe pas alors dans cet astre ? il n'a d'abord qu'à considérer que la force de gravitation qui dirige la lune autour de la terre , est seulement diminuée ici par l'action du soleil.

De ces inégalités du cours de la lune , causées par l'attraction , vous conclurrez avec raison , que deux planètes quelconques , assez voisines , assez grosses pour agir l'une sur l'autre sensiblement , ne pourront jamais tourner dans des cercles autour du soleil , ni même dans des ellipses absolument régulières. Ainsi les courbes que décrivent *Jupiter* & *Saturne* , éprouvent , par exemple , des variations sensibles , quand ces astres sont en conjonction : quand , étant le plus près l'un de l'autre qu'il est possible , & le plus loin du soleil , leur action mutuelle augmente , & celle du soleil sur eux diminue.

Cette gravitation augmentée & affaiblie selon les distances , assignait donc nécessairement une figure elliptique irrégulière au chemin de la plupart des planètes ; ainsi la loi de la gravitation n'est point l'effet du cours des astres , mais l'orbite qu'ils décrivent est l'effet de la gravitation. Si cette gravitation n'était pas comme elle est en raison inverse des quarrés des distances , l'univers ne pourrait subsister dans l'ordre où il est.

Si les satellites de *Jupiter* & de *Saturne* font leur révolution dans des courbes , qui sont plus approchantes du cercle , c'est qu'étant très proches des grosses planètes , qui sont leur centre ,

& très loin du soleil, l'action du soleil ne peut changer le cours de ces satellites, comme elle change le cours de notre lune ; il est donc prouvé que la gravitation, dont le nom seul semblerait un si étrange paradoxe, est une loi nécessaire dans la constitution du monde ; tant ce qui est peu vraisemblable est vrai quelquefois.

Il n'y a pas à présent de bon physicien, qui ne reconnoisse & la règle de *Kepler*, & la nécessité d'admettre une gravitation telle que *Newton* l'a prouvée ; mais il y a encor des philosophes, attachés à leurs tourbillons de matière subtile, qui voudraient concilier ces tourbillons imaginaires avec ces vérités démontrées. Nous avons déjà vu combien ces tourbillons sont inadmissibles ; mais cette gravitation même ne fournit-elle pas une nouvelle démonstration contr'eux ? Car supposé que ces tourbillons existassent, ils ne pourraient tourner autour d'un centre que par les loix de cette gravitation même ; il faudrait donc recourir à cette gravitation, comme à la cause de ces tourbillons : & non pas aux tourbillons prétendus, comme à la cause de la gravitation.

Si étant forcé enfin d'abandonner ces tourbillons imaginaires, on se réduit à dire, que cette gravitation, cette attraction, dépend de quelqu'autre cause connue, de quelqu'autre propriété secrète de la matière, cela peut être sans doute ; mais cette autre propriété sera elle-même l'effet d'une autre propriété, ou bien sera une cause primordiale, un principe établi par l'auteur de la nature ; or pourquoi l'attraction de la matière ne sera-t-elle pas elle-même ce premier principe ? *Newton*, à la fin de son optique, dit, que peut-être cette attraction est l'effet d'un esprit extrêmement élastique & rare répandu dans la nature ; mais alors d'où viendrait cette élasticité ? ne serait-elle pas aussi difficile à comprendre que la gravitation, l'attraction, la force centripète ? Cette force m'est démontrée ; cet esprit élastique est à peine soupçonné ; je m'en tiens là ; & je ne puis admettre un principe dont je n'ai pas la moindre preuve, pour expliquer une chose vraie & incompréhensible, dont toute la nature me démontre l'existence.

CHAPITRE SEPTIEME.

NOUVELLES PREUVES ET NOUVEAUX EFFETS DE LA
GRAVITATION : QUE CE POUVOIR EST DANS CHAQUE
PARTIE DE LA MATIÈRE : DÉCOUVERTES
DÉPENDANTES DE CE PRINCIPE.

*Remarque générale & importante sur le principe de l'attraction.
La gravitation, l'attraction est dans toutes les parties de la
matière également. Calcul hardi & admirable de Newton.*

REcueillons de toutes ces notions , que la force centripète, l'attraction, la gravitation, est le principe indubitable & du cours des planètes, & de la chute de tous les corps, & de cette pesanteur que nous éprouvons dans les corps. Cette force centripète fait graviter le soleil vers le centre des planètes, comme les planètes gravitent vers le soleil, & attire la terre vers la lune, comme la lune vers la terre. Une des loix primitives du mouvement est encor une nouvelle démonstration de cette vérité : cette loi est que la réaction est égale à l'action ; ainsi le soleil gravite sur les planètes, les planètes gravitent sur lui ; & nous verrons au commencement du chapitre suivant en quelle manière cette grande loi s'opère. Or cette gravitation agissant nécessairement *en raison directe de la masse*, & le soleil étant environ quatre cent soixante-quatre fois plus gros que toutes les planètes mises ensemble, (sans compter les satellites de *Jupiter*, & l'anneau & les lunes de *Saturne*) il faut que le soleil soit leur centre de gravitation : ainsi il faut qu'elles tournent toutes autour du soleil.

Remarquons toujours soigneusement, que, quand nous disons que le pouvoir de gravitation agit *en raison directe des masses*, nous entendons toujours que ce pouvoir de la gravitation agit d'autant plus sur un corps, que ce corps a plus de parties ; & nous l'avons démontré en faisant voir qu'un brin de paille descend aussi vite dans la machine purgée d'air, qu'une livre d'or. Nous avons dit, (en faisant abstraction de la

la petite résistance de l'air) qu'une balle de plomb, par exemple, tombe de quinze pieds sur la terre en une seconde; nous avons démontré, que cette même balle tomberait de quinze pieds en une minute, si elle était à soixante rayons de la terre comme est la lune; donc le pouvoir de la terre sur la lune est au pouvoir qu'elle aurait sur une balle de plomb transportée à l'élévation de la lune, comme le corps solide de la lune serait avec le corps solide de cette petite balle. C'est en cette proportion que le soleil agit sur toutes les planètes; il attire *Jupiter & Saturne*, & les satellites de *Jupiter & de Saturne*, en raison directe de la matière solide, qui est dans les satellites de *Jupiter & de Saturne*, & de celle qui est dans *Saturne & dans Jupiter*.

De-là il découle une vérité incontestable, que cette gravitation n'est pas seulement dans la masse totale de chaque planète, mais dans chaque partie de cette masse; & qu'ainsi il n'y a pas un atôme de matière dans l'univers, qui ne soit revêtu de cette propriété.

Nous choisirons ici la manière la plus simple dont *Newton* a démontré, que cette gravitation est également dans chaque atôme. Si toutes les parties d'un globe n'avaient pas également cette propriété, s'il y en avait de plus faibles & de plus fortes, la planète en tournant sur elle-même présenterait nécessairement des côtés plus faibles, & ensuite des côtés plus forts à pareille distance: ainsi les mêmes corps dans toutes les occasions possibles éprouvant tantôt un degré de gravitation, tantôt un autre à pareille distance, la loi de la raison inverse des carrés des distances, & la loi de *Kepler*, seraient toujours interverties; or elles ne le sont pas; donc il n'y a dans toutes les planètes aucune partie moins gravitante qu'une autre. En voici encor une démonstration. S'il y avait des corps en qui cette propriété fût différente, il y aurait des corps qui tomberaient plus lentement & d'autres plus vite dans la machine du vuide: or tous les corps tombent dans le même tems, tous les pendules mêmes font dans l'air de pareilles vibrations à égale longueur; les pendules d'or d'argent, de fer, de bois d'érable, de verre, font leurs vibrations en tems égaux; donc tous les corps ont cette propriété

de la gravitation précisément dans le même degré, c'est-à-dire, précisément comme leurs masses ; de sorte que la gravitation agit comme cent sur cent atômes, & comme dix sur dix atômes.

De vérité en vérité on s'élève insensiblement à des connaissances, qui semblaient être hors de la sphère de l'esprit humain. *Newton* a osé calculer, à l'aide des seules loix de la gravitation, quelle doit être la pesanteur des corps dans d'autres globes que le nôtre : ce que doit peser dans *Saturne*, dans le soleil, le même corps que nous appellons ici une livre ; & comme ces différentes pesanteurs dépendent directement de la masse des globes, il a fallu calculer quelle doit être la masse de ces astres. Qu'on dise après cela que la gravitation, l'attraction, est une qualité occulte : qu'on ose appeler de ce nom une loi universelle, qui conduit à de si étonnantes découvertes.

CHAPITRE HUITIÈME.

THÉORIE DE NOTRE MONDE PLANÉTAIRE.

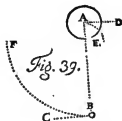
Démonstration du mouvement de la terre autour du soleil, tirée de la gravitation. Grossueur du soleil. Il tourne sur lui-même autour du centre commun du monde planétaire. Il change toujours de place. Sa densité. En quelle proportion les corps tombent sur le soleil. Idée de Newton sur la densité du corps de Mercure. Prédiction de Copernic sur les phases de Vénus.

LE SOLEIL.

LE soleil est au centre de notre monde planétaire, & doit y être nécessairement. Ce n'est pas que le point du milieu du soleil soit précisément le centre de l'univers ; mais ce point central, vers lequel notre univers gravite, est nécessairement dans le corps de cet astre ; & toutes les planètes, ayant reçu une fois le mouvement de projectile, doivent toutes

tourner autour de ce point, qui est dans le soleil. En voici la preuve.

Soient ces deux globes A & B, le plus grand représentant le soleil (*figure 39.*), le plus petit représentant une planète



quelconque. S'ils sont abandonnés l'un & l'autre à la loi de la gravitation, & libres de tout autre mouvement, ils seront attirés en raison directe de leurs masses : ils seront déterminés en ligne perpendiculaire l'un vers l'autre ; & A, plus gros un million de fois que B, se jettera vers lui un million de fois plus vite que le globe B n'ira vers A. Mais qu'ils aient l'un & l'autre un mouvement de projectile en raison de leurs masses, la planète en B C, le soleil en A D, alors la planète obéit à deux mouvemens ; elle suit la ligne B C, & gravite en même tems vers le soleil suivant la ligne B A ; elle parcourra donc la ligne courbe B F ; le soleil de même suivra la ligne A E ; & gravitant l'un vers l'autre, ils tourneront autour d'un centre commun. Mais le soleil surpassant un million de fois la terre en grosseur, & la courbe A E, qu'il décrit, étant un million de fois plus petite que celle que décrit la terre, ce centre commun est nécessairement presque au milieu du soleil.

Il est démontré encor par-là que la terre & les planètes tournent autour de cet astre ; & cette démonstration est d'autant plus belle & plus puissante, qu'elle est indépendante de toute observation, & fondée sur la mécanique primordiale du monde.

Si l'on fait le diamètre du soleil égal à cent diamètres de la terre, & si par conséquent il surpasse un million de fois

X ij

la terre en grosseur, il est quatre cent soixante-quatre fois plus gros que toutes les planètes ensemble, en ne comptant ni les satellites de *Jupiter*, ni l'anneau de *Saturne*. Il gravite vers les planètes, & les fait graviter toutes vers lui; c'est cette gravitation qui les fait circuler en les retirant de la tangente, & l'attraction que le soleil exerce sur elles, surpasse celles qu'elles exercent sur lui, autant qu'il les surpasse en quantité de matière. Ne perdez jamais de vue que cette attraction réciproque n'est autre chose que la loi des mobiles gravitans tous, & tournans tous vers un centre commun.

Le soleil tourne donc sur ce centre commun, c'est-à-dire sur lui-même, en vingt-cinq jours & demi; son point de milieu est toujours un peu éloigné de ce centre commun de gravité, & le corps du soleil s'en éloigne à proportion que plusieurs planètes en conjonctions l'attirent vers elles; mais quand toutes les planètes se trouveraient d'un côté & le soleil d'un autre, le centre commun de gravité du monde planétaire sortirait à peine du soleil, & leurs forces réunies pourraient à peine déranger & remuer le soleil d'un diamètre entier. Il change donc réellement de place à tout moment, à mesure qu'il est plus ou moins attiré par les planètes: & ce petit rapprochement du soleil rétablit le dérangement que les planètes opèrent les unes sur les autres; ainsi le dérangement continuel de cet astre entretient l'ordre de la nature.

Quoiqu'il surpasse un million de fois la terre en grosseur, il n'a pas un million plus de matière. S'il était en effet un million de fois plus solide, plus plein que la terre, l'ordre du monde ne serait pas tel qu'il est: car les révolutions des planètes, & leurs distances à leur centre, dépendent de leur gravitation, & leur gravitation dépend en raison directe de la quantité de la matière du globe où est leur centre; donc si le soleil surpassait à un tel excès notre terre & notre lune en matière solide, ces planètes seraient beaucoup plus attirées, & leurs ellipses très dérangées.

En second lieu, la matière du soleil ne peut être comme sa grosseur; car ce globe étant tout en feu, la raréfaction est nécessairement fort grande, & la matière est d'autant moindre que la raréfaction est plus forte. Par les loix de la

gravitation il paraît que le soleil n'a que deux cent cinquante mille fois plus de matière que la terre ; or le soleil un million plus gros n'étant que le quart d'un million plus matériel , la terre un million de fois plus petite aura donc à proportion quatre fois plus de matière que le soleil , & sera quatre fois plus dense.

Le même corps en ce cas , qui pèse sur la surface de la terre comme une livre , pèserait sur la surface du soleil comme trente-cinq livres ; mais cette proportion est de vingt-quatre à l'unité , parce que la terre n'est pas en effet quatre fois plus dense , & que le diamètre du soleil est ici supposé être cent fois celui de la terre. Le même corps qui tombe ici de quinze pieds dans la première seconde , tombera d'environ quatre cent quinze pieds sur la surface du soleil , toutes choses d'ailleurs égales.

Le soleil perd toujours , selon *Newton* , un peu de sa substance , & serait dans la suite des siècles réduit à rien , si les comètes , qui tombent de tems en tems dans la sphère , ne servaient à réparer ses pertes : car tout s'altère , & tout se répare dans l'univers.

M E R C U R E .

Depuis le soleil jusqu'à onze ou douze millions de nos lieues ou environ , il ne paraît aucun globe. A onze ou douze millions de nos lieues du soleil est *Mercury* dans sa moyenne distance. C'est la plus excentrique de toutes les planètes : elle tourne dans une ellipse qui la met dans son périhélie près d'un tiers plus près que dans son aphélie.

Mercury est à-peu-près vingt-sept fois plus petit que la terre ; il tourne autour du soleil en quatre-vingt-huit jours , ce qui fait son année.

Sa révolution sur lui-même qui fait son jour est inconnue ; on ne peut assigner ni sa pesanteur ni sa densité. On sait seulement que si *Mercury* est précisément une terre comme la nôtre , il faut que la matière de ce globe soit environ huit fois plus dense que la nôtre , pour que tout n'y soit pas dans un degré d'effervescence , qui tuerait en un instant des ani-

maux de notre espèce, & qui ferait évaporer toute matière de la consistance des eaux de notre globe.

Voici la preuve de cette assertion. *Mercury* reçoit environ sept fois plus de lumière que nous, à raison du quarré des distances, parce qu'il est environ deux fois & deux tiers plus près du centre de la lumière & de la chaleur ; donc il est sept fois échauffé, toutes choses égales. Or sur notre terre la grande chaleur de l'été étant augmentée environ sept à huit fois, fait incontinent bouillir l'eau à gros bouillons ; donc il faudrait que tout fût environ sept fois plus dense qu'il n'est, pour résister à sept ou huit fois plus de chaleur que le plus brûlant été n'en donne dans nos climats ; donc *Mercury* doit être au moins sept fois plus dense que notre terre, pour que les mêmes choses qui sont dans notre terre puissent subsister dans le globe de *Mercury*, toutes choses égales. Au reste, si *Mercury* reçoit environ sept fois plus de rayons que notre globe, parce qu'il est environ deux fois & deux tiers plus près du soleil, par la même raison le soleil paraît, de *Mercury*, environ sept fois plus grand, que de notre terre.

V É N U S.

Après *Mercury* est *Vénus*, à vingt-un ou vingt-deux millions de lieues du soleil dans sa distance moyenne ; elle est grosse comme la terre ; son année est de deux cent vingt-quatre jours. On ne fait pas encor ce que c'est que son jour, c'est-à-dire, sa révolution sur elle-même. De très grands astronomes croient ce jour de vingt-cinq heures ; d'autres le croient de vingt-cinq de nos jours. On n'a pas pu encor faire des observations assez sûres, pour savoir de quel côté est l'erreur ; mais cette erreur, en tout cas, ne peut être qu'une méprise des yeux, une erreur d'observation, & non de raisonnement.

L'ellipse que *Vénus* parcourt dans son année, est moins excentrique que celle de *Mercury* ; (*figure 40.*) on peut se former quelque idée du chemin de ces deux planètes autour du soleil par cette figure.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que *Vénus* & *Mercury* ont par rapport à nous des phases différentes, ainsi que la lune. On reprochait autrefois à *Copernic*, que dans

son système ces phases devaient paraître , & on concluait que son système était faux , parce qu'on ne les appercevait pas.



Si *Vénus* & *Mercure* , lui disait-on , tournent autour du soleil , & que nous tournions dans un plus grand cercle , nous devons voir *Mercure* & *Vénus* , tantôt pleins , tantôt en croissant , &c. ; mais c'est ce que nous ne voyons jamais. C'est pourtant ce qui arrive , leur disait *Copernic* , & c'est ce que vous verrez , si vous trouvez jamais un moyen de perfectionner votre vue. L'invention des télescopes , & les observations de *Galilée* , servirent bientôt à accomplir la prédiction de *Copernic*. Au reste , on ne peut rien assigner sur la masse de *Vénus* , & sur la pesanteur des corps dans cette planète.

CHAPITRE NEUVIÈME.

THÉORIE DE LA TERRE : EXAMEN DE SA FIGURE.

JE m'étendrai davantage sur la théorie de la terre. D'abord j'examinerai sa figure , qui résulte nécessairement des loix de l'attraction & de la rotation de ce globe sur son axe. Je ferai voir les mouvemens qu'elle a , & je finirai cette théorie de notre globe par les preuves les plus évidentes de la cause des marées , phénomène inexplicable jusqu'à *Newton* , & devenu le plus beau témoignage des vérités qu'il a enseignées. Je commence par la forme de notre globe.

DE LA FIGURE DE LA TERRE.

Histoire des opinions sur la figure de la terre. Découverte de Richer, & ses suites. Théorie de Huyghens. Celle de Newton. Disputes en France sur la figure de la terre.

Les premiers astronomes en Asie & en Egypte s'aperçurent bientôt, par la projection de l'ombre de la terre dans les éclipses de lune, que la terre est ronde ; les Hébreux, qui étaient de fort mauvais physiciens, l'imaginèrent plate ; ils se figuraient le ciel comme un demi-ceintre couvrant la terre, dont ils ne connaissaient ni la figure, ni la grandeur, mais dont ils espéraient être tôt ou tard les maîtres. Cette imagination d'une terre étroite & plate a longtems prévalu parmi les chrétiens ; chez beaucoup de docteurs au quinzième siècle, il était assez reçu que la terre était plate & longue d'orient en occident, & fort étroite du nord au sud. Un évêque d'Avila, qui écrivit en ce tems-là, traite l'opinion contraire d'hérésie & d'absurdité ; enfin la raison, & le voyage de *Christophe Colomb*, rendirent à la terre son ancienne forme sphérique. Alors on passa d'une extrémité à l'autre ; on crut la terre une sphère parfaite, comme on crut ensuite que les planètes faisaient leurs révolutions dans un vrai cercle.

Cependant dès qu'on commença à bien savoir que notre globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela seul, qu'une forme véritablement ronde ne saurait lui appartenir. Non-seulement la force centrifuge élève considérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures ; mais elles y sont encor élevées d'environ vingt-cinq pieds deux fois par jour par les marées ; il serait donc impossible que les terres vers l'équateur ne fussent perpétuellement inondées ; or elles ne le sont pas ; donc la région de l'équateur est beaucoup plus élevée à proportion que le reste de la terre ; donc la terre est un sphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une sphère parfaite. Cette preuve si simple avait échappé aux plus

plus grands génies , parce qu'un préjugé universel permet rarement l'examen.

On fait qu'en 1672 , *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne , entrepris par l'ordre de *Louis XIV* sous les auspices de *Colbert* le père de tous les arts ; *Richer* , dis-je , parmi beaucoup d'observations , trouva que le pendule de son horloge ne faisait plus ses oscillations , ses vibrations aussi fréquentes que dans la latitude de Paris , & qu'il falait absolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La physique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près si cultivées qu'elles le sont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque si petite en apparence , & que d'une ligne de plus ou de moins , pussent sortir les plus grandes vérités physiques ? On trouva d'abord qu'il falait nécessairement que la pesanteur fût moindre sous l'équateur dans notre latitude , puisque la seule pesanteur fait l'oscillation d'un pendule. Par conséquent puisque la pesanteur des corps est d'autant moins forte que ces corps sont plus éloignés du centre de la terre , il falait absolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre , plus éloignée du centre ; ainsi la terre ne pouvait être une vraie sphère.

Beaucoup de philosophes firent , à propos de ces découvertes , ce que font tous les hommes quand il faut changer son opinion ; on disputa sur l'expérience de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne faisaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur , que parce que la chaleur allongeait ce métal ; mais on vit , que la chaleur du plus brûlant été l'allonge d'une ligne sur trente pieds de longueur ; & il s'agissait ici d'une ligne & un quart , d'une ligne & demie , ou même de deux lignes , sur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après , messieurs *Varin* , *Deshayes* , *Feuille* , *Couplet* , répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il le falut toujours raccourcir , quoique la chaleur fût très souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Y

envoyés au Pérou, qui ont été obligés, vers Quito, sur des montagnes où il gélait, de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes a).

A-peu-près au même tems, les académiciens, qui ont été mesurer un arc, du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut allonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au nord, le nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur; la terre est donc aplatie vers les pôles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la pesanteur devait être moins grande à l'équateur qu'aux régions polaires, & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde aplati aux pôles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près; il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive est partout la même. Il n'avait pas encor vu les découvertes de *Newton*; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles, dans lesquels cette force centrifuge s'exerce, deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité: ainsi sous le pôle même, la force centrifuge qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale, tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé dans cet ouvrage, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les loix de la gravitation combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement

a) Ceci était écrit en 1736.

quelle figure la terre doit avoir. *Newton & Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer, que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne, qui traverse la France; l'illustre *Dominique Cassini* l'avait commencée avec *Monsieur* son fils; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens opposaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise; il avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vint l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire, vers le nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le midi; cette mesure démentait & celle de *Norwood* & la nouvelle théorie de la terre aplatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point, dans son histoire de 1701, à dire que les mesures nouvelles prises en France prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont aplatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire; mais comme la figure de la terre ne faisait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fautive. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés; & le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être allongé, passa pour aplati.

Un ingénieur nommé *Mr. des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pôle à l'autre, est plus long que l'équateur, & dont les pôles sont allongés *b*). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque tems

b) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

après, l'erreur de 1701 fut reconnue ; on se dédit , & la terre fut allongée , par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque ; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le nord. Environ ce tems-là , des mathématiciens , qui faisaient les mêmes opérations à la Chine , furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés , qu'ils pensaient devoir être égaux , & de les trouver , après plusieurs vérifications , plus petits vers le nord que vers le midi. C'était encor une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong , que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encor en France , on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre , que sur un sphéroïde oblong , nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. Mr. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo , plus court de mille trente-sept toises , qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court , qu'il n'eût été sur un sphéroïde à pôles allongés.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés , comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un tems en France la démonstration de *Newton* & d'*Huyghens* ; & on ne douta pas , que les pôles ne fussent d'une figure toute opposée à celle dont on les avait crûs d'abord.

Enfin les nouveaux académiciens , qui allèrent au cercle polaire en 1736 , ayant vu par d'autres mesures , que le degré était dans ces climats beaucoup plus long qu'en France , on douta entr'eux & messieurs *Cassini*. Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle examinèrent encor ce degré mesuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard* , avec ses précautions , avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court , il était fort vraisemblable , qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de *Picard* , qui servait de fondement aux mesures de la méridienne , servait aussi d'ex-

cuse aux erreurs presque inévitables , que de très bons astronomes avaient pu commettre dans ce grand ouvrage. Les académiciens , revenus du pôle , avaient pour eux dans cette dispute la théorie & la pratique. L'une & l'autre furent confirmées par un aveu que fit en 1740 à l'académie le petit-fils de l'illustre *Cassini* , héritier du mérite de son père & de son grand-père. Il venait d'achever la mesure d'un parallèle à l'équateur ; il avoua qu'enfin cette mesure , prise avec tout le soin qu'exigeait la dispute , donnait la terre applatie. Cet aveu courageux doit terminer la querelle honorablement pour tous les partis. On voit par tant de mesures différentes , combien il est aisé de se tromper. L'épaisseur d'un cheveu sur notre planète répond dans le ciel à des millions de lieues. *Newton* était bien plus assuré de l'applatissement du pôle par ses démonstrations , qu'on ne peut l'être de la quantité de cet applatissement avec le secours des meilleurs quarts de cercle.

Au reste la différence de la sphère au sphéroïde ne donne point une circonférence plus grande ou plus petite : car un cercle changé en ovale n'augmente ni ne diminue de superficie. Quant à la différence d'un axe à l'autre , elle n'est pas de sept lieues. Différence immense pour ceux qui prennent parti , mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe terrestre que par les usages utiles qui en résultent. Il n'y a aucun géographe qui pût , dans une carte , faire appercevoir cette différence , ni aucun pilote qui pût jamais savoir , s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère. Mais entre les mesures qui faisaient le sphéroïde oblong , & celles qui le faisaient applati , la différence était d'environ cent lieues ; & alors elle intéressait la navigation.

CHAPITRE DIXIÈME.

DE LA PÉRIODE DE VINGT-CINQ MILLE NEUF CENT VINGT ANNÉES, CAUSÉE PAR L'ATTRACTION.

Mal-entendu général dans le langage de l'astronomie. Histoire de la découverte de cette période. Peu favorable à la chronologie de Newton. Explication donnée par des Grecs. Recherches sur la cause de cette période.

SI la figure de la terre est un effet de la gravitation, de l'attraction, ce principe puissant de la nature est aussi la cause de tous les mouvemens de la terre, dans sa course annuelle. Elle a dans cette course un mouvement, dont la période s'accomplit en près de vingt-six mille ans; c'est cette période qu'on appelle la *précession des équinoxes*; mais pour expliquer ce mouvement & sa cause, il faut reprendre les choses d'un peu plus loin.

Le langage vulgaire en fait d'astronomie, n'est qu'une contre-vérité perpétuelle. On dit que les étoiles font leur révolution sur l'équateur, que le soleil chaque jour tourne avec elles autour de la terre d'orient en occident, que cependant les étoiles, par un autre mouvement opposé au soleil, tournent lentement d'occident en orient; que les planètes sont stationnaires & rétrogrades. Rien de tout cela n'est vrai; on sait, que toutes ces apparences sont causées par le mouvement de la terre. Mais on s'exprime toujours comme si la terre était immobile, & on retient le langage vulgaire, parce que le langage de la vérité démentirait trop nos yeux & les préjugés reçus, plus trompeurs encor que la vue.

Mais jamais les astronomes ne s'expriment d'une manière moins conforme à la vérité, que quand ils disent dans tous les almanachs; *Le soleil entre au printems dans un tel degré du bélier; l'été commence avec le signe du cancer; l'automne avec la balance.* Il y a longtems que tous ces signes ont de nouvelles

places dans le ciel , par rapport à nos saisons ; & il serait tems de changer la manière de parler , qu'il faudra bien changer un jour : car en effet notre printemps commence quand le soleil se lève avec le taureau , notre été avec le lion , notre automne avec le scorpion , notre hyver avec le verseau ; ou pour parler plus exactement , nos saisons commencent quand la terre dans sa route annuelle est dans les signes opposés aux signes qui se lèvent avec le soleil.

Hipparque fut le premier qui chez les Grecs s'aperçut que le soleil ne se levait plus au printemps dans les signes où il s'était levé autrefois. Cet astronome vivait environ soixante ans avant notre ère vulgaire ; une telle découverte faite si tard , & qui devait avoir été faite beaucoup plus tôt , prouve que les Grecs n'avaient pas fait de grands progrès en astronomie. On compte , (mais c'est un seul auteur qui le dit au deuxième siècle ,) qu'au tems du voyage des argonautes l'astronome *Chiron* fixa le commencement du printemps , c'est-à-dire , le point où l'écliptique de la terre coupait l'équateur , au quinzième degré du bélier. Il est constant , que plus de cinq cent années après , *Méton* & *Eudémon* observèrent que le soleil au commencement de l'été entrait dans le huitième degré du cancer , & par conséquent l'équinoxe du printemps n'était plus au quinzième degré du bélier , & le soleil était avancé de sept degrés vers l'orient depuis l'expédition des argonautes. C'est sur ces observations faites cinq cent ans après , par *Méton* & *Eudémon* , un an avant la guerre du Péloponnèse , que *Newton* a fondé en partie son système de la réformation de toute la chronologie ; & c'est sur quoi je ne puis m'empêcher de soumettre ici mes scrupules aux lumières des gens éclairés.

Il me paraît , que si *Méton* & *Eudémon* eussent trouvé une différence aussi palpable , que celle de sept degrés , entre le lieu du soleil au tems de *Chiron* , & celui du tems où ils vivaient , ils n'auraient pu s'empêcher de découvrir cette précession des équinoxes , & la période qui en résulte. Il n'y avait qu'à faire une simple règle de trois , & dire ; Si le soleil avance environ de sept degrés en cinq cent & quelques années , en combien d'années achèvera-t-il le cercle entier ? La période était toute trouvée. Cependant on n'en connut rien jusqu'au

tems d'*Hipparque*. Ce silence me fait croire que *Chiron* n'en avait point tant su que l'on dit ; & que ce n'est qu'après coup que l'on crut qu'il avait fixé l'équinoxe du printems au quinzième degré du bélier. On s'imagina qu'il l'avait fait , parce qu'il l'avait dû faire. *Ptolomée* n'en dit rien dans son *Almageste* : & cette considération pourrait , à mon avis , ébranler un peu la chronologie de *Newton*.

Ce ne fut point par les observations de *Chiron* , mais par celles d'*Aristille* & de *Méton* comparées avec les siennes propres , qu'*Hipparque* commença à soupçonner une vicissitude nouvelle dans le cours du soleil. *Ptolomée* plus de deux cent cinquante ans après *Hipparque* s'assura du fait , mais confusément. On croyait que cette révolution était d'un degré en cent années ; & c'est d'après ce faux calcul que l'on composait la grande année du monde de trente-six mille années. Mais ce mouvement n'est réellement que d'un degré ou environ en soixante & douze ans , & la période n'est que de vingt-cinq mille neuf cent vingt années , selon les supputations les plus reçues. Les Grecs , qui n'avaient point de notion de l'ancien système connu autrefois dans l'Asie & renouvelé par *Copernic* , étaient bien loin de soupçonner que cette période appartenait à la terre. Ils imaginaient je ne fais quel premier mobile , qui entraînait toutes les étoiles , les planètes , & le soleil , en vingt-quatre heures , autour de la terre : ensuite un ciel de cristal , qui tournait lentement en trente - six mille ans d'occident en orient , & qui faisait , je ne fais comment , rétrograder les étoiles malgré ce premier mobile ; toutes les autres planètes , & le soleil lui-même , faisaient leur révolution annuelle , chacun dans son ciel de cristal ; & cela s'appellait de la philosophie. Enfin on reconnut dans le siècle passé que cette précession des équinoxes , cette longue période , ne vient que d'un mouvement de la terre , dont l'équateur d'année en année coupe l'écliptique en des points différens , comme on va l'expliquer.

Avant que d'exposer ce mouvement , & d'en faire voir la cause , qu'il me soit encor permis de rechercher quelle pourrait être la raison de cette période.

Quelque audace qu'il y ait à déterminer les raisons du Créateur ,

teur, on semble du moins excusable d'oser dire qu'on devine l'utilité des autres mouvemens de notre globe.

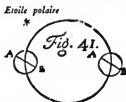
S'il parcourt d'année en année, dans son grand orbe, environ cent quatre-vingt-dix millions de lieues au moins autour du soleil, cette course nous amène les saisons. S'il tourne en vingt-quatre heures sur lui-même, la distribution des jours & des nuits est probablement un des objets de cette rotation ordonnée par le maître de la nature. Il me paraît qu'il y a encor une autre raison nécessaire de ce mouvement journalier, c'est que si la terre ne tournait pas sur elle-même elle n'aurait aucune force centrifuge; toutes ses parties pressées vers le centre, par la force centripète, acquerraient une adhésion, une dureté invincible, qui rendrait notre globe stérile.

En un mot on comprend aisément l'utilité de tous les mouvemens de la terre; mais pour ce mouvement du pôle en vingt-cinq mille neuf cent vingt années, je n'y découvre aucun usage sensible; il arrive de ce mouvement que notre étoile polaire ne sera plus un jour notre étoile polaire, & il est prouvé qu'elle ne l'a pas toujours été; l'équinoxe & les solstices changent; le soleil n'est plus à notre égard dans le bélier à l'équinoxe du printems, quoi qu'en disent tous les almanachs; il est dans le taureau, & avec le tems il sera dans le verseau. Mais qu'importe? ce changement ne produit ni saisons nouvelles, ni distribution nouvelle de chaleur & de lumière; tout reste dans la nature sensiblement égal. Quelle est donc la cause de cette période de vingt-cinq mille neuf cent vingt années, si longue, & en même tems si inutile en apparence?

Dans toutes les machines composées que nous voyons, il y a toujours quelque effet qui par lui-même ne produit pas l'utilité qu'on retire de la machine, mais qui est une suite nécessaire de sa composition; par exemple, dans un moulin à eau, il se perd une grande partie de l'eau qui tombe sur les aubes; cette eau que le mouvement de la roue épargille de tous côtés ne sert en rien à la machine, mais c'est un effet indispensable du mouvement de la roue. Le bruit que fait un marteau n'a rien de commun avec les corps que le mar-

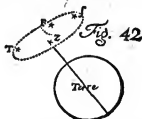
teau façonne sur l'enclume ; mais il est impossible que l'ébranlement de l'enclume n'accompagne pas cette action. La vapeur qui s'exhale d'une liqueur que nous faisons bouillir , en fort nécessairement , sans contribuer en rien à l'usage que nous faisons de cette liqueur ; & celui qui juge que tous ces effets sont nécessaires , quoiqu'ils ne soient souvent d'aucune utilité sensible , en juge bien.

S'il nous est permis de comparer un moment les œuvres de DIEU à nos faibles ouvrages , on peut dire que dans cette machine immense il a arrangé les choses de façon que plusieurs effets s'ensuivent indispensablement , sans être pourtant d'aucune utilité pour nous. Cette période de vingt-cinq mille neuf cent vingt années paraît tout-à-fait dans ce cas ; elle est un effet nécessaire de l'attraction du soleil & de la lune.



Pour se faire une idée nette de ce mouvement périodique de vingt-cinq mille neuf cent vingt ans , concevons d'abord la terre (*figure 41.*) portée annuellement sur son grand axe , A B , parallèle à lui-même autour du soleil. Cet axe porté d'occident en orient , semble toujours dirigé vers cette étoile polaire ; la terre dans la moitié de sa course annuelle , c'est-à-dire , si l'on veut , du printemps à l'automne , a fait environ quatre-vingt-dix-huit millions de lieues ; mais cet espace n'est rien par rapport à l'extrême éloignement de cette étoile , qu'elle regarderait toujours également , si cet axe de la terre était toujours dans le même sens A B , que vous le voyez. Mais cet axe ne persiste pas dans cette position ; & au bout d'un très grand nombre d'années , cet axe conçu sur cette ligne de l'écliptique , n'est plus dans la situation A B. Il ne regarde plus son mouvement de parallélisme ; il n'est plus dirigé vers

cette étoile polaire. Cette différente direction n'est presque rien par rapport à l'immense étendue des cieux ; mais c'est beaucoup par rapport au mouvement de notre pôle.

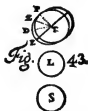


Imaginez donc ce petit globe de la terre faisant sa très petite révolution d'environ cent quatre-vingt-dix-huit millions de lieues, qui n'est qu'un point, dans l'espace immense rempli d'étoiles fixes. Son pôle qui répond à cette étoile polaire en P, (*figure 42.*) au bout de soixante-douze ans sera éloigné d'un degré. Dans six mille cinq cent ans ce pôle regardera l'étoile T, & au bout d'environ treize mille ans répondra à l'étoile qui est en Z ; successivement notre axe de Z ira en f & retournera en P, de façon qu'au bout de vingt-cinq mille neuf cent vingt ans, ou à-peu-près, nous aurons la même étoile polaire qu'aujourd'hui.

Après avoir exposé la figure de cette révolution de notre axe, il sera aisé d'en connaître la raison physique. Souvenons-nous qu'en parlant des inégalités du cours de la lune, *Newton* a démontré qu'elles dépendent toutes de l'attraction du soleil & de la terre combinées ensemble. C'est cette attraction, cette gravitation, qui change continuellement la position de la lune, comme on l'a déjà vu au chapitre VI ; réciproquement l'attraction du soleil & celle de la lune agissant sur la terre, changent continuellement la position de notre globe. Ne perdons pas de vue que la terre est beaucoup plus haute à l'équateur que vers les pôles. Imaginez (*figure 43.*) la terre T, la lune en L, le soleil en S. Si la terre & la lune tournaient toujours dans le plan de l'équateur, il est constant que cette

Z ij

élévation des terres D E, ferait toujours également attirée ; mais quand la terre n'est pas dans les équinoxes, cette partie



élevée, E, par exemple, est attirée par le soleil & par la lune, que je suppose en cette situation. Alors il arrive ce qui doit arriver à une boule, qui chargée inégalement, roulerait sur un plan ; elle vacillerait, elle inclinerait. Concevez cette partie D tombée vers E par l'attraction du soleil ; elle ne peut aller de D en E, qu'en même tems le pôle terrestre P ne change de situation, & n'aille de P en Z ; mais ce pôle ne peut tomber de P en Z, que l'équateur de la terre ne réponde à une autre partie du ciel qu'à celle à qui il répondait auparavant ; ainsi les points de l'équinoxe & du solstice répondent successivement, au bout de soixante-douze ans, à un degré différent dans le ciel ; ainsi l'équinoxe arrivait du tems d'*Hipparque*, autrefois quand le soleil paraissait être dans le premier point du bélier, c'est-à-dire, quand la terre entrait réellement dans la balance, signe opposé au bélier, & ce même équinoxe arrive de nos jours quand le soleil paraît être dans le taureau, c'est-à-dire, quand la terre est dans le scorpion, ligne opposée au taureau. Par-là, toutes les constellations ont changé de place ; le taureau se trouve où était le bélier, les gêmeaux sont où était le taureau.

Cette gravitation, qui est l'unique cause de la révolution de vingt-cinq mille neuf cent vingt ans dans notre globe, est aussi la cause de la révolution lunaire de dix-neuf ans, qu'on appelle *le cycle lunaire*, & de la révolution des apsidés de la lune en neuf ans. Il arrive à la lune, tournant autour de la terre, précisément la même chose qu'à cette élévation de notre

globe vers l'équateur ; de sorte qu'on peut considérer la lune comme si c'était une élévation, un anneau tenant à la terre ; & on peut pareillement considérer cette éminence de l'équateur , comme un anneau de plusieurs lunes.

On sent bien que le soleil doit avoir plus de part que la lune à ce mouvement de la terre , qui fait la précession des équinoxes. L'action du soleil est à celle de la lune en ce cas précisément comme celle de la lune est à celle du soleil dans les marées.

Le lecteur soupçonne sans doute , que puisque les mers se soulèvent à l'équateur , le soleil & la lune , qui agissent sur cet équateur , agissent plus sensiblement sur les marées. Le soleil contribue comme trois à-peu-près à ce mouvement de la précession des équinoxes , & la lune comme un. Dans les marées , au contraire , le soleil n'agit que comme un , & la lune comme trois ; calcul étonnant réservé à notre siècle , & accord parfait des loix de la gravitation que toute la nature conspire à démontrer.

CHAPITRE ONZIÈME.

DU FLUX ET DU REFLUX. QUE CE PHÉNOMÈNE EST UNE
SUITE NÉCESSAIRE DE LA GRAVITATION.

*Les prétendus tourbillons ne peuvent être la cause des marées.
Preuve. La gravitation est la seule cause évidente des marées.*

S I les tourbillons de matière subtile ont jamais eu quelque air de vraisemblance en leur faveur , c'est dans le flux & le reflux de l'océan. Que les eaux s'enfoncent sous les tropiques , quand elles s'élèvent vers les pôles , c'est que l'air , dit-on , les presse sous les tropiques. Mais pourquoi l'air y presse-t-il plus qu'ailleurs ? C'est qu'il est lui-même plus pressé , c'est que le chemin de la matière subtile est rétréci par le passage de la lune. Le comble à cette vraisemblance était encore , que les marées sont plus hautes à la nouvelle & pleine

Z iij

lune qu'aux quadratures , & qu'enfin le retour des marées à chaque méridien suit à-peu-près le retour de la lune à chaque méridien. Ce qui paraît si vraisemblable , est pourtant en effet très impossible. On a déjà fait voir que ce tourbillon de matière subtile ne peut subsister ; mais quand même il existerait malgré toutes les contradictions qui l'anéantissent , il ne pourrait en aucune manière causer les marées.

1°. Dans la supposition de ce prétendu tourbillon de matière subtile , toutes les lignes presseraient vers le centre de notre globe également ; ainsi la lune devrait presser également dans les quartiers , & dans son plein , supposé qu'elle pressât. Ainsi il n'y aurait point de marée.

2°. Par une aussi forte raison , aucun corps entraîné par un fluide quelconque , ne peut certainement presser ce fluide plus que ne ferait un pareil volume de ce fluide ; un corps en équilibre dans l'eau , tient lieu d'un pareil volume d'eau. Qu'on mette dans un vivier cent pieds cubiques d'eau de plus , ou bien cent poissons nageans entre deux eaux , chacun d'un pied cubique ; ou qu'on mette un seul poisson avec quatre-vingt-dix neuf pieds d'eau de plus dans le vivier , cela est absolument égal ; le fond du vivier n'en sera ni plus ni moins chargé dans aucun de ces cas ; ainsi , qu'il y eût une lune au-dessus de nos mers , ou cent lunes , cela est absolument égal dans le système imaginaire des tourbillons & du plein ; aucune de ces lunes ne doit être considérée que comme une égale quantité de matière fluide.



3°. Le flux arrive dans la circonférence de l'océan sous un même méridien en même tems dans les points opposés ; la mer (*figure 44.*) s'enfonce à la fois en A & en B. Or sup-

posé que la lune pût presser le prétendu torrent de matière subtile sur l'océan A, les eaux alors s'élèveraient en B, au lieu de s'enfoncer; car la pesanteur vers le centre dans ce système est l'effet de la prétendue matière subtile. Or ce fluide imaginaire, pressant en A les eaux sur la terre, doit élever les eaux sur lesquelles elle presse moins; or sur quelles eaux pressera-t-elle moins que sur B? Que veut-on dire, quand on prétend que B s'enfonce aussi par le contre-coup? Depuis quand, lorsqu'on frappe sur un côté d'un corps quel qu'il puisse être, enfonce-t-on en dedans le côté opposé? Pressez une vessie assez remplie d'air, s'enfoncera-t-elle aussi à un bout, quand vous l'enfoncerez à l'autre? ne s'élèvera-t-elle pas au contraire par le bout opposé au côté frappé?

4°. Si cette pression chimérique avait lieu, l'air pressé sous les tropiques ne ferait-il pas alors monter le mercure dans le baromètre? Mais au contraire, le mercure est toujours un peu plus bas dans la zone-torride que vers les pôles. Ce qui paraissait si vraisemblable devient donc impossible à l'examen.

La gravitation, ce principe si reconnu, si démontré, cette force si inhérente dans tous les corps, se déploie ici d'une manière bien sensible: elle est la cause évidente de toutes les marées; ceci sera bien facile à comprendre. La terre tourne sur elle-même; les eaux qui l'entourent tournent avec elle; le grand cercle de tout sphéroïde tournant sur son axe est celui qui a le plus de mouvement; la force centrifuge augmente à mesure que ce cercle est grand. Ce cercle A (figure 45.)



éprouve plus de force centrifuge que les cercles B ; les eaux de la mer s'élèvent donc vers l'équateur par cette seule force centrifuge ; & non-seulement les eaux , mais les terres qui sont vers l'équateur , sont élevées aussi nécessairement.

Cette force centrifuge emporterait toutes les parties de la terre & de la mer , si la force centripète son antagoniste ne les attirait vers le centre de la terre ; or toute mer qui est au-delà des tropiques vers les pôles , ayant moins de force centrifuge , parce qu'elle tourne dans un bien plus petit cercle , elle obéit davantage à la force centripète ; elle gravite donc plus vers la terre ; elle presse cette mer océane qui s'étend vers l'équateur , & contribue encor un peu , par cette pression , à l'élévation de la mer sous la ligne. Voilà l'état où est l'océan , par la seule combinaison des forces centrales. Maintenant , que doit-il arriver par l'attraction de la lune & du soleil ? Cette élévation constante des eaux entre les tropiques doit encor augmenter , si cette élévation se trouve vis-à-vis quelque globe qui l'attire. Or la région des tropiques de notre terre , est toujours sous le soleil & sous la lune : donc l'élévation du soleil & de la lune doit faire quelque effet sur ces tropiques.

1. Si le soleil & la lune exercent une action sur ces eaux qui sont en ces régions , cette action doit être plus grande dans le tems où la lune se trouve plus vis-à-vis du soleil , c'est-à-dire , en opposition & en conjonction , en pleine & nouvelle lune , que dans les quartiers ; car dans les quartiers , étant plus oblique au soleil , elle doit agir d'un côté , quand le soleil agit de l'autre ; leurs actions doivent se nuire , & l'une doit diminuer l'autre , aussi les marées sont-elles plus hautes dans les syzygies que dans les quadratures.

2. La lune étant nouvelle , se trouvant du même côté que le soleil , doit agir d'autant plus sur la terre , qu'elle l'attire à-peu-près dans le même sens que le soleil l'attire. Les marées doivent donc être un peu plus fortes , toutes choses égales , dans la conjonction que dans l'opposition ; & c'est ce que l'on éprouve.

3. Les plus hautes marées de l'année doivent arriver aux équinoxes , & être plus hautes dans la nouvelle lune que dans

la pleine. Tirez (*figure 46.*) une ligne du soleil passant près de la lune L, & arrivant sur l'équateur de la terre. L'équateur A Q, est attiré presque dans la même ligne par ces globes;



les eaux doivent s'élever plus qu'en tout autre tems ; & comme elles ne peuvent s'élever que par degrés, leur plus grande élévation n'est pas précisément au moment de l'équinoxe, mais un jour ou deux après en D Z.

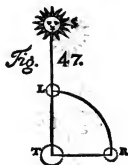
4. Si par ces loix les marées de la nouvelle lune à l'équinoxe sont les plus hautes de l'année, les marées dans les quadratures après l'équinoxe doivent être les plus basses de l'année ; car le soleil est encor à - peu - près sur l'équateur ; mais la lune s'en trouve alors fort loin, comme vous le voyez. Car la lune L, (*figure 47.*) en huit jours sera vers R. Alors il arrive à l'océan la même chose qu'à un poids tiré par deux puissances agissant perpendiculairement à la fois sur lui, & qui n'agissent plus qu'obliquement ; ces deux puissances n'ont plus la même force, le soleil n'ajoute plus à la lune le pouvoir qu'il y ajoutait, quand la lune, la terre & le soleil étaient presque dans la même perpendiculaire.

5. Par les mêmes loix nous devons avoir des marées plus fortes immédiatement avant l'équinoxe du printemps qu'après,

Phil. Liutr. Hist. Tom. I.

A a

& au contraire plus fortes immédiatement après l'équinoxe d'automne qu'avant. Car si l'action du soleil aux équinoxes ajoute à l'action de la lune, le soleil doit d'autant plus ajou-



ter d'action que nous ferons plus près de lui ; or nous sommes plus près du soleil avant le vingt & un Mars à l'équinoxe qu'après, & nous sommes au contraire plus près du soleil après le vingt & un Septembre qu'avant ce tems ; donc les plus hautes marées, année commune, doivent arriver avant l'équinoxe du printemps, & après celui d'automne, comme l'expérience le confirme.

Ayant prouvé que le soleil conspire avec la lune aux élévations de la mer, il faut savoir quelle quantité de concours il y apporte. *Newton* & d'autres ont calculé, que l'élévation moyenne dans le milieu de l'océan est douze pieds ; le soleil en élève deux & un quart, & la lune huit & trois quarts.

Au reste, ces marées de la mer océane semblent être, aussi-bien que la précession des équinoxes, & que la période de la terre en vingt-cinq mille neuf cent ans, un effet nécessaire des loix de la gravitation, sans que la cause finale en puisse être assignée ; car de dire, avec tant d'auteurs, que DIEU nous donne les marées pour la commodité de notre commerce, c'est oublier que les hommes ne commercent au loin par l'océan, que depuis deux cent cinquante ans ; c'est hazarder beaucoup encor, que de dire, que le flux & le reflux rendent les ports plus avantageux ; & quand il ferait vrai que les marées de l'océan

fussent utiles au commerce , doit-on dire , que DIEU les envoie dans cette vue ? Combien la terre & les mers ont-elles subsisté de siècles avant que nous fissions servir la navigation à nos nouveaux besoins ? » Quoi , disait un philosophe ingénieux , » parce » qu'au bout d'un nombre prodigieux d'années , les besicles ont » été enfin inventées , doit-on dire , que DIEU a fait nos nez » pour porter des lunettes ? » Les mêmes auteurs assurèrent aussi que le flux & le reflux sont ordonnés de DIEU , de peur que la mer ne croupisse , & ne se corrompe : Ils oublient encor que la Méditerranée ne croupit point , quoiqu'elle n'ait point de marée. Quand on ose assigner ainsi les raisons de tout ce que DIEU a fait , on tombe dans d'étranges erreurs. Ceux qui se bornent à calculer , à peser , à mesurer , se trompent souvent eux-mêmes : que sera-ce de ceux qui ne veulent que deviner.

On ne poussera pas ici plus loin les recherches sur la gravitation. Cette doctrine était encor toute nouvelle en France , quand l'auteur l'exposa en 1736. Elle ne l'est plus ; il faut se conformer au tems. Plus les hommes sont devenus éclairés , moins il faut écrire.

CHAPITRE DOUZIEME.

CONCLUSION.

Concluons en prenant ici la substance de tout ce que nous avons dit dans cet ouvrage :

1. Qu'il y a un pouvoir actif , qui imprime à tous les corps une tendance les uns vers les autres.
2. Que par rapport aux globes célestes , ce pouvoir agit en raison renversée des quarrés des distances au centre du mouvement , & en raison directe des masses ; & on appelle ce pouvoir *attraction* par rapport au centre , & *gravitation* par rapport aux corps qui gravitent vers ce centre.
3. Que ce même pouvoir fait descendre les mobiles sur notre terre , en tendant vers le centre.
4. Que la même cause agit entre la lumière & les corps ,

A a ij

comme nous l'avons vu, sans qu'on sache en quelle proportion.

A l'égard de la cause de ce pouvoir, si inutilement recherchée & par *Newton* & par tous ceux qui l'ont suivi, que peut-on faire de mieux que de traduire ici ce que *Newton* dit à la dernière page de ses *Principes* ? Voici comme il s'explique en physicien aussi sublime qu'il est géomètre profond. « J'ai jusqu'ici montré la force de la gravitation par les phénomènes célestes & par ceux de la mer ; mais je n'en ai nulle part assigné la cause. Cette force vient d'un pouvoir qui pénètre au centre du soleil & des planètes, sans rien perdre de son activité, & qui agit, non pas selon la quantité des superficies des particules de matière, comme font les causes mécaniques, mais selon la quantité de matière solide ; & son action s'étend à des distances immenses, diminuant toujours exactement selon le carré des distances &c. « C'est dire bien nettement, bien expressément, que l'attraction est un principe, qui n'est point mécanique. Et quelques lignes après il dir ; « Je ne fais point d'hypothèses, *Hypotheses non fingo*. » Car ce qui ne se déduit point des phénomènes est une hypothèse ; & les hypothèses, soit métaphysiques, soit physiques, soit des suppositions de qualités occultes, soit des suppositions de mécaniques, n'ont point lieu dans la philosophie expérimentale.

Je ne dis pas que ce principe de la gravitation soit le seul ressort de la physique ; il y a probablement bien d'autres secrets que nous n'avons point arrachés à la nature, & qui conspirent avec la gravitation à entretenir l'ordre de l'univers. La gravitation, par exemple, ne rend raison ni de la rotation des planètes sur leurs propres centres, ni de la détermination de leurs orbites en un sens plutôt qu'en un autre, ni des effets surprenans de l'élasticité, de l'électricité, du magnétisme. Il viendra un tems peut-être, où l'on aura un amas assez grand d'expériences pour reconnaître quelques autres principes cachés. Tout nous avertit que la matière a beaucoup plus de propriétés que nous n'en connaissons. Nous ne sommes encore qu'au bord d'un océan immense. Que de choses restent à découvrir ! mais aussi que de choses sont à jamais hors de la sphère de nos connaissances !

SONGE DE PLATON.

Platon rêvait beaucoup, & on n'a pas moins rêvé depuis. Il avait songé que la nature humaine était autrefois double, & qu'en punition de ses fautes, elle fut divisée en mâle & femelle.

Il avait prouvé qu'il ne peut y avoir que cinq mondes parfaits, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers en mathématiques. Sa *République* fut un de ses grands rêves. Il avait rêvé encor que le dormir naît de la veille, & la veille du dormir, & qu'on perd sûrement la vue en regardant une éclipse ailleurs que dans un bassin d'eau. Les rêves alors donnaient une grande réputation.

Voici un de ses songes, qui n'est pas un des moins intéressans. Il lui sembla que le grand *Démiurgos*, l'éternel géomètre, ayant peuplé l'espace infini de globes innombrables, voulut éprouver la science des génies qui avaient été témoins de ses ouvrages. Il donna à chacun d'entre eux un petit morceau de matière à arranger, à-peu-près comme *Phidias* & *Zeuxis* auraient donné des statues & des tableaux à faire à leurs disciples, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Démogorgon eut en partage le morceau de boue qu'on appelle la terre; & l'ayant arrangé de la manière qu'on le voit aujourd'hui, il prétendait avoir fait un chef-d'œuvre. Il pensait avoir subjugué l'envie, & attendait des éloges, même de ses confrères; il fut bien surpris d'être reçu d'eux avec des huées.

L'un d'eux qui était un fort mauvais plaisant, lui dit :
 » Vraiment vous avez bien opéré : vous avez séparé votre
 » monde en deux, & vous avez mis un grand espace d'eau
 » entre les deux hémisphères, afin qu'il n'y eût point de communication de l'un à l'autre. On gèlera de froid sous vos
 » deux pôles, on mourra de chaud sous votre ligne équinoxiale. Vous avez prudemment établi de grands déserts de
 » sable, pour que les passans y mourussent de faim & de soif.

A a iij

» Je suis assez content de vos moutons , de vos vaches , &
 » de vos poules ; mais franchement je ne le suis pas trop de
 » vos serpens & de vos araignées. Vos oignons & vos arti-
 » chaux sont de très bonnes choses ; mais je ne vois pas quelle
 » a été votre idée en couvrant la terre de tant de plantes
 » venimeuses , à moins que vous n'ayez eu le dessein d'em-
 » poisonner ses habitans. Il me paraît d'ailleurs que vous avez
 » formé une trentaine d'espèces de singes , beaucoup plus d'es-
 » pèces de chiens , & seulement quatre ou cinq espèces d'hom-
 » mes : il est vrai que vous avez donné à ce dernier animal
 » ce que vous appelez *la raison* , mais en conscience cette
 » raison-là est trop ridicule , & approche trop de la folie ;
 » il me paraît d'ailleurs que vous ne faites pas grand cas de
 » cet animal à deux pieds , puisque vous lui avez donné tant
 » d'ennemis , & si peu de défense ; tant de maladies , & si peu
 » de remèdes ; tant de passions , & si peu de sagesse. Vous
 » ne voulez pas apparemment qu'il reste beaucoup de ces
 » animaux-là sur terre ; car sans compter les dangers auxquels
 » vous les exposez , vous avez si bien fait votre compte , qu'un
 » jour la petite vérole emportera tous les ans régulièrement
 » la dixième partie de cette espèce , & que la sœur de cette
 » petite vérole empoisonnera la source de la vie dans les neuf
 » parties qui resteront ; & comme si ce n'était pas encor assez ,
 » vous avez tellement disposé les choses , que la moitié des
 » survivans sera occupée à plaider , & l'autre à se tuer ; ils
 » vous auront sans doute beaucoup d'obligation , & vous avez
 » fait là un beau chef-d'œuvre.

Démogorgon rougit ; il sentait bien qu'il y avait du mal moral
 & du mal physique dans son affaire ; mais il soutenait qu'il
 y avait plus de bien que de mal. » Il est aisé de critiquer ,
 » dit-il ; mais pensez-vous qu'il soit si facile de faire un ani-
 » mal qui soit toujours raisonnable , qui soit libre , & qui
 » n'abuse jamais de sa liberté ? Pensez-vous que quand on a
 » neuf à dix mille plantes à faire provigner , on puisse si aisé-
 » ment empêcher que quelques-unes de ces plantes n'ayent
 » des qualités nuisibles ? Vous imaginez-vous qu'avec une
 » certaine quantité d'eau , de sable , de fange , & de feu , on
 » puisse n'avoir ni mer ni désert ? Vous venez , monsieur le

» rieur , d'arranger la planète de *Mars* : nous verrons comment vous vous en êtes tiré , avec vos deux grandes bandes , & quel bel effet font vos nuits sans lune. Nous verrons s'il n'y a chez vos gens ni folie ni maladie.

En effet les génies examinèrent *Mars* , & on tomba rudement sur le railleur. Le sérieux génie , qui avait paitri *Saturne* , ne fut pas épargné : ses confrères les fabricateurs de *Jupiter* , de *Mercury* , de *Vénus* , eurent chacun des reproches à effluer.

On écrivit de gros volumes & des brochures ; on dit des bons mots ; on fit des chansons ; on se donna des ridicules ; les partis s'agitèrent : enfin l'éternel *Demiurgos* leur imposa silence à tous : « Vous avez fait , leur dit-il , du bon & du mauvais , parce que vous avez beaucoup d'intelligence , & que vous êtes imparfaits : vos œuvres dureront seulement quelques centaines de millions d'années ; après quoi étant plus instruits , vous ferez mieux : il n'appartient qu'à moi de faire des choses parfaites & immortelles.

Voilà ce que *Platon* enseignait à ses disciples. Quand il eut cessé de parler , l'un d'eux lui dit , *Et puis vous vous réveillâtes ?*

LETTRE DE L'AUTEUR

à *Mr. de S'GRAVESANDE* , professeur de mathématique.

JE vous remercie , monsieur , de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer , de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessein , & je serai délivré d'un grand embarras ; car moi qui suis fort mal-adroit , j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance , les couleurs s'en vont , & ressemblent aux affaires de ce monde , qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *Sta Sol*. Depuis *Josué* , personne avant vous n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je vous avais demandé , dans lequel mon adversaire , & celui de tous les

philosophes, employe environ trois cent pages au sujet de quelques pensées de *Pascal*, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs. Si on avait la raison pour foi, on serait court; mais peu de raison & beaucoup d'injures ont fait les trois cent pages.

J'ai toujours cru, que *Pascal* n'avait jetté ses idées sur le papier, que pour les revoir & en rejeter une partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient, que *Pascal* aimait toutes ses idées, & qu'il n'en eût retranché aucune; mais s'il savait, que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le père des *Mollets* a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Pascal* même; il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le *Recueil de Littérature*.

Les hommes d'une imagination forte, comme *Pascal*, parlent avec une autorité despotique; les ignorans & les faibles écoutent avec une admiration servile; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant la dernière année de sa vie, voir un abîme à côté de sa chaise. Faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi, je vois aussi un abîme; mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mélanges de *Leibnitz*, que la mélancolie égara sur la fin la raison de *Pascal*; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme *Pascal*, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humiliante, que la fièvre & la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui perd sa force. Je ne fais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, & principalement sur l'état de la question.

Le fonds de mes petites remarques sur les *Pensées de Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel, puisque la foi l'ordonne; & qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre

dre. *Platon* s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il favoir, que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux ? qu'ils avaient eu de belles ailes, & qu'ils avaient fait des enfans sans femmes ?

Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde, n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez - vous ces vilaines montagnes, *disaient-ils*, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs sans issue ? Ce sont des débris d'un globe maudit. Mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières & des mines, & que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure, que notre vie est fort raccourcie en comparaison de celle des corbeaux & des cerfs ; il a entendu dire à sa nourrice, que les cerfs vivent trois cent ans, & les corbeaux neuf cent. La nourrice d'*Hésiode* lui avait fait aussi apparemment le même conte. Mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura, que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie ; & quand mon critique me montrera un corbeau, qui aura cent deux ans, comme Mr. de *St. Aulaire* & madame de *Chanclos*, il me fera plaisir.

C'est une étrange rage que celle de quelques messieurs, qui veulent absolument que nous soyons misérables. Je n'aime point un charlatan, qui veut me faire accroire que je suis malade, pour me vendre ses pilules. Garde ta drogue, mon ami, & laisse-moi ma santé. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, & que je ne veux point de ton orviétan ? Cet homme m'en dit de très grossières, selon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne sont pas. Il a été déterrer je ne sais quel journal, je ne sais quelles lettres *sur la nature de l'ame*, que je n'ai jamais écrites, & qu'un libraire a toujours mises sous mon nom à bon compte, aussi-bien que beaucoup d'autres choses, que je ne lis point. Mais puisque cet homme les lit, il devait voir, qu'il est évident, que ces lettres *sur la nature de l'ame* ne sont point de moi, & qu'il y a des pages entières copiées mot-à-mot de ce que j'ai

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

B b

autrefois écrit sur *Locke*. Il est clair, qu'elles sont de quelqu'un qui m'a volé : mais je ne vole point ainsi, quelque pauvre que je puisse être.

Mon docteur se tue à prouver, que l'ame est spirituelle. Je veux croire, que la sienne l'est ; mais en vérité ses raisons le sont fort peu. Il veut donner des soufflets à *Locke* sur ma joue, parce que *Locke* a dit, que DIEU était assez puissant pour faire penser un élément de la matière. Plus je relis ce *Locke*, & plus je voudrais que tous ces messieurs l'étudiaissent. Il me semble, qu'il a fait comme *Auguste*, qui donna un édit de *coercendo intra fines Imperio*. *Locke* a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'ame ? Je n'en fais rien. Qu'est-ce que la matière ? Je n'en fais rien. Voilà *Joseph Godefroy Leibnitz*, qui a découvert, que la matière est un assemblage de monades. Soit. Je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien ! mon ame sera une monade ; ne me voilà-t-il pas bien instruit ? Je vais vous prouver, que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir ; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la *HENRIADE* que pour cela. Mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses argumens, que moi par ma *Henriade*.

Vanitas vanitatum, & metaphysica vanitas.

Nous sommes faits pour compter, mesurer, peser ; voilà ce qu'a fait *Newton* ; voilà ce que vous faites, avec monsieur *Muschembroek*. Mais pour les premiers principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'*Epistemon* & maître *Editue*.

Les philosophes qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers, sont comme nos voyageurs, qui vont à Constantinople, & qui parlent du ferrail : ils n'en ont vu que les dehors, & ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites. Adieu, monsieur ; si quelqu'un voit un peu, c'est vous ; mais je tiens mon censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi ; mais je suis un *Quinze-vingt* de Paris, & lui un aveugle de province. Je ne suis pas assez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, & vous savez combien mon cœur est sensible à votre amitié. Je suis, &c.

A Cirey le 2 de Juin 1741.

R E P O N S E

A MONSIEUR MARTIN KAHLE ,
PROFESSEUR ET DOYEN DES PHILOSOPHES DE GOETTINGEN ,
au sujet des questions métaphysiques ci-dessus.

MONSIEUR LE DOYEN ,

J E suis bien-aîsé d'apprendre au public , que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejettez page 17 la preuve de l'existence de DIEU tirée des causes finales. Si vous aviez raisonné ainsi à Rome , le révérend père jacobin, maître du sacré palais , vous aurait mis à l'inquisition : Si vous aviez écrit contre un théologien de Paris , il aurait fait censurer votre proposition par la sacrée faculté : Si contre un entousiasme , il vous eût dit des injures , &c. &c. ; mais je n'ai l'honneur d'être ni jacobin , ni théologien , ni entousiasme. Je vous laisse dans votre opinion , & je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé , qu'une horloge prouve un horloger , & que l'univers prouve un DIEU. Je souhaite , que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace & de la durée , & de la nécessité de la matière , & des monades , & de l'harmonie préétablie ; & je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition , où je voudrais bien m'être entendu , ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez à propos de l'espace , & de l'infini , la *Médée* de Sénèque , les *Philippiques* de Cicéron , les *Métamorphoses* d'Ovide , des vers du duc de Buckingham , de Gombaud , de Régnier , de Rapin , &c. J'ai à vous dire , monsieur , que je fais bien autant de vers que vous , que je les aime autant que vous , & que s'il s'agissait de vers , nous verrions beau jeu ; mais je les crois peu propres à éclaircir une question

B b ij

métaphysique, fussent-ils de *Lucrèce*, ou du cardinal de *Po-
lignac*. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux
monades, à l'harmonie préétablie; & pour citer des vers :

Si monsieur le doyen peut jamais concevoir
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir ;

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré, en vers ou autrement, pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous ferai très obligé.

J'attens vos raisonnemens, vos vers, vos invectives, & je vous proteste du meilleur de mon cœur, que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être &c.

C O U R T E R E P O N S E

A U X

LONGS DISCOURS D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

JE m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos, que *Newton* appelle *rem prorsus substantialem* ; mais je vis, que la racine quarrée du cube des révolutions des planètes, & les quarrés de leurs distances, faisaient encor des ennemis. Je m'apperçois, que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs Allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m + v$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, & même du grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je espérer du repos après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature ? On a employé, pour me convaincre, de longs sophismes & de grosses injures, selon la respectable coutume introduite depuis longtems dans cette science, qu'on appelle *philosophie*, c'est-à-dire, *amour de la sagesse*.

Il est vrai , qu'une personne infiniment respectable à tous égards , & qui a beaucoup de sortes d'esprits , a daigné en employer une à éclaircir & à orner le système de *Leibnitz* ; elle s'est amusée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaste & confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant ; mais j'en ai vu enfin la raison : c'est qu'elle-même n'y croyait guères ; & c'est ce qui arrive souvent entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader , & ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant , & plus je suis confirmé dans l'idée que les systèmes de métaphysique sont pour les philosophes , ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres , & finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité , & les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre , je ne pus avoir la consolation de voir le grand *Newton* , qui touchait à sa fin. Le fameux curé de St. James , *Samuel Clarke* , l'ami , le disciple & le commentateur de *Newton* , daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie , qui veut s'élever au-dessus du calcul & des sens. Je ne trouvai pas à la vérité cette anatomie circonspecte de l'entendement humain , ce bâton d'aveugle , avec lequel marchait le modeste *Locke* , cherchant son chemin & le trouvant ; enfin cette timidité savante , qui arrêta *Locke* sur le bord des abîmes. *Clarke* sautait dans l'abîme , & j'osai croire l'y suivre. Un jour , plein de ces grandes recherches , qui charment l'esprit par leur immensité , je dis à un membre très éclairé de la société : *Monsieur Clarke est un bien plus grand métaphysicien que Mr. Newton*. Cela peut être , me répondit-il froidement ; c'est comme si vous disiez , que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique , & j'ai vu , qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi , quand je dis à Mr. de s'Grave-sande ; *Vanitas vanitatum , & metaphysica vanitas* , il me répondit , *Je suis bien fâché que vous ayez raison*.

Le père Mallebranche , dans sa *Recherche de la vérité* , ne concevant rien de beau , rien d'utile , que son système , s'ex-

prime ainsi ; » Les hommes ne sont pas faits pour considérer » des moucheron ; & on n'approuve pas la peine , que quel- » ques personnes se sont donnée de nous apprendre , com- » ment sont faits certains insectes , les transformations des » vers , &c. Il est permis de s'amuser à cela , quand on n'a » rien à faire , & pour se divertir. » Cependant *cet amusement à cela pour se divertir* , nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature , qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus , qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées , qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps , qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet amusement à cela a développé un nouvel univers en petit , & des variétés infinies de sagesse & de puissance ; tandis qu'en quarante ans d'études le père Malbranche a trouvé que *la lumière est une vibration de pression sur de petits tourbillons mous , & que nous voyons tout en DIEU.*

J'ai dit que *Newton* savait douter ; & là-dessus on s'écrie ; Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous savons de science certaine , que l'ame est je ne sais quoi destiné nécessairement à recevoir je ne sais quelles idées , dans le tems que le corps fait nécessairement certains mouvemens , sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre ; comme lorsqu'un homme prêche , & que l'autre fait des gestes ; & cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous savons , que la matière est composée d'êtres , qui ne sont pas matière , & que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de substances sans étendue , dont chacune a des idées confuses , qui composent un miroir concentré de tout l'univers ; & cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté & de la nécessité ; nous entendons très bien , *comment tout étant plein , tout a pu se mouvoir*. Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles , & qui voyent un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur , qui vous dit d'un ton magistral & ironique : » Vous errez , vous ne savez pas , qu'on a découvert depuis peu que *ce qui est , est possible , & que tout ce qui est possible , n'est pas actuel ; & que tout ce qui est actuel*

« est possible ; & que les essences des choses ne changent pas. » Ah plutôt-Dieu que l'essence des docteurs changeât ! Eh bien, vous nous apprenez donc, qu'il y a des essences ; & moi je vous apprens que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître ; je vous apprens, que jamais homme sur la terre n'a su & ne saura ce que c'est que la matière, ce que c'est que le principe de la vie & du sentiment, ce que c'est que l'ame humaine, s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner, ou de raisonner en ne sentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre ; si ce qu'on appelle *matière* a des sensations, comme elle a la gravitation ; si, &c.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement, il me paraît, que ce n'est qu'une dispute de mots ; & je suis fâché, qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on compte comme l'on voudra $m \times v$, ou bien $m \times v^2$, rien ne changera dans la mécanique ; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons ; & cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au ciel encor, qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes ! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables, que *Milton* nous représente dévorés d'ennuis, de rage, d'inquiétude, de douleurs, & raisonnans encor sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens ?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
 „ On voit les habitans du brûlant Phlégéon,
 „ Entourés de torrens de bitume & de flamme,
 „ Raisonner sur l'essence, argumenter sur l'ame,
 „ Sonder les profondeurs de la fatalité,
 „ Et de la prévoyance, & de la liberté.
 „ Ils creusent vainement dans cet abîme immense.

. and reason'd high
 Of providence fore knowledge will, and fate :
 Fix'd fate, free will, fore knowledge absolute :
 And found none end, &c.

L E T T R E
S U R
R O G E R B A C O N.

Vous croyez , monsieur , que *Roger Bacon* , ce fameux moine du treizième siècle , était un très grand-homme , & qu'il avait la vraie science , parce qu'il fut persécuté & condamné dans Rome à la prison par des ignorans. C'est un grand préjugé en sa faveur , je l'avoue. Mais n'arrive-t-il pas tous les jours , que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans , & que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce monde-ci a été longtems semblable aux petites-maisons , dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématisé celui qui se croit le St. Esprit ; & ces aventures ne font pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses , qui le rendirent recommandable , il faut premièrement compter sa prison , ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit , que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler : & cela dans un tems , où les scholastiques respectaient *Aristote* , beaucoup plus que les jansénistes ne respectent *St. Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la poétique , la rhétorique & la logique d'*Aristote* ? Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément , qu'*Aristote* était un très grand & très beau génie , pénétrant , profond , méthodique , & qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique , lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon dans son meilleur ouvrage , où il traite de la lumière & de la vision , s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote* , quand il dit : *La lumière fait par voie de multiplication son espèce lumineuse , & cette action est appelée univoque & conforme à l'agent ; il y a une autre multiplication équivoque , par laquelle la lumière engendre la chaleur , & la chaleur la putréfaction ?*

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit , qu'on peut prolonger sa vie
avec

avec du sperma ceti, de l'aloès, & de la chair de dragon, mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensiez bien, qu'avec ces beaux secrets il possédait encor tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assurément-il bien positivement dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est soumise aux influences du bélier, son cou à celles du taureau, & ses bras au pouvoir des gemeaux, &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, & il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parce que le soleil était alors dans le signe du verseau, & que le verseau est mortel pour les jambes, sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre Roger fut l'inventeur de la poudre à canon. Il est certain, que de son tems on était sur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les tems, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur, qui inventent des choses admirables, sur lesquelles ensuite les sçavans raisonnent.

Voici mot-à-mot ce fameux passage de Roger Bacon touchant la poudre à canon ; il se trouve dans son *Opus majus* page 474, édition de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux, dont l'explosion fait tant de bruit, que si on les allumait subitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le soutenir : les éclairs du tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effrayent tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices, que Gédéon jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans, qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre avec force dans une petite balle de la grosseur d'un pouce. On la fait crever avec un bruit si violent qu'il surpasse le rugissement du tonnerre ; & il en sort une plus grande exhalaison de feu*

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Cc

que celle de la foudre. Il paraît évidemment, que *Roger Bacon* ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encor bien loin de-là à la poudre à canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connût pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son tems commençait à être connue en Italie; mais en récompense il savait très bien le secret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa *Dignité de l'art expérimental*.

Cependant malgré ce nombre effroyable d'absurdités & de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle? me direz-vous; c'était celui du gouvernement féodal, & des scholastiques. Figurez-vous les Samoyèdes & les Oltiaques, qui auraient lu *Aristote* & *Avicenne*; voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie & d'optique, & c'est ce qui le fit passer à Rome & à Paris pour un forcier. Il ne savait pourtant, que ce qui est dans l'Arabe *Alhazen*. Car dans ces tems-là on ne savait encor rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation: mais le docteur était Arabe ou Juif.

Transportez ce *Bacon* au tems où nous vivons, il serait sans doute un très grand-homme. C'était de l'or encrouté de toutes les ordures du tems où il vivait: cet or aujourd'hui serait épuré.

Pauvres humains que nous sommes! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison!

SUR L'ANTI-LUCRÈCE

DE MONSIEUR LE CARDINAL DE POLIGNAC.

LA lecture de tout le poëme de feu Mr. le cardinal de Polignac m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorsqu'il m'en lut le premier chant. Je suis encor étonné, qu'au milieu des dissipations du monde, & des épines des affaires, il ait pu écrire un si long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il me semble, qu'il réunit souvent la force de *Lucrèce* & l'élégance de *Virgile*. Je l'admire, surtout, dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles.

Il est vrai, que son *Anti-Lucrèce* est peut-être trop diffus & trop peu varié ; mais ce n'est pas en qualité de poëte, que je l'examine ici, c'est comme philosophe. Il me paraît, qu'une aussi belle ame que la sienne devait rendre plus de justice aux mœurs d'*Épicure*, qui étant à la vérité un très mauvais physicien, n'en était pas moins un très honnête homme, & qui n'enseigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la justice, vertus que son exemple enseignait encor mieux.

Voici comme ce grand-homme est apostrophé dans l'*Anti-Lucrèce*.

*Si virtutis eras avidus, restique bonique
Tam sitiens, quid religio tibi santha nocebat,
Aspera quippe nimis visa est. Asperissima certe,
Gaudenti vitiis, sed non virtutis amanti.
Ergo perfugium culpe, solisque benignus
Perjurus ac sedifragis, Epicure, parabas.
Solam hominum faciem poterat devotaque furcis
Corpora esse.*

On peut rendre ainsi ce morceau en français, en lui prêtant, si je l'ose dire, un peu de force :

Cc ij

Ah ! si par toi le vice eût été combattu ,
 Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu !
 Pourquoi donc rejeter au sein de l'innocence
 Un DIEU , qui nous la donne , & qui la récompense ?
 Tu le craignais ce DIEU ; son règne redouté
 Mettait un frein trop dur à ton impiété.
 Précepteur des méchans , & professeur du crime ,
 Ta main de l'injustice ouvrit le vaste abîme ,
 Y fit tomber la terre , & le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal : Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU , d'être né comme vous dans une religion pure & sainte , je n'aurais pas certainement rejeté ce DIEU révélé , dont les dogmes étaient nécessairement inconnus à mon esprit , mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des Dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganisme. J'étais trop raisonnable , pour adorer des divinités , qu'on faisait naître d'un père & d'une mère comme les mortels , & qui comme eux se faisaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu , pour ne pas hair une religion , qui tantôt invitait au crime par l'exemple de ces Dieux mêmes , & tantôt vendait à prix d'argent la remission des plus horribles forfaits. D'un côté je voyais partout des hommes insensés souillés de vices , qui cherchaient à se rendre purs devant des Dieux impurs ; & de l'autre des fourbes , qui se vantaient de justifier les plus pervers , soit en les initiant à des mystères , soit en faisant couler sur eux goutte à goutte le sang des taureaux , soit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injustes entreprises faiblement dès qu'on avait trouvé sans tache le foie d'un bélier , ou qu'une femme les cheveux épars & l'œil troublé avait prononcé des paroles , dont ni elle ni personne ne comprenaient le sens. Enfin je voyais toutes les contrées de la terre souillées du sang des victimes humaines que des pontifes barbares sacrifiaient à des Dieux barbares ; je me fais bon gré d'avoir détesté de telles religions. La mienne est la vertu. J'ai invité mes disciples à ne se point mêler des affaires de ce monde , parce qu'elles étaient horriblement gouvernées.

Un véritable épicurien était un homme doux, modéré, juste, aimable, duquel aucune société n'avait à se plaindre, & qui ne payait pas des bourreaux pour assassiner en public ceux qui ne pensaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion sainte, qui vous a nourri, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux Dieux; & si j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable.

C'est ainsi qu'*Epicure* pourrait se justifier sur son erreur; il pourrait même mériter sa grâce sur le dogme de l'immortalité de l'ame, en disant: Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité, que DIEU a révélée cinq cent ans après ma naissance. J'ai pensé comme tous les premiers législateurs payens du monde, qui tous ignoraient cette vérité.

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poésie.

A l'égard de la physique, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de tems & beaucoup de vers à refuter la déclinaison des atômes, & les autres absurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encor vouloir mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Descartes*?

Le cardinal de *Polignac* a inféré dans son poëme de très beaux vers sur les découvertes de *Newton*; mais il y combat, malheureusement pour lui, des vérités démontrées. La philosophie de *Newton* ne souffre guères qu'on la discute en vers; à peine peut-on la traiter en prose; elle est toute fondée sur la géométrie. Le génie poétique ne trouve point là de prise. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités; mais pour les approfondir, il faut du calcul, & point de vers.

D I S S E R T A T I O N

Envoyée par l'auteur, en italien, à l'académie de Bologne, & traduite par lui-même en français, sur les changemens arrivés dans notre globe, & sur les pétrifications qu'on prétend en être encor les témoignages.

IL y a des erreurs qui ne sont que pour le peuple : il y en a qui ne sont que pour les philosophes. Peut-être en est-ce une de ce genre, que l'idée où sont tant de physiciens, qu'on voit par toute la terre des témoignages d'un bouleversement général. On a trouvé dans les montagnes de la Hesse une pierre qui paraissait porter l'empreinte d'un turbot, & sur les Alpes un brochet pétrifié : on en conclut, que la mer & les rivières ont coulé tour-à-tour sur les montagnes. Il était plus naturel de soupçonner, que ces poissons, apportés par un voyageur, s'étant gâtés, furent jetés, & se pétrifièrent dans la suite des tems ; mais cette idée était trop simple & trop peu systématique. On dit, qu'on a découvert une ancre de vaisseau sur une montagne de la Suisse : on ne fait pas réflexion qu'on y a souvent transporté à bras de grands fardeaux, & surtout du canon ; qu'on s'est pu servir d'une ancre pour arrêter les fardeaux à quelque fente de rochers ; qu'il est très vraisemblable qu'on aura pris cette ancre dans les petits ports du lac de Genève ; que peut-être enfin l'histoire de l'ancre est fabuleuse ; & on aime mieux affirmer que c'est l'ancre d'un vaisseau, qui fut amarré en Suisse avant le déluge.

La langue d'un chien marin a quelque rapport avec une pierre qu'on nomme *glossopêtre* : c'en est assez pour que des physiciens aient assuré que ces pierres sont autant de langues que les chiens marins laissèrent dans les Apennins du tems de Noé ; que n'ont-ils dit aussi, que les coquilles que l'on appelle *conque de Vénus*, sont en effet la chose même dont elles portent le nom ?

Les reptiles forment presque toujours une spirale, lorsqu'ils

ne sont pas en mouvement ; & il n'est pas surprenant , que quand ils se pétrifient , la pierre prenne la figure informe d'une volute. Il est encor plus naturel qu'il y ait des pierres formées d'elles-mêmes en spirales : les Alpes , les Vosges en sont pleines. Il a plu aux naturalistes d'appeler ces pierres des *cornes d'Ammon*. On veut y reconnaître le poisson qu'on nomme *Nautilus*, qu'on n'a jamais vu, & qui était produit , dit-on , dans les mers des Indes. Sans trop examiner , si ce poisson pétrifié est un *nautilus* ou une anguille , on conclut que la mer des Indes a inondé longtems les montagnes de l'Europe.

On a vu aussi dans des provinces d'Italie , de France &c. de petits coquillages , qu'on assure être originaires de la mer de Syrie. Je ne veux pas contester leur origine ; mais ne pourrait-on pas se souvenir que cette foule innombrable de pèlerins & de croisés qui porta son argent dans la Terre sainte , en rapporta des coquilles ? & aimera-t-on mieux croire que la mer de Joppé & de Sidon est venue couvrir la Bourgogne & le Milanais ?

On pourrait encor se dispenser de croire l'une & l'autre de ces hypothèses , & penser avec beaucoup de physiciens , que ces coquilles qu'on croit venues de si loin , sont des fossiles que produit notre terre. On pourrait encor , avec bien plus de vraisemblance , conjecturer qu'il y a eu autrefois des lacs dans les endroits où l'on voit aujourd'hui des coquilles. Mais quelque opinion , ou quelque erreur qu'on embrasse , ces coquilles prouvent-elles que tout l'univers a été bouleversé de fond en comble ?

Les montagnes vers Calais & vers Douvres sont des roches de craye ; donc autrefois ces montagnes n'étaient point séparées par les eaux. Le terrain vers Gibraltar & vers Tanger est à-peu-près de la même nature ; donc l'Afrique & l'Europe se touchaient , & il n'y avait point de mer Méditerranée. Les Pyrénées , les Alpes , l'Apennin , ont paru à plusieurs philosophes des débris d'un monde , qui a changé plusieurs fois de forme. Cette opinion a été longtems soutenue par toute l'école de *Pythagore* , & par plusieurs autres. Elles affirmaient , que toute la terre habitable avait été mer autrefois , & que la mer avait longtems été terre.

On fait qu'*Ovide* ne fait que rapporter le sentiment des physiciens de l'Orient, quand il met dans la bouche de *Pythagore* ces vers latins, dont voici le sens.

Le tems qui donne à tout le mouvement & l'être,
Produit, accroit, détruit, fait mourir, fait renaitre,
Change tout dans les lieux, sur la terre & dans l'air :
L'âge d'or à son tour suivra l'âge de fer.
Flore embellit des ehamps l'aridité sauvage.
La mer echange son lit, son flux & son rivage.
Le limon qui nous porte est né du sein des eaux.
Le Caucafe est semé du débris des vaisseaux.
La main lente du tems aplaît les montagnes ;
Il creuse les vallons, il étend les campagnes ;
Tandis que l'Eternel, le souverain des tems,
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Voilà quelle était l'opinion des Indiens & de *Pythagore*, & ce n'est pas lui faire tort de la rapporter en vers. Cette opinion a été plus que jamais accréditée par l'inspection de ces lits de coquillages qu'on trouve amoncelés par couches dans la Calabre, en Touraine & ailleurs, dans des terrains placés à une assez grande distance de la mer. Il y a en effet apparence qu'ils y ont été déposés dans une longue suite d'années.

La mer, qui s'est retirée à quelques lieues de ses anciens rivages, a regagné peu-à-peu sur quelques autres terrains. De cette perte presque insensible, on s'est crû en droit de conclure, qu'elle a longtems couvert le reste du globe. Frejus, Narbonne, Ferrare, &c. ne sont plus des ports de mer ; la moitié du petit pays de l'Ostfrie a été submergée par l'océan ; donc autrefois les baleines ont nagé pendant des siècles sur le mont Taurus & sur les Alpes, & le fond de la mer a été peuplé d'hommes.

Ce système des révolutions physiques de ce monde a été fortifié dans l'esprit de quelques philosophes, par la découverte du chevalier de *Louville*. On fait, que cet astronome en 1714 alla exprès à Marseille, pour observer si l'obliquité de

de l'écliptique était encor telle qu'elle y avait été fixée par *Pithéas* environ deux mille ans auparavant. Il la trouva moindre de vingt minutes, c'est-à-dire, qu'en deux mille ans l'écliptique, selon lui, s'était approché de l'équateur d'un tiers de degré, ce qui prouve qu'en six mille ans il s'approcherait d'un degré entier.

Cela supposé, il est évident que la terre, outre les mouvemens qu'on lui connaît, en aurait encor un, qui la ferait tourner sur elle-même d'un pôle à l'autre. Il se trouverait que dans vingt-trois mille ans, le soleil ferait pour la terre très longtems dans l'équateur; & que dans une période d'environ deux millions d'années, tous les climats du monde auraient été tour-à-tour dans la zone torride, & dans la zone glaciale. Pourquoi, disait-on, s'effrayer d'une période de deux millions d'années? Il y en a probablement de plus longues entre les positions réciproques des astres. Nous connaissons déjà un mouvement à la terre, lequel s'accomplit en plus de vingt-cinq mille ans; c'est la précession des équinoxes. Des révolutions de mille millions d'années sont infiniment moindres aux yeux de l'architecte éternel de l'univers, que n'est pour nous celle d'une roue, qui achève son tour en un clin d'œil. Cette nouvelle période imaginée par le chevalier de *Louville*, soutenue & corrigée par plusieurs astronomes, fit rechercher les anciennes observations de Babilone transmises aux Grecs par *Alexandre*, & conservées à la postérité par *Ptolomée* dans son *Almageste*.

Les Babiloniens prétendaient au tems d'*Alexandre* avoir des observations astronomiques de quatre cent mille trois cent années. On tâcha de concilier ces calculs des Babiloniens avec l'hypothèse de la révolution de deux millions d'années. Enfin quelques philosophes conclurent que chaque climat ayant été, à son tour, tantôt pôle, tantôt ligne équinoxiale, toutes les mers avaient changé de place.

L'extraordinaire, le vaste, les grandes mutations, sont des objets qui plaisent quelquefois à l'imagination des plus sages. Les philosophes veulent de grands changemens dans la scène du monde, comme le peuple en veut aux spectacles. Du point de notre existence & de notre durée, notre imagination s'é-

lance dans des milliers de siècles, pour voir avec plaisir le Canada sous l'équateur & la mer de la nouvelle Zemble sur le mont Atlas.

Un auteur, qui s'est rendu plus célèbre qu'utile par sa théorie de la terre, a prétendu que le déluge bouleversa tout notre globe, forma les débris du monde, les rochers & les montagnes, & mit tout dans une confusion irréparable; il ne voit dans l'univers que des ruines. L'auteur d'une autre théorie non moins célèbre, n'y voit que de l'arrangement, & il assure que sans le déluge cette harmonie ne subsisterait pas; tous deux n'admettent les montagnes que comme une suite de l'inondation universelle.

Burnet en son cinquième chapitre assure, que la terre avant le déluge était unie, régulière, uniforme, sans montagnes, sans vallées, & sans mers; le déluge fit tout cela selon lui; & voilà pourquoi on trouve des cornes d'*Ammon* dans l'Apennin.

Woodward veut bien avouer qu'il y avait des montagnes; mais il est persuadé que le déluge vint à bout de les dissoudre avec tous les métaux, qu'il s'en forma d'autres, & que c'est dans cette nouvelle terre qu'on trouve ces cailloux autrefois amollis par les eaux, & remplis aujourd'hui d'animaux pétrifiés. *Woodward* aurait pu à la vérité s'apercevoir que le marbre, le caillou, &c. ne se dissolvent point dans l'eau, & que les écueils de la mer sont encor fort durs. N'importe; il falait pour son système que l'eau eût dissous, en cent cinquante jours, toutes les pierres & tous les minéraux de l'univers, pour y loger des huîtres & des pétoncles.

Il faudrait plus de tems que le déluge n'a duré, pour lire tous les auteurs qui en ont fait de beaux systèmes. Chacun d'eux détruit & renouvelle la terre à sa mode, ainsi que *Descartes* l'a formée; car la plupart des philosophes se sont mis sans façon à la place de DIEU; ils pensent créer un univers avec la parole.

Mon dessein n'est pas de les imiter; & je n'ai point du tout l'espérance de découvrir les moyens dont DIEU s'est servi pour former le monde, pour le noyer, pour le conserver. Je m'en tiens à la parole de l'écriture, sans prétendre l'expliquer, & sans oser admettre ce qu'elle ne dit point. Qu'il me

soit permis d'examiner seulement , selon les règles de la probabilité , si ce globe a été & doit être un jour si absolument différent de ce qu'il est. Il ne s'agit ici que d'avoir des yeux.

J'examine d'abord ces montagnes , que le docteur *Burnet* & tant d'autres regardent comme les ruines d'un ancien monde dispersé çà & là sans ordre , sans dessein , semblable aux débris d'une ville que le canon a foudroyée. Je les vois au contraire arrangées avec un ordre infini d'un bout de l'univers à l'autre. C'est en effet une chaîne de hauts aqueducs continuels , qui en s'ouvrant en plusieurs endroits laissent aux fleuves & aux bras de mer l'espace dont ils ont besoin pour humecter la terre.

Du cap de Bonne-Espérance naît une suite de rochers , qui s'abaissent pour laisser passer le Niger & le Zair , & qui se relèvent ensuite sous le nom du mont Atlas , tandis que le Nil coule d'une autre branche de ces montagnes. Un bras de mer étroit sépare l'Atlas du promontoire de Gibraltar , qui se rejoint à la Sierra Morena ; celle-ci touche aux Pyrénées , les Pyrénées aux Cévennes , les Cévennes aux Alpes , les Alpes à l'Apennin , qui ne finit qu'au bout du royaume de Naples ; vis-à-vis sont les montagnes d'Epire & de la Thessalie. A peine avez-vous passé le détroit de Gallipoli , que vous trouvez le mont Taurus , dont les branches , sous le nom de Caucase , de l'Immaüs , &c. s'étendent aux extrémités du globe ; c'est ainsi que la terre est couronnée en tous sens de ces réservoirs d'eau , d'où partent sans exception toutes les rivières qui l'arrosent & qui la fécondent. Et il n'y a aucun rivage à qui la mer fournisse un seul ruisseau de son eau salée.

Burnet fit graver une carte de la terre divisée en montagnes , au lieu de provinces : il s'efforce , par cette représentation & par ses paroles , de mettre sous les yeux l'image du plus horrible désordre ; mais de ses propres paroles , comme de sa carte , on ne peut conclure qu'harmonie & utilité. *Les Andés* , dit-il , dans l'Amérique ont mille lieues de long ; le *Taurus* divise l'Asie en deux parties &c. Un homme qui pourrait embrasser tout cela d'un coup d'œil verrait que le globe de la terre est plus informe encor qu'on ne l'imagine. Il paraît tout au contraire , qu'un homme raisonnable , qui verrait d'un coup

d'œil l'un & l'autre hémisphère traversé par une suite de montagnes, qui servent de réservoirs aux pluies, & de sources aux fleuves, ne pourrait s'empêcher de reconnaître dans cette prétendue confusion toute la sagesse & la bienfaisance de DIEU même.

Il n'y a pas un seul climat sur la terre sans montagnes, & sans rivière qui en sorte. Cette chaîne de rochers est une pièce essentielle à la machine du monde. Sans elle les animaux terrestres ne pourraient vivre; car point de vie sans eau; l'eau est élevée des mers, & purifiée par l'évaporation continuelle; les vents la portent sur les sommets des rochers, d'où elle se précipite en rivières; & il est prouvé que cette évaporation est assez grande pour qu'elle fût à former les fleuves & à répandre les pluies.

L'autre opinion, qui prétend que dans la période de deux millions d'années l'axe de la terre, se relevant continuellement & tournant sur lui-même, a forcé l'océan de changer son lit; cette opinion, dis-je, n'est pas moins contraire à la physique. Un mouvement qui relève l'axe de la terre de dix minutes en mille ans, ne paraît pas assez violent pour fracasser le globe; ce mouvement, s'il existait, laisserait assurément les montagnes à leurs places; & franchement il n'y a pas d'apparence que les Alpes & le Caucase aient été portées où elles sont, ni petit-à-petit, ni tout-à-coup, des côtes de la Cafrerie.

L'inspection seule de l'océan sert autant que celles des montagnes à détruire ce système. Le lit de l'océan est creusé; plus ce vaste bassin s'éloigne des côtes, plus il est profond. Il n'y a pas un rocher en pleine mer, si vous en exceptez quelques îles. Or s'il avait été un tems où l'océan eût été sur nos montagnes, si les hommes & les animaux eussent alors vécu dans ce fond qui sert de base à la mer, eussent-ils pu subsister? De quelles montagnes alors auraient-ils reçu des rivières? Il eût falu un globe d'une nature toute différente. Et comment ce globe eût-il tourné alors sur lui-même, ayant une moitié creusée & une autre moitié élevée, surchargée encor de tout l'océan? Les loix de la gravitation, & celles des fluides, n'eussent jamais été accomplies; comment cet océan se fût-il tenu sur les montagnes sans couler dans ce lit immense que

la nature lui a creusé ? Les philosophes qui font un monde ne font guères qu'un monde ridicule.

Je suppose un moment , avec ceux qui admettent la période de deux millions d'années , que nous sommes parvenus au point , où l'écliptique coïncidera avec l'équateur ; je suppose qu'alors l'Italie , la France & l'Allemagne seront dans la zone torride ; il ne faut pas s'imaginer qu'alors , ni dans aucun tems , l'océan pût changer de place ; aucun mouvement de la terre ne peut s'opposer aux loix de la pesanteur ; en quelque sens que notre globe soit tourné , tout pressera également le centre. La mécanique universelle est toujours la même.

Il n'y a donc aucun système qui puisse donner la moindre vraisemblance à cette idée si généralement répandue , que notre globe a changé de face , que l'océan a été très longtems sur la terre habitée , & que les hommes ont vécu autrefois où sont aujourd'hui les marfouins & les baleines. Rien de ce qui végère & de ce qui est animé n'a changé ; toutes les espèces sont demeurées invariablement les mêmes ; il serait bien étrange que la graine de millet conservât éternellement sa nature , & que le globe entier variât la sienne.

Ce qu'on dit ici de l'océan , il faut le dire de la Méditerranée , & du grand lac qu'on appelle *mer Caspienne*. Si ces lacs n'ont pas toujours été où ils sont , il faut absolument que la nature de ce globe ait été toute autre qu'elle n'est aujourd'hui.

Une foule d'auteurs a écrit , qu'un tremblement de terre ayant englouti un jour les montagnes qui joignaient l'Afrique & l'Europe , l'océan se fit un passage entre Calpé & Abila , & alla former la Méditerranée , qui finit à cinq cent lieues de là aux Palus Méotides ; c'est-à-dire que cinq cent lieues de pays se creusèrent tout-d'un-coup pour recevoir l'océan. On remarque encor que la mer n'a point de fond vis-à-vis Gibraltar , & qu'ainsi l'avanture de la montagne est encor plus merveilleuse.

Si on voulait bien seulement faire attention à tous les fleuves de l'Europe & de l'Asie qui tombent dans la Méditerranée , on verrait qu'il faut nécessairement qu'ils y forment un grand lac. Le Tanais , le Boristhène , le Danube , le Pô , le Rhône &c. ne pouvaient avoir d'embouchure dans l'océan , à moins qu'on

ne se donnât encor le plaisir d'imaginer un tems ou le Tanais & le Boristhène venaient par les Pyrénées se rendre en Biscaye.

Les philosophes disaient, qu'il falait bien cependant que la Méditerranée eût été produite par quelque accident. On demandait encor ce que devenaient les eaux de tant de fleuves reçus continuellement dans son sein; que faire des eaux de la mer Caspienne? On imaginait un vaste souterrain formé dans le bouleversement qui donna naissance à ces mers; on disait que ces mers communiquaient entre elles & avec l'océan par ce gouffre supposé; on assurait même que les poissons qu'on avait jetés dans la mer Caspienne avec un anneau au museau, avaient été repêchés dans la Méditerranée. C'est ainsi qu'on a traité longtems l'histoire & la philosophie; mais depuis qu'on a substitué la véritable histoire à la fable, & la véritable physique aux systèmes, on ne doit plus croire de pareils contes. Il est assez prouvé que l'évaporation seule suffit à expliquer comment ces mers ne se débordent pas; elles n'ont pas besoin de donner leurs eaux à l'océan. Et il est bien vraisemblable que la mer Méditerranée a été toujours à sa place; & que la constitution fondamentale de cet univers n'a point changé.

Je fais bien qu'il se trouvera toujours des gens, sur l'esprit desquels un brochet pétrifié sur le mont Cenis, & un turbot trouvé dans le pays de Hesse, auront plus de pouvoir que tous les raisonnemens de la saine physique: ils se plairont toujours à imaginer que la cime des montagnes a été autrefois le lit d'une rivière, ou de l'océan, quoique la chose paraisse incompatible; & d'autres penseront, en voyant des prétendues coquilles de Syrie en Allemagne, que la mer de Syrie est venue à Francfort. Le goût du merveilleux enfante les systèmes; mais la nature paraît se plaire dans l'uniformité & dans la constance, autant que notre imagination aime les grands changemens; & comme dit le grand Newton, *Natura est sibi consona*. L'écriture nous dit qu'il y a eu un déluge; mais il n'en est resté (ce semble) d'autre monument sur la terre que la mémoire d'un prodige terrible qui nous avertit en vain d'être justes.

*DIGRESSION SUR LA MANIÈRE
DONT NOTRE GLOBE A PU ÊTRE INONDÉ.*

Quand je dis que le déluge universel, qui éleva les eaux quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, est un miracle inexécutable par les loix de la nature que nous connaissons, je ne dis rien que de très véritable. Ceux qui ont voulu trouver des raisons physiques de ce prodige singulier, n'ont pas été plus heureux que ceux qui voudraient expliquer, par les loix de la mécanique, comment quatre mille personnes furent nourries avec cinq pains & trois poissons. La physique n'a rien de commun avec les miracles; la religion ordonne de les croire, & la raison défend de les expliquer.

Quelques-uns ont imaginé que les nuages seuls peuvent suffire à inonder la terre; mais ces nuages ne sont que les eaux de la mer même élevées continuellement de sa surface, & atténuées, & purifiées. Plus l'air en est chargé, plus les eaux de notre globe en ont perdu. Ainsi la même quantité d'eau subsiste toujours; si les nuages se fondent également sur tout le globe, il n'y a pas un pouce de terre inondé. S'ils sont amoncelés par le vent dans un climat, & qu'ils retombent sur une lieue carrée de terrain aux dépens des autres terres qui restent sans pluie, il n'y a que cette lieue carrée de submergée.

D'autres ont fait sortir tout l'océan de son lit, & l'ont envoyé couvrir toute la terre. On compte aujourd'hui que la mer, en prenant ensemble les fonds qu'on a sondés & ceux qui sont inaccessibles à la sonde, peut avoir environ mille pieds de profondeur. Elle n'a que cinquante pieds en beaucoup d'endroits, & sur les côtés bien moins. En supposant partout sa profondeur de mille pieds, on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

Or les montagnes vers Quito s'élèvent au-dessus du niveau de la mer de plus de dix mille pieds. Il aurait donc falu dix

216 DIGRESSION SUR LE DÉLUGE.

océans l'un sur l'autre, élevés sur la moitié aqueuse du globe ; & dix autres océans sur l'autre moitié ; & comme la sphère aurait alors plus de circonférence , il faudrait encor quatre océans pour en couvrir la surface agrandie ; ainsi il faudrait nécessairement vingt-quatre océans au moins pour inonder le sommet des montagnes de Quito ; & quand il n'en faudrait que quatre, comme le prétend le docteur *Burnet*, un physicien serait encor bien embarrassé avec ces quatre océans. Qui croirait que *Burnet* imagine de les faire bouillir pour en augmenter le volume ? Mais l'eau en bouillant ne se gonfle jamais un quart seulement au-delà de son volume ordinaire. A quoi est-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que respecter ?

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE MR. PASCAL.

VOici des remarques critiques, que j'ai faites depuis longtemps, sur les *pensées* de Mr. *Pascal*. Ne me comparez point ici, je vous prie, à *Ezéchias*, qui voulut faire brûler tous les livres de *Salomon*. Je respecte le génie & l'éloquence de *Pascal* ; mais plus je les respecte, plus je suis persuadé, qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces pensées, qu'il avait jettées au hasard sur le papier, pour les examiner ensuite ; & c'est en admirant son génie, que je combats quelques-unes de ses idées.

Il me paraît, qu'en général l'esprit, dans lequel Mr. *Pascal* écrivit ces *pensées*, était de montrer l'homme dans un jour odieux. Il s'acharne à nous peindre tous méchants & malheureux. Il écrit contre la nature humaine, à-peu-près comme il écrivait contre les jésuites. Il impute à l'essence de notre nature, ce qui n'appartient qu'à certains hommes ; il dit éloquentement des injures au genre-humain. J'ose prendre le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime. J'ose assurer, que nous ne sommes ni si méchants, ni si malheureux, qu'il le dit. Je suis de plus très persuadé, que s'il avait suivi, dans le livre qu'il

qu'il méditait, le dessein qui paraît dans ses pensées, il aurait fait un livre plein de paralogismes éloquens & de faussetés admirablement déduites. On dit même, que tous ces livres, qu'on a fait depuis peu pour prouver la religion chrétienne, sont plus capables de scandaliser que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en savoir plus que JESUS-CHRIST & ses apôtres ? C'est vouloir soutenir un chêne en l'entourant de roseaux ; on peut écarter ces roseaux inutiles, sans craindre de faire tort à l'arbre. J'ai choisi avec discrétion quelques pensées de *Pascal*. J'ai mis les réponses au bas. Au reste, on ne peut trop répéter ici, combien il serait absurde & cruel de faire une affaire de parti de cet examen des pensées de *Pascal*. Je n'ai de parti que la vérité. Je pense, qu'il est très vrai, que ce n'est pas à la métaphysique de prouver la religion chrétienne, & que la raison est autant au-dessous de la foi, que le fini est au-dessous de l'infini. Il ne s'agit ici que de raison ; & c'est si peu de chose chez les hommes, que cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

I. PENSÉE DE PASCAL.

Les grandeurs & les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même tems quelque grand principe de misère : car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature ; c'est-à-dire, qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre : il faut encor qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

1. Cette manière de raisonner paraît fautive & dangereuse : car la fable de *Prométhée* & de *Pandore*, les androgynes de *Platon*, les dogmes des anciens Egyptiens, & ceux de *Zoroastre*, rendraient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses, qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, & point du tout qu'elle rende raison de ses contra-

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Ee

riétés prétendues ; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie.

I I.

Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde , & qu'on voye , s'il y en a une autre que la chrétienne , qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignaient les philosophes , qui nous proposent pour tout bien , un bien qui est en nous ? Est-ce là le vrai bien ?

2. Les philosophes n'ont point enseigné de religion : ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de DIEU ; car dès-lors il eût cessé d'être philosophe , & il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir , si JESUS-CHRIST doit l'emporter sur *Aristote* ; il s'agit de prouver , que la religion de JESUS-CHRIST est la véritable , & que celles de *Mahomet* , de *Zoroastre* , de *Confucius* , d'*Hermès* , & toutes les autres , sont fausses. Il n'est pas vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien , un bien qui est en nous. Lisez *Platon* , *Marc-Aurèle* , *Epictète* ; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

I I I.

Et cependant sans ce mystère , le plus incompréhensible de tous , nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours & ses plis dans l'abîme du péché originel ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère , que ce mystère est inconcevable à l'homme.

3. Quelle étrange explication ! *L'homme est inconcevable , sans un mystère inconcevable.* C'est bien assez de ne rien entendre à notre origine , sans l'expliquer par une chose qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît , comment il croit , comment il digère , comment il pense , comment ses membres obéissent à sa volonté. Serai-je bien reçu à expliquer ces obscurités par un système inintelligible ? Ne vaut-il pas mieux dire , Je ne fais rien ? Un mystère ne fut jamais une explication , c'est une chose divine & inexplicable.

Qu'aurait répondu *Mr. Pascal* à un homme qui lui aurait

dit, Je fais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi, & non de ma raison; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux; que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates; que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement; qu'il y a quelquefois des enfans mal organisés, qui vivent privés d'un ou deux sens, & de la faculté du raisonnement; que ceux qui sont le mieux organisés, sont ceux qui ont les passions les plus vives; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, & qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens; que cet amour-propre nous est donné de DIEU pour la conservation de notre être, & qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, & selon que nous sommes plus ou moins passionnés; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons, & que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire?

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner. L'homme paraît être à sa place dans la nature, supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal & de bien, de plaisir & de peine. Il est pourvu de passions pour agir, & de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait DIEU; & ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédients nécessaires, qui entrent dans le composé de l'homme, qui est comme le reste de la nature ce qu'il doit être. Voilà ce que la raison peut dire; ce n'est donc point la raison, qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine, c'est la foi seule à laquelle il faut avoir recours.

I V.

*Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, &
Ec ij*

voyons , si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ?

Cette duplicité de l'homme est si visible , qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux ames , un sujet simple leur paraissant incapable de telles & si soudaines variétés , d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

4. Cette pensée est prise entièrement de Montagne , ainsi que beaucoup d'autres. Elle se trouve au chapitre de l'inconstance de nos actions. Mais le sage Montagne s'explique en homme qui doute. Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature ; & l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes. Si un seul de ces organes est un peu altéré , il est nécessaire qu'il change toutes les impressions du cerveau , & que l'animal ait de nouvelles pensées & de nouvelles volontés. Il est très vrai , que nous sommes tantôt abattus de tristesse , tantôt enflés de présomption : & cela doit être , quand nous nous trouvons dans des situations opposées. Un animal que son maître caresse & nourrit , & un autre qu'on égorge lentement & avec adresse pour en faire une dissection , éprouvent des sentimens bien contraires ; ainsi faisons-nous ; & les différences qui sont en nous , sont si peu contradictoires , qu'il serait contradictoire qu'elles n'existassent pas. Les fous , qui ont dit que nous avons deux ames , pouvaient par la même raison nous en donner trente ou quarante ; car un homme dans une grande passion a souvent trente ou quarante idées différentes de la même chose , & doit nécessairement les avoir selon que cet objet lui paraît sous différentes faces. Cette prétendue duplicité de l'homme est une idée aussi absurde que métaphysique ; j'aimerais autant dire , que le chien , qui mord & qui caresse , est double ; que la poule , qui a tant de soin de ses petits , & qui ensuite les abandonne jusqu'à les méconnaître , est double ; que la glace , qui représente des objets différens , est double ; que l'arbre , qui est tantôt chargé , tantôt dépouillé de feuilles , est double. J'avoue que l'homme est inconcevable en un sens ; mais tout le reste de la nature l'est aussi ; & il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reste.

V.

Ne point parier que DIEU est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc ? Person le gain & la perte, en prenant le parti de croire que DIEU est ; si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui, il faut gagner ; mais je gage peut-être trop. Voyons, puisqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encor gager.

5. Il est évidemment faux de dire : Ne point parier que DIEU est, c'est parier qu'il n'est pas ; car celui qui doute & demande à s'éclaircir, ne parie assurément ni pour ni contre. D'ailleurs, cet article paraît un peu indécent & puéril : cette idée de jeu, de perte & de gain, ne convient point à la gravité du sujet. De plus, l'intérêt que j'ai à croire une chose, n'est pas une preuve de l'existence de cette chose. Vous me promettez l'empire du monde, si je crois que vous avez raison. Je souhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raison ; mais jusqu'à-ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à *Pascal*, par convaincre ma raison : j'ai intérêt, sans doute, qu'il y ait un DIEU, mais si dans votre système DIEU n'est venu que pour si peu de personnes, si le petit nombre des élus est si effrayant, si je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? N'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? De quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un seul à peine a droit d'aspirer ? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu de hazard, de pari, de croix & de pile, & tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin, que je veux & que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait, qu'il y a un DIEU, avec autant de force, que ces subtilités ont de faiblesse.

V I.

En voyant l'aveuglement & les misères de l'homme, & ces
E e iij

contrariétés étonnantes , qui se découvrent dans sa nature , & regardant tout l'univers muet , & l'homme sans lumière , abandonné à lui-même , & comme égaré dans ce recoin de l'univers , sans savoir qui l'y a mis , ce qu'il y est venu faire , ce qu'il deviendra en mourant , j'entre en effroi , comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une isle déserte & effroyable , & qui se réveillerait sans connaître où il est , & sans avoir aucun moyen d'en sortir ; & sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

6. En lisant cette réflexion , je reçois une lettre d'un de mes amis , qui demeure dans un pays fort éloigné. a) Voici ses paroles :

» Je suis ici comme vous m'y avez laissé , ni plus gai , ni
 » plus triste , ni plus riche , ni plus pauvre , jouissant d'une
 » santé parfaite , ayant tout ce qui rend la vie agréable ; sans
 » amour , sans avarice , sans ambition & sans envie ; & tant
 » que cela durera , je m'appellerai hardiment un homme très
 » heureux.

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux ; tel chien couche & mange avec sa maîtresse ; tel autre tourne la broche , & est tout aussi content ; tel autre devient enragé , & on le tue. Pour moi , quand je regarde Paris ou Londres , je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle Mr. *Pascal* ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une isle déserte , mais peuplée , opulente , policée , & où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage , qui sera plein de désespoir , parce qu'il ne fait pas la nature de sa pensée , parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière , parce que DIEU ne lui a pas révélé ses secrets ? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds & deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot , & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter , est l'idée d'un fanatique. Croire

a) Il a depuis été ambassadeur , | fidérable. Sa lettre est de 1738 , elle
 & est devenu un homme très con- | existe en original.

que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sîbarite. Penſer que la terre, les hommes & les animaux, ſont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la providence, eſt, je crois, d'un homme ſage.

V I I.

Les Juifs penſent que DIEU ne laiffera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres, qu'il viendra un libérateur pour tous ; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer ; qu'ils ſont formés exprès pour être les héros de ce grand événement, & pour appeller tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

7. Les Juifs ont toujours attendu un libérateur ; mais leur libérateur eſt pour eux, & non pour nous ; ils attendent un meſſie, qui rendra les Juifs maîtres des chrétiens. Et nous eſpérons, que le meſſie réunira un jour les Juifs aux chrétiens. Ils penſent précifément ſur cela le contraire de tout ce que nous penſons.

V I I I.

La loi par laquelle ce peuple eſt gouverné, eſt tout enſemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la ſeule qui ait été gardée ſans interruption dans un état. C'eſt ce que Philon Juif montre en divers lieux, & Joſeph admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle eſt ſi ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens, que plus de mille ans après ; enſorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en eſt jamais ſervi ; & il eſt aifé de juger de la perfection de cette loi par ſa ſimple lecture, où l'on voit, qu'on y a pourvu à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens légiſlateurs Grecs & Romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales loix ; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, & par les autres preuves que Joſeph en donne.

8. Il eſt très faux, que la loi des Juifs ſoit la plus ancienne, puifqu'avant Moïſe leur légiſlateur ils demeuraient en Egypte, le pays de la terre le plus renommé par ſes ſages loix, ſelon leſquelles les rois étaient jugés après la mort. Il eſt très faux,

que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après *Homère* : il parle des loix de *Minos* dans l'*Odyssée*. Le mot de *loi* est dans *Hésiode* ; & quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans *Hésiode* ni dans *Homère*, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois & des juges, donc il y avait des loix. Celles des Chinois sont bien antérieures à *Moïse*.

Il est encor très faux que les Grecs & les Romains aient pris des loix des Juifs. Ce ne peut être dans les commencemens de leurs républiques : car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs. Ce ne peut être dans le tems de leur grandeur ; car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme *Cicéron* les traite en parlant de la prise de Jérusalem par *Pompée*. *Philon* avoue qu'avant la traduction des septante aucune nation ne connut leurs livres.

I X.

Ce peuple est encor admirable dans sa sincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers DIEU, & qu'il sait, qu'ils le seront encor plus après sa mort ; mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoin contr'eux ; qu'il le leur a assez dit ; qu'enfin DIEU s'irritant contr'eux, les dispersera par tous les peuples de la terre : que comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étaient point leurs Dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était pas son peuple. Cependant ce livre, qui les deshonne en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie : c'est une sincérité, qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

9. Cette sincérité a partout des exemples, & n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque Juif est intéressé à croire, que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté, qui l'a perdu ; mais que c'est la colère de DIEU qui le punit ; il pense avec satisfaction qu'il a valu des miracles pour l'abattre, & que sa nation est toujours la bien-aimée de DIEU, qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, & dise aux Français, *Vous êtes des misérables, qui n'avez ni cœur ni conduite ; vous avez été battus à Hochstet & à Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous défendre : il se fera lapider. Mais s'il dit : » Vous êtes des catholiques chéris*
» de

» de DIEU ; vos péchés infâmes avaient irrité l'Eternel , qui
 » vous livra aux hérétiques à Hochstet & à Ramillies ; mais
 » quand vous êtes revenus au Seigneur , alors il a béni votre
 » courage à Denain : « ces paroles le feront aimer de l'au-
 ditoire.

X.

*S'il y a un DIEU , il ne faut aimer que lui , & non les créa-
 tures.*

10. Il faut aimer , & très tendrement , les créatures ; il faut aimer sa patrie , sa femme , son père , ses enfans ; il faut si bien les aimer , que DIEU nous les fait aimer malgré nous. Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains ; & cela est si vrai , que *Pascal* , abusant de ce principe , traitait sa sœur avec dureté , & rebutait ses services , de peur de paraître aimer une créature ; c'est ce qui est écrit dans sa vie. S'il falait en user ainsi , quelle serait la société humaine ?

X I.

Nous naissons injustes ; car chacun tend à soi ; cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général , & la pente vers soi est le commencement de tout désordre en guerre , en police , en économie , &c.

11. Cela est selon tout ordre ; il est aussi impossible qu'une société puisse se former & subsister sans amour-propre , qu'il serait impossible de faire des enfans sans concupiscence , de songer à se nourrir sans appétit. C'est l'amour de nous-mêmes , qui assiste l'amour des autres ; c'est par nos besoins mutuels que nous sommes utiles au genre-humain ; c'est le fondement de tout commerce ; c'est l'éternel lien des hommes ; sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé , ni une société de dix personnes formée. C'est cet amour-propre , que chaque animal a reçu de la nature , qui nous avertit de respecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre , & la religion la perfectionne. Il est bien vrai , que DIEU aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité , & le maçon

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Ff

eût scié de la pierre pour faire plaisir à son prochain. Mais DIEU a établi les choses autrement ; n'accusons point l'instinct qu'il nous donne , & faisons-en l'usage qu'il commande.

X I I.

Le sens caché des prophéties ne pouvait induire en erreur , & il n'y avait qu'un peuple aussi charnel que celui-là , qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance , qui les empêchait d'entendre les véritables biens , sinon leur cupidité , qui déterminait ce sens aux biens de la terre ?

12. En bonne foi le peuple le plus spirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement ? Ils étaient esclaves des Romains ; ils attendaient un libérateur , qui les rendrait victorieux , & qui ferait respecter Jérusalem dans tout le monde ; comment , avec les lumières de leur raison , pouvaient-ils voir ce vainqueur , ce monarque , dans un de leurs concitoyens né dans l'obscurité , dans la pauvreté , & condamné au supplice des esclaves ? Comment pouvaient-ils entendre , par le nom de leur capitale , une Jérusalem céleste , eux à qui le décalogue n'avait pas seulement parlé de l'immortalité de l'ame ? Comment un peuple si attaché à la loi pouvait-il sans une lumière supérieure reconnaître dans les prophéties , qui n'étaient pas leur loi , un DIEU caché sous la figure d'un Juif circoncis , qui par sa religion nouvelle a détruit & rendu abominable la circoncision & le sabbat , fondemens sacrés de la loi judaïque ? Adorons DIEU sans vouloir percer ses mystères.

X I I I.

Le tems du premier avènement de JESUS-CHRIST est prédit ; le tems du second ne l'est point , parce que le premier devait être caché ; au lieu que le second doit être éclatant , & tellement manifeste , que ses ennemis même le reconnaîtront.

13. Le tems du second avènement de JESUS-CHRIST a été prédit encor plus clairement que le premier. *Pascal* avait apparemment oublié , que JESUS-CHRIST dans le chapitre vingt-unième de *St. Luc* dit expressément : » Lorsque vous verrez

» une armée environner Jérusalem , sachez que la défolation
 » est proche. Jérusalem sera foulée aux pieds , & il y aura
 » des signes dans le soleil & dans la lune & dans les étoiles ;
 » les flots de la mer feront un très grand bruit. Les vertus
 » des cieus seront ébranlées ; & alors ils verront le Fils de
 » l'Homme , qui viendra sur une nuée , avec une grande puis-
 » sance & une grande majesté. Cette génération ne passera
 » pas que ces choses ne soient accomplies. « Cependant la
 génération passa , & ces choses ne s'accomplirent point. En
 quelque tems que *St. Luc* ait écrit , il est certain , que *Titus*
 prit Jérusalem , & qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles ,
 ni le Fils de l'Homme dans les nues. Mais enfin si ce second
 avènement n'est point arrivé , si cette prédiction ne s'est point
 accomplie , c'est à nous de nous taire , de ne point interroger
 la providence , & de croire tout ce que l'église enseigne.

X I V.

*Le messie , selon les Juifs charnels , doit être un grand prince
 temporel. Selon les chrétiens charnels , il est venu nous dispenser
 d'aimer DIEU , & nous donner les sacremens , qui opèrent tout
 sans nous : ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne , ni juive.*

14. Cet article est bien plutôt un trait de saryre qu'une ré-
 flexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en
 veut ici ; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit , que
 JESUS-CHRIST est venu nous dispenser d'aimer DIEU ? La dispute
 sur l'amour de DIEU est une pure dispute de mots , comme
 la plupart des autres querelles scientifiques , qui ont causé des
 haines si vives & des malheurs si affreux. Il paraît encor un
 autre défaut dans cet article ; c'est qu'on y suppose , que
 l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs :
 c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette na-
 tion. Les Juifs espéraient un libérateur ; mais il ne leur était
 pas ordonné d'y croire comme un article de foi. Toute leur
 religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes
 n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législa-
 teurs.

X V.

Pour examiner les prophéties , il faut les entendre ; car si l'on

F f ij

croit qu'elles n'ont qu'un sens , il est sûr que le messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens , il est sûr qu'il sera venu en JESUS-CHRIST.

15. La religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or si quelque chose pouvait ébranler les fondemens de cette sainte & raisonnable religion, c'est ce sentiment de Mr. *Pascal*. Il veut, que tout ait deux sens dans l'écriture ; mais un homme, qui aurait le malheur d'être incrédule, pourrait lui dire : Celui qui donne deux sens à ses paroles, veut tromper les hommes, & cette duplicité est toujours punie par les loix : comment donc pouvez-vous sans rougir admettre dans DIEU, ce qu'on déteste dans les hommes ? Que dis-je ? avec quel mépris & avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des payens, parce qu'ils avaient deux sens ? Qu'une prophétie soit accomplie à la lettre, osez-vous soutenir, que cette prophétie est fausse, parce qu'elle ne sera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un sens mystique qu'on lui donnera ? Non sans doute, cela serait absurde. Comment donc une prophétie, qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un sens mystique ? Quoi ! de vraie, vous ne pouvez pas la rendre fausse ; & de fausse, vous pourriez la rendre vraie ? Voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi seule dans ces matières ; c'est le seul moyen de finir toute dispute.

X V I.

La distance infinie des corps aux esprits , figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité ; car elle est surnaturelle.

16. Il est à croire, que Mr. *Pascal* n'aurait pas employé ce galimatias dans son ouvrage, s'il avait eu le tems de le revoir.

X V I I.

Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux généalogies de St. Matthieu & de St. Luc ; il est visible, que cela n'a pas été fait de concert.

17. Les éditeurs des *pensées* de Pascal auraient-ils dû imprimer cette pensée, dont l'exposition seule est peut-être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire, que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, se contrariaient entièrement, sans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? Il fallait présenter l'antidote avec le poison. Que penserait-on d'un avocat, qui dirait, Ma partie se contredit ? mais cette faiblesse est une force pour ceux qui savent bien prendre les choses. Que dirait-on à deux témoins qui se contrediraient ? on leur dirait, Vous n'êtes pas d'accord, mais certainement l'un de vous deux se trompe.

X V I I I.

Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession ; mais que l'on reconnaisse la vérité de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, & dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

18. Voilà d'étranges marques de vérité qu'apporte Pascal. Quelles autres marques a donc le mensonge ? Quoi ! il suffirait pour être cru de dire, *Je suis obscur, je suis inintelligible* ? Il serait bien plus sensé de ne présenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

X I X.

S'il n'y avait qu'une religion, DIEU serait trop manifeste.

19. Quoi ! Vous dites, que s'il n'y avait qu'une religion, DIEU serait trop manifeste ? Eh ! oubliez-vous que vous dites souvent, qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? Selon vous, DIEU sera donc trop manifeste.

X X.

Je dis, que la religion juive ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de DIEU, & que DIEU réprouvait toutes les autres choses.

20. Quoi ! DIEU réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, & dans un détail si prodigieux ? N'est-il pas plus vrai de dire, que la loi de Moïse

consistait & dans l'amour & dans le culte ? Ramener tout à l'amour de DIEU, sent peut-être moins l'amour de DIEU, que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

X X I.

La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier ; le hazard en dispose ; la coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs.

21. Qui peut donc déterminer les soldats, les maçons & tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on appelle hazard & la coutume ? Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même ; mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très naturel & très raisonnable que la coutume en dispose.

X X I I.

Que chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but ; le passé & le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet.

22. Il est faux, que nous ne pensions point au présent ; nous y pensons en étudiant la nature, & en faisant toutes les fonctions de la vie, nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature, de ce qu'il nous donne cet instinct, qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance, qui nous adoucit nos chagrins, & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présents. Si les hommes étaient assez malheureux, pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne sèmerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance. Un esprit comme Mr. Pascal pouvait-il donner dans un lieu commun aussi faux que celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en faisant des enfans, en écoutant des sons agréables, en occupant sa faculté de penser & de sentir ; & qu'en

sortant de ces états , souvent au milieu de ces états même , il penserait au lendemain , sans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans & les imbécilles , qui ne pensent qu'au présent ; faudra-t-il leur ressembler ?

X X I I.

Mais quand j'y ai regardé de plus près , j'ai trouvé que cet éloignement , que les hommes ont du repos , & de demeurer avec eux-mêmes , vient d'une cause bien effective , c'est-à-dire , du malheur naturel de notre condition faible & mortelle , & si misérable , que rien ne nous peut consoler , lorsque rien ne nous empêche d'y penser , & que nous ne voyons que nous.

23. Ce mot , *ne voir que nous* , ne forme aucun sens. Qu'est-ce qu'un homme , qui n'agirait point , & qui est supposé se contempler ? Non-seulement je dis , que cet homme serait un imbécille , inutile à la société ; mais je dis , que cet homme ne peut exister. Car cet homme que contemplerait-il ? son corps , ses pieds , ses mains , ses cinq sens ? Ou il serait un idiot , ou bien il ferait usage de tout cela. Resterait-il à contempler sa faculté de penser ? Mais il ne peut contempler cette faculté , qu'en l'exerçant. Ou il ne pensera à rien , ou bien il pensera aux idées qui lui sont déjà venues , ou il en composera de nouvelles ; or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc nécessairement occupé , ou de ses sens , ou de ses idées ; le voilà donc hors de soi , ou imbécille. Encore une fois , il est impossible à la nature humaine de rester dans cet engourdissement imaginaire ; il est absurde de le penser , il est insensé d'y prétendre. L'homme est né pour l'action , comme le feu tend en haut , & la pierre en bas. N'être point occupé , & n'exister pas , est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tumultueuses , dangereuses ou utiles.

X X I V.

Les hommes ont un instinct secret , qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au-dehors , qui vient du ressentiment de leur misère continuelle ; & ils ont un autre instinct , qui reste

de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître ; que le bonheur n'est en effet que dans le repos.

24. Cet instinct secret étant le premier principe & le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté de DIEU, & il est plutôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sais pas ce que nos premiers pères faisaient dans le paradis terrestre ; mais si chacun d'eux n'avait pensé qu'à soi, l'existence du genre-humain était bien hasardée. N'est-il pas absurde de penser, qu'ils avaient des sens parfaits, c'est-à-dire, des instrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation ? Et n'est-il pas plaisant que des têtes pesantes puissent imaginer, que la paresse est un titre de grandeur, & l'action un rabaissement de notre nature ?

X X V.

C'est pourquoi lorsque Cyneas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnait un conseil, qui recevait de grandes difficultés, & qui n'était guères plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposait, que l'homme se pût contenter soi-même, & de ses biens présents, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires ; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux, ni devant ni après avoir conquis le monde.

25. L'exemple de Cyneas est bon dans les satyres de *Despréaux*, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui ; & de ce qu'on nous donne *Pyrrhus* pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

X X V I.

On doit donc reconnaître, que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuyerait même, sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition.

26. Ne serait-il pas aussi vrai de dire, que l'homme est si heureux en ce point, & que nous avons tant d'obligation à
l'auteur

l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous-mêmes ?

XXVI I.

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui accablé de procès & de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf, que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme ; quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce tems-là.

27. Cet homme fait à merveille ; la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur, que le quinquina contre la fièvre ; ne blâmons point en cela la nature, qui est toujours prête à nous secourir. *Louis XIV* allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfans ; & il faisait fort sagement.

XXVII I.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaines, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voyent leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans espérance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

28. Cette comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchainés, qu'on égorge l'un après l'autre, sont malheureux, non-seulement parce qu'ils souffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne souffrent pas. Le sort naturel d'un homme n'est ni d'être enchainé, ni d'être égorgé ; mais tous les hommes sont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain tems, pour produire leur semblable, & pour mourir. On peut dans une fable montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté ; mais pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera, que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus longtems ; car ce qu'on dit

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

G g

des cerfs & des corbeaux n'est qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la brièveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de notre bonheur & de sa durée. A ne raisonner qu'en philosophe, j'ose dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre, que par notre nature nous devons être mieux que nous ne sommes.

X X I X.

Car enfin si l'homme n'avait pas été corrompu, il jouirait de la vérité & de la félicité avec assurance, &c. tant il est manifeste, que nous avons été dans un degré de perfection, dont nous sommes tombés.

29. Il est sûr, par la foi & par notre révélation, si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison. Car je voudrais bien savoir, si DIEU ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; & ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il est? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit, que DIEU vous en devait davantage? Qui vous a dit, que votre être exigeait plus de connaissances & plus de bonheur? Qui vous a dit, qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez, que DIEU ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous, qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte & si infortunée? remerciez DIEU, de ce qu'elle n'est pas plus courte & plus malheureuse. Quoi donc? selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait, que tous les hommes accusassent la providence, hors les métaphysiciens, qui raisonnent sur le péché originel!

X X X.

Le péché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel.

30. Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel est manifeste? Pourquoi dites-vous, que tout nous en avertit? Comment peut-il en même tems être folie, & être démontré par la raison?

XXXI.

Les sages parmi les payens, qui ont dit, qu'il n'y a qu'un DIEU, ont été persécutés, les Juifs hais, les chrétiens encor plus.

31. Ils ont été quelquefois persécutés, de même que le serait aujourd'hui un homme, qui viendrait enseigner l'adoration d'un DIEU indépendante du culte reçu. Socrate n'a pas été condamné pour avoir dit, *il n'y a qu'un DIEU*, mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, & pour s'être fait des ennemis puissans fort mal-à-propos. À l'égard des Juifs, ils étaient hais, non parce qu'ils ne croyaient qu'un DIEU, mais parce qu'ils haïssaient ridiculement les autres nations; parce que c'étaient des barbares, qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus; parce que ce vil peuple superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient hais des payens, parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout; comme les protestans se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent longtems hais, persécutés & massacrés.

XXXII.

Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'étoiles qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant? On attaquait hardiment l'écriture, sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles: il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on, nous le savons.

32. Il est certain, que la sainte écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues; ainsi elle suppose, que la terre est immobile, que le soleil marche, &c. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie, qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, & encor avec bien de la peine, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie & égarée: on croit alors en voir une infinité. L'écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des physiciens; & il y a grande appa-

G g ij

rence, que DIEU ne révéla ni à *Habacuc*, ni à *Baruch*, ni à *Michée*, qu'un jour un Anglais nommé *Flamstead*, mettrait dans son catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le télescope. Voyez, je vous prie, quelle conséquence on tirerait du sentiment de *Pascal*. Si les auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des étoiles en connaissance de cause, ils étaient donc inspirés sur la physique. Et comment de si grands physiciens ont-ils pu dire, que la lune s'est arrêtée à midi sur Aialon, & le soleil sur Gabaon dans la Palestine ? qu'il faut que le bled pourrisse pour germer & produire, & cent autres choses semblables ? Concluons donc, que ce n'est pas la physique, mais la morale qu'il faut chercher dans la Bible, qu'elle doit faire des chrétiens, & non des philosophes.

XXXIII.

Est-ce courage à un homme mourant d'aller dans la faiblesse & dans la gonie affronter un DIEU tout-puissant & éternel ?

33. Cela n'est jamais arrivé, & ce ne peut être que dans un violent transport au cerveau qu'un homme dise, Je crois un DIEU, & je le brave.

XXXIV.

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se sont égorger.

34. La difficulté n'est pas seulement de savoir, si on croira des témoins qui meurent pour soutenir leur déposition, comme ont fait tant de fanatiques; mais encor si ces témoins sont effectivement morts pour cela, si on a conservé leurs dépositions, s'ils ont habité les pays où on dit qu'ils sont morts. Pourquoi *Joseph*, né dans le tems de la mort du CHRIST, *Joseph* ennemi d'*Hérode*, *Joseph* peu attaché au judaïsme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela ? Voilà ce que Mr. *Pascal* eût débrouillé avec succès.

XXXV.

Les sciences ont deux extrémités, qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se donnent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent

qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis.

35. Cette pensée paraît un sophisme, & la fausseté consiste dans ce mot d'ignorance, qu'on prend en deux sens différens. Celui qui ne sait ni lire ni écrire, est un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'est pas au point d'ignorance dont il était parti quand il commença à apprendre à lire. Mr. Newton ne savait pas pourquoi l'homme remue son bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins savant sur le reste. Celui qui ne sait point l'hébreu, & qui fait le latin, est savant par comparaison avec celui qui ne fait que le français.

XXXVI.

Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs & de dehors: ainsi il est dépendant; & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui sont les afflictions inévitables.

36. C'est comme si on disait; C'est n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur, car elle vient d'ailleurs. Celui-là est actuellement heureux qui a du plaisir, & ce plaisir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons guère avoir de sensations ni d'idées que par les objets extérieurs; comme nous ne pouvons nourrir notre corps, qu'en y faisant entrer ces substances étrangères, qui se changent en la nôtre.

XXXVII.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut; rien ne passe pour bon que la médiocrité.

37. Ce n'est point l'extrême esprit, c'est l'extrême vivacité & volubilité de l'esprit, qu'on accuse de folie; l'extrême esprit est l'extrême justesse, l'extrême finesse, l'extrême étendue opposée diamétralement à la folie. L'extrême défaut d'esprit est un manque de conception, un vuide d'idées; ce n'est point la folie, c'est la stupidité. La folie est un dérangement dans les organes, qui fait voir plusieurs objets trop vite, ou qui arrête l'imagination sur un seul avec trop d'application & de violence,

238 REMARQUES SUR LES

Ce n'est point non plus la médiocrité, qui passe pour bonne, c'est l'éloignement des deux vices opposés, c'est ce qu'on appelle *juste milieu* & non *médiocrité*. On ne fait cette remarque, & quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées précises. C'est plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVII.

Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

38. Notre condition est précisément de penser aux objets extérieurs, avec lesquels nous avons un rapport nécessaire. Il est faux, qu'on puisse détourner un homme de penser à la condition humaine; car à quelque chose qu'il applique son esprit, il l'applique à quelque chose de lié nécessairement à la condition humaine; & encor une fois, penser à soi avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien; je dis à rien du tout, qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penser à sa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de sa condition; on parle à un savant de réputation & de science, à un prince de ce qui a rapport à sa grandeur; à tout homme on parle de plaisir.

XXXIX.

Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes passions. Mais les uns sont en haut de la roue, & les autres près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

39. Il est faux, que les petits soient moins agités que les grands. Au contraire leurs désespoirs sont plus vifs, parce qu'ils ont moins de ressource. De cent personnes qui se tuent à Londres & ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, & à peine une d'une condition relevée. La comparaison de la roue est ingénieuse & fautive.

XL.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes-gens, & on leur apprend tout le reste; & cependant ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

40. On apprend aux hommes à être honnêtes-gens, & sans cela peu parviendraient à l'être. Laissez votre fils dans son enfance prendre tout ce qu'il trouvera sous sa main, à quinze ans il volera sur le grand chemin. Louez-le d'avoir dit un mensonge, il deviendra faux témoin. Flattez sa concupiscence, il sera sûrement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

X L I.

Le soi projet qu'a eu Montagne de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal ! Car de dire des sottises par hazard & par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celle-là.

41. Le charmant projet que Montagne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! Car il a peint la nature humaine. Si Nicole & Mallebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du tems de Henri III, qui est savant dans dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi des fanatiques, & qui peint sous son nom nos faiblesses & nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

X L I I.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent, qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est, qu'il y a de vrais remèdes ; car il ne serait pas possible, qu'il y en eût tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible, que les hommes se fussent imaginé, qu'ils en pourraient donner, & encor plus, que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir : de même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par la connaissance même des plus

grands-hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là ; parce que la chose ne pouvant être niée en général (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables), le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évident, qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, que parce qu'il y en a de vrais.

42. La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires, des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, & des sots crurent que la fièvre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir, se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, & on conclut que les écrevisses purifiaient le sang, parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade, a cru sans peine le premier charlatan ; personne n'a vu de loups-garoux, ni de forciers, & beaucoup y ont cru ; personne n'a vu de transmutation de métaux, & plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les payens, ne croyaient-ils donc aux faux miracles, dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables ?

X L I I I.

Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

44. Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations ;
NE FAITES PAS A AUTRUI CE QUE VOUS NE VOUDRIEZ PAS
QU'ON VOUS FIT.

X L I V.

Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la
la

la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paraît si fort & si naturel.

44. C'est des Catalans que Tacite a dit en exagérant, *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat*. Ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'est ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, & dont on puisse dire, elle aime mieux la mort que la guerre.

X L V.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

45. Il y a très peu d'hommes vraiment originaux : presque tous se gouvernent, pensent & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle ; mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines apperçoivent.

X L V I.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

46. On ne peut pas dire, qu'un homme supporte la mort aisément ou mal-aisément, quand il n'y pense point du tout. Qui ne sent rien, ne supporte rien.

X L V I I.

Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment.

47. Notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, en fait de goût, non en fait de science.

X L V I I I.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle, sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit, Il y a deux heures que nous sommes ici : l'autre dit, Il n'y a que trois quarts-d'heure ; je regarde ma

Phil. Littér. Hist. Tom. 1.

H h

242 REMARQUES SUR LES

montre , je dis à l'un , Vous vous ennuyez , & à l'autre , Le tems ne vous dure guères.

48. En ouvrage de goût , en musique , en poésie , en peinture , c'est le goût qui tient lieu de montre ; & celui qui n'en juge que par règle , en juge mal.

X L I X.

César était trop vieux , ce me semble , pour s'aller amuser à conquérir le monde : cet amusement était bon à Alexandre : c'était un jeune homme , qu'il était difficile d'arrêter ; mais César devait être plus mûr.

49. L'on s'imagine d'ordinaire , qu'*Alexandre & César* sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre ; ce n'est point cela. *Alexandre* succéda à *Philippe* dans le généralat de la Grèce , & fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse ; il battit l'ennemi commun , & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde ; parce que le royaume de *Darius* s'étendait jusqu'à l'Inde ; de même que le duc de *Marlboroug* serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de *Villars*. A l'égard de *César* , il était un des premiers de la république : il se brouilla avec *Pompée* , comme les jansénistes avec les molinistes , & alors ce fut à qui s'exterminerait ; une seule bataille , où il n'y eut pas dix mille hommes de tués , décida de tout. Au reste , la pensée de *Mr. Pascal* est peut-être fautive en un sens. Il fallait la maturité de *César* pour se démêler de tant d'intrigues ; & il est peut-être étonnant qu'*Alexandre* , à son âge , ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

L.

C'est une plaisante chose à considérer , de ce qu'il y a des gens dans le monde , qui ayant renoncé à toutes les loix de DIEU & de la nature , s'en sont fait eux-mêmes , auxquelles ils obéissent exactement , comme , par exemple , les voleurs , &c.

50. Cela est encor plus utile que plaisant à considérer ; car cela prouve , que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans loix. Il en est de toute société comme du jeu , il n'y en a point sans règle.

L I.

L'homme n'est ni ange, ni bête : & le malheur veut que, qui veut faire l'ange, fait la bête.

§ 1. Qui veut détruire les passions au-lieu de les régler, veut faire l'ange.

L I I.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon : on voit bien entr'eux quelque sorte d'émulation à la course ; mais c'est sans conséquence ; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal étrillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes ; leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, & ils ne sont point contents, s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

§ 2. L'homme le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre ; mais le plus fort l'enlève au plus faible : & chez les animaux & chez les hommes, les gros mangent les petits. Mr. Pascal a très grande raison de dire, que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables : & c'est cette passion qui est la mère des talens & des vertus.

L I I I.

Si l'homme commençait par s'étudier lui-même, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout ? Il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion ; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre & sans le tout.

§ 3. Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération, qu'il ne peut tout connaître.

Nos possis oculis quantum contendere Lyceus ;

Nos tamen idcirco contentus lippus iungi.

Nous connaissons beaucoup de vérités : nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : consolons-nous de ne pas savoir

H h ij

les rapports qui peuvent être entre une araignée & l'anneau de *Saturne*, & continuons à examiner ce qui est à notre portée.

L I V.

Si la foudre tombait sur les lieux bas , les poètes & ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature , manqueraient de preuves.

54. Une comparaison n'est preuve ni en poésie, ni en prose : elle sert en poésie d'embellissement, & en prose elle sert à éclaircir & à rendre les choses plus sensibles. Les poètes, qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaisons contraires, si le contraire arrivait.

L V.

C'est la composition d'esprit & de corps, qui a fait que presque tous les philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

55. Si nous savions ce que c'est qu'esprit, nous pourrions nous plaindre de ce que les philosophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connaissons ni l'esprit, ni le corps ; nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées très imparfaites de l'autre ; donc nous ne pouvons savoir quelles sont leurs limites.

L V I.

Comme on dit, beauté poétique, on devrait dire, beauté géométrique, & beauté médicinale ; cependant on ne le dit point ; & la raison en est, qu'on sait bien, quel est l'objet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine ; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter, & à faute de cette connaissance on a inventé de certains termes bizarres : Siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. & on appelle ce jargon beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme

vue sur ce modèle , verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton.

§ 6. Cela est très faux : on ne doit point dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorème & une purgation n'affectent point les sens agréablement, & qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choses qui charment les sens, comme la musique, la peinture, l'éloquence, la poésie, l'architecture régulière, &c. La raison, qu'apporte Mr. *Pascal*, est tout aussi fautive : on fait très bien en quoi consiste l'objet de la poésie : il consiste à peindre avec force, netteté, délicatesse & harmonie ; la poésie est l'éloquence harmonieuse. Il falait que Mr. *Pascal* eût bien peu de goût, pour dire, que *fatal laurier*, *bel astre*, & autres sottises, sont des beautés poétiques ; & il falait que les éditeurs de ces *pensées* fussent des personnes bien peu versées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion si indigne de son illustre auteur.

L V I I.

On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers , si l'on n'a mis l'enseigne de poète ; ni pour être habile en mathématiques , si l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes-gens ne veulent point d'enseigne.

§ 7. A ce compte il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, & d'y exceller ? *Virgile*, *Homère*, *Corneille*, *Newton*, le marquis de l'*Hôpital*, mettaient un enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, & qui se connaît aux autres !

L V I I I.

Le peuple a les opinions très saines , par exemple , d'avoir choisi le divertissement & la chasse plutôt que la poésie , &c.

§ 8. Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non ; mais ceux qui ont des organes grossiers, cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien ; & ceux qui ont un sentiment plus délicat, veulent des plaisirs plus fins ; il faut que tout le monde vive.

L I X.

Quand l'univers écraserait l'homme , il serait encor plus noble que ce qui le tue , parce qu'il fait qu'il meurt , & l'avantage que l'univers a sur lui , l'univers n'en fait rien.

59. Que veut dire ce mot *noble* ? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose , par exemple , que le globe du soleil : mais est-il bien prouvé , qu'un animal , parce qu'il a quelques pensées , est plus *noble* que le soleil , qui anime tout ce que nous connaissons de la nature ? Est-ce à l'homme à en décider ? Il est juge & partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre , quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier , & qu'il est d'un usage plus utile ; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil , que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds , qui raisonne bien ou mal ? Qui des deux est le plus utile au monde , ou de cet animal , ou de l'astre qui éclaire tant de globes ? Et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel ?

L X.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra , & qu'on y assemble tous les biens & les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme , si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation & sans divertissement , & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est , cette félicité languissante ne le soutiendra pas.

60. Comment peut-on assembler tous les biens & toutes les satisfactions autour d'un homme , & le laisser en même tems sans occupation & sans divertissement ? N'est-ce pas là une contradiction bien sensible ?

L X I.

Qu'on laisse un roi tout seul , sans aucune satisfaction des sens , sans aucun soin dans l'esprit , sans compagnie , penser à soi tout à loisir , & l'on verra qu'un roi , qui se voit , est un homme plein de misères , & qui les ressent comme les autres.

61. Toujours le même sophisme. Un roi qui se recueille pour penser , est alors très occupé ; mais s'il n'arrêtait sa pensée

que fut foi, en disant à foi-même, Je règne, & rien de plus, ce serait un idiot.

L X I I.

Toute religion, qui ne reconnaît point JESUS-CHRIST, est notoirement fausse, & les miracles ne lui peuvent de rien servir.

62. Qu'est-ce qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puisse former, c'est une chose que DIEU seul peut faire. Or, on suppose ici, que DIEU peut faire des miracles pour le soutien d'une fausse religion : ceci mérite bien d'être approfondi ; chacune de ces questions peut fournir un volume.

L X I I I.

Il est dit, Croyez à l'église ; mais il n'est pas dit, Croyez aux miracles ; à cause que le dernier est naturel, & non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, & non pas l'autre.

63. Voici, je pense, une contradiction. D'un côté les miracles en certaines occasions ne doivent servir de rien ; & de l'autre on doit croire nécessairement aux miracles ; c'est une preuve si convaincante, qu'il n'a pas même falu recommander cette preuve. C'est assurément dire le pour & le contre, & d'une manière bien dangereuse.

L X I V.

Je ne vois pas, qu'il y ait plus de difficulté de croire à la résurrection des corps & à l'enfantement de la Vierge, qu'à la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire ?

64. On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création ; car en voyant que la matière n'existe pas par elle-même, & n'a pas le mouvement par elle-même, &c. on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée ; mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison ; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

De la création.

Ce 10 Mai 1743.

J'Ai lu depuis peu des *pensées* de *Pascal*, qui n'avaient point encor paru. Le père des *Mollets* les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, & on les a fait imprimer : elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit, que ce grand génie avait jetté au hazard toutes ces idées, pour en réformer une partie, & employer l'autre, &c.

Parmi ces dernières *pensées*, que les éditeurs des œuvres de *Pascal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques-unes, que ce grand-homme eût dû, ce me semble corriger.

I.

Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire : & si on le trouve manifestement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhensible qu'il est.

1. Il me semble, qu'il est évident, que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud avec des ailes, un bœuf vole au nord sans ailes ; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges. Ces propositions sont évidemment fausses.

II.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses, dont on n'admire pas les originaux.

2. Ce n'est pas dans la bonté du caractère d'un homme que consiste assurément le mérite de son portrait, c'est dans la ressemblance. On admire *César* en un sens, & la statue ou image sur toile en un autre sens.

III.

Si les médecins n'avaient des soutanes & des mules, si les docteurs n'avaient des bonnets quarrés & des robes très amples, ils n'auraient

n'auraient jamais eu la considération qu'ils ont dans le monde.

3. Cependant les médecins n'ont cessé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie considération, que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pedanterie : les docteurs ne sont reçus dans le monde parmi les honnêtes-gens, que quand ils sont sans bonnet quarré & sans argumens. Il y a même des pays où la magistrature se fait respecter sans pompe. Il y a des rois chrétiens très bien obéis, qui négligent la cérémonie du sacre & du couronnement. A mesure que les hommes acquièrent plus de lumière, l'appareil devient plus inutile; ce n'est guères que pour le bas peuple, qu'il est encor quelquefois nécessaire, *ad populum phaleras*.

IV.

Selon les lumières naturelles, s'il y a un DIEU, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a aucun rapport à nous : nous sommes donc incapables de connaître, ni ce qu'il est, ni s'il est.

4. Il est étrange, que *Pascal* ait cru, qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, & qu'il dise, qu'on ne peut connaître par la raison, si DIEU est. C'est apparemment la lecture de cette pensée qui engagea le père *Hardouin* à mettre *Pascal* dans sa liste ridicule des athées. *Pascal* eût manifestement rejeté cette idée, puisqu'il la combat en d'autres endroits. En effet, nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas : *J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente : cependant comprenons-nous l'éternité ?

V.

Croyez-vous qu'il soit impossible que DIEU soit infini, sans parties ? Oui. Je veux donc vous faire voir une chose infinie & indivisible, c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie : car il est en tous lieux, & tout entier dans chaque endroit.

5. Il y a là quatre faussetés palpables : 1. Qu'un point mathématique existe seul : 2. Qu'il se meuve à droite & à gauche en même tems : 3. Qu'il se meuve d'une vitesse infinie ; car il n'y a vitesse si grande, qui ne puisse être augmentée : 4. Qu'il soit tout entier partout.

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

V I.

Homère a fait un roman, qu'il donne pour tel. Personne ne doutait, que Troye & Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or.

6. Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troye. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du sujet. L'ampoule apportée par une colombe, & l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que *Clovis* n'ait en effet régné en France.

V I I.

Je n'entreprendrai pas de prouver ici par des raisons naturelles, ou l'existence de DIEU, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame; parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis.

7. Encor une fois, est-il possible que ce soit *Pascal*, qui ne se sente pas assez fort pour prouver l'existence de DIEU ?

V I I I.

Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes naturellement, qu'il est étrange qu'elles leur déplaisent.

8. L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, qu'on n'a de crédit sur l'esprit des peuples, qu'en leur proposant le difficile, l'impossible même, à faire & à croire. Les stoïciens furent respectés, parce qu'ils écrasaient la nature humaine. Ne proposez que des choses raisonnables, tout le monde répond, Nous en savions autant. Ce n'est pas la peine d'être inspiré pour être commun. Mais commandez des choses dures, impraticables; peignez la Divinité toujours armée de foudres; faites couler le sang devant les autels; vous serez écouté de la multitude, & chacun dira de vous: Il faut qu'il ait bien raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les pensées de *Mr. Pascal*, qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des loix, des pensées que *Pascal* avait probablement jetées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

DIALOGUES.

DES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

LEs habitans de Cachemire sont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le sont d'affaires sérieuses, & vivans comme des enfans qui ne savent jamais la raison de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, se consolent de tout, se moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a subsisté plus de treize cent ans, sans avoir eu ni de vrais philosophes, ni de vrais poètes, ni d'architectes passables, ni de peintres, ni de sculpteurs. Ils manquèrent longtems de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis Cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un Juif ou à un Banian. Enfin vers le commencement du dernier siècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui semblaient n'être pas de la nation, & qui nourris de la science des Persans & des Indiens portèrent la raison & le génie aussi loin qu'ils peuvent aller. Il se trouva un sultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui à l'aide d'un bon visir poliça, embellit, & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ses bienfaits en plaisantant, & firent des chansons contre le sultan, contre le ministre, & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inspirés du ciel avaient allumé, fut couvert de cendres. La nature parut épuisée. La gloire des arts à Cachemire ne consistait presque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de passer une jambe par dessus l'autre au son des instrumens avec une grace merveilleuse; d'autres qui inventaient toutes les semaines

une façon admirable d'ajuster un ruban ; & enfin d'excellens chymistes , qui avec de l'essence de jambon , & autres semblables élixirs , mettaient en peu d'années toute une maison entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes , de danseurs , & de cuisiniers presque toute l'Asie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode , plus propre , plus saine , & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait , & on ne faisait rien. Un philosophe de l'Indoustan , grand amateur du bien public , & qui disait volontiers & inutilement son avis quand il s'agissait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts , passa par la capitale de Cachemire ; il eut avec un des principaux bostangis un long entretien sur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le bostangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple semblable à celui de Pekin , ou d'Agra ; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazards , c'est-à-dire , de ces marchés & de ces magasins publics entourés de colonnes , & servant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les salles destinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre ; qu'on voyait avec indignation de très vilaines maisons sur de très beaux ponts , & qu'on désirait en vain des places , des fontaines , des statues , & tous les monumens qui font la gloire d'une nation.

Permettez-moi , dit le philosophe Indien , de vous faire une petite question. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque ? Oh , dit le petit bostangi , il n'y a pas moyen : cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout , dit le philosophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe , reprit le citoyen ; mais ce sont des discours de sage , c'est-à-dire , des choses admirables dans la théorie , & ridicules dans la pratique. Nous sommes rebattus de ces belles sentences. Mais qu'avez-vous répondu , dit le philosophe , à ceux qui vous ont représenté qu'il ne s'agissait que de vouloir pleinement , & qu'il n'en coûterait rien à l'état de Cachemire pour orner votre capitale , pour faire toutes les grandes choses dont elle a besoin ? Nous n'avons rien répondu , dit le bostangi : nous nous som-

mes mis à rire selon notre coutume, & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philosophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous allarme. Le Cachemirien, qui était un homme fort poli, se mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'Indien; & ils eurent ensemble la conversation suivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer: ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non: car les Tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un état est comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain; & le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme, est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années: & où trouver de quoi les payer?

Ii iij

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai , & l'état ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes , & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela est bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort , que pour lui faire sculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encor. Trente mille hommes de cavalerie seulement sont beaucoup plus chers que dix mille artisans ; & la vérité est , que ni les uns ni les autres ne sont chers quand ils sont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides , & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du ris. Leurs terres ont-elles été épuisées pour avoir nourri des hommes laborieux , au lieu d'avoir engraisé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me poussez à bout , & vous ne me persuadez pas. La philosophie raisonne , & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours suivi cette maxime , ils mangeraient encor du gland , & ne sauraient pas ce que c'est que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entreprises , il ne faut qu'une tête & des mains , & on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres , du fer , du cuivre , de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très bien traités. Mais quelles dépenses énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce discours. De quelles dépenses parlez-vous donc ? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez sous vos pas tous les matériaux ; vous avez autour de vous deux cent mille fainéans que vous pouvez employer : Il ne reste donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur salaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne payerez rien aux Persans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très véritable, il ne sortira ni argent ni denrées de l'état.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang & de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce hu-

maine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur & pour sa gloire ? Quoi ! depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encor trouvé le secret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encor aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait ensorte que les possesseurs du ris, du lin, & des bestiaux donnassent du pilau & des chemises aux mendians qu'on emploierait à remuer la terre, & à porter les fardeaux, on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artistes, qui le long de l'année sont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ six vingt jours, pendant lesquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours piseux en jours utiles ? Que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artistes déloccupés ? Alors ceux qui ne savent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vite de l'industrie : vous formerez un peuple d'artistes.

LE BOSTANGI.

Ces tems sont destinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au trésor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raison est admirable ; mais il ne revient d'argent au trésor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies ? Est-il bien vrai qu'il soit de l'intérêt de l'état que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette conversation dura longtems. Le bostangi avoua enfin que le philosophe avait raison, & il fut le premier bostangi qu'un philosophe eût persuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent, ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant

Pendant que le raisonneur & le bostangi s'entretenaient ainsi des hautes sciences, il passa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds portans petit manteau par-dessus longue jaquette, capuce pointu sur la tête, ceinture de corde sur les reins. Voilà des grands garçons bien faits, dit l'Indien; combien en avez-vous dans votre patrie? A-peu-près cent mille de différentes espèces, dit le bostangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire! dit le philosophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main! Et moi aussi, dit le bostangi, mais ce sont de trop grands saints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'Indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le bostangi. Que cela est utile à un état! dit l'Indien. Cette conversation dura longtems & ne produisit pas grand' chose.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

EH bien, monsieur! le procès de ces pauvres orphelins.

L'AVOCAT.

Comment! Il n'y a que dix-huit ans que leur bien est aux faïsses-réelles. On n'a mangé encor en frais de justice que le tiers de leur fortune; & vous vous plaignez!

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'usage; je le respecte; mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il falait aller plusieurs fois chez votre juge, pour le supplier de vous juger.

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

K k

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal : il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe ; pourquoi faut-il que j'aie supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge ? Enfin donc , après tant de délais , nous allons être jugé aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article décisif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois , qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite : les juges le croient , & on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous *Turner* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres législateurs de la même force, sans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être suffisamment expliqué dans le cas dont il s'agit , on se partage en plusieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain ? Est-ce que nous vivons sous *Justinien* & sous *Théodose* ?

L'AVOCAT.

Non pas ; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chasse & les tournois ; ils couraient dans la terre sainte avec leurs maîtresses. Vous voyez bien que de si importantes occupations ne leur laissaient pas le tems d'établir une jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

Ah ! j'entens. Vous n'avez point de loix, & vous allez demander à *Justinien* & à *Charondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez. Nous avons plus de loix que toute l'Europe ensemble ; presque chaque ville a la sienne.

LE PLAIDEUR.

Oh ! oh ! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah ! si vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil !

LE PLAIDEUR.

Eh bien , qu'arriverait-il alors ?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-putain se trouve située dans une coutume qui vous est tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de là c'est toute autre chose.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne sont-ils pas en France ? Et n'est-
Kk ij

ce pas une chose absurde & affreuse , que ce qui est vrai dans un village se trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie se peut-il que des compatriotes ne vivent pas sous la même loi ?

L' A V O C A T.

C'est qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun, n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes faisaient dans le bon tems deux empires séparés ; & l'auguste souverain de Guignes , quoique serviteur du roi de France , donnait des loix à ses sujets ; ces loix dépendaient de la volonté de son maître - d'hôtel qui ne savait pas lire , & leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois de père en fils ; de sorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre - humain , la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encor , & tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume : vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider , par exemple , pour un Poitevin , contre un Auvergnac ?

L E P L A I D E U R.

Mais les Poitevins , les Auvergnacs , & messieurs de Guignes , ne s'habillent - ils pas de la même façon ? Est - il plus difficile d'avoir les mêmes loix que les mêmes habits ? Et puisque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre , pourquoi les juges n'en font - ils pas autant ?

L' A V O C A T.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids & qu'une mesure. Comment voulez - vous que la loi soit partout la même , quand la pinte ne l'est pas ? Pour moi , après avoir profondément rêvé , j'ai trouvé que comme la mesure de Paris n'est point la mesure de Saint-Denis , il faut nécessairement que les têtes ne soient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature se varie à l'infini , & il ne faut pas essayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu si différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me semble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une mesure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais sont des barbares ? Ils ont la même mesure ; mais ils ont en récompense vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une chose qui m'étonne ; quoi ! des peuples qui vivent sous les mêmes loix, ne vivent pas sous la même religion ?

L'AVOCAT.

Non, & cela seul prouve évidemment qu'ils sont abandonnés à leur sens reprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas aussi de ce qu'ils ont crû les loix faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur ? Peut-être que les Anglais, & d'autres peuples, ont pensé que l'observation des loix était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je sens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabatiste qui se ferait baptiser à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU, doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entens rien à tout cela. Je vais plaider votre cause.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

*MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS. a)*

MADAME DE MAINTENON.

O Ui, je vous ai priée de venir me voir en secret. Vous pensez peut-être que c'est pour jouir à vos yeux de ma grandeur : non, c'est pour trouver en vous des consolations.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Des consolations, madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuse.

MADAME DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en est assez. La mienne n'est pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

J'entens. Vous sentez dans la grandeur le besoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu besoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si longtems ?

MADAME DE MAINTENON.

Vous sentez qu'il a falu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte sur-tout cette contrainte.

a) Madame de *Maintenon*, & mademoiselle *Ninon de l'Enclos*, avaient longtems vécu ensemble. Cette célèbre fille, qui est morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par son testament. L'auteur a souvent en-

tendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf*, que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à se faire dévote, & à venir la consoler à Versailles de l'ennui de la grandeur & de la vieillesse.

MADemoiselle de l'Enclos.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs, ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

Je me suis trompée la première. Si lorsque nous soupions autrefois ensemble avec *Villarsfaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des tournelles, lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit ; Vous approcherez un jour du trône ; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les graces passeront par vos mains ; vous serez regardée comme une souveraine ; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit ; leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'est accompli ; j'ai éprouvé de la surprise dans les premiers momens ; j'ai espéré la joie, & je ne l'ai point trouvée.

MADemoiselle de l'Enclos.

Les philosophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à se figurer que vous ne soyez pas contente ; & s'il pensait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

MADAME DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il se trompe, comme moi. Ce monde-ci est un vaste amphithéâtre, où chacun est placé au hazard sur son gradin. On croit que la suprême félicité est dans les degrés d'enhaut. Quelle erreur !

MADemoiselle de l'Enclos.

Je crois que cette erreur est nécessaire aux hommes ; ils ne se donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne pensaient que le bonheur est placé fort au-dessus d'eux. Nous connaissons toutes deux des plaisirs moins remplis d'illusions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous prise pour être si malheureuse sur votre gradin ?

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! ma chère *Ninon*, depuis le tems que je ne vous ai plus appelée que *mademoiselle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus si heureuse. Il faut que je sois prude ; c'est tout vous dire. Mon cœur est vuide ; mon esprit est contraint ; je joue le premier personnage de France ; mais ce n'est qu'un personnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! si vous saviez ce que c'est que le fardeau imposé à une ame languissante, de ranimer une autre ame, d'amuser un esprit qui n'est plus amusable ! b)

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la tristesse de votre situation. Je crains de vous insulter en réfléchissant que *Ninon* est plus heureuse à Paris, dans sa petite maison, avec l'abbé de *Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Versailles auprès de l'homme de l'Europe le plus respectable, qui met toute sa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la supériorité de mon état. Je sais qu'il ne faut pas trop goûter sa félicité en présence des malheureux. Tâchez, madame, de prendre votre grandeur en patience ; tâchez d'oublier l'obscurité voluptueuse où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le seul remède dans votre état douloureux, c'est de ne dire jamais,

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,

Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Bûvez du fleuve *Léthé* ; consolez-vous surtout en jettant les yeux sur tant de reines qui s'ennuyent.

MADAME DE MAINTENON.

Ah ! *Ninon* ! peut-on se consoler seule ? J'ai une proposition à vous faire ; mais je n'ose.

MADE-

b) Ce sont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

MADemoISELLE DE L'ENCLOS.

Madame, franchement c'est à vous à être timide ; mais osez.

MADAME DE MAINTENON.

Ce serait de troquer , du moins en apparence , votre philosophie contre de la prudence , de vous faire femme respectable. Je vous logerais à Versailles ; vous seriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à supporter mon état.

MADemoISELLE DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours , madame ; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me fasse hypocrite & malheureuse , parce que la fortune vous a mal-traitée.

MADAME DE MAINTENON.

Ah , cruelle *Ninon* ! Vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

MADemoISELLE DE L'ENCLOS.

Non , je suis toujours sensible. Vous m'attendrissez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous , je vous offre tout ce que je puis ; quittez Versailles , venez vivre avec moi dans la rue des tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuse auprès du trône , & je ne pourrais l'être au marais. Voilà le funeste effet de la cour.

MADemoISELLE DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je consulterai sur votre mal avec les philosophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils fassent l'impossible.

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

L 1

MADAME DE MAINTENON.

Quoi, se voir au faite de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuse !

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuse, uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas aussi de ce que vous n'avez plus ni les yeux si beaux, ni l'estomac si bon, ni les désirs si vifs qu'autrefois ? Perdre sa jeunesse, sa beauté, ses passions, c'est là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes se font dévotes à cinquante ans, & se sauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, & cinq sens bien parfaits, pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est hors de sa sphère. Croyez-moi : venez vivre avec mes philosophes.

MADAME DE MAINTENON.

Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Adieu, auguste infortunée.

**UN PHILOSOPHE ET UN CONTRÔLEUR-
GÉNÉRAL DES FINANCES.**

LE PHILOSOPHE.

Savez-vous qu'un ministre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conséquent être un plus grand-homme, que vingt maréchaux de France ?

LE MINISTRE.

Je savais bien qu'un philosophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'est pas tant un vice que vous le pensez. Si *Louis XIV* n'en avait eu un peu, son règne n'eût pas été si illustre. Le grand *Colbert* en avait ; ayez celle de le surpasser. Vous êtes né dans un tems plus favorable que le sien. Il faut s'élever avec son siècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage sur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puissiez faire aisément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'administration des finances dans tout le désordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, asservie à des préjugés, dont la rouille avait treize cent ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conseil qui fût ce que c'est que le change. Il n'y en avait pas un qui fût ce que c'est que la proportion des espèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A présent les lumières se sont communiquées de proche en proche. La populace reste toujours dans la profonde

ignorance , où la nécessité de gagner sa vie , & j'ose dire le bien de l'état , doivent la tenir. Mais l'ordre moyen est éclairé. Cet ordre est très considérable ; il gouverne les grands , qui pensent quelquefois , & les petits qui ne pensent point. Il est arrivé dans la finance , depuis le célèbre *Colbert* , ce qui est arrivé dans la musique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui pussent exécuter ses symphonies , toutes simples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artistes , capables d'exécuter la musique la plus savante , s'est accru autant que l'art même. Il en est ainsi dans la philosophie & dans l'administration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sully* ; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots , le ministre appercevant que le philosophe avait quelques papiers , il voulut les voir ; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions ; le ministre prit le papier , & lut.

La richesse d'un état consiste dans le nombre de ses habitants & dans leur travail.

Le commerce ne sert à rendre un état plus puissant que ses voisins , que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec ses voisins , comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre , la nation la plus riche l'emporte nécessairement sur les autres , toutes choses d'ailleurs égales , parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre , l'augmentation de la masse d'or & d'argent serait inutile. Car pourvu qu'il y ait assez d'or & d'argent pour la circulation , pourvu que la balance du commerce soit seulement égale , alors il est clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliards dans un royaume , toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliard. Je suis aussi riche avec cinquante mille livres de rente , quand j'achète la livre de viande quatre sous , qu'avec cent mille , quand je l'achète huit sous ; & le reste à proportion. La vraie richesse d'un royaume n'est donc pas dans l'or & l'argent ; elle est dans l'abondance de toutes les denrées ; elle est dans l'industrie & dans le travail.

Il n'y a pas longtems qu'on a vu sur la rivière de la Plata un régiment Espagnol , dont tous les officiers avaient des épées d'or ; mais ils manquaient de chemises & de pain.

Je suppose que depuis *Hugues Capet* la quantité d'argent n'a point augmenté dans le royaume , mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts ; je dis que nous sommes réellement cent fois plus riches que du tems de *Hugues Capet* : car être riche , c'est jouir. Or je jouis d'une maison plus aérée , mieux bâtie , mieux distribuée que n'était celle de *Hugues Capet* lui-même : on a mieux cultivé les vignes , & je bois de meilleur vin : on a perfectionné les manufactures , & je suis vêtu d'un plus beau drap : l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins , me fait faire tous les jours une chère plus délicate , que ne l'étaient les festins royaux de *Hugues Capet*. S'il se faisait transporter , quand il était malade , d'une maison dans une autre , c'était dans une charrette ; & moi je me fais porter dans un carrosse commode & agréable , où je reçois le jour sans être incommodé du vent. Il n'a pas falu plus d'argent dans le royaume pour suspendre sur des cuirs une caisse de bois peinte , il n'a falu que de l'industrie ; ainsi du reste. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtissait la maison de *Hugues Capet* , & celles dont on bâtit aujourd'hui les maisons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison , que pour faire une maison agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu , que pour tailler ridiculement des ifs , & en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts ; ils sont façonnés aujourd'hui en parquets. Le sable restait inutile sur la terre ; on en fait des glaces.

Or celui-là est certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'industrie seule les a procurés. Ce n'est donc point l'argent qui enrichit un royaume , c'est l'esprit ; j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes , d'une production de la nature , qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Ternate , je suis pauvre par ces besoins ; je deviens riche quand le commerce les satisfait. Ce n'était pas

de l'or & de l'argent qui me manquaient ; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues , au risque de leur vie , pour que je prenne du café les matins , ne font que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles , donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il est clair que c'est les faire mourir pour la société , que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres , où elles sont perdues pour la race présente , & où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens , serait donc tres bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche , qui sont encor en France , aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière sûre de nuire à l'état , c'est de laisser subsister ces deux abus , d'enterrer les filles , & de laisser des champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre , est ou un vice de la nature , ou un attentat contre la nature.

Le roi , qui est l'oeconome de la nation , donne des pensions à des dames de la cour , & il fait bien ; car cet argent va aux marchands , aux coiffeuses & aux brodeuses. Mais pourquoi n'y a - t - il pas des pensions attachées à l'encouragement de l'agriculture ? Cet argent retournerait de même à l'état , mais avec plus de profit.

On fait que c'est un vice dans un gouvernement , qu'il y ait des mendiens. Il y en a de deux espèces ; ceux qui vont en guenilles d'un bout du royaume à l'autre arracher des passans , par des cris lamentables , de quoi aller au cabaret ; & ceux , qui vêtus d'habits uniformes , vont mettre le peuple à contribution , au nom de DIEU , & reviennent souper chez eux , dans de grandes maisons , où ils vivent à leur aise. La première de ces deux espèces est moins pernicieuse que l'autre ; parce que , chemin faisant , elle produit des enfans à l'état , & que si elle fait des voleurs , elle fait aussi des maçons

& des soldats. Mais toutes deux sont un mal, dont tout le monde se plaint, & que personne ne déracine. Il est bien étrange que dans un royaume, qui a des terres incultes & des colonies, on souffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples, qui ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter ? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever, est celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais dans un état bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha - Abas*, en faisant en Perse tant d'établissmens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison ; Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt ? C'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne & du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre, qu'il faut imposer une taxe. Il faut, en le faisant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je suppose qu'on paye cinquante millions de plus par an. De ces cinquante millions il en passe vingt dans le pays étranger : trente sont employés à faire massacrer des hommes. Je suppose que pendant la paix, de ces cinquante millions, on en paye vingt-cinq ; rien ne passe alors chez l'étranger : on fait travailler, pour le bien public, autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on est réellement riche en payant l'état. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas

servir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent servir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus ; c'est incontestablement le plus laborieux & le plus riche.

Le papier public est à l'argent , ce que l'argent est aux denrées ; une représentation , un gage d'échange. L'argent n'est utile , que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec un louis d'or , que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il est de même plus aisé à un receveur de province , d'envoyer au trésor-royal quatre cent mille francs dans une lettre , que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque , un papier de crédit est utile. Un papier de crédit est dans le gouvernement d'un état , dans le commerce & dans la circulation , ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pu remuer à bras. Un Ecossois , homme utile & dangereux , établit en France le papier de crédit ; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à des malades. Ils eurent des convulsions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède , doit-on y renoncer à jamais ? Il est resté des débris de son système , une compagnie des Indes , qui donne de la jalousie aux étrangers , & qui peut faire la grandeur de la nation ; donc ce système , contenu dans de justes bornes , aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal.

Changer le prix des espèces , c'est faire de la fausse monnaie. Répandre dans le public plus de papier de crédit que la masse & la circulation des espèces & des denrées ne le comportent , c'est encor faire de la fausse monnaie.

Défendre la sortie des matières d'or & d'argent , est un reste de barbarie & d'indigence ; c'est à la fois vouloir ne pas payer ses dettes & perdre le commerce ; c'est en effet ne pas vouloir payer ; puisque si la nation est débitrice , il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger. C'est perdre le commerce , puisque l'or & l'argent sont non-seulement le prix des marchandises , mais sont marchandises eux-mêmes. L'Espagne a conservé , comme d'autres nations , cette ancienne loi , qui n'est qu'une ancienne misère. La seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

Char-

Charger de taxes dans ses propres états les denrées de son pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guyenne de la Bretagne ; c'est encor un abus honteux & ridicule. C'est comme si je postais quelques-uns de mes domestiques dans une antichambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon souper lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philosophe ; le ministre les goûta ; il s'en procura une copie ; & c'est le premier porte-feuille d'un philosophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un ministre.

MARC-AURELE ET UN RECOLLET.

M A R C - A U R E L E.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitol, & cette basilique est le temple. Cet homme que je vois là est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

L E R E C O L L E T.

Ami ! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger, pour aborder ainsi frère *Fulgence* le recollet, habitant du capitol, confesseur de la duchesse de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape, comme s'il parlait à un homme.

M A R C - A U R E L E.

Frère *Fulgence* au capitol ! Les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de *Jupiter* ?

L E R E C O L L E T.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plat, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe ? D'où venez-vous, & que voulez-vous ?

Phil. Liutr. Hist. Tom. I.

Mm

M A R C - A U R È L E.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je suis *Marc-Aurèle*.

L E R E C O L L E T.

Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à-peu-près semblable. Il y avait un empereur payen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

M A R C - A U R E L E.

C'est moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée ; ce capitole, où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuse. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la statue du sage *Antonin* mon père. C'est un autre visage.

L E R E C O L L E T.

Je le crois bien, Mr. le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la statue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

M A R C - A U R E L E.

J'ai toujours crû qu'il était fort aisé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuser : tout homme est sujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appellez-vous damné ?

L E R E C O L L E T.

C'est que vous l'êtes. N'est-ce pas vous, (autant qu'il m'en souvient) qui avez tant persécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

M A R C - A U R E L E.

Hélas ! j'étais bien loin de persécuter personne. Je rendis grâces au ciel, de ce que par une heureuse conjoncture il vint à propos un orage dans le tems que mes troupes mouraient de

soif ; mais je n'ai jamais entendu dire que j'eusse obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fussent de fort bons soldats. Je vous jure que je ne suis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes, pour que l'essence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où est le palais de l'empereur mon successeur ? est-ce toujours sur le mont Palatin ? Car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo. Vous baiserez les pieds du St. Père ; & vous aurez des indulgences dont vous me paraîsiez avoir grand besoin.

MARC-AURÈLE.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites-moi franchement, est-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire Romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, si fait, il y a un empereur & un empire ; mais tout cela est à quatre cent lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne sur le Danube. Je vous conseille d'y aller voir vos successeurs ; car ici vous risqueriez de voir l'inquisition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèles*, les *Antonins*, les *Traians*, & les *Titus*, gens qui ne savent pas leur catéchisme.

MARC-AURÈLE.

Un catéchisme ! l'inquisition ! des dominicains ! des recollers ! des cardinaux ! un pape ! & l'empire Romain dans une petite ville sur le Danube ! Je ne m'y attendais pas ; mais je conçois qu'en seize cent ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur Romain, *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaisir-là quand vous voudrez, & même de
Mm ij

plus grands. Vous seriez donc bien étonné, si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre ; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome : que frère *Fulgence* pourra l'être à son tour ; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous trainiez à votre char des rois vaincus ; & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre ; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

M A R C - A U R E L E .

Vous me dites là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre - humain, & je le plains.

L E R E C O L L E T .

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de sang, & il y a eu cent provinces ravagées ; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormit au capitolé à son aise.

M A R C - A U R E L E .

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue & bien malheureuse.

L E R E C O L L E T .

Déchue, si vous voulez ; mais malheureuse, non. Au contraire, la paix y règne ; les beaux arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtres & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions*, qui détruisent des Carthages ; mais aussi, nous n'avons plus de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

M A R C - A U R E L E .

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe, je le suis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire ; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais soupçonner que frère *Fulgence* n'est pas philosophe.

LE RECOLLET.

Comment ? je ne suis pas philosophe ! je le suis à la fureur. J'ai enseigné la philosophie, & qui plus est la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'est-ce que cette théologie, s'il vous plaît ?

LE RECOLLET.

C'est ... c'est ce qui fait que je suis ici, & que les empereurs n'y sont plus. Vous paraîsez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui est arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels ; je fais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée ; j'admire la vicissitude des choses humaines ; mais puisqu'il faut que tout change, puisque l'empire Romain est tombé, les recollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi, je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

UN BRACMANE, ET UN JESUITE, SUR LA
NÉCESSITÉ ET L'ENCHAINEMENT DES CHOSES.

LE JESUITE.

C'est apparemment par les prières de *St. François Xavier* que vous êtes parvenu à une si heureuse & si longue vieillesse ? Cent quatre-vingt ans ! cela est digne du tems des patriarches.

M m iij

LE BRACMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cent ; c'est le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande estime pour *François Xavier* ; mais ses prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers ; & s'il avait eu seulement le don de faire vivre une mouche un instant de plus que ne le portait l'enchaînement des destinées , ce globe-ci serait toute autre chose que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne savez donc pas que l'homme est libre , que notre volonté dispose à notre gré de tout ce qui se passe sur la terre. Je vous assure que les seuls jésuites y ont fait pour leur part des changemens considérables.

LE BRACMANE.

Je ne doute pas de la science & du pouvoir des révérends pères jésuites ; ils sont une partie fort estimable de ce monde ; mais je ne les en crois pas les souverains. Chaque homme , chaque être , tant jésuite que bracmane , est un ressort de l'univers ; il obéit à la destinée , & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-Kan* conquît l'Asie ? A l'heure à laquelle son père s'éveilla un jour en couchant avec sa femme , à un mot qu'un Tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je suis , par exemple , tel que vous me voyez , une des causes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV* , & vous m'en voyez encor affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment ? Vous la cause de l'assassinat de *Henri IV* !

LE BRACMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de *Saturne* , qui revient à l'an cinq cent cin-

quante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'avais de commencer une petite promenade du pied gauche , au lieu du pied droit , sur la côte de Malabar , & de-là suivit évidemment la mort de *Henri IV*.

LE JESUITE.

Comment cela , je vous supplie ? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire , nous n'y avons aucune part.

LE BRACMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. En avançant le pied gauche , comme j'ai l'honneur de vous dire , je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban* , marchand Persan , qui se noya. Il avait une fort jolie femme , qui convola avec un marchand Arménien ; elle eut une fille , qui épousa un Grec ; la fille de ce Grec s'établit en France , & épousa le père de *Ravaillac*. Si tout cela n'était pas arrivé , vous sentez que les affaires des maisons de *France* & d'*Autriche* auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres suites ; ces suites auraient influé sur la Perse , la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche , lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers , passés , présents , & futurs.

LE JESUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens , & je vous apporterai la solution.

LE BRACMANE.

En attendant je vous dirai encore , que la servante du grand-père du fondateur des feuillans , (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort de *Henri IV* , & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACMANE.

Point du tout. C'était une idiote, à qui son maître fit un enfant. Madame de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda, fut, comme disent vos chroniques, la grand' mère du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'affaîner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche, & la servante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACMANE.

Je ne fais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'est faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je fais, c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des loix immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire; les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste de la machine la conversation inutile que nous avons ensemble sur le rivage des Indes?

LE BRACMANE.

Ce que nous disons vous & moi est peu de chose, sans
doute;

doute; mais si vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ferait autre qu'elle n'est.

LE JESUITE.

Votre révérence *Bramine* avance-là un furieux paradoxe.

LE BRACMANE.

Votre paternité *Ignacienne* en croira ce qu'elle voudra. Mais certainement nous n'aurions pas cette conversation, si vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, si votre *St. Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siège de Pam-pelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la bouffole, changé la face du monde? Mais il fallait qu'un Napolitain eût inventé la bouffole; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invincibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JESUITE.

Eh, que deviendront les futurs contingens?

LE BRACMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront: mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre il ne faudrait donc point prier DIEU?

LE BRACMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos desirs; qu'il satisfasse à nos besoins.

Phil. Littér. Hist. Tom. I,

Nn

282 UN BRACMANE ET UN JESUITE.

LE BRACMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil, à l'heure que DIEU a destinée de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraichisse la terre & les mers ? Mon père, prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

LUCRÈCE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETEN.

POSSIDONIUS.

Votre poésie est quelquefois admirable : mais la physique d'Epicure me paraît bien mauvaise.

LUCRÈCE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atômes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers ?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRÈCE.

Mes principes le font.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.

Que rien ne vient de rien , rien ne retourne à rien ;
Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes , & même les atômes & le vuide , vous ne me persuaderez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons , que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite toute seule.

LUCRÈCE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSSIDONIUS.

Un Etre intelligent , plus supérieur au monde & à moi , que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRÈCE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes , comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu , j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRÈCE.

Vous avouez que la matière est éternelle , qu'elle existe parce qu'elle existe ; or si elle existe par sa nature , pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils , des mondes , des plantes , des animaux , des hommes ?

POSSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle , mais ils ne l'ont pas démontré ; & quand elle serait éternelle , il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de subli-

Nn ij

mes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Illiade* d'*Homère*.

LUCRÈCE.

Non ; une pierre ne composera point l'*Illiade*, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organisée avec le tems, &c devenue un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval ; &c organisée plus finement composera l'*Illiade*.

POSSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve ; & je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits : je vous laisserai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire Romain, si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédients tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout ?

LUCRÈCE.

Non ; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière ; vous ne produirez rien. Si le tems de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le tems de la vie d'un autre homme y suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire ? Il faudrait avoir vu naître des hommes & des animaux du sein de la terre, & des bleds sans germe &c. &c. pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes : personne que je sache n'a vu cette opération, personne ne doit donc y croire.

LUCRÈCE.

Eh bien ! les hommes , les animaux , les arbres , auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle ; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent , des oiseaux qui volent , des chevaux qui courent , & des hommes qui fassent des *Iliades*.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment ; mais vous supposiez toujours ce qui est en question , vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRÈCE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier , était il y a un siècle , il y a cent siècles , & ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument ; personne n'a jamais vu le soleil & les astres commencer leur carrière , les premiers animaux se former & recevoir la vie. On peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable , & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRÈCE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez , que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole , parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRÈCE.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vu bâtir des maisons , vous avez vu des architectes ; ainsi vous devez penser

N n iij

que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitolé. Mais ici les choses ne vont pas de même : le capitolé n'existe point par sa nature, & la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui ? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature qui se modifie elle-même, que de reconnaître un être invisible qui la modifie ? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit. Dans le second cas, vous avez deux difficultés, qui sont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit sur elle.

POSSIDONIUS.

C'est tout le contraire. Je vois non-seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent, qui gouverne cette matière par ses desseins infinis, & par sa volonté toute-puissante.

LUCRÈCE.

Quoi ? C'est donc parce que votre esprit ne peut comprendre une chose, qu'elle en suppose une autre ? C'est donc parce que vous ne pouvez saisir l'artifice & les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planètes, en soleils, en animaux, que vous recourez à un autre être ?

POSSIDONIUS.

Non : je n'ai pas recours à un DIEU, parce que je ne puis comprendre la nature : mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême ; & cette seule raison me prouverait un DIEU, si je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRÈCE.

Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence ?

POSSIDONIUS.

Il m'est évident qu'elle ne la possède point.

LUCRÈCE.

Et à moi il est évident qu'elle la possède, puisque je vois des corps comme vous & moi qui raisonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière possédait par elle-même la pensée, il faudrait que vous dissiez qu'elle la possède nécessairement. Or si cette propriété lui était nécessaire, elle l'aurait en tout tems & en tous lieux. Car ce qui est *nécessaire* à une chose ne peut jamais en être séparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penferait. Or certainement vous ne direz pas que du fumier pense. La pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

LUCRÈCE.

Votre raisonnement est un sophisme ; je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue, ne sont pas actuellement en mouvement ; ils y seront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous supposez toujours ce qui est en question. Vous ne voyez pas que pour organiser un corps, le faire homme, le rendre pensant, il faut déjà de la pensée, il faut un dessein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins, soient formés ; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encor ce qui est en question, quand vous dites que le mouvement est nécessaire à la matière. Car ce qui est absolument nécessaire existe toujours, comme l'étendue existe toujours dans toute matière. Or le mouvement n'existe pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne sont certainement pas en mouvement.

Une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière ; il lui vient d'ailleurs , ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puissant qui donne le mouvement, la vie, & la pensée.

LUCRÈCE.

Je peux vous répondre en disant qu'il y a toujours eu du mouvement , & de l'intelligence dans le monde : ce mouvement & cette intelligence se sont distribués de tout tems , suivant les loix de la nature. La matière étant éternelle , il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre : elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement & sans la pensée : il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fussent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez , vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre , il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement & la pensée , avant que la matière fût en mouvement , & qu'il y eût des hommes & des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière , puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse ; vous sentez l'impuissance de la matière , & vous êtes forcé d'admettre un Être suprême , intelligent , tout-puissant , qui a organisé la matière & les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts , & vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRÈCE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire ? Ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent ? Les
Argo-

Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos : direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau , & que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation ? Les hommes portent des chaussures : direz-vous que les jambes ont été faites par un Être suprême pour être chaussées ? non , sans doute : mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire , & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire , ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaisons que la matière avait prises , il s'est trouvé que les humeurs , & la corne transparente qui composent l'œil , séparées autrefois dans différentes parties du corps humain , ont été réunies dans la tête , & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés , & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil longtems répandue & écartée dans l'espace s'est conglobée , & a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous faisons des présens de la nature : il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau ; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre , à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure ; mais la jambe est visiblement faite pour porter le corps , & pour marcher , les yeux pour voir , les oreilles pour entendre , les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cent millions de lieues de nous il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal , & que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière , vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique , un dessein admirable. Or , n'est-il

Phil. Linér. Hist. Tom. I.

O o

pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan, un dessein sans intelligence, & de tels desseins sans un Etre suprême ?

LUCRÈCE.

Si j'admets cet Etre suprême, quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? sera-t-il hors de tout lieu ? sera-t-il dans le tems, hors du tems ? remplira-t-il tout l'espace, ou non ? pourquoi aurait-il fait ce monde ? quel est son but ? Pourquoi former des êtres sensibles & malheureux ? Pourquoi le mal moral, & le mal physique ? De quelque côté que je tourne mon esprit, je ne vois que l'incompréhensible.

POSSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet Etre suprême existe, que la nature doit être incompréhensible : car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne se toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRÈCE.

Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure* ?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.

SECOND ENTRETEN.

LUCRÈCE.

Je commence à reconnaître un Être suprême inaccessible à nos sens , & prouvé par notre raison , qui a fait le monde , & qui le conserve ; mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisième livre , admiré de tous les sçavans de Rome , je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord ,

Idque situm media regione in pectore hæret.

L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers , n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête ? Quand vous parlez de l'esprit de *Cicéron* , ou de l'orateur *Marc-Antoine* , ne dites-vous pas que c'est une bonne tête ? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine , ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons ?

LUCRÈCE.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du cœur que se forment les sentimens de joie , de douleur , & de crainte ?

Hic exultat enim pavor ac metus , hac loca circum

Letitia mulcent.

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle ? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité ? C'est donc là qu'est le siège de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau , qui passe à

O o ij

l'estomac & au cœur, qui descend aux parties de la génération ; & qui leur imprime des mouvemens ; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain ?

LUCRÈCE.

Non, je n'oserais le dire ; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours : l'ame sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentimens par elle-même ?

LUCRÈCE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment ; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine ; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile & rapide ; parce que je suis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps ; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très déliés, & que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Illiade*. Un rayon de soleil en fera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentimens & des pensées ?

LUCRÈCE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut

penfer par lui-même plus que de la glace. Quand je fupposerais que c'est du feu qui penfe en vous , qui sent , qui a une volonté , vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté , du sentiment & des pensées.

LUCRÈCE.

Non , ce ne sera pas par lui-même ; ce sera par l'assemblage de ce feu , & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément , il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble ?

LUCRÈCE.

Comme un arbre & de la terre pris séparément ne portent point de fruit , & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits ; on le voit à l'œil dans ses boutons : & le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée , & que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRÈCE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible ?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu , cette matière quintessencée , n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit ; or une pensée , une volonté , un sentiment , n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRÈCE.

Deux corps qui se heurtent , produisent du mouvement ; &
O o iij

cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit : donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaison est encor plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passans d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables ; & toutes deux me prouvent également l'existence & la puissance d'un Être suprême auteur du mouvement & de la pensée.

LUCRÈCE.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une quintessence éthérée, qu'est-elle donc ?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en savons rien ; je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi, que je ne me suis pas donné cette puissance, & que par conséquent elle vient d'un Être supérieur à moi.

LUCRÈCE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie, comme il l'avait reçue de son père ; & ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fonds ce que c'est que le principe de la vie, que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans & pensans a toujours existé de tout tems.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'*Epicure*, & que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atômes produit la pensée : mais j'ai déjà refusé dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles & pensans ; je vous ai dit, que s'il y avait eu des êtres matériels, pensans par eux-mêmes, il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire essentiel à toute matière ; que si la matière pensait nécessairement par elle-même, toute matière serait pensante : or cela n'est pas ; donc il est insoutenable d'admettre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

LUCRÈCE.

Ce raisonnement que vous répétez, n'empêche pas qu'un père ne communique une âme à son fils en formant son corps. Cette âme & ce corps croissent ensemble ; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet cesse enfin avec la cause, & l'âme se dissout comme la fumée dans les airs.

*Præterea gigni pariter cum corpore, & una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore : sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animam
Naturam, cum fumum in altas aeris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere : & us docui, simul ævo fessa satiscit.*

POSSIDONIUS.

Voilà de très beaux vers ; mais m'apprenez-vous par-là quelle est la nature de l'ame ?

LUCRÈCE.

Non ; je vous fais son histoire , & je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance , qu'un père communique à son fils la faculté de penser ?

LUCRÈCE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères , comme ils en ont les traits.

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame , faire des pensées , en jouissant de sa femme ? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure , ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne sentez-vous pas , si vous êtes de bonne foi , que les hommes ne se donnent rien , & qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRÈCE.

Si vous en savez plus que moi , dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRÈCE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans

dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas sans doute qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRÈCE.

Qui l'a jamais pensé ?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRÈCE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie ? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRÈCE.

C'est la végétation avec le sentiment dans un corps organisé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé ?

LUCRÈCE.

Sans doute. La végétation & la vie sont des mots qui signifient les choses végétales & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent se donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées ?

LUCRÈCE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux.
Phil. Littér. Hist. Tom. I. P p

Ma volonté était de vous parler de métaphysique , & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure , dans un quart d'heure ?

LUCRÈCE.

J'avoue que je n'en fais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; *César* prend des villes ; je résous des problèmes ; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté ; elles nous sont données par une cause supérieure.

LUCRÈCE.

Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'Etre suprême est occupé continuellement à donner des idées , ou qu'il a créé des substances incorporelles , qui ont ensuite des idées par elles-mêmes , tantôt avec le secours des sens , tantôt sans ce secours ? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal ? sont-elles formées auparavant ? & attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer ? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir ? ou enfin est-ce dans l'Etre suprême que chaque être animé voit les idées des choses ? quelle est votre opinion ?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps , comment votre bras obéit à votre volonté , comment nous recevons la vie , comment nos alimens se digèrent , comment du blé se transforme en sang , je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières , mais depuis *Thalès* jusqu'à nos

jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire , c'est de sentir notre impuissance , de reconnaître un Etre tout-puissant , & de nous garder de ses systèmes.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un sauvage de la Guiane , qui était né avec beaucoup de bon sens , & qui parlait assez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette conversation.

LE BACHELIER.

M Onfieur le sauvage , vous avez vu sans doute beaucoup de vos camarades qui passent leur vie tout seuls ; car on dit que c'est là la véritable vie de l'homme , & que la société n'est qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la société , comme plusieurs espèces d'animaux : chaque espèce suit son instinct : nous vivons tous en société chez nous.

LE BACHELIER.

Comment ? en société ! vous avez donc de belles villes murées , des rois qui tiennent une cour , des spectacles , des couvens , des universités , des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; est-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes , des Scythes , qui n'ont jamais rien eu de tout cela , & qui forment cependant des nations considérables ? Nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud , où nous avons peu de besoins ; nous nous procurons aisément

P p ij

la nourriture ; nous nous marions , nous faisons des enfans , nous les élevons , nous mourons. C'est tout comme chez vous , à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais , monsieur , vous n'êtes donc pas sauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne fais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus ; il faut que j'y rêve ; nous appelons *sauvage* un homme de mauvaise humeur , qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encor sauvages , les bêtes qui ne sont pas apprivoisées , & qui s'enfoncent dans les forêts ; & de là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres , quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je serais curieux de savoir quelles sont vos idées : que pensez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je pense que c'est un animal à deux pieds, qui a la faculté de raisonner, de parler & de rire, & qui se sert de ses mains beaucoup plus adroitement que le singe. J'en ai vu de plusieurs espèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui sont chez monsieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, & vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux sont blonds ; ils sont tous noirs dans notre Amérique : je n'en fais guères davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, monsieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'est-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en fais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes soient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraissent des machines organisées qui ont du sentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, monsieur le sauvage, qu'imaginez-vous avoir par dessus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment supérieure, beaucoup plus d'idées, & comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de sons que la langue des bêtes, & des mains

plus adroites , avec la faculté de rire qu'un grand raisonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et s'il vous plaît , comment avez-vous tout cela ? Et de quelle nature est votre esprit ? comment votre ame anime-t-elle votre corps ? pensez-vous toujours ? votre volonté est-elle libre ?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des questions ; vous me demandez comment je possède ce que DIEU a daigné donner à l'homme : c'est comme si vous me demandiez comment je suis né ? Il faut bien , puisque je suis né homme , que j'aye les choses qui constituent l'homme ; comme un arbre a de l'écorce , des racines , & des feuilles. Vous voulez que je sache de quelle nature est mon esprit ? je ne me le suis pas donné , je ne peux le savoir : comment mon ame anime mon corps ? je n'en suis pas mieux instruit. Il me semble qu'il faut avoir vu le premier ressort de votre montre , pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez si je pense toujours ? non ; j'ai quelquefois des demi-idées , comme quand je vois des objets de loin confusément : quelquefois j'ai des idées plus fortes , comme lorsque je vois un objet de plus près , je le distingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout , comme lorsque je ferme les yeux , je ne vois rien. Vous me demandez après cela si ma volonté est libre ? Je ne vous entends point : ce sont des choses que vous savez sans doute ; vous me ferez plaisir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui ; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de suite , sans discontinuer , que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu , connaissez-vous le bon & le mauvais , le juste & l'injuste ? savez-vous quel est le meilleur des gouvernemens ? le meilleur culte ? le droit des gens ? le droit public ? le droit civil ? le droit canon ? comment se nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel dessein il pleut dans la mer , & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En vérité, monsieur, vous abusez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les questions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste : il me paraît que tout ce qui vous fait plaisir sans faire tort à personne est très bon, & très juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; & que ce qui nous fait plaisir en faisant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très dangereux pour nous - mêmes, & très mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes - là vous vivez en société ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voisins, sans beaucoup de peines & de chagrins ; nous attrapons doucement notre centaine d'années ; plusieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête, je veux vous la renverser ; dinons ensemble, après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEU.

LE SAUVAGE.

J'ai avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aye un très bon estomac ; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus soif ; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles l'étaient avant le diner ; ma tête est plus pesante, mes idées

ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, & plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie, quelle est la cause de ce dommage ?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en fais rien, mais les médecins le savent, & vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le fais très bien ; écoutez ; L'âme ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac, montent à l'âme qu'ils ne peuvent toucher, parce qu'ils sont matière, & qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'âme reçoit leur impression ; & comme elle est simple, & que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie quand on a trop mangé ; de là vient que plusieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond ; faites-moi la grace de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui se peut dire sur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Assurément, & ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux.

Il est bien vrai que les hommes se pillent & s'égorgent ; mais c'est toujours en faisant l'éloge de l'équité & de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas , jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez , on a tué au moins en batailles rangées , cinq cent cinquante-cinq millions six cent cinquante mille hommes , sans compter les petits enfans & les femmes écrasées dans des villes mises en cendres ; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles auxquelles les hommes sont sujets , font connaître le prix de la santé ; & les crimes dont la terre est couverte , relèvent merveilleusement le mérite des hommes pieux , du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde , du moins pour moi.

Or les choses ne pourraient être dans cette perfection , si l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car..... Mais allons pied-à-pied ; quelle idée avez-vous des loix , & du juste & de l'injuste , & du beau & du *to Kalon* , comme dit Platon ?

LE SAUVAGE.

Mais , monsieur , en allant pied-à-pied , vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Ça , dites-moi , qui a fait les loix dans votre pays ?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup ; nous n'en connaissons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous , s'il vous plaît ?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers , & du maïs ;
Phil. Liutr. Hist. Tom. I. Qq

ont défendu aux autres d'y toucher , & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre , m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des loix*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes , monsieur le sauvage , les femmes ?

LE SAUVAGE.

Eh bien , les femmes ! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles & douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers , c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme , que de me prendre mon enfant. Il y a , dit-on , des peuples qui le trouvent bon ; ils sont bien les maîtres , chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais , les successions , les partages , les hoirs , les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré ; je le laisse à mon fils : si j'en ai deux , ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres , en beaucoup d'endroits , vos loix laissent tout à l'ainé , & rien aux cadets ; c'est l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite , ou les pères ont voulu que les aînés dominaissent.

LE BACHELIER.

Quelles sont à votre avis les meilleures loix ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus consulté l'intérêt de tous les hommes mes semblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles loix ?

LE SAUVAGE.

Nulle part , à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me disiez d'où sont venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'est DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'est pas répondre. Je vous demande de quel pays sont venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où sont venus nos premiers arbres. Vous me paraîsez plaisans, vous autres messieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir sans vous ; nous sommes tout autant en droit de croire que nous sommes vos pères , que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un sauvage bien tétu.

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Holà , eh , monsieur le sauvage , encor un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne sont pas de votre avis ?

Qq ij

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange. —

LE BACHELIER.

Vous faites le plaissant. Et la constitution, qu'en pensez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O Le bon tems que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, affommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & trainèrent son corps nud & sanglant à la porte de tous les collèges pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable ? il avait fait des crimes bien énormes ?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre *Aristote*, & on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas affommé aussi ce *Charon* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, & ce *Montagne* qui osait raisonner & plaissanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un état.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que les hommes dont vous me parlez raisonnaient assez bien.

ACROTAL.

Tant pis , c'est ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc , s'il vous plait ? Avez-vous jamais vu des philosophes apporter dans un pays la guerre , la famine , ou la peste ? *Bayle* , par exemple , contre qui vous déclamez avec tant d'empportement , a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande , pour noyer les habitans , comme le voulait , dit-on , un grand ministre qui n'était pas philosophe ?

ACROTAL.

Plût-à-Dieu que ce *Bayle* se fût noyé , ainsi que ses Hollandais hérétiques ! A-t-on jamais vu un plus abominable homme ? il expose les choses avec une fidélité si odieuse , il met sous les yeux le pour & le contre avec une impartialité si lâche , il est d'une clarté si intolérable , qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger , & même de douter ; on n'y peut pas tenir ; & pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là , & de ses semblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère mais où courez-vous donc si vite ?

ACROTAL.

Chez monsieur *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience ; mais il est tantôt avec son page , tantôt avec la signora *Buona roba* ; je n'ai pu encor avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il est actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire ?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire brûler
Qq iij

un petit abbé qui insinue parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe Anglais ! figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Eh quels sont donc , s'il vous plait , les sentimens horribles de cet Anglais ?

ACROTAL.

Que fais-je ? c'est , par exemple , que nous ne nous donnons point nos idées ; que DIEU qui est le maître de tout , peut accorder des sensations & des idées à tel être qu'il daignera choisir ; que nous ne connaissons ni l'essence , ni les élémens de la matière ; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien yvre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil ; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien , si votre petit abbé disciple de *Locke* est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un yvrogne endormi pense beaucoup , faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'état ? a-t-il prêché en chaire le vol , la calomnie , l'homicide ? Entre nous , dites-moi , si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL.

Jamais , je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres , sans protection , sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez , parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il est vrai qu'autrefois il n'y avait guères dans cette secte que des citoyens sans crédit , des *Socrates* , des *Pomponaces* , des *Erasmes* , des *Bayles* , des *Descartes* ; mais à présent la

philosophie est montée sur les tribunaux , & sur les trônes mêmes ; on se pique partout de raison , excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'est là ce qui est vraiment funeste ; & c'est pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philosophes qui n'ont ni fortune , ni puissance , ni honneurs dans ce monde , ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger ! & de quoi , s'il vous plait ? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais disputé vos emplois , vos prérogatives ; vos trésors ?

ACROTAL.

Non , mais ils nous méprisent , puisqu'il faut tout dire ; ils se moquent quelquefois de nous , & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils se moquent de vous , cela n'est pas bien ; il ne faut se moquer de personne : mais dites-moi , je vous prie , pourquoi n'a-t-on jamais raillé les loix & la magistrature dans aucun pays , tandis qu'on vous raille vous autres si impitoyablement , à ce que vous dites ?

ACROTAL.

Vraiment c'est ce qui échauffe notre bile ; car nous sommes bien au-dessus des loix.

ARISTE.

Et c'est justement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les loix fondées sur la raison universelle , & nommées par les Grecs *les filles du ciel* , cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante , & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste , clair , évident , est éternellement respecté de tout le monde , & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laissons-là les loix & les juges ; ne songeons qu'aux philosophes ; il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous ; ainsi nous devons nous élever contre eux , quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises , sans doute , puis qu'ils sont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles , & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous serions les maîtres du monde , sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Eh bien , dites-leur , si vous voulez , qu'ils n'en ont point ; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules , que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grace pour ce pauvre disciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler ; Monsieur le docteur , ne voyez-vous pas que cela n'est pas à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raison ; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi , gardez le silence vous-même , ne vous mêlez plus de raisonner , soyez honnêtes gens , soyez compatissans , ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas ; & il cessera d'être où il est.

LUCIEN.

LUCIEN, ERASME ET RABELAIS,
DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.

Lucien fit il y a quelque tems connaissance avec *Erasme*, malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave ; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout ?

ERASME.

Hélas ! je l'aurais bien voulu ; c'eût été une grande consolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne : les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général, pourvu qu'on ne désigne personne en particulier ; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre tems, & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des Dieux qu'on jouait sur le théâtre, & à des philosophes qui avaient encor moins de crédit que les Dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brûlé par les uns, ou assassiné par les autres.

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Rr

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Aussi je ne risais guères ; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux , parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois , était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions , eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon tems les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine Hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle est cette profession là ?

ERASME.

C'est celle de n'en avoir aucune , de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre - humain , à être absurde & esclave , & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui deshonne la nature humaine ? Passe encor pour vivre aux dépens d'autrui ; mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun & de perdre sa liberté !

ERASME.

C'est qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens, ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cent mille.

LUCIEN.

Juste ciel ! Le monde est donc devenu bien sot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitioflorem*.

ERASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes dans le siècle où j'ai vécu, étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre tems ?

ERASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle est bien longue.

(*Lucien lit, & éclate de rire ; Rabelais survient.*)

R r ij

RABELAIS.

Messieurs, quand on rit je ne suis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN à *Erasme*.

Quel est cet original ?

ERASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaisant ; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN à *Rabelais*.

Avais-tu fait, comme *Erasme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort sage, je devins aussi savant qu'*Erasme* ; & voyant que la sagesse & la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaisant d'*Erasme* était quelquefois persécuté, je m'avisai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand pontife, jusqu'à ce le de docteur en théologie qui est la dernière de toutes ; je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisent.

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'un cardinal, *Erasme* ?

ERASME.

C'est un prêtre vêtu de rouge , à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ERASME.

Que monsieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie , c'était celle de dominer ; & comme il est plus aisé de subjuguier des fots que des gens d'esprit, ils voulurent affommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais* que vous voyez , imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous ?

RABELAIS.

Non ; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appellait-il ?

RABELAIS.

Un *Papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible , & à se croire le maître des rois ; & il l'avait tant dit , tant répété , tant fait crier par les moines , qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

Rr iij

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en démente ! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me suis tant moqué, étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encor plus qu'une conspiration. Car enfin, on ne se moque pas de ses maîtres impunément : & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des empereurs Romains. Quoi ! votre nation adorait un papegaut ! Vous donniez à ce papegaut tous les ridicules imaginables, & votre nation le souffrait ! elle était donc bien patiente ?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance, de superstition, de bêtise, de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les papegauts & les cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang ; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation se mettait à danser, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse & m'en furent gré. Les gens grossiers ne virent que les ordures & les favorisèrent ; tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche ? Et vous, *Erasme*, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties ?

(Ici *Erasme* & *Rabelais* donnent leurs ouvrages à *Lucien*, qui en lit quelques morceaux ; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.)

RABELAIS à Erasme.

J'ai lu vos écrits , & vous n'avez pas lu les miens , parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries , & moi trop hardi dans les miennes ; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains ; je dis , Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper , & qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc , n'est-ce rien d'être détrompé ?

ERASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent , & les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme & Rabelais raisonnèrent assez longtems. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus* , & quelques pages de l'*Eloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le docteur *Swift* , ils allèrent tous quatre souper ensemble.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JÉSUITE prêchant aux Chinois.

JE vous le dis , mes chers frères ; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection ; il ne tient qu'à vous d'être vases ; vous n'avez qu'à croire sur le champ tout ce que je vous annonce ; vous êtes les maîtres de votre esprit , de votre cœur , de vos pensées , de vos sentimens. JESUS-CHRIST est mort pour tous , comme on sait ; la grace est

donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition ; si l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSÉNISTE arrivant.

Vous en avez menti, enfant d'*Escobar* & de perdition ; vous prêchez ici l'erreur & le mensonge. Non, *JESUS* n'est mort que pour plusieurs ; la grace est donnée à peu ; l'attrition est une sottise ; les forces des Chinois sont nulles, & vos prières sont des blasphèmes ; car *Augustin* & *Paul*.

LE JÉSUITÉ.

Taisez-vous, hérétique ; sortez, ennemi de *St. Pierre*. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Augustin* & *Paul*, & venez tous que je vous batise.

LE JANSÉNISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères ; ne vous faites point baptiser par la main d'un moliniste, vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grace.

LE QUAKER.

Ah ! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout ; c'est ainsi que nous en usons. Le barème peut avoir son mérite ; mais on peut très bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit ; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah ! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer ! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'église anglicane est la seule église pure ? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Canton ne vous l'ont-ils pas dit ?

LE

LE JÉSUI TE.

Les anglicans sont des déferteurs ; ils ont renoncé à notre pape , & le pape est infallible.

LE LUTHÉRIEN.

Votre pape est un âne , comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois , moquez-vous du pape , & des anglicans , & des molinistes , & des jansénistes , & des quakers , & ne croyez que les luthériens : prononcez seulement ces mots , *in* , *cum* , *sub* , & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons , mes frères , l'aveuglement de tous ces gens-ci , & le vôtre. Mais , Dieu merci , l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pekin au jour marqué confondre ces bavards , que vous m'écouteriez , & que nous ferions le souper ensemble le matin ; car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de *Denis le petit*....

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet* , voilà bien des discours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encor d'aboyer , je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce , je ne m'en donnerai pas la peine ; ce sera vous , mes chers Chinois , que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & si quelqu'un de vous autres après cela s'avise de boire du vin , il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah ! mes enfans ! si vous voulez être circoncis , donnez-moi la préférence ; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre , qui , comme vous savez , rumine , & n'a pas le pied fendu , je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort , ou si vous l'aimez mieux , je vous lapiderai. Car.....

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Ss

LES CHINOIS.

Ah ! par *Confucius* & les cinq Kings , tous ces gens - là ont-ils perdu l'esprit ? Monsieur le géolier des petites-maisons de la Chine , allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

E *Rafte* sort d'ici , & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune , bien fait , spirituel , riche , aimable , & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites , je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus , il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que vous épouserez bientôt *Erafte*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouserai jamais.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'oppose à un parti si fortable ?

SOPHRONIE.

Non , elle me laisse la liberté du choix ; j'aime *Erasle* , & je ne l'épouserai pas.

MELINDE.

Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous tyranniser ainsi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. *Erasle* a de l'esprit , mais il l'a impérieux & mordant ; il a des grâces , mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi ; je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes , qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achète , qui révoltent la moitié d'une ville par leur faîte , qui ruinent l'autre par l'exemple , & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour *Erasle* , mais j'ai étudié son caractère ; il a trop contredit mon inclination ; je veux être heureuse , je ne le ferais pas avec lui ; j'épouserai *Ariste* que j'estime , & que j'espère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guères de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison , je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent , parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la pre-

Ss ij

mière jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des collèges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guères que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guères de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur; & fût-il un singe, vous vous croyez trop heureuse; vous vous donnez à lui sans le connaître; vous vivez avec lui sans l'aimer; c'est un marché qu'on a fait sans vous, & bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a cru digne de penser de moi-même, & de choisir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe; mais née pour vivre dans la société, elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société; elle a formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du bel esprit; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs, où l'on étale encor plus les dangers des passions que leurs charmes, où la bienséance règne, où l'on apprend à penser & à s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienséances; & j'ose dire que ces instructions qu'on ne regarde que comme des amusemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un ^{sage} ~~sage~~ ^{homme} ~~homme~~ pensant dont il falait cultiver l'ame, & non comme une ^{stupide} ~~stupide~~ qu'on ajoûte, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

O U

LA TOILETTE DE MADAME DE POMPADOUR.

MADAME DE POMPADOUR.

Quelle est donc cette dame au nez aquilin , aux grands yeux noirs , à la taille si haute & si noble , à la mine si fière , & en même tems si coquette , qui entre à ma toilette sans se faire annoncer , & qui fait la révérence en religieuse ?

TULLIA.

Je suis *Tullia* , née à Rome il y a environ dix-huit cent ans ; je fais la révérence à la romaine , & non à la française : je suis venue je ne fais d'où , pour voir votre pays , votre personne & votre toilette...

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! madame , faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame *Tullia*.

TULLIA.

Qui ? moi , madame ... Je m'assieds sur cette espèce de petit ... Je m'accommode , pour ... mes jambes pendent à terre , & deviennent toutes rouges ?

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc , madame ?

TULLIA.

Sur un bon lit , madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends , vous voulez dire sur un bon canapé. En
Ss ij

voilà un , sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah , ah ! madame , vous n'avez point de bas , vos jambes sont nues ; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas ; c'est une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne , madame , je crois que vous n'avez point de chemise.

TULLIA.

Non , madame , nous n'en portions point de notre tems.

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel tems viviez-vous , madame ?

TULLIA.

Du tems de *Sylla* , de *Pompe* , de *César* , de *Caton* , de *Caïlina* , de *Cicéron* , dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris , on y jouait *Catiline* , & tous les personnages de mon tems ; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catiline* ; je fus bien surprise. Mais , madame , il me semble que vous avez là de beaux miroirs , votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

MADAME DE POMPADOUR.

Non , madame , ils sont faits avec du fable , & rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art ; j'avoue que cet art nous manquait. Ah ! le joli tableau que vous avez là !

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau , c'est une estampe ; cela n'est fait qu'avec du noir de fumée ; on en tire cent copies en un jour , & ce secret éternise les tableaux que le tems consume.

TULLIA.

Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT *qui assistait à la toilette , prit alors la parole , & dit à Tullia en tirant un livre de sa poche ,*

Vous ferez bien plus étonnée , madame , quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main , qu'il est imprimé à-peu près comme ces estampes , & que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le Savant présenta son livre à Tullia ; c'était un recueil de vers pour madame la marquise : Tullia en lut une page , admira les caractères , & dit à l'auteur ,

TULLIA.

Monsieur , l'impression est une belle chose ; & si elle peut immortaliser de pareils vers , cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui , madame , mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour monsieur votre pere , mais aujourd'hui nous ne connaissons guères que son nom.

(*Alors on apporta du chocolat , du thé , du café , des glaces : Tullia fut étonnée de voir en été de la crème & des groseilles*

328 LES ANCIENS ET LES MODERNES,

gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inspirèrent d'abord quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui se trouva là lui répondit,)

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez café ; & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens ; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

MR. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment ! nous qui nous appellions les maîtres de l'univers, nous n'en aurions donc possédé que la moitié ? cela est humiliant.

LE SAVANT piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ses vers mauvais, lui repliqua brusquement :

Vos Romains qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire Romain ; encor est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, & qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame

Madame la marquise fit taire le savant , qui manquait de respect à une dame Romaine , à la fille de Cicéron. Mr. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique ; & tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite boussole , il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait , & à chaque chose qu'elle voyait ; elle s'écria enfin :

T U L L I A.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens ; j'étais venue pour m'en éclaircir , & je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit MR. LE DUC.

Consolez-vous, madame, nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*, ou celui du *Journal chrétien* ; nul homme n'approche de *César* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces âmes sublimes ; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & des sciences ; le tems & d'heureux hazards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des personnages semblables à Mr. votre père, parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catiline* ; mais quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide*. J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous ferez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encor là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette ; ayez la bonté d'appli-

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Tt

quer votre œil à ce verre , regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

Par les Dieux immortels , cette maison est au bout de ma lunette , & beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait.

MR. LE DUC.

Eh bien , madame , c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux , comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez - vous cet autre instrument verni , dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé ? c'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin , après bien des tâtonnemens il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature , la cause de la pesanteur , & qui a démontré que les astres pèsent sur la terre , & la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil , comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'est-ce que parfiler , monsieur ?

MR. LE DUC.

Madame , l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de *Cicéron*. C'est éfiler une étoffe , la détisser fil-à-fil , & en séparer l'or ; c'est ce que *Newton* a fait des rayons du soleil ; les astres lui ont été soumis , & un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en savez beaucoup pour un duc & pair ; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve les vers bons , & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

MR. LE DUC.

Madame , c'est que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma science ,

elle est très commune ; les jeunes gens en sortant des écoles en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons dans notre Europe substitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

T U L L I A.

Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire Romain aient toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une suite continue de grands-hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & pour qu'on parvint à connaître si bien le ciel & la terre.

M R. L E D U C.

Point du tout, madame, nous sommes des barbares, qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les sciences. Nous avons vécu sept à huit cent ans comme des sauvages ; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre-humain que vous aviez éclairé & subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont pâtri du salpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *César*, & la phalange Macédonienne, & toutes vos légions ; ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les *Scipions*, les *Alexandres* & les *Césars*, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

T U L L I A.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'état ; vous auriez été digne d'être sénateur Romain.

T t ij

MR. LE DUC.

Ah ! madame , vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable , & vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien , monsieur , vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

MR. LE DUC.

Je disais , madame , que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers , à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles , mais passagères ; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père , & ceux de quelques autres grands-hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint , & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous fîlons les scholastiques barbares qui ont régné longtems parmi nous , mais nous respectons Cicéron , & tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres loix de physique que celles de votre tems , nous n'avons point d'autre règle d'éloquence , & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de Mr. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor & Pollux. Tullia fut très contente des paroles & de la musique , quoi qu'on die. Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.

LE CHAPON ET LA POULARDE.
LE CHAPON.

EH mon DIEU, ma poule, te voilà bien triste ; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise sur ses genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cu, a saisi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à son chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne, j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de consolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde, & moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état déplorable, c'est que j'entendis ces jours passés, près de mon poulaillier, raisonner deux abbés Italiens à qui on avait fait le même ourage, afin qu'ils pussent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, & qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée & le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser, & pour nous rendre la chair plus délicate.

Tt iij

L A P O U L A R D E.

Eh bien , quand nous serons plus gras , le seront-ils davantage ?

L E C H A P O N.

Oui , car ils prétendent nous manger.

L A P O U L A R D E.

Nous manger ! Ah les monstres !

L E C H A P O N.

C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours , nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret , nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction. Enfin , le jour de la fête étant venu , ils nous arrachent les plumes , nous coupent la tête , & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il pense ; on fait notre oraison funèbre ; l'un dit que nous sentons la noisette ; l'autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses , nos bras , notre croupion ; & voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

L A P O U L A R D E.

Quels abominables coquins ! Je suis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ferai rôtie & mangée ! Ces scélérats n'ont donc point de remords ?

L E C H A P O N.

Non , ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé , disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils font dans l'usage de faire.

L A P O U L A R D E.

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encor à rire & à faire des contes plaisans , comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais fachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux qui sont bipèdes comme nous , & qui sont fort au-dessous de nous , puisqu'ils n'ont point de plumes , en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & Grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins & à leurs frères ; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire* , qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes , rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer , & qui ne m'importent guères.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait ?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'affûrer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays , & entr'autres celui des Juifs , où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passé pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même , & que la terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible , moi qui n'ai jamais fait de mal , moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs , être châtrée , aveuglée , décollée & rôtie ! Nous traitent-on ainsi dans le reste du monde ?

LE CHAPON.

Les deux abbés disent que non. Ils affûrent que dans un pays nommé *l'Inde* , beaucoup plus grand , plus beau , plus fertile que le nôtre , les hommes ont une loi sainte , qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger ; que

même un nommé *Pythagore* ayant voyagé chez ces peuples justes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons abbés lisaient *Porphyre* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand-homme ! le divin homme que ce *Porphyre* ! avec quelle sagesse, quelle force, quel respect tendre pour la Divinité, il prouve que nous sommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes sentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les loix éternelles, & que ni les hommes ni nous ne passons jamais. En effet, ma chère poularde, ne serait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des sens pour ne point sentir, une cervelle pour ne point penser ? Cette imagination digne, à ce qu'ils disaient, d'un fou nommé *Descartes*, ne serait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excuse de la barbarie ?

Aussi les plus grands philosophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre*, il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait chrétien par gourmandise.

L A P O U L A R D E.

Eh bien, dressa-t-on des autels à ce grand-homme qui enseignait la vertu au genre-humain, & qui sauvait la vie au genre animal ?

L E C H A P O N.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui détestent encor aujourd'hui sa mémoire ; ils disent qu'il était impie, & que ses vertus étaient fausses, attendu qu'il était payen.

L A P O U L A R D E.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour

jour dans cette espèce de grange qui est près de notre poulailler, un homme qui parlait seul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que DIEU avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux appelés hommes ; que DIEU leur avait défendu de se nourrir de notre sang & de notre chair*. Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il est impossible quand ils nous ont coupé le cou qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines ; ce sang se mêle nécessairement à notre chair ; ils défobéissent donc visiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'est-ce pas un sacrilège de tuer & de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte ? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause serait de nous livrer à la mort. Ou notre Créateur n'a point de pacte avec nous, ou c'est un crime de nous tuer & de nous faire cuire ; il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres nos éternels ennemis. Il y a longtems qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'accord en rien. Ils ne font des loix que pour les violer, & ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges, cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, & n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons, il est défendu de nous manger deux jours de la semaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs, cette loi qui te paraît favorable est très barbare ; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux ; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures, dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons ; ils appellent cela *jeûner*, *se mortifier*. Enfin, je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus sanguinaire.

LA POULARDE.

Eh mon DIEU ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuisine avec son grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en est fait, ma mie, notre dernière heure est venue, recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au scélérat qui me mangera une indigestion qui le fasse crever ! Mais les petits se vengent des puissans par de vains souhaits, & les puissans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me serre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

PERICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.

PERICLÈS.

J'ai quelques questions à vous faire. *Minos* m'a dit que vous étiez Grec.

LE GREC.

Minos vous a dit la vérité : j'étais le très humble esclave de la sublime Porte.

PERICLÈS.

Que parlez-vous d'esclave ? un Grec esclave !

LE GREC.

Un Grec peut-il être autre chose ?

LE RUSSE.

Il a raison : Grec & esclave, c'est la même chose.

PERICLÈS.

Juste ciel ! que je plains mes pauvres compatriotes !

LE GREC.

Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez : pour moi j'étais assez content de ma situation : je cultivais un petit coin de terre que le pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner ; & pour cela je payais un tribut à sa hauteesse.

PERICLÈS.

Un tribut ! Voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec ! Mais, dites-moi , en quoi consistait cette marque humiliante de servitude ?

LE GREC.

A abandonner une partie du fruit de mon travail , l'ainé de mes fils , & les plus belles de mes filles.

PERICLÈS.

Comment , lâche , tu livrais tes propres enfans à l'esclavage ! Vit-on jamais les contemporains de *Miltiade* , d'*Aristide* , & de *Thémistocle* ! . . .

LE GREC.

Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils boftangis , capigi-bachis , ou pachas à trois queues ?

PERICLÈS *au Russe.*

Quels sont ces titres ridicules & barbares dont le son vient déchirer mes oreilles ? Je me suis sans doute adressé à quelque grossier Béotien , ou à un Spartiate imbécille. (*au Grec.*) Vous avez sans doute entendu parler de *Périclès* ?

V v ij

De *Périclès* ! point du tout . . . attendez . . . N'est-ce pas le nom d'un solitaire fameux ?

P E R I C L È S.

Qu'est-ce donc que ce solitaire ? Était-ce la première personne de l'état ?

L E G R E C.

Bon ! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état , ni l'état rien de commun avec eux.

P E R I C L È S.

Par quel moyen ce solitaire est-il donc devenu fameux ? a-t-il , comme moi , livré des batailles , & fait des conquêtes pour sa patrie ? a-t-il érigé quelques grands monumens aux Dieux , ou formé quelques établissemens utiles au public ? a-t-il protégé les arts & encouragé le mérite ?

L E G R E C.

Non , l'homme dont je veux parler ne savait ni lire , ni écrire ; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première chose qu'il faisait dès le matin était de se déchirer les épaules à coups de fouët : il offrait à DIEU ses flagellations , ses veilles , ses jeûnes & son ignorance.

P E R I C L È S.

Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne ?

L E G R E C.

Assûrément : nous autres Grecs nous révérons sa mémoire autant que celle d'aucun homme.

P E R I C L È S.

O destinée ! . . . Mais , dites-moi , ma mémoire n'est-elle pas

toûjours en vénération à Athènes ? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence & le bon goût ?

LE GREC.

C'est ce que je ne saurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle *Sétines* ; c'est un petit misérable village , qui tombe en ruines , mais qui , à ce que j'ai ouï dire , fut autrefois une ville magnifique.

P E R I C L È S.

Ainsi vous connaissez aussi peu la fameuse & superbe ville d'Athènes , que les noms de *Thémistocle* & de *Périclès* ? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain , dans un quartier inconnu de la Grèce.

LE RUSSE.

Point du tout , il vivait dans Athènes même.

P E R I C L È S.

Comment ? il vivait dans Athènes , & il ne me connaît point ! il ne fait pas même le nom de cette ville fameuse !

LE RUSSE.

Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes , & n'en savent pas plus que lui. Cette cité , jadis si opulente & si fière , n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre & sale bourg appelé *Sétines*.

P E R I C L È S.

Puis-je croire ce que vous me dites-là ?

LE RUSSE.

Tel est l'effet des ravages du tems , & des inondations des barbares , plus destructeurs encore que le tems.

P E R I C L È S.

Je fais très bien que les successeurs d'*Alexandre* subjuguè-

V v ij

rent la Grèce ; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté ? Je n'ose pousser plus loin mes recherches , de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

L E R U S S E .

Elle a depuis ce tems là changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde ; empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver ; mais pour ne parler que de la Grèce , elle a subi tour-à-tour le joug des Français , des Vénitiens & des Turcs.

P E R I C L È S .

Voilà trois nations barbares qui me sont absolument inconnues.

L E R U S S E .

Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares , sans en excepter même les Egyptiens , à qui vous deviez le germe de toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guères que l'art de conquérir , & qu'aujourd'hui ils ne savent guères que celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens , & surtout les Français , ont égalé vos Grecs à plus d'un égard , & les ont surpassé à beaucoup d'autres.

P E R I C L È S .

Voilà une fort belle peinture ; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi , mon ami , n'êtes-vous pas Français ?

L E R U S S E .

Point du tout , je suis Russe.

P E R I C L È S .

A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elisée : je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français , des Vénitiens & des Turcs.

Cependant les connoissances que vous montrez me font présumer que votre nation est très ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Egyptiens dont vous disiez tout-à-l'heure de si belles choses ?

LE RUSSE.

Non ; je ne connais ce peuple que par vos historiens : pour notre nation, elle descend des Scythes & des Sarmates.

PERICLÈS.

Est-il possible qu'un descendant des Sarmates & des Scythes connoisse mieux l'état de l'ancienne Grèce, que ne le connaît un Grec moderne ?

LE RUSSE.

Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs & des Sarmates ; un de nos souverains s'étant trouvé homme de génie, forma le dessein de bannir l'ignorance de ses états, & l'on vit s'y élever rapidement les arts & les sciences, des académies & des spectacles. Nous avons étudié l'histoire de tous les peuples, & notre histoire a mérité l'attention des autres peuples.

PERICLÈS.

J'avoue que pour produire ces sortes de métamorphoses, il ne faut dans un prince que la volonté & le courage ; mais il est plus vrai encore que j'ai perdu bien du tems ; j'espérais avoir rendu mon nom immortel, & je vois qu'il est déjà oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE.

Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien, & c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

PERICLÈS.

J'en conviens : cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec *Ojiris*, *Minos*, *Lycurge*, *So-*

344 *PERICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.*

lon & tous ces législateurs & fondateurs d'empires, dont les actions & les maximes sont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre.

C U - S U E T K O U,

o u

Entretiens de CU-SU, disciple de CONFUTZÉE, avec le prince KOU, fils du roi de Low, tributaire de l'empereur Chinois GNENVAN, 417 ans avant notre ère vulgaire.

Traduit en latin par le père FOUQUET, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du Vatican, N°. 42759.

P R E M I E R E N T R E T I E N.

K o u.

Que dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ?
(Chang-ti.)

C u - s u.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce serait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

K o u.

Je n'en serais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encor plus grandes.

C u - s u.

Il est vrai; mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

K o u.

K O U.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

C U - s U.

Les planètes ne sont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait aussi-bien d'adorer notre sable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable & la boue de la lune.

K O U.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

C U - s U.

On dit une énorme sottise ; il n'y a point de ciel ; chaque planète est entourée de son atmosphère, comme d'une coque, & roule dans l'espace autour de son soleil. Chaque soleil est le centre de plusieurs planètes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitans de la lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel, c'est comme si nous disions, Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

K O U.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

C U - s U.

Sans doute ; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le ciel l'espace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de soleils, & fit tourner

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

X x

tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment moins qu'un grain de sable en comparaison de ces millions de milliards d'univers, parmi lesquels nous disparaissions. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à DIEU dans l'abîme de l'étendue.

K o u.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était descendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

C u - s u.

Ce sont des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

K o u.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

C u - s u.

Regardez cette étoile ; elle est à quinze cent mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet : ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux ; ne voilà-t-il pas un dessein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier ? Qui fait des loix, sinon un législateur ? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel ?

K o u.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment est-il fait ?

C u - s u.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vaste palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un disait à l'autre, Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre,

tout glorieux que je suis , j'avoue que c'est quelqu'un de plus puissant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être - là ; je vois qu'il est , mais je ne fais ce qu'il est.

K o u.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus instruit que moi & ce qui me plaît en vous , c'est que vous ne prétendez pas savoir ce que vous ignorez.

S E C O N D E N T R E T I E N.

C u - s u.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puissant , existant par lui-même , suprême artisan de toute la nature ?

K o u.

Oui ; mais s'il existe par lui-même , rien ne peut donc le borner , il est donc partout ? il existe donc dans toute la matière , dans toutes les parties de moi-même ?

C u - s u.

Pourquoi non ?

K o u.

Je ferais donc moi-même une partie de la Divinité ?

C u - s u.

Ce n'est peut-être pas une conséquence. Ce morceau de verre est pénétré de toutes parts de la lumière ; est-il lumière cependant lui-même ? ce n'est que du sable , & rien de plus ; tout est en DIEU , sans doute ; ce qui anime tout doit être partout. DIEU n'est pas comme l'empereur de la Chine qui habite son palais & qui envoie ses ordres par des colao. Dès-là qu'il existe , il est nécessaire que son existence remplisse tout l'espace , & tous ses ouvrages ; & puis qu'il est dans vous ,

X x ij

c'est un avertissement continuel de ne rien faire dont vous puissiez rougir devant lui.

K o u.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans repugnance & sans honte devant l'Être suprême ?

C u - s u.

Être juste.

K o u.

Et quoi encore ?

C u - s u.

Être juste.

K o u.

Mais la secte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni juste, ni injuste, ni vice, ni vertu.

C u - s u.

La secte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni santé, ni maladie ?

K o u.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

C u - s u.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'âme, ni maladie de l'âme, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal sont des monstres ; est-il égal de nourrir son fils, ou de l'écraser sur la pierre ? de secourir sa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

K o u.

Vous me faites frémir : je déteste la secte de *Laokium* ; mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste ! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu ? qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien & le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les discerner ?

C u - s u.

Celles de *Confuzée* mon maître ; *vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu , traites ton prochain comme tu veux qu'il le traite.*

K o u.

Ces maximes , je l'avoue , doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? cette horloge quand elle sera détruite , sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

C u - s u.

Cette horloge ne sent point , ne pense point ; elle ne peut avoir des remords , & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

K o u.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes , je parviens à n'avoir plus de remords ?

C u - s u.

Alors , il faudra vous étouffer ; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime , il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

K o u.

Ainsi DIEU qui est en eux leur permettra d'être hans méç après m'avoir permis de l'être ?

C u - s u.

DIEU vous a donné la raison , n'en abusez ni vous , ni eux ; non-seulement vous serez malheureux dans cette vie , mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre ?

K o u.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

X x iij

C u - s u.

Dans le doute seul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

K o u.

Mais, si je suis sûr qu'il n'y en a point?

C u - s u.

Je vous en défie.

T R O I S I E M E E N T R E T I E N .

K o u.

Vous me poussez, *Cu-su*. Pour que je puisse être récompensé ou puni quand je ne serai plus, il faut qu'il subsiste dans moi quelque chose qui sente, & qui pense après moi. Or, comme avant ma naissance, rien de moi n'avait ni sentiment ni pensée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhensible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille restera-t-il quand l'abeille ne sera plus? La végétation de cette plante subsiste-t-elle quand la plante est déracinée? La végétation n'est-elle pas un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre? L'ame est de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obscurément les ressorts de notre vie. Tous les animaux se meuvent, & cette puissance de se mouvoir, on l'appelle *force active*; mais il n'y a pas un être distinct qui soit cette force. Nous avons des passions, cette mémoire, cette raison, ne sont pas sans doute des choses à part, ce ne sont pas des êtres existans dans nous, ce ne sont pas de petites personnes qui aient une existence particulière; ce sont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui signifie notre mémoire, notre raison, nos passions, n'est donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? c'est DIEU.

Qui fait végéter toutes les plantes ? c'est DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'est DIEU. Qui fait la pensée de l'homme ? c'est DIEU.

Si l'ame humaine était une petite personne renfermée dans notre corps , qui en dirigeât les mouvemens & les idées , cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artisan du monde une impuissance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la pensée. Vous m'avez appris le grec , vous m'avez fait lire *Homère* , je trouve *Vulcain* un divin forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous seuls au conseil des Dieux : mais ce *Vulcain* me paraîtrait un misérable charlatan , s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fit mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse ; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource : en un mot , pourquoi mettre deux efforts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit ? Vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière* , pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus , qui ferait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle ? faudrait-il que le Créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes , qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un homme , & entre dans le corps d'une femme , & qu'alors il envoyât vite une ame dans ce germe ? & si ce germe meurt , que deviendra cette ame ? elle aura donc été créée inutilement , ou elle attendra une autre occasion.

Voilà , je vous l'avoue , une étrange occupation pour le maître du monde ; & non - seulement , il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine , mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux , car ils ont tous comme nous de la mémoire , des idées , des passions ; & si une ame est nécessaire pour former ces sentimens ,

cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphants, & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

C U - S U.

Vous raisonnez de bonne foi ; & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Etre suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes ; il est dur d'être anéanti ; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort ? oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame ? non sans doute ; & si cela est possible, n'est-il pas très vraisemblable que vous en avez une ? pourriez-vous rejeter un système si beau & si nécessaire au genre humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

K O U.

Je voudrais embrasser ce système, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il est partout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout ; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis

fuis animé par DIEU même ? à quoi me servirait cette ame ? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées , car nous les avons presque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous sommes endormis ; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux , Courez , je vous prie , de cette façon pour me faire plaisir , ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'est démontré , que d'être la machine d'une ame dont je doute.

C U - S - U.

Eh bien , si DIEU même vous anime , ne souillez jamais par des crimes ce DIEU qui est en vous ; & s'il vous a donné une ame , que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre système vous avez une volonté ; vous êtes libre ; c'est-à-dire , vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez ; servez-vous de ce pouvoir pour servir ce DIEU qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez philosophe , mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encor plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'est-il pas vrai que DIEU est la souveraine justice ?

K O U.

Sans doute ; & s'il était possible qu'il cessât de l'être ; (ce qui est un blasphème) je voudrais moi agir avec équité.

C U - S - U.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses , & de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que DIEU ne fit pas ce que vous-même êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est , & qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses , & des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple , si naturelle , si générale , qui a établi chez tant de nations la créance de l'immortalité de nos ames , & de la

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Y y

justice divine qui les juge , quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a - t - il un systême plus raisonnable , plus convenable à la Divinité , & plus utile au genre-humain ?

K o u.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce systême ? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cent familles d'anciens Sinous ^a) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles , ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle : ils ont leurs cinq livres , comme nous avons nos cinq Kings ; j'en ai lu la traduction ; leurs loix nécessairement semblables à celles de tous les autres peuples , leur ordonnent de respecter leurs pères , de ne point voler , de ne point mentir , de n'être ni adulateurs , ni homicides ; mais ces mêmes loix ne leur parlent ni de récompenses ni de châtimens dans une autre vie.

C u - s u.

Si cette idée n'est pas encor développée chez ce pauvre peuple , elle le fera sans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuse petite nation , tandis que les Babiloniens , les Egyptiens , les Indiens , & toutes les nations policées ont reçu ce dogme salutaire ? Si vous étiez malade , rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois , sous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en servir ? DIEU vous a donné la raison , elle vous dit que l'ame doit être immortelle , c'est donc DIEU qui vous le dit lui-même.

K o u.

Mais comment pourai - je être récompensé , ou puni , quand

^a) Ce sont les Juifs des dix tribus qui dans leur dispersion pénétrèrent jusqu'à la Chine ; ils y sont appelés *Sinours*.

^b) Eh bien ! tristes ennemis de la raison & de la vérité , direz-vous encore que cet ouvrage enseigne la

mortalité de l'ame ? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions. De quel front osez-vous donc le calomnier ? Hélas ! si vos ames conservent leur caractère pendant l'éternité , elles seront éternellement des ames bien sottes & bien injustes.

je ne ferai plus moi-même , quand je n'aurai plus rien de ce qui aura constitué ma personne ? Ce n'est que par ma mémoire que je suis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon existence que j'aurai perdue ?

C U - S U.

C'est-à-dire que si un prince avait égorgé sa famille pour régner, s'il avait tyrannisé ses sujets, il en serait quitte pour dire à DIEU, Ce n'est pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne suis plus la même personne ; pensez-vous que DIEU fût bien content de ce sophisme ?

K O U.

Eh bien soit, je me rends ; *b*) je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai aussi pour plaire à l'Etre suprême. Je pensais qu'il suffisait que mon ame fût juste dans cette vie, j'espérerai qu'elle sera heureuse dans une autre. Je vois que cette opinion est bonne pour les peuples & pour les princes, mais le culte de DIEU m'embarrasse.

Q U A T R I E M E E N T R E T I E N.

C U - S U.

Que trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, si respecté de tous les empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices

Non, les auteurs de cet ouvrage raisonnable & utile ne vous disent point que l'ame meurt avec le corps ; ils vous disent seulement que vous êtes des ignorans. N'en rougissez pas ; tous les sages ont avoué leur ignorance, aucun d'eux n'a été assez

impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gassendi* en résumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainsi. *Vous savez que vous pensez, mais vous ignorez quelle espèce de substance vous êtes, vous qui pensez. Vous ressemblez à un aveugle qui sentant la*

Y y ij

au Chang-ti, au Tien, à l'Etre suprême ; vous lui sacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontife ; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir ; y a-t-il là quelque chose qui repugne ?

K O U.

Je suis bien loin d'y trouver à redire ; je fais que DIEU n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui en faire ; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux surtout qu'elles ne soient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le soleil, & sécher la lune : ce galimatias sera-t-il agréable à l'Etre suprême, utile à mes sujets & à moi-même ?

Je ne peux surtout souffrir la démente des sectes qui nous environnent : d'un côté je vois *Laotzé* que sa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît surtout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime. Les autres se met-

chaleur du soleil, croirait avoir une idée distincte de cet astre. Lisez le reste de cette admirable lettre à Descartes, lisez Locke ; relisez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il est impossible que nous ayons la

moindre notion de la nature de l'âme, par la raison qu'il est impossible que la créature connaisse les secrets ressorts du Créateur ; vous verrez que sans connaître le principe de nos pensées, il faut tâcher de penser avec

tent au cou un carcan , dont quelquefois ils se rendent très dignes ; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses , comme si leurs cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaît , ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du Dieu *Fo* , & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante , & si dangereuse ? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine , & de tous ceux de l'Asie : mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste , quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

C U - s u.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance , cette vertu si respectable , qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps ! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut , comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diète qu'il leur a prescrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses sujets qui n'auront pas pensé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; & s'il est sage , il lui sera très aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à *Daon* , sixième roi de la Caldée , il y a quelques quatre mille ans ?

K o u.

Non , je n'en fais rien , vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

C U - s u.

Les prêtres Caldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets

justesse , & avec justice ; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas , modeste , doux , bienfaisant , indulgent ; ressembler à <i>Cu-fu</i> & à <i>Kou</i> , & non pas à <i>Thomas</i> d'Aquin ou à <i>Scot</i> , dont les ames étaient fort té-	nébreuses , ou à <i>Calvin</i> ou à <i>Luther</i> , dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre ; alors vous vous moquerez prodigieusement de vous-mêmes.
---	--

Y y iij

de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis ; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner ; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu ? dit-il aux docteurs ; Oui, sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrit le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité ; & le brochet fut mangé par le roi & par ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussi-tôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue ; ils assurèrent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité ; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également fots, & n'ayant pas déjeuné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner : ils en mangèrent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon* ; & les citoyens depuis ce tems firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

K O U.

J'aime fort le roi *Daon*, & je promets bien de l'imiter à la première occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des *Fo*, & des brochets.

Je fais que dans le Pégu & dans le Tonquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font descendre la lune dans le décours, & qui prédisent clairement l'avenir, c'est-à-dire, qui voyent clairement ce qui n'est pas, car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent & faire descendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des sectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'esprit humain que de petites nations pensent que la vérité n'est que pour elles, & que le vaste empire de la Chine est livré à l'erreur ! L'Être éternel ne ferait-il que le Dieu de l'isle Formose ou de l'isle Borneo ? Abandonnerait-il le reste de l'univers ? Mon cher *Cu-su*, il est le père de tous les hommes ; il permet à tous de manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre est d'être vertueux ; un cœur pur est le plus beau de tous ses temples, comme disait le grand empereur *Hiao*.

C I N Q U I E M E E N T R E T I E N.

C U - S U.

Puisque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous serez roi ?

K O U.

En n'étant injuste ni envers mes voisins, ni envers mes peuples.

C U - S U.

Ce n'est pas assez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantise. Vous embellirez les grands chemins, vous creuserez des canaux, vous élevez des édifices publics, vous encouragerez tous les arts, vous récompenserez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

K o u.

C'est ce que j'appelle n'être point injuste , ce sont là autant de devoirs.

C u - s u.

Vous pensez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme , la vie publique , & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier , combien comptez-vous avoir de femmes ?

K o u.

Mais je crois qu'une douzaine me suffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un tems destiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cent femmes , & des sept cent concubines , & des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît surtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs , ils en sont meilleurs à manger , mais on n'a point encor fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation ? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plait beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je trouve encor très ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point ; ils se vantent d'être plus sages que les autres Chinois : eh bien , qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une singulière façon de servir le genre-humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre-humain ! Le bon petit Lama a) nommé *Stelca ifant Erepî* , voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait* ; il prêchait d'exemple , & a été fort utile en son tems. Pour moi , je marierai tous les lamas & bonzes , & lameffes & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre ; ils en feront certainement meilleurs citoyens , & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

C u - s u.

a) *Stelca ifant Erepî* , signifie en chinois , l'abbé Castel de Saint Pierre.

C u - s u.

Oh ! le bon prince que nous aurons-là ! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des sujets ; car enfin , on ne peut pas passer sa journée à faire des édits & des enfans , vous aurez sans doute des amis.

K o u.

J'en ai déjà , & de bons , qui m'avertissent de mes défauts ; je me donne la liberté de reprendre les leurs ; ils me consolent , & je les console ; l'amitié est le baume de la vie , il vaut mieux que celui du chymiste *Erueil* , & même que les sachets du grand *Hanourd*. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'insérer dans notre rituel.

C u - s u.

Gardez-vous-en bien , l'amitié est assez sacrée d'elle-même , ne la commandez jamais , il faut que le cœur soit libre ; & puis , si vous faisiez de l'amitié un précepte , un mystère , un rite , une cérémonie , il y aurait mille bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveties , rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis ? *Confuzée* recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

K o u.

Aimer ses ennemis ! Eh mon Dieu , rien n'est si commun.

C u - s u.

Comment l'entendez-vous ?

K o u.

Mais comme il faut , je crois , l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le prince de *Décon* contre le prince *Phil. Liutér. Hiss*. Tom. I. Zz

du *Vis-Brunk* : dès qu'un *b*) de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains , nous avons soin de lui comme s'il eût été notre frère , nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers , & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

C u - s u.

Je suis très édifié de tout ce que vous me dites , & je voudrais que toutes les nations vous entendissent. Car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu , que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides , que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire & écrire , & ils prétendent enseigner leurs maîtres !

. S I X I E M E E N T R E T I E N .

C u - s u.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes , comme la prudence pour conduire nos âmes , la tempérance pour gouverner nos corps ; ce sont des préceptes de politique & de santé. Les véritables vertus sont celles qui sont utiles à la société , comme la fidélité , la magnanimité , la bienfaisance , la tolérance &c. Grace au ciel , il n'y a point de vieille qui n'enseigne parmi nous toutes ces vertus à ses petits enfans ; c'est le rudiment de notre jeunesse au village comme à la ville ; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'usage , & j'en suis fâché.

b) C'est une chose remarquable , qu'en retournant *Décon* & *Vis-Brunk* , qui sont des noms chinois , on re-

trouve *Condé* & *Brusnik* , tant les grands-hommes sont célèbres dans toute la terre.

K o u.

Quelle est-elle ? nommez la vite , je tâcherai de la ranimer.

C u - s u.

C'est l'hospitalité , cette vertu si sociale , ce lien sacré des hommes commence à se relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuse institution nous est venue , à ce qu'on dit , de certains sauvages d'occident. Ces misérables apparemment n'ont point de maison pour accueillir les voyageurs. Quel plaisir de recevoir dans la grande ville de Low , dans la belle place Honchan , dans ma maison Ki , un généreux étranger qui arrive de Samarcande , pour qui je deviens dès ce moment un homme sacré , & qui est obligé par toutes les loix divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie , & d'être mon ami intime !

Les sauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes , ils vendent cher cet accueil infâme , & avec cela , j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous , qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confucée* , qu'enfin , c'est à eux de nous enseigner la justice , parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins , que leurs femmes vont comme des folles dans les rues , & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soye.

K o u.

Je trouve l'hospitalité fort bonne ; je l'exerce avec plaisir , mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thiber qui sont fort mal logés , qui aiment à courir , & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre ; & quand vous irez au grand Thiber , jouer chez eux du droit de l'hospitalité , vous ne trouverez ni lit , ni pot au feu ; cela peut dégouter de la politesse.

C u - s u.

L'inconvénient est petit , il est aisé d'y remédier en ne re-
Z z ij

cevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers , & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre *Confuzée* est sage & saint ! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire ; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences : en voici une qui me revient dans la mémoire , c'est la cinquante-troisième.

Reconnai les bienfaits par des bienfaits , & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime , quelle loi les peuples de l'occident pourraient-ils opposer à une morale si pure ? en combien d'endroits *Confuzée* recommande-t-il l'humilité ? si on pratiquait cette vertu , il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

K O U.

J'ai lu tout ce que *Confuzée* & les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité ; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte ; il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez ?

C U - S U.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame ; car la modestie extérieure n'est que la civilité. L'humilité ne peut pas consister à se nier à soi-même la supériorité qu'on peut avoir acquise sur un autre. Un bon médecin ne peut se dissimuler qu'il en fait davantage que son malade en délire. Celui qui enseigne l'astronomie doit s'avouer qu'il est plus savant que ses disciples ; il ne peut s'empêcher de le croire , mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'est pas l'abjection ; elle est le correctif de l'amour-propre , comme la modestie est le correctif de l'orgueil.

K O U.

Eh bien , c'est dans l'exercice de toutes ces vertus , & dans le culte d'un DIEU simple & universel , que je veux vivre , loin des chimères des sophistes , & des illusions des faux pro-

phètes. L'amour du prochain fera ma vertu sur le trône, & l'amour de DIEU ma religion. Je mépriserai le Dieu *Fo*, & *Laotzé*, & *Vishnou* qui s'est incarné tant de fois chez les Indiens, & *Sammonocodom* qui descendit du ciel pour venir jouir au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple assez imbécille & assez barbare pour penser qu'il y a un DIEU pour sa seule province : c'est un blaspème. Quoi ? la lumière du soleil éclaire tous les yeux, & la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une petite & chétive nation dans un coin de ce globe ! quelle horreur ! & quelle sottise ! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

C U - S U.

O sage *Kou* ! vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même ; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

ARISTON ET TÉOTIME.

ARISTON.

EH bien, mon cher *Téotime*, vous allez donc être curé de campagne ?

T É O T I M E.

Oui ; on me donne une petite paroisse, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité ; je ne pourrais certainement pas diriger soixante & dix milles âmes, attendu que je n'en ai qu'une ; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui se sont chargés de ces districts immenses. Je ne me sens pas capable d'une telle administration ; un grand troupeau m'effraye, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de jurisprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres pa-

Zz iiij

roiffiens de se ruiner en procès. J'ai assez de connaissance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conseils utiles. Le seigneur du lieu & sa femme sont d'honnêtes gens qui ne sont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai assez heureux, & qu'on ne sera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? ce serait une grande consolation ; il serait doux après avoir prôné, chanté, confessé, communiqué, batifé, enterré, de trouver dans son logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait soin de votre linge & de votre personne, qui vous égayerait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfans, dont la bonne éducation serait utile à l'état. Je vous plains vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

TÉOTIME.

L'église grecque a grand soin d'encourager les curés au mariage ; l'église anglicane & les protestans ont la même sagesse ; l'église latine a une sagesse contraire ; il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès, un concile ferait des loix plus favorables à l'humanité que le concile de Trente ; mais en attendant, je dois me conformer aux loix présentes ; il en coûte beaucoup, je le fais, mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes savant, & vous avez une éloquence sage ; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne ?

TÉOTIME.

Comme je prêcherais devant les rois ; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse ; DIEU me préserve d'approfondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle

on résiste, la suffisante qui ne suffit pas ; d'examiner si les anges qui mangèrent avec *Abraham* & avec *Loth* avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger ; il y a mille choses que mon auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être, mais je ne ferai point de théologiens, & je le serai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon curé ! Je veux acheter une maison de campagne dans votre paroisse. Dites-moi, je vous prie, comment vous en userez dans la confession ?

TÉOTIME.

La confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée ; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères ; nous avons imité & sanctifié cette sage pratique ; elle est très bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients. Il y a beaucoup de confesseurs indiscrets, surtout parmi les moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un village ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession ; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Être suprême entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en userez-vous ?

TÉOTIME.

Non ; il y a des rituels où l'on excommunie les fauterelles, les sorciers & les comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'église aux fauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les sorciers, parce qu'il n'y a point de

forçiers : & à l'égard des comédiens , comme ils sont pensionnés par le roi , & autorisés par le magistrat , je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même comme à mon ami , que j'ai du goût pour la comédie , quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnément le *Misanthrope* , *Athalie* & d'autres pièces , qui me paraissent des écoles de vertu & de bienfaisance. Le seigneur de mon village fait jouer dans son château quelques-unes de ces pièces , par de jeunes personnes qui ont du talent : ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir ; elles forment le goût , elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très innocent , & même de très utile ; je compte bien assister à ces spectacles pour mon instruction , mais dans une loge grillée , pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentimens , & plus j'ai envie de devenir votre paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les payfans de s'enyvrer les jours de fêtes ? c'est là leur grande manière de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poison liquide , la tête penchée vers les genoux , les mains pendantes , ne voyant point , n'entendant rien , réduits à un état fort au-dessous de celui des brutes , reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées , incapables de travail le lendemain , souvent malades & abrutis pour le reste de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin , exciter des querelles sanglantes , frapper & être frappés , & quelquefois finir par le meurtre ces scènes affreuses , qui sont la honte de l'espèce humaine ; il le faut avouer , l'état perd plus de sujets par les fêtes que par les batailles ; comment pourrez-vous diminuer dans votre paroisse un abus si exécrationnel ?

TÉOTIME.

Mon parti est pris ; je leur permettrai , je les presserai même de cultiver leurs champs les jours de fêtes après le service divin que je ferai de très bonne heure. C'est l'oisiveté

de la férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne font point les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la santé du corps & à celle de l'ame : de plus , ce travail est nécessaire à l'état. Supposons cinq millions d'hommes qui font par jour pour dix sous d'ouvrage l'un portant l'autre , & ce compte est bien modéré ; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année. C'est donc trente fois cinq millions de pièces de dix sous que l'état perd en main d'œuvre. Or certainement , DIEU n'a jamais ordonné , ni cette perte , ni l'ivrognerie.

ARISTON.

Ainsi vous conciliez la prière & le travail ; DIEU ordonne l'un & l'autre. Vous servirez DIEU & le prochain ; mais dans les disputes ecclésiastiques , quel parti prendrez-vous ?

TÉOTIME.

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu , parce qu'elle vient de DIEU : on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon curé ! le bon curé !

L'INDIEN ET LE JAPONOIS.

L'INDIEN.

Est-il vrai qu'autrefois les Japonois ne savaient pas faire la cuisine , qu'ils avaient soumis leur royaume au grand Lama , que ce grand Lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger , qu'il envoyait chez vous de tems en tems un petit Lama , lequel venait recueillir les tributs , & qu'il vous donnait en échange un signe de protection , fait avec les deux premiers doigts & le pouce ?

Phil. Liutr. Hist. Tom. I.

Aaa

Hélas ! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi *a)* qui sont les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de DIEU. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût qu'on appelle *des restes*. Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit ; & même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos empereurs se brouilla avec le grand Lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire furent nos canusi, autrement *pauxcospie* ; *b)* c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug, & voici comment.

Le grand Lama avait une plaillante manie ; il croyait avoir toujours raison ; notre daïri & nos canusi voulurent avoir du moins raison quelques-fois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde, nos canusi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce tems-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONAIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siècles. Nos canusi voulaient en vain avoir raison ; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce tems-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations des plus heureuses de la terre.

a) Les *Canusi* sont les anciens prêtres du Japon.

b) *Pauxcospie*, anagramme d'*Episcopaux*.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuisine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au lieu de diner ? au contraire, chacun fera bonne chère à sa façon chez le cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien longtems, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONOIS.

Il y a premièrement les Breuxch, c) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils sont attachés à l'ancienne cuisine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet ; d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

c) On voit assez que les Breuxch sont les Hébreux, & sic de ceteris.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guères avec ces gens-là ?

LE JAPONOIS.

Non ; il y a ensuite les pispates , qui certains jours de chaque semaine , & même pendant un tems considérable de l'année , aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots , de truites , de soles , de saumons , d'esturgeons , que de se nourrir d'une blanquette de veau , qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres canusi , nous aimons fort le bœuf , & une certaine pâtisserie qu'on appelle en japonais *du pudding*. Au reste , tout le monde convient que nos cuisiniers sont infiniment plus savans que ceux des pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le *garum* des Romains , n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte , la pâte de sauterelles des premiers Arabes , la chair de cheval des Tartares , & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les livres des canusi , qu'on appelle communément *pauxcospie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh , ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal* , ni des batistanes , ni des autres ; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce sont les seuls convives que je n'aye jamais vu s'enyvrer & jurer. Ils sont très difficiles à tromper , mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là ; car en vérité , comment un bon Japonais peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même , quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle , ou l'égorger avec un crif large de quatre doigts , le tout en front de bandière ? il s'expose lui-même à être égorgé , & à recevoir des balles de plomb ; ainsi , on peut dire avec bien plus de vérité , qu'il hait son prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénésie ; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argile faites pour durer très peu , & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gayeté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que si je n'étais pas canusi, je ne hairais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très grand nombre qu'on appelle *diestes*; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, sans lard, sans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, saumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur est indifférent, pourvu que vous fassiez quelque prière à DIEU avant ou après le dîner, & même simplement avant le déjeuner, & que vous soyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépends du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépends de *Terluh* & de *Vincal*, & de *Memnon*, &c. : il est bon seulement que nos *diestes* avouent que nos canusi sont très sçavans en cuisine, & que surtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très paisiblement ensemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuisine dominante, la cuisine du roi.

LE JAPONNOIS.

Je l'avoue; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ses bons sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais si des entêtés veulent manger au nez du roi des faucisses pour lesquelles le roi aura de l'aversion, s'ils s'assemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs faucisses, s'ils insultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONNOIS.

Alors il faut les punir comme des yvrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui soient susceptibles des dignités de l'état. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupe mens sont sou-

Aaa iij

verainement défendus , & punis sur le champ sans rémission ; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement, selon le précepte de notre grand cuisinier Japonois, qui a écrit dans la langue sacrée, *Suti raho, cus flac, natis in usum lætitiæ sciphis pugnare tracum est* : ce qui veut dire , Le diner est fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cent jonques de ligne , & nous sommes la terreur de nos voisins.

L' I N D I E N.

Pourquoi donc le bon versificateur *Recina*, fils de ce poète Indien *Recina*, d) si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grace*, & non *les graces*,

Le Japon où jadis brilla tant de lumière,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

LE JAPONOIS.

Le *Recina* dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière ? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable ? que nous seuls avons enseigné aux hommes les loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini ? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous ? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre

d) *Racine*, probablement, *Louïs Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques. e)

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de son pays, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés !

e) NB. Cet Indien Recina sur la foi des rêveurs de son pays, a crié qu'on ne pouvait faire de bonnes sausses que quand Brama par une volonté toute particulière enseignait lui-même la sausse à ses favoris, qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire son

ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que Brama leur en était les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonoise.

God never acts by partial will,
but by general Laws.

TUCTAN ET KARPOS,

O U

Entretien du bacha TUCTAN, & du jardinier KARPOS.

TUCTAN.

EH bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons... de quelle religion es-tu à présent ?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou* ; on me faisait prier DIEU tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées ; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus, alors mon curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou*, & du *Touyou*, m'a permis de manger

du lait , & m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens , alors il a falu renoncer au *Touyou* & à la crème. Vous avez enfin chassé les Grecs , & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vqs forces ; je ne fais plus trop ce que je suis ; j'aime DIEU de tout mon cœur , & je vends mes légumes fort raisonnablement.

T U C T A N.

Tu as là de très belles figues.

K A R P O S.

Mon bacha , elles sont fort à votre service.

T U C T A N.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

K A R P O S.

Oui , mon bacha , mais elle n'est pas à votre service.

T U C T A N.

Pourquoi cela ? misérable !

K A R P O S.

C'est que je suis un honnête homme : il m'est permis de vendre mes figues , mais non pas de vendre ma fille.

T U C T A N.

Et par quelle loi ne t'est-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

K A R P O S.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers ; l'honneur de ma fille n'est point à moi , il est à elle , ce n'est pas une marchandise.

T U C T A N.

Tu n'es donc pas fidèle à ton bacha ?

KARPOS.

K A R P O S.

Très fidèle dans les choses justes , tant que vous serez mon maître.

T U C T A N.

Mais si ton papa Grec faisoit une conspiration contre moi , & s'il r'ordonnoit de la part du *Tou patrou* , & du *Touyou* , d'entrer dans son complot , n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

K A R P O S.

Moi ? point du tout , je m'en donnerais bien de garde.

T U C T A N.

Et pourquoi refuserais-tu d'obéir à ton papa Grec dans une occasion si belle ?

K A R P O S.

C'est que je vous ai fait serment d'obéissance , & que je fais bien que le *Tou patrou* n'ordonne point les conspirations.

T U C T A N.

J'en suis bien aise : mais si par malheur tes Grecs reprenaient l'île & me chassaient , me serais-tu fidèle ?

K A R P O S.

Eh comment alors pourais-je vous être fidèle , puisque vous ne seriez plus mon bacha ?

T U C T A N.

Et le serment que tu m'as fait que deviendrait-il ?

K A R P O S.

Il serait comme mes figues , vous n'en tâteriez plus : n'est-il pas vrai , (sauf respect) que si vous étiez mort à l'heure que je vous parle , je ne vous devrais plus rien ?

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

B b b

T U C T A N.

La supposition est incivile , mais la chose est vraie.

K A R P O S.

Eh bien , si vous étiez chassé , c'est comme si vous étiez mort , car vous auriez un successeur auquel il faudrait que je fisse un autre ferment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous servirait à rien ? c'est comme si ne pouvant manger de mes figues vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

T U C T A N.

Tu es un raisonneur. Tu as donc des principes ?

K A R P O S.

Oui à ma façon , ils sont en petit nombre , mais ils me suffisent , & si j'en avais davantage ils m'embarrasseraient.

T U C T A N.

Je ferais curieux de savoir tes principes.

K A R P O S.

C'est par exemple d'être bon mari , bon père , bon voisin , bon sujet , & bon jardinier ; je ne vais pas au-delà , & j'espère que DIEU me fera miséricorde.

T U C T A N.

Et crois-tu qu'il me fera miséricorde à moi qui suis le gouverneur de ton île ?

K A R P O S.

Et comment voulez-vous que je le sache ? est-ce à moi à deviner comment DIEU en use avec les bachas ? C'est une affaire entre vous & lui , je ne m'en mêle en aucune sorte. Tout ce que j'imagine , c'est que si vous êtes un aussi honnête bacha que je suis honnête jardinier , DIEU vous traitera fort bien.

T U C T A N.

Par *Mahomet* ! je suis fort content de cet idolâtre-là, Adieu mon ami, Allah vous ait en sa sainte garde.

K A R P O S.

Grand merci. Theos ait pitié de vous ! mon bacha.

LES DERNIERES PAROLES D'EPICTÈTE
A SON FILS.

E P I C T È T E.

JE vais mourir ; j'attends de vous un souvenir tendre, & non des larmes inutiles ; je meurs content, puisque je vous laisse vertueux.

L E F I L S.

Vous m'avez enseigné à l'être. Mais vous savez quel trouble m'agite. Une nouvelle secte de la Palestine cherche à me donner des remords.

E P I C T È T E.

Des remords ! il n'appartient qu'aux scélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame sont pures. Je vous ai enseigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

L E F I L S.

Oui. Mais cette nouvelle secte annonce une nouvelle vertu que je ne connaissais pas.

E P I C T È T E.

Quelle est donc cette secte ?

L E F I L S.

Elle est composée de ces Juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les espèces à Rome.

Bbb ij

E P I C T E T E.

La vertu qu'ils enseignent est apparemment de la fausse monnoie.

L E F I L S.

Ils disent qu'il est impossible d'être vertueux sans s'être fait couper un peu de prépuce, ou sans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils ; il est vrai qu'ils ne sont pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau nécessaire, comme *Pindare* qui la dit merveilleuse ; ceux-là s'en passent ; mais tous disent qu'il leur faut donner de l'argent.

E P I C T E T E.

Comment de l'argent ? Sans doute on doit secourir de son superflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager son nécessaire avec ses amis. C'est notre loi, c'est notre morale. C'est ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite* m'affranchit, & c'est ce que je vous ai vu faire avec une satisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

L E F I L S.

Les philosophes dont je vous parle exigent bien autre chose. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a jusqu'à la dernière obole.

E P I C T E T E.

S'il est ainsi, ce sont des voleurs, & vous êtes obligé de les déferer au prêteur ou aux centumvirs.

L E F I L S.

Oh, non, ce ne sont point des voleurs, ce sont des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent ; car ils vous promettent la vie éternelle ; & si en mettant votre argent à leurs pieds comme ils l'ordonnent, vous gardez seulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir subitement.

ÉPICTÈTE.

Ce sont donc des assassins , dont il faut au plutôt purger la société.

LE FILS.

Non , vous dis-je , ce sont des mages qui ont des secrets admirables & qui tuent avec des paroles. Le père , disent-ils , leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs prosélites qui put horriblement , mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de succès , me disait hier qu'un de leurs parens nommé *Ananiah* ayant vendu sa métairie pour plaire au fils au nom du père , porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone* , mais qu'ayant gardé en secret de quoi acheter le nécessaire pour son petit enfant , il fut puni de mort sur le champ. Sa femme vint ensuite , *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une seule parole.

ÉPICTÈTE.

Mon fils , voilà d'abominables gens. Si la chose était vraie , ils seraient les plus infâmes criminels de la terre. On vous a conté des histoires ridicules ; vous êtes un bon enfant , mais j'ai peur que vous ne soyez un imbécille , & cela me fâche.

LE FILS.

Mais , mon père , si on gagne la vie éternelle en donnant tout son bien à *Simon Barjone* , il est clair qu'on fait un bon marché.

ÉPICTÈTE.

Mon fils , la vie éternelle , la communication avec l'Être suprême n'a rien de commun , croyez-moi , avec votre *Simon Barjone*. Le DIEU très bon & très grand , *Deus optimus maximus* , qui anima les *Catons* , les *Scipions* , les *Cicérons* , les *Paul Emile* , les *Camilles* , le père des Dieux & des hommes , n'a pas sans doute remis son pouvoir entre les mains d'un Juif. Je savais que ces misérables étaient au rang des plus superstitieux peuples de la Syrie , mais je ne savais pas qu'ils osassent

porter leur démençe jusqu'à se dire les premiers ministres de DIEU.

LE FILS.

Mais , mon père , ils font continuellement des miracles. (*ici le bon homme Epictète ricane.*) Vous ricanez , mon père. Vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas ! un mourant n'a guères envie de rire , mais tu m'y forces , mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles ?

LE FILS.

Non , mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui disaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des Juifs qui sont sans prépuce & qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête !

EPICTETE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là ?

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien , & qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux , ou le jardin , qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ; moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume & ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots , les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si on ne hait pas son père , sa mère & ses frères , on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un festin de noces , il faut forcer tous les passans à venir aux noces , & jeter dans un cu de basse-fosse extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

E P I C T E T E.

Hélas ! mon sot enfant , j'étais tout-à-l'heure sur le point de mourir de rire , & je sens à présent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles séduisent le fils d'*Epictète* , ils en séduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables sur la terre. Ces énergumènes sont-ils nombreux ?

L E F I L S.

Leur nombre augmente de jour en jour ; ils ont une caisse commune dont ils payent quelques Grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des mystères ; ils exigent un secret inviolable ; ils ont institué des inspirés qui décident de tous leurs intérêts & qui ne souffrent pas que les gens de la secte plaident jamais devant les magistrats.

E P I C T E T E.

Imperium in Imperio. Mon fils , tout est perdu.

L' A , B , C ,

O U

DIALOGUES ENTRE A. B. C.

Traduits de l'anglais par Mr. HUET.

PREMIER DIALOGUE.

Sur HOBBS, GROTIUS, & MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes*, & *Montesquieu* : que pensez-vous de ces trois hommes célèbres ?

B.

Grotius m'a souvent ennuyé ; mais il est très savant ; il semble aimer la raison & la vertu ; mais la raison & la vertu touchent peu quand elles ennuyent : il me paraît de plus , qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur : *Montesquieu* a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. *Hobbes* est bien dur , ainsi que son stile ; mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité. En un mot , *Grotius* est un

a) NB. *Nec natura potest justo discernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisième satire. *Horace* veut prouver contre les stoïciens , que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut , dit-il , que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ punas irroget æquat.

C'est

HOBBS, GROTIUS, MONTESQUIEU. I. Dial. 385

un franc pédant, *Hobbes* un triste philosophe, & *Montesquieu* un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. Ta vie est trop courte, & on a trop de choses à faire pour apprendre de *Grotius*, que selon Tertullien la cruauté, la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre. Que Carnéade défendait le faux comme le vrai, qu'Horace a dit dans une satire, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste ; a) Que selon Plutarque les enfans ont de la compassion ; Que *Christippe* a dit, l'origine du droit est dans Jupiter. Que si l'on en croit Florentin, la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté. Que Carnéade a dit, que l'utilité est la mère de la justice.

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaisir quand il dit dès son premier chapitre du 1^{er} livre, que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers. Je pense avec lui qu'*Alexandre* & *Aristote* ne sont point damnés peut avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire ; mais moi, qui DIEU merci, ne suis point théologien, je trouve *Grotius* un très bon homme.

J'avoue qu'il ne fait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui, que la petite horde Judaique avait pris toutes ses ridicules coutumes, des peuples puissans dont elle était environnée ; mais que fait la circoncision au droit de la guerre & de la paix.

A.

Vous avez raison, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payée. Citer les

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice ; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de	le tuer, qu'il vaut mieux lui donner du pain, que de lui crever un œil, qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.
---	--

Phil. Littér. Hist. Tom. II.

Ccc

pensées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe très grossièrement dans son livre de *la vérité du christianisme* en copiant les auteurs chrétiens, qui ont dit que les Juifs leurs prédécesseurs avaient enseigné le monde ; tandis que la petite nation Juive n'avait jamais elle-même eu cette prétention insolente, tandis que renfermée dans les rochers de la Palestine, & dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le christianisme, par *Hifape* & par les sibylles ; & l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un passage de *Licofron*. Le pédantisme & la justesse de l'esprit sont incompatibles.

A.

Montesquieu n'est pas pédant : que pensez-vous de son *Esprit des loix* ?

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres Persanes* : le chap. XXVII. du liv. XIX. est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de *Paul Véronèse*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de costume. Celui de

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemples, *nec natura potest iusto fecerere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste, il y a, dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injusti facere necesse est*.

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eût des loix. Pourquoi serait-il d'un autre avis que *Cicéron*, & que tous les

moralistes qui admettent la loi naturelle ? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens ; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord, qui flatte plus lâchement *Oïave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs : il est vrai ; qu'il change souvent d'opinion, j'en suis fâché ; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *Et natura potest iusto fecerere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *Et* s'ils veulent, je trouve le

l'inquisition, & celui des esclaves nègres, sont fort au-dessus de *Calot*. Partout il combat le despotisme, rend les gens de finances odieux, les courtisans méprisables, les moines ridicules; ainsi, tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni ministre, ni aspirant à l'être, a été charmé, & surtout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il est singulier, qu'un homme qui écrit sur les loix, dise dans sa préface; qu'on ne trouvera point de faillies dans son ouvrage; & il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de faillies. C'est *Michel Montaigne* législateur, aussi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité les loix grecques & romaines, il parle sérieusement de celles de Bantam, de Cochinchin, de Tounquin, de Borneo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale, en histoire; il vous dit d'après *Puffendorf*, que du tems du roi *Charles IX* il y avait vingt millions d'hommes en France. *b)* *Puffendorf* parlait fort au hazard. On n'a-

sens des mots & plus honnête comme plus grammatical. *Et natura potest &c.*

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les stoïciens, . . sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que *St. Jacques* semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son épître. *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout.* *St. Augustin* dans

une lettre à *St. Jérôme*, relance un peu l'apôtre *St. Jacques*, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. *O Augustin!* comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots, *O sophiste Africain!* *Horace* avait l'esprit plus juste & plus nu que toi.

b) NB. On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

vait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naissances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alzace, ni la Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, ni le Cambrésis, ni une partie de la Flandre ; & aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur assure sur la foi de *Chardin* qu'il n'y a que le petit fleuve *Cyrus*, qui soit navigable en Perse. *Chardin* n'a point fait cette bêtise. Il dit au chap. I. vol. II, qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume ; mais sans compter l'Euphrate, le Tigre, & l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre ; le *Zinderud* traverse *Hispahan*, l'*Agi* se joint au *Kur*, &c. & puis, quel rapport l'*Esprit des loix* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse ?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. En Europe, dit-il, les grands empires n'ont jamais pu subsister : la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cent ans, & la cause, continue-t-il, de la durée de ces grands empires, c'est qu'il y a de grandes plaines. Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes ; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Im-mâlis, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses, des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de *Chardin*, & n'en est pas plus vraie ; la religion mahométaine née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Misie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Épire, de la Grèce ; elle a régné en Espagne, & il s'en

est falu bien peu ; qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem , & dans un pays de lépreux , où le cochon est presque un aliment mortel. JÉSUS ne mangea jamais de cochon , & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons , comme dans la Westphalie : on ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit , c'est que presque partout les citations sont fausses ; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que dans le testament attribué au cardinal de Richelieu , il est dit , c) *que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme , il ne faut point s'en servir , tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort du gouvernement monarchique.*

Le misérable testament faussement attribué au cardinal de Richelieu , dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles au chap. IV. » On peut dire hardiment que de deux personnes » dont le mérite est égal , celle qui est la plus aisée en ses » affaires est préférable à l'autre , étant certain qu'il faut qu'un » pauvre magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte , si elle » ne se laisse quelquefois amollir par la considération de ses » intérêts. Aussi l'expérience nous apprend que les riches sont » moins sujets à concussion que les autres , & que la pauvreté » contraind un pauvre officier à être fort soigneux du revenu » du sac. »

Montesquieu , il faut l'avouer , ne cite pas mieux les auteurs Grecs que les Français. Il leur fait souvent dire à tous , le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance , en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens , ou plutôt en promettant d'en parler , que chez les Grecs , d) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire.* Il n'hésite pas à prendre Plutarque même pour son garant : il fait dire à Plutarque , *que les femmes n'ont aucune*

c) Livre III. chap. VI.

d) Livre VII. chap. X.

part au véritable amour. Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un *Protagène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphnéus* prend leur parti ; *Plutarque* décide pour *Daphnéus* ; il fait un très bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de *Camma* , & celle d'*Eponime* femme de *Sabinus* , dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

Enfin , il est clair que *Montesquieu* dans l'*Esprit des loix* , a calomnié l'esprit de la Grèce , en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

e) Les cadis ont soutenu que le grand-seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment lorsqu'il borne par-là son autorité.

Ricaut cité en cet endroit , dit seulement pag. 18. de l'édition d'Amsterdam de 1671. Il y a même de ces gens-là , qui soutiennent que le grand-seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment , quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité.

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets , ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets , il n'y a point de serment ; si ce sont des traités de paix , il faut qu'il les tienne comme les autres princes , ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment , & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut , que pour entreprendre une guerre injuste , comme elles le sont presque toutes , le grand Turc assemblé un conseil de conscience , comme ont fait plusieurs princes chrétiens , afin de faire le mal en conscience : il se peut , que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques , qui ont dit , qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles , ni aux hérétiques ; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des loix* donne cette prétendue décision des cadis , comme une preuve du despotisme du sultan : il sem-

e) Livre III. chap. IX.

ble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux loix, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des loix. Nous sommes voisins des Turcs, nous ne les connaissons pas. Le comte de *Marfigli*, qui a vécu si longtems au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais *Sale* en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux; & les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des loix, citer que des loix reconnues.

f) *Tout le bas commerce était infâme chez les Grecs.* Je ne fais pas ce que *Montesquieu* entend par bas commerce; mais je fais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, & que le père du démagogue *Démofthène* était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves: il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il, g) l'aveuglement du conseil de François I, qui rebuta *Christophe Colomb*, qui lui proposait les Indes. Vous remarquerez que François I n'était pas né lorsque *Colomb* découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. Un décret pareil, dit-il, h) serait semblable à celui que seraient les états de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la canelle. Il ne songe pas, que les Espagnols n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter de la canelle. Ce qui était très raisonnable en Espagne, eût été très ridicule en Hollande.

i) Si un roi donnait sa voix dans les jugemens criminels, il

f) Livre IV. chap. VIII.

g) Livre IV. chap. XIX.

h) Ibid.

i) Livre VI. chap. V.

perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté qui est celui de faire grace. Il serait insensé qu'il fit & dût ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme se-rail absous ou s'il recevrait sa grace.

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges ? comment est-on en contradiction avec soi-même en jugeant selon la loi & en pardonnant selon sa clémence ? En quoi les idées seraient-elles confondues ? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grace après la condamnation ?

Dans le procès fait au duc d'Alençon, pair de France, en 1457, le parlement consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses registres que non-seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place dans ces occasions un grand stuard qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'Empire. Il est beaucoup mieux sans doute qu'un souverain n'assiste point aux jugemens criminels. Les hommes sont trop faibles & trop lâches ; l'haleine seule du prince ferait trop pencher la balance.

k) *Les Anglais pour favoriser leur liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que sapper la puissance ecclésiastique qui doit être une société priante, éduquante, exhortante, & non pas puissante.

Le dépôt des loix ne peut être dans les mains de la noblesse. L'ignorance naturelle à la noblesse, son inattention, son mépris pour le gouvernement civil exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant

k) Livre II. chap. IV.

Cependant le dépôt des loix de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes. Ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute ; en Suède dans le sénat composé de nobles ; & en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans son nouveau code , le meilleur de tous les codes , remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'Empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les loix politiques & les loix de la justice distributive ? Les loix politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'état ? Les loix du *tu* & du *moi* , l'ordonnance criminelle , n'ont besoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer , & quand elles sont mauvaises , comme il arrive fort souvent , alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au 1) Tunquin tous les magistrats , & les principaux officiers militaires sont eunuques , & que chez les lamas *m*) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies , qu'en résulterait-il ? Nos magistrats voudraient-ils être eunuques , & n'être qu'en quatrièmes , ou en cinquièmes , auprès de mesdames les conseillères ?

Pourquoi perdre son tems à se tromper sur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'*Esiongaber* en Afrique , & sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne , & sur les richesses encore plus chimériques de *Sofala* ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'*Esprit des loix* ?

Je m'attendais à voir , comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain , par quelles loix *Charlemagne* gouverna son empire , & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art & par quelle audace *Grégoire VII* & ses successeurs écrasèrent les loix des royaumes , & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur , & par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation

l) Livre XV. chap. XVIII.

m) Livre XVI. chap. V.

papale ; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque partout depuis les *Orthons* , & celle des tribunaux appellés *parlemens* ou *audiences* , ou *banc du roi* , ou *échiquier* ; je désirais de connaître l'histoire des loix sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu , les motifs qui les ont établies , négligées , détruites , renouvelées ; je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit , des railleries , des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois asservis & dépouillés par les Romains , continuèrent-ils à vivre sous les loix romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne* ? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Westphalie , tribunal de sang appelé le conseil *Veimique* , tribunal plus horrible encor que l'inquisition , tribunal composé de juges inconnus qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions , & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat. Quoi ! *Montesquieu* me parle des loix de Bantam , & il ne connaît pas les loix de *Charlemagne* , & il le prend pour un bon législateur.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe ; le fil est cassé presque à chaque article ; j'ai été trompé ; j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup , & rarement l'esprit des loix ; il sautille plus qu'il ne marche ; il amuse plus qu'il n'éclaire ; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge ; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très défectueux , est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes , qui méritent les remerciemens du genre humain.

Malgré ses défauts , cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes , parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense , au-lieu que la plupart des écrivains de son pays , à commencer par le grand *Bossuet* , ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres : il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre ; il combat la superstition , il inspire la morale.

Je vous avoueraï encor , combien je suis affligé , qu'un livre qui pouvait être si utile , soit fondé sur une distinction chimérique. *La vertu* , dit-il , *est le principe des républiques , l'honneur l'est des monarchies*. On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul ; l'esprit de propriété , l'ambition de chaque particulier , ont été un frein à l'ambition , & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république , & ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer , qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol.

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies , ce n'est pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien voir lui-même sans y penser ; *la nature de l'honneur* , dit-il au chap. VII du liv. III , *est de demander des préférences , des distinctions*. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.

Certainement par la chose même , on demandait dans la république Romaine , la préture , le consulat , l'ovation , le triomphe ; ce sont là des préférences , des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux ; c'est la division des gouvernemens en républicain , en monarchique , & en despotique.

Il a plu à nos auteurs , (je ne sais trop pourquoi) d'appeller *despotiques* les souverains de l'Asie , & de l'Afrique : on entendait autrefois par despote un petit prince d'Europe vassal du Turc , & vassal amovible , une espèce d'esclave cou-

Ddd ij

ronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot despote, dans son origine avait signifié chez les Grecs *maître de maison, père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand Turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Montesquieu* au commencement du second livre définit ainsi le gouvernement despotique. *Un seul homme sans loi, & sans règle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or il est très faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les loix des musulmans : tous les monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenses : & quand les sultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solennellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine ; mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays : je sais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne savait l'histoire ancienne, je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je sais, qu'il y a dans Pékin six tribunaux suprêmes, auxquels ressortissent quarante-quatre autres tribunaux. Je sais, que les remontrances faites à l'empereur par ces six tribunaux suprêmes ont force de loi ; je sais, qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? L'empereur y est plus révérend que le pape ne l'est à Rome ; mais, pour être respecté, faut-il régner sans le frein des loix ? une preuve que ce sont les loix qui régissent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, & nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses loix en échange ; mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce.

Il est bien sûr que l'évêque de Rome est plus despotique que

l'empereur de la Chine; car il est infaillible, & l'empereur Chinois ne l'est pas : cependant cet évêque est encor assujéti à des loix.

Le despotisme n'est que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'état, que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des loix que les Français seuls connaissent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçans de l'univers puisqu'ils vendent & achètent jusqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! Si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traître ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais, moiennant douze ou quinze mille écus, devenir moi septième le maître absolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait *monsieur* dans le protocole de mes collègues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des *Châillon* & des *Montmorenci*, & je serais tuteur des rois pour mon argent ! C'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rousseau* veut faire beau-père du dauphin, C'est un grand droit n).

B.

Il est vrai que *Montesquieu* a la faiblesse de dire que la vénalité des charges o) est bonne dans une monarchie. Que voulez-vous ; il était président à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'est un superbe ornement. Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de ne pas payer son tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muscade.

n) *Voyez Emile* tome IV. pag. 178.

o) Livre V. chap. XIX.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Esprit des loix*. J'aime les gens qui pensent & qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font désirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens ; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius* ; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous ; comment trouvez-vous la maison que *Hobbes* a bâtie en Angleterre ?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison ; car il n'y loge guères que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité seule fait les loix, que *la vérité p)* ne s'en mêle pas ; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées ; mais ses erreurs m'ont si fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De Cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

B.

Vous me paraissez, messieurs, fort peu contents des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

p) Le mot de *vérité* est là employé assez mal-à-propos par *Hobbes* ; il fallait dire *justice*.

A.

Où, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Aristote* jusqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir, quel est le résultat de toutes vos lectures & de vos réflexions ?

A.

Très peu de chose.

B.

N'importe, essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme, sans un sot asservissement aux tyrans des esprits, & au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

S E C O N D E N T R E T I E N .

Sur l'Âme.

B.

Commençons. Il est bon, avant de s'assurer de ce qui est juste, honnête, convenable entre les âmes humaines, de savoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fond les gens à qui on a affaire.

C.

C'est bien dit ; quoique cela n'importe guères. Quels que soit l'origine & le destin de l'âme, l'essentiel est, qu'elle soit juste ; mais, j'aime toujours à traiter cette matière, qui plaisait tant à *Cicéron*. Qu'en pensez-vous, Mr. A ? L'âme est immortelle ?

A.

Mais Mr. C., la question est un peu brusque. Il me semble

que pour savoir par soi-même si l'ame est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe : & c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* disait il y a dix-huit cent ans, *ignoratur enim quæ sit natura animæ*. On ignore la nature de l'ame, il pouvait dire, on ignore son existence : *id est* ; lu deux ou trois cent dissertations sur ce grand objet ; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous, comme *St. Augustin* avec *St. Jérôme*. *Augustin* lui dit tout net qu'il ne sait rien de ce qui concerne l'ame. *Cicéron*, meilleur philosophe qu'*Augustin*, avait dit souvent la même chose avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage sans doute ; mais moi, je n'en fais rien, & à l'âge de quatre-vingt ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a sa fluidité, que les vents ont leurs cours ? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps ?

A.

C'est précisément parce que je ne fais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une ame, quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité ; mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'appelle *cours du vent*. Une rose végète ; mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose, qui soit la végétation : cela ferait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait, l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez : les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouïe : on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose, qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée

idée était un être ; il falait consulter les idées , les archetypes qui subsistaient je ne sais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appella *philosophie*. *Aristote* réduisit cette chimère en méthode ; de là ces entités , ces quiddités , ces eccités , & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant ; que ses idées sont l'animal pensant , que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place ; qu'en un mot , tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a falu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C.

Mais s'ils ont raison , si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles , votre ame qui passe pour un être métaphysique , n'est donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'ame ?

A.

Je ne dis pas cela ; je dis que je n'en fais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que DIEU nous accorde cinq sens & la pensée , & il se pourrait bien faire que nous fussions dans DIEU comme disent *Aratus* & *St. Paul* , & que nous vissions les choses en DIEU comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une ame : cela serait fort plaissant.

A.

Pas si plaissant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment ?

B.

Affûrement , & c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Eee

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux , que vous nommez *sensibilité* , *mémoire* , *appétit* , ou que vous appelez du nom vague & inexplicable *ame* ?

B.

Non , sans doute , aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature , parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment ; parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

A.

Eh bien , cet éternel principe a tellement arrangé les choses ; que , quand j'aurai une tête bien constituée , quand mon cerveau ne sera ni trop humide , ni trop sec , j'aurai des pensées : & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des pensées dans la tête ?

A.

Je n'en fais rien encor une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit , il y a quarante ans dans un tems où l'on n'osait encor penser dans sa patrie : *La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser ; mais de savoir comment un être quel qu'il soit , peut avoir la pensée*. Je suis de l'avis de ce philosophe , & je vous dirai en bravant les sots persécuteurs , que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant , & nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous ? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste , si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée ; mais nous connaissons très bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres , & que les autres le soient envers nous ; afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de tems qui nous est donné par l'Etre des êtres pour végérer , sentir & penser.

T R O I S I È M E E N T R E T I E N .

Si l'homme est né méchant & enfant du diable.

B.

Vous êtes Anglais , Mr. A , vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste , sur le gouvernement , sur la religion , la guerre , la paix , les loix , &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juste , c'est *liberté & propriété*. Je suis fort aisé de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison , pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative* : je ne connais de loix que celles qui me protègent ; & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre , parce que chacun y fait ce qu'il a , ce qu'il doit , & ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi , à commencer par la royauté & par la religion.

E e e ij

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la société ?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez , parce que DIEU a fait les hommes , & qu'il n'arrive rien sans la volonté divine , & sans l'enchaînement des loix éternelles , éternellement exécutées ; l'archevêque de Canterbury , par exemple , n'est pas plus archevêque de droit divin , que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre , je dirai alors , que son bénéfice est de droit divin ; mais jusques-là , je croirai son droit très humain.

B.

Ainsi , tout est convention chez les hommes ; c'est *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une sans doute , c'est l'intérêt & la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre , puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins , & que nous faisons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre , tous les hom-

mes s'égorgeraient : il y a longtems que nous ne serions plus , (DIEU merci.) Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés des dents du serpent de *Cadmus* ; ils se battirent & il n'en resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin & pour en être tué , accomplirait nécessairement sa destinée comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons , & les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des bracmanes , on le dit de plusieurs peuplades des isles de l'Amérique , que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons *quakers* commencent à composer dans la Pensilvanie une nation considérable , & ils ont toute guerre en horreur. La guerre n'est donc pas l'essence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire , le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt , la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie , soient le caractère distinctif de notre espèce , au moins depuis le péché originel ; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable est notre maître , comme vous savez , & un très méchant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le diable soit dans le corps des théologiens , je vous le passe ; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable , comme on le dit , il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes , que les fils tueraient leurs pères , que les mères mangeraient leurs enfans , & que la première chose que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents , serait de mordre sa mère , en cas que sa mère ne l'eût pas encor mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arrive , il est démontré qu'on se moque de nous , quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable , c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

E e e iij

C.

En y faisant attention , j'avoue que le genre-humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens le crient , dans l'espérance de le gouverner ; ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent ; il y a des maladies , sans doute , mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils sont rares. Aucun pape depuis plus de deux cent ans n'a ressemblé au pape *Alexandre VI* , aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Christiern II* de Danemark , & le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un seul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans sa poche. La St. Barthelemi est bien horrible , quoi qu'en dise l'abbé de *Caveirac* ; mais enfin , quand on voit tout Paris occupé de la musique de *Rameau* , ou de *Zaire* , ou de l'opéra comique , ou des tableaux exposés au salon , ou de *Ramponneau* , ou du singe de *Nicolas* , on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cent ans tout juste : les supplices abominables des *Jeanne Gray* , des *Marie Stuart* , des *Charles I* ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre ; après quoi , on laboure , on sème , on recueille , on boit , on danse , on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds , & comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir , à raisonner & à plaisanter , *si tout n'est pas bien , tout est passable*.

Il y a telle province comme la Touraine par exemple , où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vu plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte , sans une seule assemblée tumultueuse : il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le tems de se dérober à leurs travaux ; leurs femmes , & leurs filles les aident , elles cousent , elles filent , elles paîtrissent , elles enfour-

nent (non pas comme l'archevêque *la Caza* a), tous ces bons gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux , parce qu'il leur est nécessaire , ils font un léger repas que l'appétit affaïsonne , & cèdent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes si ridiculement consacrés à plalmodier d'une voix rauque & discordante , du latin qu'ils n'entendent point , & à perdre leur raison dans un cabaret , ce qu'ils n'entendent que trop. Encor une fois , si tout n'est pas bien , tout est passable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante , de quatre griffes de lion , & d'une queue de serpent , qu'il est accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui , tous descendus du ciel , tous enfermés dans une fournaïse souterraine ; que JESUS-CHRIST descendit dans cette fournaïse pour enchaîner tous ces animaux ; que depuis ce tems-là ils sortent tous les jours de leur cachot , qu'ils nous tentent¹ , qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame ; qu'ils sont nos souverains absolus , & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique ? De quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante , un conte aussi absurde ?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant *Hippocrate* , & même depuis lui , les médecins n'entendaient rien aux maladies : d'où venait l'épilepsie , le haut

a) Voyez les *Capitoli* de monsignor *la Caza* archevêque de Bénévent ; vous verrez comme il enfournait.

mal, par exemple ? des Dieux malfaisans , des mauvais génies ; aussi l'appellait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle , il fallait un miracle pour en guérir ; on faisait des pèlerinages ; on se faisait toucher par les prêtres ; cette superstition a fait le tour du monde ; elle est encor en vogue parmi la canaille ; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la sainte chapelle & à St. Maur , pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du jeudi-saint au vendredi ; & notre ex-roi *Jacques II* , comme personne sacrée , s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* passa pour être possédé de *Mégère* , & on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs , qui étaient un peuple très nouveau , tenaient cette superstition des Egyptiens : les prêtres & les prêtresses d'*Isis* allaient par le monde disant la bonne aventure , & délivraient pour de l'argent les fots qui étaient sous l'empire de *Typhon*. Ils faisaient leurs exorcismes avec des tambours de Basque & des castagnettes ; le misérable peuple Juif nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie , l'Egypte & la Syrie , prit toutes les superstitions de ses voisins : & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babilone , elle y apprit les noms du diable , de *Satan* , *Asmodée* , *Memnon* , *Belzébuth* , tous serviteurs du mauvais principe *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis , quand ils eurent l'alphabet caldéen , parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* descend exprès de l'empirée pour faire payer une somme d'argent par le Juif *Gabel* au Juif *Tobie* , il mène le petit *Tobie* chez *Raguel* , dont la fille avait déjà épousé sept maris , à qui le diable *Asmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer , dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot : presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent , au lieu de médecins , des exorcistes en titre d'office ,
qui

qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorsions.

Les méchants passèrent pour possédés encor plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés *enfants de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon & se vantaient de chasser le diable. Ce fou de *Fertullien* pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix, *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de *St. Rieule*.

Peu-à-peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés, étrange idée sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlisle à dix-huit partisans du prince *Charles-Edouard* avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il falu qu'il eût été yvre de brandevin: car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un système où tant de milliers d'enfans à la mammelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède & que vous ne voulez pas en convenir; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée
Phil. Littér. Hist. Tom. I. Fff

sur un jeu de mots, tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon église.

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à Ève & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin ; il leur dit, *le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort*. Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, Adam vécut encor neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort ; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'Adam soit damné ; ce sont donc ses enfans qui le seront ; & comment cela ? C'est que DIEU condamne le serpent, qui avait séduit Ève à marcher sur le ventre, (car auparavant, vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'Adam est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le diable, & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il pourra* ; il est clair qu'il faut entendre par-là le messie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas baptisés. C'est-là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? C'est encor là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés & non pas pour Adam ? Car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe ; attendu qu'Abel mourut sans être marié ; & il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn ; car il est dit que DIEU le protégea, & lui mit un signe, de peur qu'on ne le batrît ou qu'on ne le tuât ; il est dit même qu'il fonda une ville dans le tems qu'il était encor presque seul sur la terre avec son père & sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, & avec un fils nommé

Enoc. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier nommé *Réal* qui fait dériver les loix, de la ville bâtie par notre père *Cain*.

Mais quoiqu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les saducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les pharisiens qui croyaient la métempsychose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'ayent les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & baptisé étant adulte selon la coutume de plusieurs Juifs qui regardaient le batême comme une purification des souillures de l'ame; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les bracmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS en un mot circoncis & baptisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'église n'avança cette cruelle chimère: & vous savez d'ailleurs, qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* & *Cain* n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'est l'Africain *Augustin*, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de *St. Paul*, pour en inférer dans ses lettres à *Evode*, & à *Jérôme*, que DIEU précipite du sein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revue de ses ouvrages, chap. XLV. *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans mêmes sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en JESUS.*

Il est vrai que la nature soulevée dans le cœur de ce rhé-

Fff ij

teur , le force à frémir de cette sentence barbare : cependant il la prononce ; il ne se rétracte point , lui , qui changea si souvent d'opinion. L'église faisait valoir ce système terrible pour rendre son batême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce système. La plupart des théologiens n'osent plus l'admettre ; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai que le prêtre, en baptisant ces petites créatures, leur demande si elles renoncent au diable ; & le parain , qui répond pour elles , est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vous avez dit ; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal ?

A.

Il est porté à son bien être , lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. DIEU lui a donné l'amour-propre qui lui est utile , la bienveillance qui est utile à son prochain , la colère qui est dangereuse , la compassion qui la désarme ; la simpatie avec plusieurs de ses compagnons , l'antipatie envers d'autres ; beaucoup de besoins & beaucoup d'industrie , l'instinct , la raison & les passions , voilà l'homme. Quand vous serez des Dieux , essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

QUATRIÈME ENTRETEN.

De la loi naturelle , & de la curiosité.

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable ; mais venons au fait ; qu'appellez-vous juste & injuste ?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol*, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père : car malgré le Lévitique, la jeune *Thamar* dit à son frère *Ammon*, Mon frère ne me faites pas de sottises ; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas.

A.

Loix de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son tems ; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

» Le premier, qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire,
 » ceci est à moi, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes,
 » de guerres, de meurtres, que de misères & d'horreurs n'eût
 » point épargné au genre-humain celui, qui arrachant les
 » pieux, ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables ; Gar-
 » dez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous

Fft ij

» oubliez que les fruits sont à tous , & que la terre n'est à
» personne.

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel esprit,
qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux ;
car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & indus-
trieux, il n'avait qu'à l'imiter ; & chaque père de famille ayant
suivi cet exemple, voilà bientôt un très joli village tout formé.
L'auteur de ce passage me paraît un animal bien infociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon
homme qui a entouré d'une haye vive son jardin & son pou-
laillier, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui encor une fois, il y a une loi naturelle, & elle
ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent, que rien n'est plus na-
turel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amuse à plu-
mer leurs moineaux, & il n'y a guères d'hommes faits qui ne
courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir
du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre
& qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les pas-
sagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abîme de
l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs
bras. *Lucretia* en donne la raison.

Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrèce ne fait ce qu'il dit ; & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme , mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fit les derniers efforts s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux , c'est purement par esprit de curiosité , comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens , qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames ; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne le renaittrait point aux mammelles , qu'on ne verserait point du plomb fondu , & de la poix résine bouillante dans ses playes , & que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués & sanglans. Un des bourreaux jugea plus sagement que *Lucrèce* ; car lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près , & qu'il fut repoussé par les archers , *laissez entrer, monsieur*, dit-il , *c'est un amateur*. C'est-à-dire, c'est un curieux ; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici , ce n'est pas par un retour sur soi-même , pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé : c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit ; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage ; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui , la vengeance est une passion si violente , il y en a des exemples si funestes ; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang , que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau , je suis tenté de me rétracter , & d'avouer que l'homme est très diabolique.

J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste. Un *Attila* que *St. Léon* courtise, un *Phocas* que *St. Grégoire* flatte avec la plus lâche bassesse, un *Alexandre VI* souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible *Louis XII* qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chasse de France les héritiers de *Charles I*, cousins germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne fais plus où j'en suis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil ? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie ? Si *Attila* fut un brigand & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des ministres honnêtes gens ? & l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours ? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix ; les Grecs les appelaient *filles du ciel* ; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je suis prêt de me rétracter aussi ; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes sont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter ; que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à-peu-près de la même écurie.

CINQUIÈME

CINQUIÈME ENTRETEN.

Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.

B.

Monsieur A, vous me paraissez un Anglais très profond ; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms , monarchique , despotique , tyrannique , oligarchique , aristocratique , démocratique , anarchique , théocratique , diabolique , & les autres qui sont mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui ; chacun fait son roman , parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites - nous , Mr. A , quel est votre roman ?

A.

Puisque vous le voulez , je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler , & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord , que deux petites peuplades voisines , composées chacune d'environ une centaine de familles , sont séparées par un ruisseau , & cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit , c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras , deux jambes & une tête , il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau , il me paraît encor impossible qu'elles n'aient pas été ennemies ; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se seront sûrement moqués de ceux qui sont au nord ; & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille , quelque femme

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

G g g

aura été enlevée. Les jeunes jens se feront battus à coups de poings , de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusques-là de part & d'autre , celui qui passe pour le plus fort & le plus habile du village du nord , dit à ses compagnons , Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai , je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour , leur dit-il , il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit , tue quelques habitans dormeurs , en estropie plusieurs (comme firent noblement *Ulysse* & *Refus* ,) enlève les filles & le reste du bétail , après quoi , la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre , de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le midi , & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef , passe dans le pays pour un grand-homme ; on s'accoutume à lui obéir , & lui encor plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre , tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob* , qui venaient en effet du nord , & qui surprirent , tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperduement amoureux de *Dina* fille du patriarche *Jacob* , laquelle ayant six ans tout au plus , était déjà nubile ; & les deux amans ayant couché ensemble , les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem , au prince son fils & à tous les Sichemites de se faire

circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple ; & si-tôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit , deux patriarches , *Siméon* & *Lévi* , surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent , & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système : car c'étaient les surpris , les tués & les volés qui avaient un roi , & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille , & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs , & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert , par exemple , furent presque toujours des voleurs républicains ; mais les Persans , les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes , j'ai dans la tête , que la guerre offensive a fait les premiers rois , & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjoces* , (s'il a existé ,) ou *Cofrou* nommé *Cyrus* , ou *Romulus* assassin de son frère , ou *Clovis* autre assassin , *Genferic* , *Attila* se font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes , dans des îles , dans des marais , dans des gorges de montagnes , dans des rochers , conservent leur liberté , comme les Suisses , les Grisons , les Vénitiens , les Génois. On vit autrefois les Tyriens , les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur , tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtems libres dans un pays hérissé de montagnes ; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent , & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant , en les tuant & en les volant comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint partout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés , on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds , les desseins & les couleurs. Ainsi la monarchie

G g g ij

d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable ; mais parmi tant de formes de gouvernement , est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie ?

A.

Cela est si vrai que la théocratie est encor partout , & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de DIEU même.

B.

Mais ces loix sont toutes différentes , toutes se combattent. La raison humaine , peut très bien ne pas comprendre que DIEU soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre ; pour commander aux Egyptiens & aux Juifs , de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce , & pour nous laisser à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Palestine , en permettant le lièvre en Angleterre , & en ordonnant l'anguille aux papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon , les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies ? L'un vous ordonne le bain froid , l'autre le bain chaud ; celui-ci vous saigne , celui-là vous purge , cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils , & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir , en exceptant Moïse & les autres véritablement inspirés , le premier impudent qui osa faire parler DIEU.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme & de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas, elle fascine & le fanatisme subjugué. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père & sa mère mourir, ils sont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve est accompli, le voilà persuadé qu'un DIEU lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux & fripon, (deux choses très communes,) il se met à prédire au nom de ce DIEU. Il voit, que dans une guerre ses compatriotes sont fix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier est bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère goutte du vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people slave.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque est la dupe du marché: les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'affervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépouille au nom de DIEU. *Samuël* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la sépulture. Ce système diabolico-théocratique dure jusqu'à ce qu'il se trouve des princes assez bien élevés, & qui aient assez d'esprit & de courage pour rogner les ougles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre-humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques magistrats éclairés & un commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cor-

Ggg iij

deliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magistrat fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque est encor plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine. Et les moines restent puissans jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse.

*Hominum mores tibi nosse volenti
Sufficit una domus.*

SIXIÈME ENTRETEN.

Des trois gouvernemens , & de mille erreurs anciennes.

B.

Allons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan d'un gouvernement populaire, *Commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vite.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi, mes enfans sont à moi; mes domestiques quand je les paye sont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire, ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi, que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc & pair pour être payé de ses fournitures: est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie?

Je vous demande pardon, monseigneur, j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être trainé dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Être libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre est un indigne artifice, une comédie mauvaise, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là, de parasite, & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtise.

C.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'est, quand les forts ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil, il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux; je m' imagine qu'on en crève un dans l'état aristocratique, & deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'aristocratie; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque; il n'y a que ceux qui ont reçu une très bonne éducation, qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur; cette aristocratie est le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble Vénitien ou comte

414 *DES TROIS GOUVERNEMENTS,*

de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, Mr. C, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable, c'est celui d'un Français, qui, dans un poème consacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi.
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très grands abus chez vous ?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine, est d'être puissant & heureux avec des abus énormes ; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre depuis l'empereur Chinois
Hiao,

Hiao, & depuis la horde Hébraïque jusqu'aux dernières dissensions de Raguse & de Genève ?

A.

DIEU m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre tems à lire ensemble le livre de *Bossuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Ecriture Sainte* ? Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces Juifs appellaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Bossuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat ; à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina *Uri* dès qu'il fut le maître ; & ce sage *Salomon* qui commença par assassiner *Adonias* son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on répète les fables d'*Hérodote* & de ses semblables sur les anciennes monarchies de l'Asie, & sur les républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une *Didon*, sœur prétendue de *Pigmalion*, (qui ne sont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage : que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'*Apollon* accomplis, & de l'anneau de *Gigès* & des oreilles de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui fit son maître roi de Perse ; qu'on s'étende sur les loix de *Carondas*, qu'on nous répète que la petite ville de *Sibaris* mit trois cent mille hommes

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

H h h

en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes ; il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de *Romulus* & de *Remus*, le cheval de *Troye*, & la baleine de *Jonas*.

Laifsons donc là toute la prétendue histoire ancienne : & à l'égard de la moderne , que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays , & par celles de ses voisins , la leçon sera longue ; mais aussi , voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent , cette leçon sera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les loix de convention se rapprochent de la loi naturelle , & plus la vie est supportable.

C.

Voyons donc.

SEPTIÈME ENTRETEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SEriez-vous assez hardi , pour me soutenir que vous autres Anglais , vous valez mieux que les Athéniens & les Romains , que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pourries , l'emportent sur le colisée ? les favetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies , sont-ils supérieurs aux héros de *Sophocle* ? vos orateurs font-ils oublier *Cicéron* & *Démotène* ? & enfin , Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

A.

Non ; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors , & il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah ! exceptez - en je vous prie la Grèce , qui obéit au grand Turc , & la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte aussi ; mais songez que Paris qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres , n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais , Madrid un désert ; & de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bohnie , tout était sauvage , les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu dans l'ignorance , dans la disette , dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône à Berlin , en Suède , en Dannemarck , en Pologne , en Russie , & que les découvertes de notre grand *Newton* soient devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou & de Petersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube , & du Manfanarès ; la lumière est venue du nord ; car vous êtes gens du nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré ; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans tous ces pays - là , qu'on ne l'était quand *César* descendit dans votre île , où il vous trouva à moitié nuds ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maisons , de bons vêtements , de la bonne chère , avec de bonnes loix & de la liberté , valent mieux que la disette , l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontents de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades , ils y vivront comme nous vivions à Londres du tems

H h h ij

418 EUROPE MODERNE VAUT MIEUX

de *César* : ils mangeront du pain d'avoine , & s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson séché au soleil , & pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes , ceux qui la préchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement , ni prérogatives de la couronne , ni compagnie des Indes , ni l'impôt de trois shellings par livre sur son champ & sur son pré , & d'un shelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'est point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature , & que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez , quoi ! c'est suivre la nature que de sacrer un archevêque de Cantorbéri ? d'appeller un Allemand transplanté chez vous , *votre majesté* ? de ne pouvoir épouser qu'une seule femme ? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver , ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct & le jugement , ces deux fils aînés de la nature , nous enseignent à chercher en tout notre bien-être , & à procurer celui des autres , quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'est-il pas vrai que si deux vieux cardinaux se rencontraient à jeun & mourans de faim sous un prunier , ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes , & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Eh bien , qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux mangageats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entraider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société , seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui est un grand don de DIEU) ceux qui proposeront des loix, ce qui est infiniment plus aisé, seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc plus les arts seront cultivés , & les propriétés plus assurées , plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc , lorsque nous convenons de payer trois shellings en commun par livre sterling , pour jouir plus sûrement de dix-sept autres shellings ; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être sous le nom de *roi*, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes , le chef de la république , quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie , & pour avoir la paix dans la maison , quand nous tolérons (parce que nous sommes riches ,) qu'un archevêque de Cantorbéri ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres , pour prêcher la vertu s'il fait prêcher , pour entretenir la paix dans le clergé , &c. &c. Nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle , nous allons au-delà du but ; mais le sauvage isolé & brute (s'il y a de tels animaux sur la terre , ce dont je doute fort) que fait-il du matin au soir , que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même , & à tous les hommes ?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire , une hirondelle qui ne ferait pas son nid , une poule qui ne pondrait jamais , corrompraient leur loi-naturelle qui est leur instinct. Les hommes infociaux corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi , l'homme déguisé sous la laine des moutons , ou sous
H h h iij

l'excrément des vers-à-foye , inventant la poudre à canon pour se détruire , & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui , c'est là l'homme naturel ; & le Brésilien tout nud est l'homme artificiel ?

A.

Non ; mais le Brésilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard , une chenille enfermée dans sa fève , qui ne fera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes* , & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine ; supposé que les organes du Brésilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout , le caractère d'un Brésilien & les sentimens d'un Topinambou ? Je ne suis ni l'un ni l'autre , je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est , & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIÈME ENTRETEN.

Des serfs de corps.

B.

IL me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sûreté des magasins , des fripons qui gagnent aux trois de l'argent que perdent les dupes ; des fainéans qui demandent l'aumône , & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme , sur sa nature , sur le développement de son intelligence , sur

la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard , elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi , je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde , il y en a deux surtout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves , & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Montesquieu* m'a fort réjoui dans son chapitre des nègres. Il est bien comique , il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade , comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté , il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval , je le nourris mal , je l'habille de même , il est battu quand il défobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? N'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre & le guerrier , c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cent écus au moins , & un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné , l'un & l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à-peu-près le même ; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie , & de la passer avec sa négresse & ses négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille ; mais ne dites pas que je suis un coquin.

Il me semble que *Grotius* (Liv. II. chap. V.) approuve fort l'esclavage ; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves , & un Français qui n'en veut point ; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé , je suis prêt à le tuer ; il me dit , Brave Anglais ne me tue pas , & je te servirai. J'accepte la proposition , je lui fais ce plaisir , je le nourris d'ail & d'oignons ; il me lit les soirs *Don Quichotte* à mon coucher , quel mal y a-t-il à cela , s'il vous plaît ? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions , quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met , comme dit l'empereur *Justinien*.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre , comme par exemple les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit a) , & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état présent de la Russie ; mais il cite à son ordinaire. *Jean Perri* dit précisément le contraire. b) Voici ses propres mots , *Le czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave , son golup ; mais seulement raab qui signifie sujet.*

a) Livre XV. chap. VI.

b) Pag. 228.

sujet. *Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il est encor aujourd'hui esclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encor esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guères que des serfs de glèbe de main-morte dans son territoire. Telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchainés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi si des évêques, & des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St. Pierre* sera signée par le grand Turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIÈME ENTRETEN.

Des esprits serfs.

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plait. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, &c que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare ; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je ferai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à-peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il falait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac, &c qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile ?

A.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'esclavage de l'esprit, comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'appellez-vous esclavage de l'esprit ?

B.

J'entends cet usage où l'on est, de plier l'esprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes paîtrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises, dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pufillanime, & barbare ; d'instituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penser, comme *Arnolphe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écrivoire que pour lui, & faire d'*Agnès* une imbécille afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans les discours, les puissances & les loix à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non sans doute ; & il faut punir le séditieux téméraire, mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture faut-il leur en interdire l'usage ? J'aimerais autant qu'on vous rendit muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y mar-

I i i ij

cher ? on dit des sottises & des injures , faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls ; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement , elle vous fiste ; si séditieuxment , elle vous punit ; si sagement & noblement , elle vous aime , & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'est dans les Provinces-Unies ; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite : elle doit l'être dans la Suisse , sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne ?

A.

J'aurais dressé un autel à *Cicéron* & à *Tacite* , gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel ; & le chapeau de *Brutus* sur la tête & son poignard à la main , j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat , comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui ?

A.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au capitolé. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de *Palmire* & de *Balbec* ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes fraix pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral *Black*. Envoyé par *Cromwell* pour signer un traité avec *Jean de Bragance* roi de Portugal , ce prince s'excusa de conclure , parce

que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit *Black*, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tâge vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges; l'inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs, de tyranniser les âmes & de brûler les corps; comme les Persans, & ensuite les Grecs & les Romains défendurent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme; & comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre-humain?

C.

Vous me ferez plaisir; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIÈME ENTRETEN.

Sur la religion.

C.

Puisque vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement & sur la religion ?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été opprimés par *Jacques II* & par son chancelier *Jeffreys* ; & mylord de *Kentbury* nous ferait donner le fouët à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la seconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de son pays !

B.

Eh vous n'y pensez pas, Mr. C, si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire Romain, ils n'auraient jamais établi la leur ; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc*, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de *Jésus* à un roitelet d'Edesse, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, & les prophéties des sibylles en acrostiches, & le symbole des douze apôtres, & le testament des douze patriarches, & le livre d'*Enoch*, & cinq ou six apocalypses, & de fausses constitutions apostoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point ? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue ?

C.

DIEU me préserve de proscrire cette liberté précieuse : mais j'y veux du ménagement comme dans la conversation des honnêtes gens ; chacun y dit son avis , mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société ; mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine , (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contre elle , ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle , comme vous savez ; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais si des fanatiques , ou des fripons , ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois , viennent à corrompre une religion pure & simple , si par hasard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix sacrées , des mystères impertinens à la morale divine des *Zoroastre* & des *Confucée* , le genre-humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B.

Vous me paraîsez bien savant ; quels sont donc ces préceptes de *Zoroastre* & de *Confucée* ?

A.

Confucée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.*

Il dit , *fais ce que tu veux qu'on te fasse , oublie les injures & ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de *Zoroastre* qui comprend ce que la morale a de plus épuré , & qui est justement le contraire du fameux probabilisme des jésuites. *Quand tu seras en*

doute si une action est bonne ou mauvaise , abstiens-toi de la faire.

Nul moraliste , nul philosophe , nul législateur n'a jamais rien dit , ni pu dire qui l'emporte sur cette maxime. Si après cela , des docteurs Persans ou Chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU , & à la doctrine de la vertu , des chimères fantastiques , des apparitions , des visions , des prédictions , des prodiges , des possessions , des scapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroastre* & de *Confucée* ; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de famille de ces deux grands-hommes ; s'ils ont disputé trois cent ans pour savoir comment *Confucée* avait été fait ou engendré ; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des ames dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces ames peu spirituelles ; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer & par les flammes , il est indubitable qu'il a falu réprimer ces imposteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine , contre les détestables abus de la religion sophistique , a été le bienfaiteur de sa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés , ou ils sont morts en l'air , & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernemens ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raison , qu'on l'abolît au lieu de la réprimer ; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient régître des naissances & des morts , qui ramasse des aumônes pour les pauvres , qui console les malades , qui met la paix
dans

dans les familles ; mais à quoi sont bons des théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini, *Secundum quid*, que *Scipion* & *Caton* sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique, & sincatégorématique ?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin* qui décide que les parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'appétit intellectuel. Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cent mille hommes les étudient !

Les théologiens ont longtems recherché, si DIEU peut être citrouille & scarabé, si quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garderobe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands-hommes ; c'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois, que notre grand mal est de ne pas savoir encor à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encor que de la fange.

Qui le croirait ? un fou après avoir répété toutes les bêtises scholastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots & sa marotte en cérémonie, il se pavane, il décide ; & c'est cette école de *Bedlam* qui mène aux honneurs & aux richesses ; que dis-je ? *Thomas* & *Bonaventure* ont des autels, & ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabor & la scie sont inconnus ?

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laissons que les rossignols ; conservons l'utile
Phil. Liur. Hist. Tom. I. K k k

& l'agréable, c'est là tout l'homme ; mais pour tout ce qui est dégoûtant & venimeux , je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête , mort de ma vie , bien établie par acte de parlement , bien dépendante du souverain , voilà ce qu'il nous faut , & tolérons toutes les autres. Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérans.

C.

Je lisais l'autre jour un poème français sur la grace , poème didactique , & un peu soporatif , attendu qu'il est monotone. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de DIEU est refusée , (quoique votre monarque se dise roi par la grace de DIEU tout comme un autre) l'auteur , dis-je , s'exprime ainsi en vers assez plats.

Cette isle de chrétiens féconde pépinière ,
L'Angleterre , où jadis brilla tant de lumière ,
Recevant aujourd'hui toutes religions ,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions . . .
Oui , nous sommes , Seigneur , tes peuples les plus chers ,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure , ô doctrine éternelle !
La France est aujourd'hui ton royaume fidèle.

A.

Voilà un plaisant original avec sa pépinière & ses rayons clairs ! un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres ; en quoi , s'il vous plaît , la France est-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle* ? Est ce dans le tems qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de jésuites , & scélée à Rome par un collège de cardinaux , a divisé toute la France & fait plus de prisonniers & d'exilés qu'elle n'avait de soldats ? O le royaume fidèle !

Que l'église anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'église gallicane; pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous, *ce tems jadis où brillait tant de lumière*. Etais-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des Italiens, & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie? Etais-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles? ce plat poète est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres sterling à Rome toutes les années; & que les anglicans qui payaient autrefois de denier de *St. Pierre* étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très bien dit; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encor de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclaircissent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers! Il est tems que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du *St. Office*.

La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles & quelquefois les états. Elle seule fait les athées; car le grand nombre des petits théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est selon la signification du mot; la science de Dieu; & les

K k k ij

polissons qui ont profané cette science, ont donné de DIEU des idées absurdes, & de-là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidens de la chymie, parce que des chymistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorans que ces petits théologiens, disent, Voilà des bacheliers & des licentiés qui ne croient pas en DIEU; pourquoi y croirions-nous?

Mes amis, une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé. Voilà à-peu-près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau; & j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIÈME ENTRETEN.

Du droit de la guerre.

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse, ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importans. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encor parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarrassez ; mais enfin de *Groot* , ou *Grotius* en a fait un ample traité , dans lequel il cite plus de deux cent auteurs Grecs ou Latins , & même des auteurs Juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Mugène* , & le duc de *Marlboroug* l'eussent étudié quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix je le connais assez ; c'est de tenir sa parole , & de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre , je ne fais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne , si universelle de la guerre , avec des idées du juste & de l'injuste ? avec cette bienveillance pour nos semblables que nous prétendons être née avec nous ? avec le *to Kalon* , le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas si vite. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière , n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames & les primitifs nommés *quakres* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très rarement le sang ; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre , quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible , quand les Espagnols vinrent les exterminer l'Évangile à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la

K k k iij

guerre à personne , lorsqu'une horde de Juifs parut tout-d'un-coup , mit les bourgades en cendres , égorga les femmes sur les corps de leurs maris , & les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons - nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raison de la peste , des deux véroles & de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage & de la peste ; il suffit souvent qu'un ministre d'état enragé ait mordu un autre ministre pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies , il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'est emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix , & la pitié que la nature a mise dans nos cœurs comme un contrepoison contre l'héroïsme carnassier , fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde , afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je fais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus* , composée par un Français qui pense profondément.

La loi de l'univers est malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : si je suis sage je le nourris bien , je le caresse , & je le monte ; si je suis un fou furieux , je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant : car enfin nous avons presque tous

été subjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains , par les Saxons & les Danois ; & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs : une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens , les Carthaginois , les Romains , les Goths , les Arabes ont tour-à-tour subjugué l'Espagne. Enfin , de la Chine à Cadix , presque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire ; c'est - à - dire après la rapine ; & ces loix , ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez - vous , si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses loix ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait je n'aurais rien à repliquer : s'il me subjuguait , je n'aurais que deux partis à prendre , celui de me tuer moi-même , ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre , point de droit des gens ?

A.

J'en suis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les rois , tous les ministres pensent comme moi ; & c'est pourquoi , douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un prince licentie ses troupes , qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines , & qu'il passe son tems à lire *Grotius* , vous verrez si dans un an ou deux il n'aura pas perdu son royaume.

C.

Ce sera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, finon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands législateurs !

A.

Ils faisaient des loix, vous dis-je, comme les Algériens assujettissaient leurs esclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *César*, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple ; ensuite quand toute la nation est bien apprivoisée, viennent les loix & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéâtres ; on élève des aqueducs, on construit des bains publics, & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des loix qu'on observe. Par exemple on fait une trêve de quelques jours pour enterrer ses morts. On stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville assiégée ; on lui permet de racheter ses cloches. On n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains ; & s'il meurt vous le faites enterrer.

A.

A.

Ne voyez-vous pas que ce sont-là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute réciproquement ! La guerre ne les a pas dictées ; elles se font entendre malgré la guerre ; & sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'ossements.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entre eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau* ? Si une horde de théologiens allant faire brûler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à son tour, s'ils font grace qu'on la leur fasse ; direz-vous que c'est-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'est le besoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je, est une maladie affreuse qui saisit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez donc point de guerre juste ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette espèce ; cela me paraît contradictoire & impossible.

B.

Quoi ! lorsque le pape *Alexandre VI* & son infame fils *Borgia* pillaient la Romagne, égorgeaient, empoisonnaient tous les seigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre ? Ceux qui se défendaient, la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives ; la

défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage, leur droit est litigieux, leurs raisons sont également plausibles; il faut bien que la guerre en décide: alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement, que l'un des deux n'ait pas tort; & il est absurde & barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* dispute le trône d'Espagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès soit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande si la chose est juste?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation Espagnole disait, Nous voulons le duc d'*Anjou*; le roi son grand-père l'a nommé héritier par son testament, nous y avons souscrit, nous l'avons reconnu pour notre roi; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivans & des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage?

A.

Alors, comme je vous le disais, la nation & ceux qui entrent

dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze ans jusqu'à ce que les enragés épuisés n'en pouvant plus , soient forcés de s'accorder. Le hazard , le mélange de bons & de mauvais succès , les intrigues , la lassitude ont éteint cet incendie , que d'autres hazards , d'autres intrigues , la cupidité , la jalousie , l'espérance avaient allumée. La guerre est comme le mont Vésuve ; ses éruptions engloutissent des villes , & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces descendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux , ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes ?

A.

Celle des perdrix est pire ; les renards , les oiseaux de proie les dévorent , les chasseurs les tuent , les cuisiniers les rôtissent , & cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces , & se soucie très peu des individus.

B.

Vous êtes dur , & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur ; c'est la destinée. Vos moralistes font très bien de crier toujours , » Misérables mortels , » soyez justes & bienfaisans , cultivez la terre & ne l'ensanglantez pas. Princes , n'allez pas dévaster l'héritage d'autrui , » de peur qu'on ne vous tue dans le vôtre ; restez chez vous , » pauvres gentillâtres , rétablissez votre maison ; tirez de vos » fonds le double de ce que vous en tirez ; entourez vos » champs de haies vives ; plantez des meuriers ; que vos » sœurs vous fassent des bas de soie ; améliorez vos vignes ; » & si des peuples voisins veulent venir boire votre vin mal- » gré vous , défendez-vous avec courage ; mais n'allez pas » vendre votre sang à des princes qui ne vous connaissent

LII ij

» pas , qui ne jetteront jamais sur vous un coup d'œil , & qui
 » vous traitent comme des chiens de chasse qu'on mène con-
 » tre le sanglier , & qu'on laisse ensuite mourir dans un
 » chenil.

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées , tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas , & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houzards.

Pour les autres moralistes à gages que l'on nomme *prédicateurs* , ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour , & au sortir de la chaire où ils ont crié , gesticulé & sué , ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée. Mais ils se gardent bien de décrier la guerre , qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes , tout ce que l'infâme friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées , tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage , le viol , le larcin , l'homicide , la dévastation , la destruction. Au contraire ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre : & leurs confrères chantent pour de l'argent des chansons juives , quand la terre a été inondée de sang.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolix & argumentant *Bourdaloue* , le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons , je ne me souviens point , dis-je , d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant & doux *Massillon* en bénissant les drapeaux du régiment de *Catinat* , fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. « Ce désir , dit-il , de voir » vos services récompensés , s'il est modéré , s'il ne vous porte » pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos » fins , n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au devant du régiment de *Catinat*. « O mon DIEU , faites-le précéder tou- » jours de la victoire & de la mort ; répandez sur ses enne- » mis les esprits de terreur & de vertige. » J'ignore si la victoire peut précéder un régiment & si DIEU répand des es-

prits de vertige ; mais je sais que les prédicateurs Autrichiens en disaient autant aux cuirassiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne savait auquel entendre.

Les prédicateurs Juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs psaumes sont remplis. Il n'est question que de mettre l'épée divine sur sa cuisse, d'éventrer les femmes, d'écraser les enfans à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs pour prix de leurs psaumes furent toujours vaincus & esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron* qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes, jusqu'au prédicant *Jurieu* prophète d'Amsterdam. Les négocians de cette ville aussi sentés que ce pauvre garçon était fou, le laissaient dire, & vendaient leur gérosie & leur canelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous faisons point tuer au hazard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérans*.

DOUZIÈME ENTRETEN.

Du côté de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous ?

A.

Comment par *St. George* ! Je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

L11 liij,

B.

Je le trouve partout. La première chose que fait *Moïse* avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, sont très renommées. Celle du patriarche *Jacob* envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître *Gonin*, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de *David* qui s'étant associé quatre cent coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient sous la sauvegarde de ce roitelet; & lui faisaient croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet *Saül*. Vive surtout sa perfidie envers le bon homme *Uriah*! Vive celle du sage *Salomon* inspiré de DIEU, qui fit massacrer son frère *Adonias* après avoir juré de lui conserver la vie!

Nous avons encor des perfidies très renommées de *Clovis*; premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime surtout sa conduite envers les assassins d'un *Rinomer*, roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fausse monnaie. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit assassiner pour rattraper sa monnaie de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des princes, qui tous ont bâti des églises, & fondé des monastères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre-humain: car où en chercherait-il si ce n'est dans les oints du Seigneur?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* & ses pareils aient été

oints ; mais je vous avoue que je souhaiterais pour l'édification du genre-humain qu'on jettât dans le feu toute l'histoire civile & ecclésiastique. Je n'y vois guères que les annales des crimes ; & soit que ces monstres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scélératesse.

Je me souviens d'avoir lu autrefois l'histoire du grand schisme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puisque la papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long & si vaste de tous les crimes, puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux. On y est maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais *Homère* n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son roman monotone de l'*Iliade*. J'aimerais beaucoup mieux le roman de *Télémaque* s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du *Télémaque* concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman au livre XX, *Adraste* roi des Dauniens ravit la femme d'un nommé *Dioscore*. Ce *Dioscore* se réfugie chez les princes Grecs, & n'écoulant que sa vengeance il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. *Télémaque* inspiré par *Minerve*, leur persuade de ne point écouter *Dioscore*, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi *Adraste*. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux *Télémaque* ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tiphonne* qui l'inspirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le fasse mourir dans les tourmens, & qu'*Adraste* ressemble en tout à *David* qui jouissait de la femme en faisant mourir le mari ! L'ontueux auteur du *Télémaque* n'y pensait pas. Ce n'est point-là l'action d'un cœur généreux, c'est

celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de *Dioscore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. *Dioscore* était fort vindicatif à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de *Louis XI le très chrétien* ou de *Ferdinand le catholique*, &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'état ?

A.

Il me semble qu'il y a des friponneries si adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième & du seizième siècles.

Le vrai politique est celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne fait que filer la carte, & qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur est rare, & que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ suprema lex esto* ?

A.

Parbleu allez demander cela à des casuistes. Si quelqu'un faisoit cette proposition dans la chambre des communes, j'opinerais (DIEU me pardonne) pour l'empoisonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cent sénateurs, &c même dans trois cent mille ? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÈME ENTRETEN.

Des loix fondamentales.

B.

J'Entends toujours parler de loix fondamentales ; mais y en a-t-il ?

A.

Oui, il y a celle d'être juste ; &c jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C.

Je lisois il n'y a pas longtems un de ces mauvais livres très rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils dé-
Phil. Liutr. Hist. Tom. I. M m m

couvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris nommé *Louis d'Orléans* qui plaiderait beaucoup contre *Henri IV* pardevant la ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurisconsulte s'exprime sur les loix fondamentales du royaume de France : « la loi fondamentale des » Hébreux était que les lépreux ne pouvaient régner. *Henri IV* » est hérétique, donc il est lépreux, donc il ne peut être roi » de France par la loi fondamentale de l'église. La loi veut » qu'un roi de France soit chrétien comme mâle. Qui ne tient » la foi catholique, apostolique & romaine n'est point chrétien » & ne croit point en DIEU. Il ne peut pas plus être roi de » France que le plus grand faquin du monde, &c. »

Il est très vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU, mais cela n'est pas absolument si vrai dans le reste de la terre ; il y faut mettre quelque petite restriction ; & il me semble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans* avocat au parlement de Paris, ne raisonnait pas tout-à-fait aussi-bien que *Cicéron* & *Démophilène*.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du St. Empire Romain, s'il prenait un jour fantaisie aux électeurs de choisir un César protestant, dans la superbe ville de Francfort sur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à sept, parce qu'il y a sept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait sept branches.

N'est-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine royal est inaliénable ? & cependant n'est-il pas presque tout aliéné ? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là sont bâtis sur du sable mouvant. Les loix qu'on appelle *loix fondamentales* ne sont comme toutes les autres que des loix de convention, d'anciens usages, d'anciens préjugés qui changent selon les tems. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les loix fondamentales de l'ancienne république Romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France

& d'Espagne demeurassent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres. Mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas ? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint* son vainqueur, quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loix que les Bourguignons étaient inaliénables ; mais si *Charles-Quint* était venu lui faire des représentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très aliénés.

La Franche-Comté dont la loi fondamentale était d'être libre sous la maison d'*Autriche*, tient aujourd'hui d'une manière intime & essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations, c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut préférer, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays ; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis des tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du nord ; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & sortez du capitolé qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits enfans.

A.

Plût-à-DIEU que les grands-pères en eussent la joie ! c'est de toutes les révolutions la plus aisée à faire, & cependant personne n'y pense.

M m m ij

B.

C'est que , comme vous l'avez dit , le caractère principal des hommes est d'être fots & poltrons. Les rats Romains n'en savent pas encor assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettrons-nous point encor quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne ; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels qui décident entre lui & son persécuteur ; qu'on ne prenne à personne son pré & sa vigne sous prétexte du bien public , sans le dédommager amplement ; que les prêtres enseignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au-lieu de vouloir dominer sur eux en l'engraissant de leur substance. Que la loi règne , & non le caprice.

C.

Le genre-humain est prêt à signer tout cela.

QUATORZIÈME ENTRETEN.

Que tout état doit être indépendant.

B.

Après avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en tems de guerre , voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix.

Premièrement , comment les états soit républicains , soit monarchiques se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment , sans dépendre en rien d'au-

cune puissance étrangère , à moins que ces états ne soient composés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat à *latere* , d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe* , qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui ; & qui en reçut foi & hommage - lige au nom de l'évêque de Rome *Innocent III* , vice-Dieu , serviteur des serviteurs de DIEU le 15 May , veille de l'Ascension 1213 ?

A.

Oui , oui , nous nous en souvenons , pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B.

Eh mon DIEU , Mr. C. , ne faisons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble & sainte puissance. Le vice-Dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à son principal domestique *Pipinus* , comme le dit votre *Eginard* lui-même , si les écrits de cet *Eginard* n'ont pas été falsifiés par les moines comme tant d'autres écrits , & comme je le soupçonne.

Le vice-Dieu *Sylvestre* donna la Hongrie au duc *Etienne* , en l'an 1001 , pour faire plaisir à sa femme *Gizèle* qui avait beaucoup de visions.

Le vice-Dieu *Innocent IV* , en 1247 , donna le royaume de Norvège à un bâtard nommé *Haquin* , que ledit pape de plein droit fit légitime , moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvège , il falut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers , les rois de Castille , d'Arragon & de Portugal , ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-Dieu ? On fait combien d'empereurs ont été déposés , ou forcés de demander

Mmm iij

pardon , ou assassinés , ou empoisonnés en vertu d'une bulle : non - seulement vous dis - je , le serviteur de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception ; mais elle en a retenu le domaine suprême , & le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes , des tributs de toute espèce.

Il est encor aujourd'hui suzerain du royaume de Naples : on lui en fait un hommage - lige depuis sept cent ans. Le roi de Naples , ce descendant de tant de souverains , lui paye encor un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal ; & de qui ! juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas longtems.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois & les barons ne savaient ni lire ni écrire , & la cour romaine le savait : cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encor de beaux restes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres , ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs ?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre , & les jongleurs savaient gouverner. Mais lorsqu'enfin les barons ont appris à lire & à écrire , lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats & chez les principaux citoyens , on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait

leché la poussière ; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs , au lieu d'hommage ; l'autre moitié qui lui baise encor les pieds , lui lie les mains ; du moins c'est ainsi que j'ai lu dans une histoire qui quoique contemporaine est vraie & philosophique. Je suis sûr que si demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être l'homme-lige du pape , d'être le serviteur des serviteurs de DIEU , & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou , toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en est en droit ; car ce n'est pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers Normands pour colorer leurs usurpations , & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage , se firent oblat de la sainte église , le roi des deux Siciles , qui descend de *Hugues Capet* en ligne droite , & non de ces Normands , n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot , & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie. On ne payera plus d'annates à Rome , on n'y achètera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa nièce ; je vous réponds que les tribunaux de France appelés *parlemens* , enrégistreront cet édit sans remontrances.

On ne connaît pas ses forces. Qui aurait proposé il y a cinquante ans , de chasser les jésuites de tant d'états catholiques , aurait passé pour le plus visionnaire des hommes. Ce colosse avait un pied à Rome , & l'autre au Paraguay : il couvrait de ses bras mille provinces , & portait sa tête dans le ciel. J'ai passé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tous les autres moines , ils disparaîtront sur la face de la terre.

A.

Ce n'est pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes ; mais j'ai tant d'aversion pour le froc ,

que j'aimerais encor mieux voir en France des revues que des processions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie. Je veux que chaque état soit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été longtems aveugles, ensuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation ? A cinq ou six oculistes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui ; mais le mal est qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empressés à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÈME ENTRETEN.

De la meilleure législation.

C.

DE tous les états quel est celui qui vous paraît d'avoir les meilleures loix, la jurisprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers ?

A.

C'est mon pays sans contredit. La preuve en est que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuse constitution*, & que dans presque tous les autres royaumes on en souhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable & n'est point barbare : nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce
moyen

moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de sauver un coupable robuste, a fini avec notre infâme chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet usage infernal sous le roi *Jacques II.*

Chaque accusé est jugé par ses pairs ; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait : c'est la loi seule qui le condamne sur le crime avéré & non sur la sentence arbitraire des juges. La peine capitale est la simple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Étendre un homme sur une croix de *St. André*, lui casser les bras & les cuisses, & le mettre en cet état sur une roue de carrosse, nous paraît une barbarie qui offense trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahison on arrache encor le cœur du coupable après sa mort, c'est un ancien usage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraye le spectateur sans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé : on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement son témoignage dans la nécessité de mentir en le punissant s'il se rétracte. On ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs. La procédure est publique. Les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécentes du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté aussi fotte qu'abominable est indigne de nous.

Dans le civil c'est encor la seule loi qui juge ; il n'est pas permis de l'interpréter ; ce serait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur, & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit à la cour d'équité par devant le chancelier & ses assessseurs ; & s'il s'agit d'une chose importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire, dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges ; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait deshonoré ; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

N n n

une place de magistrat comme une métairie ; si des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour , ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du roi qu'on nomme *parlement* , & de président qu'on nomme *à mortier* ; presque toutes les places & les dignités se vendent en France , comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'état ; mais pour être conseiller d'état , il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services , c'est le prix de la somme que les parens d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire sinon les graces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen , la loi le venge ; le ministre est incontinent condamné à l'amende envers le citoyen , & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie est dans notre île aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation ?

Nous avons , il est vrai , toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent : ces deux partis veillent l'un sur l'autre , & se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous bénissons toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement est un bel ouvrage ; mais il est fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups ; mais nous ne le cassons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laissiez détruire. L'homme est né libre : le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies , & que la mère & les filles ne se battent pas !

SEIZIÈME ENTRETEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'est gouverné que par des abus. Cela est-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié usages tolérables chez les nations policées , moitié malheur & infortune , de même que sur la mer on trouve un partage assez égal de tempêtes & de beau tems pendant l'année. C'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter* , & la secte des manichéens.

A.

Pardieu si *Jupiter* a eu deux tonneaux , celui du mal était la tonne d'Heidelberg , & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751 , on appelait comme d'abus six fois par semaine pendant toute l'année , au banc du roi qu'ils nomment *parlemens*.

B.

Oui , mais à qui appellerons-nous des abus qui régissent dans la constitution de ce monde ?

Nnn ij

N'est-ce pas un abus énorme que tous les animaux se tuent avec acharnement les uns les autres pour se nourrir, que les hommes se tuent beaucoup plus furieusement encore sans avoir seulement l'idée de manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi, nous nous faisions autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes institutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans si vous retranchez le tems perdu du sommeil & le tems que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair & net ; que sur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'est qu'un passage du néant à l'existence, & que si vous retranchez encor les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reste pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas six mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B.

Je le désirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abrégier encor votre vie.

C.

Laissons-là les pas de clerc qu'a fait la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr souvent & pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la vérole qui décime le genre-humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte & qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis

qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société perfectionnée. Car sans compter l'art d'assassiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui sèment le bled & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cent personnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi-feuille de papier ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerfet*, une *Marie Stuart*; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés quand il ne peut avoir eu d'associés, les buchers allumés, les poignards aiguïsés, les échaffauts dressés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtems qu'*Esdra*s, si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'*Alexandre VI*, de la St. Barthelemi & de *Cromwell*?

C.

C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la superstition excita les orages, & la philosophie les apaise.

Nnn iij

DIX-SEPTIÈME ENTRETEN.

● *Sur des choses curieuses.*

B.

A Propos, Mr. *A*, & croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

Monsieur *B*, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Cela peut se soutenir par voie d'hypothèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèses sont fort amusantes ; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous pensons tous trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la vulgate, 2309 ans selon le texte samaritain ; & 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appellons *des Septante*. Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* & *Eve* notre père & notre mère, *Abel*, *Cain*, *Seth*, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde Juive, qui tint le cas secret, jusqu'à ce que les Juifs d'*Alexandrie* s'avisassent sous le premier & le second des *Ptolomées*, de traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusques-là au reste de la terre.

Il est plaissant que nos titres de famille ne soient demeurés

en dépôt que dans une seule branche de notre maison, & encor chez la plus méprisée ; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis : c'est que *Sanhoniaton* qui vivait incontestablement avant le tems où l'on place *Moïse*, & qui a fait une Genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet *Adam*, ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, Mr. B, que *Sanhoniaton* vivait avant l'époque de *Moïse* ?

B.

C'est que s'il avait été du tems de *Moïse*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui florissait très longtems avant que la horde Juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère langue du pays ; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtems ; les livres juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres a) nommée *Cariath-Sepher*, c'est-à-dire, ville des livres, appelée depuis *Dabir*. Certainement *Sanhoniaton* aurait parlé de *Moïse*, s'il avait été son contemporain ou son puiné. Il n'est pas naturel qu'il eût omis dans son histoire les mirifiques aventures de *Mosé* ou *Moïse*, comme les dix playes d'*Egypte* & les eaux de la mer suspendues à droite & à gauche, pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces petits faits obscurs & journaliers qu'un grave historien passe sous silence. *Sanhoniaton* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua* : donc il n'en savait rien ; donc il était antérieur à *Moïse*, ainsi que

a) Juges, chap. I. v. 11.

472 SUR DES CHOSES CURIEUSES.

Job qui n'en parle pas. *Eusèbe* son abrégiateur qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

A.

Cette raison est sans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une cosmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonai* des Sidoniens, le nom de *Jehova* ou *Hiao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs superstitions nouvelles, leur usure consacrée, sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons chez qui les noms de *géométrie* & d'*astronomie* furent toujours absolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babilone. On a déjà prouvé que c'est-là qu'ils connurent les noms des anges, & même le nom d'*Israël*, comme ce transfuge Juif *Flavien Joseph* l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs, & toute différente?

A.

Cela est incontestable. Voyez le *Shasta* & le *Védam* des Indiens, les *cinq Kings* des Chinois, le *Zend* des premiers Persans, le *Thaut* ou *Mercure trismégiste* des Egyptiens; *Adam* leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam*! Cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam*.

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *Etrennes mignonnes* ne sont pas mes archives.

B.

B.

Si bien donc que Mr. A est pré-adamite ?

A.

Je suis pré-saturnien , pré-ôsirite , pré-bramite , pré-pandorite.

C.

Et surquoi fondez-vous votre belle hypothèse d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire , il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne fais si nous avons raisonné jusqu'ici bien ou mal ; mais je fais que nous avons raisonné , & que nous sommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut , aveugle , insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine , nous disons qu'il y a un bon machiniste , & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable , donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle soit. Cet argument est vieux , & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers , de poulies qui agissent suivant les loix de la mécanique , de liqueurs que les loix de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation , on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres , celui de notre petite terre autour du soleil , tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces loix , le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère , & l'eau sur un triangle rectangle , le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que

Phil. Liutr. Hist. Tom. I.

O o o

cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeller DIEU l'éternel géomètre; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire *Platon*. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères Grecs furent sans contredit platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde: *Spinoza* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hazards dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cent vingt

hazards contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hazards; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement; donc, il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons; la première c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, *Spinoza* lui-même, admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où *Spinoza* n'a pas osé descendre? sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de la distance est au cube des distances des autres au centre commun? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. *Spinoza* n'en disait point; il

O o o ij

est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile* :

Mens agitas molem & magno se corpore miscet.

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les astres, les hommes, les animaux, les végétaux, la pensée, font l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *splén* ; mais en me sachant je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment en admettant un DIEU, pouvez-vous soutenir par hypothèse, que le monde est éternel ?

A.

Comme je soutiens par voie de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des finges, &c nous, nous serions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle saute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien ; puisqu'elles existent aujourd'hui, &c qu'el-

les étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Eternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de produire, puisqu'il a produit; il existe nécessairement: donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence: car alors il cesserait d'être. DIEU est agissant, donc il a toujours agi; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité; & toutes les combinaisons sont parties de l'Etre combineur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon, ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand Etre a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi! d'autres mondes seraient impossibles ?

A.

Cela pourrait bien être: autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cause qui n'a point d'effet, me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

O o o iij

C.

Mais bien des gens pourtant, disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-là auraient aussi-bien fait de dire que DIEU a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi, par exemple l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, sans peste & sans inquisition ? Il est très possible qu'une telle terre existe : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison, ni bonté ni puissance. Or c'est ce qu'on ne peut dire ; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe pas ? elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du Taureau.

A.

En ce cas nous sommes d'accord ; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il lui était possible de faire ; & je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas, ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-dessus des autres ; & nous avons nécessairement un des plus méchants lots ! Cette imagination est belle ; mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin , vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice , de l'intelligence universelle , en un mot du grand Être , est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe ?

A.

Il me paraît qu'il en est ainsi.

B.

Mais en ce cas le grand Être n'a donc pas été libre ?

A.

Être libre , je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens , c'est pouvoir. Il a pu , & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous savez que la liberté d'indifférence est un mot vide de sens.

B.

En conscience , êtes-vous bien sûr de votre système ?

A.

Moi ! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Être intelligent , une puissance formatrice , un DIEU. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui , j'en doute demain : après demain je la nie : & je puis me tromper tous les jours. Tous les philosophes de bonne foi que j'ai vus , m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin , que le grand Être ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Pensez-vous qu'*Epicure* vit toujours bien clairement sa déclinaison des atomes ? que *Descartes* fût persuadé de sa matière striée ? croyez-moi , *Leibnitz* riait de ses monades & de son harmonie préétablie. *Téliamed* riait de ses montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques est assez savant & assez galant homme pour en rire. Deux augures , comme vous savez , rien comme des fous quand ils se rencontrent,

480 SUR DES CHOSES CURIEUSES.

Il n'y a que le jésuite Irlandais *Néedham* qui ne rie point de ses anguilles.

B.

Il est vrai qu'en fait de systèmes, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C.

Je suis très aise d'avoir trouvé un vieux philosophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit sérieusement en DIEU. Cela est très édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, & je crois beaucoup plus que les universités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là sont assez serrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans : & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus. Mais là, mettez la main sur la conscience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur & punisseur qui distribue des prix & des peines à des créatures qui sont émanées de lui, & qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argile sous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes ? Je ne sais rien de si injuste. Or l'éternelle & suprême intelligence doit être juste ; l'éternel amour doit chérir ses enfans, leur épargner les coups de pieds, & ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je fais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstraite & je
ne

ne m'en soucie guères. Je veux que mon procureur , mon tailleur , mes valets , ma femme même , croyent en DIEU ; & je m'imagine que j'en serai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue , & cela me suffit. Quoi donc à votre avis vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidèles en étant athées ? En un mot toutes les nations policées ont admis des Dieux récompenseurs & punisseurs , & je suis citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand , comment punira-t-elle ?

A.

Je n'en fais rien par moi-même ; mais encore une fois il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument , quoique je tienne bien fort à ce système. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel ou qu'il soit d'avant-hier ? Vivons-y doucement , adorons DIEU , soyons justes & bienfaiteurs , voilà l'essentiel ; voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérans soient l'exécution du genre-humain , & que chacun pense comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire , nous réjouir & bénir le grand Être.

CONVERSATION DE MR. L'INTENDANT
DES MENUS EN EXERCICE, AVEC MR. L'ABBÉ BRIZEL.

Il y a quelque tems qu'un jurifconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût, & tous les talens nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans a) l'ordre des loix. L'ordre des convulsionnaires ayant déferé cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de monsieur l'intendant *des Menus* en exercice, & de Mr. l'abbé *Brizel*. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidèlement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le sens commun peut étendre à son gré.

Je suppose, disait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Brizel*, que nous n'eussions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*, je suppose que ce prince eût été le premier qui eût donné des spectacles, qu'il eût fait composer *Cinna*, *Athalie*, & le *Misanthrope*, qu'il les eût fait représenter par des seigneurs & des dames, devant tous les ambassadeurs de l'Europe; je demande s'il serait tombé dans l'esprit du curé *la Chétardie*, ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un seul autre curé, ou d'un seul habitué, ou d'un seul moine, d'excommunier ces seigneurs & ces dames, & *Louis XIV* lui-même; de leur refuser le sacrement de mariage & la sépulture? Non, sans doute, dit l'abbé *Brizel*; une si absurde impertinence n'aurait passé par la tête de personne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV*,

a) L'ouvrage de cet avocat entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup question d'ordre, fut déferé par maître *le Dain* & incendié au bas de l'escalier.

CONVERSATION D'UN INT. DES MENUS, &c. 483

& toute sa cour dansèrent sur le théâtre, quand *Louis XV* dansa avec tant de jeunes seigneurs de son âge dans la salle des Thuilleries, pensez-vous qu'ils aient été excommuniés ? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Brizel* : nous sommes bien bêtes, je l'avoue ; mais nous ne le sommes pas assez pour imaginer une telle sottise.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *le Bossu* supérieur de Ste. Geneviève, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, le père *Porte*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont d'après *Aristote* enseigné l'art de la tragédie & de l'épopée ? On n'est pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Brizel* : il est vrai que l'abbé de *la Coste*, Mr. de *la Solle*, & l'auteur des nouvelles ecclésiastiques, prétendent que la déclamation, la musique & la danse sont un péché mortel ; qu'il n'a été permis à *David* de danser que devant l'arche, & que de plus, *David*, *Louis XIV* & *Louis XV*, n'ont point dansé pour de l'argent ; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en présence de quelques personnes de sa cour ; & qu'on ne se donne le plaisir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chose à parler, ou à chanter, ou à danser en public.

Il est donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt sous le nom de *menus plaisirs du roi*, & que cet impôt eût servi à payer les frais des spectacles de sa majesté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, selon le bon plaisir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre sur la tête de sa majesté très chrétienne.!

Vous nous embarrassez beaucoup, dit *Brizel*.

Je veux vous pousser, dit le Menu. Non-seulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal de *Richelieu*, l'archevêque *Trissino*, le pape *Léon X* dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéras. Les peuples contribuèrent à ces dépenses : je ne trouve pourtant pas dans l'histoire de l'église qu'aucun vicaire de St. Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* & ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle. *Le Couvreur* a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le sieur *Roma-*

Ppp ij

484 CONVERSATION D'UN INT. DES MENUS,

gnesi acteur de notre troupe Italienne , a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien Romain ? Pourquoi une actrice des chœurs discordans de l'académie royale de musique a-t-elle été trois jours dans sa cave ? pourquoi toutes ces personnes sont-elles brûlées à petit feu , sans avoir de corps , jusqu'au jour du jugement dernier , & seront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement , quand elles auront retrouvé leurs corps ? C'est uniquement , dites-vous , parce qu'on paye vingt sols au parterre.

Cependant , ces vingt sols ne changent point l'espèce : les choses ne sont ni meilleures , ni pires , soit qu'on les paye , soit qu'on les ait gratis. Un *De profundis* tire également une ame du purgatoire , soit qu'on le chante pour dix écus en musique , soit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs , soit qu'on vous le psalmodie par charité. Donc *Cinna* & *Athalie* ne sont pas plus diaboliques quand ils sont représentés pour vingt sols , que quand le roi veut bien en gratifier sa cour. Or si on n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il dansa pour son plaisir , ni l'impératrice quand elle a joué un opéra , il ne paraît pas juste qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaisir pour quelque argent , avec la permission du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Brizel* sentit la force de cet argument ; il répondit ainsi : Il y a des tempéramens : tout dépend sagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous sommes assez heureux & assez sages , pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'osa pas enterrer l'illustre & inimitable *Molière* dans la paroisse St. Eustache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de St. Joseph , selon notre belle & saine coutume de faire des charniers de nos temples. Il est vrai que *St. Eustache* est un si grand saint , qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués , le corps de l'infame auteur du *Misanthrope*. Mais enfin , *St. Joseph* est une consolation ; c'est toujours de la terre sainte. Il y a une prodigieuse différence entre la terre sainte & la profane ; la première est incomparablement plus légère ; & puis , tant vaut l'homme , tant vaut sa terre. Celle où est *Molière* , y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une chapelle ,

ne peut être damné comme Mlle. *Le Couvreur*, & *Romagnesi*, qui sont sur les chemins. Peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le *Tartuffe* ; je n'en voudrais pas jurer. Mais je suis sûr du salut de *Jean-Baptiste Lulli*, violon de Mademoiselle, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, qui joua dans *Cariselli* & dans *Pourceaugnac*, & qui de plus était Florentin ; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai : cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre à St. Eustache. Il n'a pas tâté de la voirie : il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna Mr. l'abbé *Brizel* ; & c'est puissamment raisonner.

L'intendant des *Menus* qui fait l'histoire, lui repliqua ; Vous avez entendu parler du révérend père *Girard* ; il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il enforcela sa pénitente en lui donnant le fouet tout doucement. De plus, il souffla sur elle, comme font tous les sorciers. Seize juges déclarèrent *Girard* magicien. Cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite & sorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, & que Mlle. *Clairon* ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser ?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Brizel*, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle. *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner ; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile ; alors on ne s'aviserait pas de faire du fracas en sa faveur, & d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres : leurs parens n'ont ni assez d'argent, ni assez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en soucie guères ; il jouit des talens de Mlle. *Le Couvreur* pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers ; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize Provençaux qui crurent *Girard* si habile. Cependant, l'excommunication subsiste tou-

486 CONVERSATION D'UN INT. DES MENUS,

jours. Tant pis pour vous si vous manquez de forciers ; nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de *Pourceaugnac* : il nous faut un malade , & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie aussi les sauterelles ; il y en a ; & j'avoue qu'il est triste qu'on continue à les flétrir ; car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie ; il est très dangereux d'offenser de grandes compagnies , & d'exposer les foudres de l'église au mépris des personnes puissantes ; mais pour trois ou quatre cent pauvres comédiens , répandus dans la France , il n'y a rien à craindre en les traitant comme les sauterelles , & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque chose de plus fort , Mr. l'intendant. N'êtes - vous pas fils d'un fermier - général ? Non , monsieur , dit l'intendant ; mon oncle avait cette place , mon père était receveur - général des finances , & tous deux étaient secrétaires du roi , ainsi que mon grand - père. Eh bien , repliqua *Brizel* , votre oncle , votre père , & votre grand - père , sont excommuniés , anathématisés , damnés à tout jamais ; & quiconque en doute est un impie , un monstre , en un mot , un philosophe.

Le Menu à ce discours ne sut s'il devait rire , ou battre l'abbé *Brizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien monsieur , dit-il au *Brizel* , que vous me montraissiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi , & les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles , dit le *Brizel* ; je vous ferai voir plus , je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des payens , & vous apprendrez par les anciennes constitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles. *Sicut Ethnicus & Publicanus* est un passage assez connu : la loi de l'église a été invariable sur cet article ; l'anathème porté contre les fermiers , contre les receveurs des doüanes , n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encor dans les premiers siècles l'*Oedipe* de *Sophocle* , anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'*Oedipe* de *Cornille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père , votre grand-

père , & votre oncle : & puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez , Mr. *Brizel* , dit l'intendant : mon père était seigneur de paroisse ; il est enterré dans sa chapelle : mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de *Lulli* ; & si son curé lui avait jamais parlé de l'*Ethnicus* & du *Publicanus* , il l'aurait fait mettre dans un cu de basse-fosse. Je veux bien croire que *St. Matthieu* a damné les employés des fermes , après l'avoir été , & qu'ils se tenaient à la porte de l'église dans les premiers tems : mais vous avouerez que personne aujourd'hui n'ose nous le dire en face ; & si nous sommes excommuniés , c'est *incognito*.

Justement , dit *Brizel* , vous y êtes. On laisse l'*Ethnicus* & le *Publicanus* dans l'évangile ; on n'ouvre point les anciens rituels , & on vit paisiblement avec les fermiers-généraux , pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

Mr. l'intendant s'apaisa un peu ; mais il ne pouvait digérer l'*Ethnicus* & le *Publicanus*. Je vous prie , mon cher *Brizel* , dit-il , de m'apprendre pourquoi on a inséré cette satire dans vos livres , & pourquoi on nous traitait si mal dans les premiers tems.

Cela est tout simple , dit *Brizel* : ceux qui prononçaient cette excommunication , étaient de pauvres gens , dont les trois quarts étaient Juifs , parmi lesquels il se mêla un quart de pauvres Grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou Romains ou choisis par les Romains ; c'était un secret infailible d'attirer à soi le petit peuple , que d'anathématiser les commis de la douane. On haïr toujours des vainqueurs , des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité , & qui damnaient messieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puissances , & contre les impôts ; vous aurez infailliblement la canaille pour vous , si on vous laisse faire ; & quand vous aurez un assez grand nombre de canailles à vos ordres , alors il se trouvera des gens d'esprit qui lui mettront une selle sur le dos , un mors à la bouche , & qui monteront dessus pour renverser

les états & les trônes. Alors on bâtera un nouvel édifice, mais on conservera les premières pierres, quoique brutes & informes, parce qu'elles ont servi autrefois, & qu'elles sont chères aux peuples; on les encastlera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or qui seront prodigués; & il y aura même toujours de vieux antiquaires, qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'est là, monsieur, l'histoire succinte de ce qui est arrivé parmi nous. La France a été longtems barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à se civiliser, il y a encor des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richesses, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art aussi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proscrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la faine partie du clergé laisse les financiers se damner en paix, & permet seulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus*; vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à diner; vous tombez sur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monsieur, oubliez-vous que les comédiens sont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi faisant sa charge? Donc, il ne vous est pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant *Cinna* & *Polyeulle* par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Brizel*, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'est apparemment dans vos libertés de l'église gallicane? Mais ne savez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proscrit le grand *Henri IV* & *Henri III*, & *Louis XII* le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pise, & *Philippe le bel*, & *Philippe-Auguste*, & *Louis VIII* & *Philippe I*, & le saint roi *Robert*, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous sommes les maîtres d'anathématiser tous les princes, & de les faire mourir de mort subite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus* un peu fâché lui coupa la parole, & lui dit: Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira,

plaira, ils sauront bien vous punir ; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté, l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron ; s'ils péchent mortellement en faisant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher : s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi ; le roi & la reine qui ordonnent qu'on les amuse & qu'on les instruisse, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'église les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers & les généraux ; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurdes ; vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté, soient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays, on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Brizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris est convulsionnaire ; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point les actions, qui aiment sa personne, qui lui payent avec allégresse de quoi soutenir la gloire de son trône, qui après avoir satisfait à leur devoir, passent doucement leur vie à cultiver les arts, qui respectent *Sophocle* & *Euripide*, & qui se damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci, (il faut que j'en convienne) est un composé de fripons, de fanatiques, & d'imbécilles, parmi lesquels il y a un petit troupeau séparé, qu'on appelle la *bonne compagnie* ; ce petit troupeau étant riche, bien élevé, instruit, poli, est comme la fleur du genre-humain ; c'est pour lui que les plaisirs honnêtes sont faits ; c'est pour lui plaire que les plus grands-hommes ont travaillé ; c'est lui qui donne la réputation ; & pour vous dire tout, c'est lui qui nous méprise, en nous faisant politesse quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choisis ; & depuis les jésuites jusqu'aux capucins, depuis le

père *Quesnel* jusqu'au maraut qui fait la gazette ecclésiastique ; nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit sur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui persuadons qu'il est essentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux saints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises ; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux discours, divisé en trois points, quand il a l'esprit rempli des beaux morceaux de *Cinna*, de *Polyeude*, des *Horaces*, de *Pompée*, de *Phèdre* & d'*Athalie* ? C'est là ce qui nous desespère.

Nous entrons chez une dame de qualité ; nous demandons ce qu'on pense du dernier sermon du prédicateur de St. Roch ; le fils de la maison nous répond par une tirade de *Racine*. Avez-vous lu l'œuvre des six jours ? disons-nous ; on nous réplique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le tems approche où nous ne gouvernerons plus que les disgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui on peut.

Il n'en est pas ainsi à Rome & dans les autres états de l'Europe. Quand on a chanté à St. Jean de Latran, ou à St. Pierre, une belle messe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt chœurs ont fredonné un motet, tout est dit ; on va prendre le soir du chocolat à l'opéra de St. Ambroise, & personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora *Cuzzoni*, la signora *Faustina*, la signora *Barbarini*, encor moins le signor *Farinelli*, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux, ne sont jamais persécuteurs ; voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit, est toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie, pour

n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens estimables ; mais il est des animaux dans Paris, aux che-veux plats, & à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils se trouvent anéantis dans la foule. Les passans ne regardent les chiens que quand ils aboyent, & on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre se-cret ; ne me décelez pas ; & faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de Mr. Collardeau.

Je vous le promets, dit l'intendant des Menus ; mais ache-vez de me révéler vos mystères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une société gagée par le roi, est le comble de l'insolence & du ridicule ? & pourquoi, en même tems, personne ne travaille-t-il à lever ce scandale ?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit *Brizel*, en vous avouant que tout est contradiction chez nous. La France, à parler sérieusement, est le royaume de l'esprit & de la sottise, de l'industrie & de la paresse, de la philosophie & du fana-tisme, de la gaieté & du pédantisme, des loix & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de *Cinna*, & de l'infamie de ceux qui représentent *Cinna* ; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux représentations de *Cinna*, & le droit d'anathématiser les acteurs, l'auteur, & les spectateurs, sont assurément une in-compatibilité digne de la folie de ce peuple ; mais trouvez-moi dans le monde un établissement qui ne soit pas contra-dictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérusalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis ? pourquoi la défense de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin ? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs successeurs regorgent de richesses & d'honneurs ? pourquoi *St. Joseph* ayant été charpentier, & son divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, son vicaire

492 CONVERSATION D'UN INT. DES MENUS,

a chassé les empereurs, & s'est mis sans façon à leur place ? pour quoi a-t-on excommunié, anathématisé pendant des siècles, ceux qui disaient que le St. Esprit procède du Père & du Fils ? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui pensent le contraire ?

Pourquoi est-il expressément défendu dans l'évangile de se remarier, quand on a fait casser son mariage, & que nous permettons qu'on se remarie ? Dites-moi comment le même mariage est annulé à Paris, & subsiste dans Avignon ?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudissez à la brutale & factieuse insolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever son petit-fils *Joas* chez elle ; tandis que si un prêtre osait parmi nous attenter quelque chose de semblable contre les personnes du sang royal, il n'y a pas un citoyen, qui ne le condamnât au dernier supplice ?

Tout dépend de l'usage. La danse, par exemple, a été chez presque tous les peuples une fonction religieuse ; les Juifs même dansèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avisait à la grand' messe de danser pieusement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de ses billets de confession ; on représente encor des actes sacramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait JESUS-CHRIST, un autre fait le diable, une actrice est la Ste. Vierge, une autre *Madelaine* à sa toilette ; *Arlequin* dit *Ave Maria*, *Judas* dit son *Pater*.

Pendant ce tems-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendans de notre bon père *Abraham* ; & tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois traduites en mauvais latin. Malgré tout cela il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; si nous faisons bénir nos attelages à Ste. Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les professions

sont contraires les unes aux autres ; c'est une guerre secrète , qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe , celui-ci du courtisan , le chanoine du moine , certains comédiens d'autres comédiens ; & chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes , je l'avoue , est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien ; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise , dit *le Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises ; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes , & nos petits enfans nous traiteront comme de bonnes gens , comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laissons les Tartuffes crier encore quelque tems , & dès demain je vous mène à la comédie du *Tartuffe*.

VIE DE MOLIÈRE,

Avec de petits sommaires de ses pièces.

Cet ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du MO-
LIÈRE in-4°. édition de Paris. On pria un homme très
connu, de faire cette vie & ces courtes analyses, destinées à être
placées au devant de chaque pièce. Mr. Rouillé chargé alors du
département de la librairie, donna la préférence à un nommé la
Sette. C'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'in-
fortuné rival de la Sette fut imprimé très mal à propos, puisqu'il
ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quel-
ques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle.
Nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par la
Sette.

VIE DE MOLIERE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de *Molière*; on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a crû vrai & digne d'être rapporté; & on ne hazardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encor sous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptiste Poquelin*, valet de chambre tapissier chez le roi, marchand fripier, & *Anne Boutet* sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient: il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appellait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mit au collège, & il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, & l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyait la fortune de son fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq an-

nées ; il y suivit le cours des classes d'*Armand de Bourbon* premier prince de *Conti* , qui depuis fut le protecteur des lettres & de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collège deux enfans , qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier* ; celui-ci , connu par ses voyages aux Indes ; & l'autre , célèbre par quelques vers naturels & aisés , qui lui ont fait d'autant plus de réputation , qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier , homme de fortune , prenait un soin singulier de l'éducation du jeune *Chapelle* son fils naturel ; & pour lui donner de l'émulation , il faisait étudier avec lui le jeune *Bernier* , dont les parens étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire & pris au hazard , comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom , il engagea le célèbre *Gassendi* à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin* , l'associa aux études de *Chapelle* & de *Bernier*. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'*Epicure* , qui , quoiqu'aussi fausse que les autres , avait au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'école , & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous *Gassendi*. Au sortir du collège , il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique , & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir , il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit *Louis XIII* dans Paris. Sa passion pour la comédie , qui l'avait déterminé à faire ses études , se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres , si méprisée quand elle est médiocre , contribue à la gloire d'un état , quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625 , il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient , comme en Italie , de ville en ville. Ils jouaient les pièces de *Hardy* , de *Moncrétien* , ou de

de *Baltazar Baro*. Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècle, qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de *Richelieu* pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode ; & il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'affocia avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au fauxbourg St. Germain & au quartier St. Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres ; on l'appella *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce tems-là, intitulée *Ariaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin* sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien & auteur, & de tirer de ses talents de l'utilité & de la gloire.

On sait que chez les Athéniens, les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, & qu'ils n'étaient point deshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit en changeant de nom que suivre l'exemple des comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appellait *Belleville* dans la tragédie, & *Turlupin* dans la farce ; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Guerret* était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles* ; dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

R r r

un recueil de scènes italiennes, dont il faisoit de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très informes tenaient plus du mauvais théâtre italien où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'Ecole* : ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre ; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie de Barbouille*. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui* ; & on trouve dans la *Jalousie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de *George Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'*Etourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue St. Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière qu'il avait vu au collège ; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui l'*Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des précieuses faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis, que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans ; c'est l'âge où Corneille fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire Molière

son secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, *Molière* eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de Monsieur frère unique du roi *Louis XIV*; Monsieur le présenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui représentèrent la même année devant leurs majestés la tragédie de *Nicomède*, sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque tems des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un discours, par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, & louait adroitemment les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie: il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière*; & l'on joua dans l'instant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens Italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait sur le théâtre les mardis, les jeudis & les samedis, & les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu*

R r r ij

l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame* tragédie, dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cent vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie ; & je suis obligé de remarquer à cette occasion , que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable ; c'est une barbarie gothique , que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France , & les belles salles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra , quoique ce vaisseau soit moins propre encor pour le chant , que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de tems , il donna toutes ses pièces , qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique , mais il n'y réussit pas ; il avait une volubilité dans la voix , & une espèce de hoquet , qui ne pouvait convenir au genre sérieux , mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus , a donné ce portrait-ci de *Molière*.

» Il n'était ni trop gras , ni trop maigre ; il avait la taille plus
 » grande que petite , le port noble , la jambe belle ; il marchait gravement ; avait l'air très sérieux , le nez gros , la
 » bouche grande , les lèvres épaisses , le teint brun , les sourcils
 » noirs & forts , & les divers mouvemens qu'il leur donnait lui
 » rendaient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de
 » son caractère , il était doux , complaisant , généreux ; il aimait
 » fort à haranguer ; & quand il lisait ses pièces aux comédiens ,
 » il voulait qu'ils y amenassent leurs enfans , pour tirer des
 » conjectures de leur mouvement naturel.

Molière se fit dans Paris un tres grand nombre de partisans , & presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public , en lui faisant connaitre la bonne comédie , à le juger lui-même très sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs , relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célèbre , joint avec les malignités du public , suffit pour faire

tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de Mr. *Racine* furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, l'*Ecole des femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel & l'esprit très juste , sans l'avoir cultivé , ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation , de n'avoir pas besoin des décisions de son maître pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels , surtout les mauvais auteurs du tems , leurs protecteurs , & leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans , tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations , si ce même roi , qui encouragea & qui soutint *Racine* & *Despréaux* , n'eût pas aussi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres , & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages , le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre , avec ce qu'il avait placé , allait à trente mille livres de rente ; somme qui , en ce tems-là , faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi , paraît assez par le canonicate qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appellait *Mauvilain*. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin* , dit le roi à *Molière* ; *que vous fait-il ? Sire* , répondit *Molière* , *nous causons ensemble , il m'ordonne des remèdes , je ne les fais point , & je guéris*.

Il faisait de son bien un usage noble & sage : il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie , les *Chapelles* , les *Jonsacs* , les *Des-Barreaux* , &c. qui joignaient la volupté & la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil , où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession , qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de *Vivonne* , connu par son esprit , & par son amitié pour *Despréaux* , allait souvent chez *Molière* , & vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui

qu'il le vint voir souvent , & disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités , qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes , des charités. Il encourageait souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine*, qui sortait du Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène & Cariclé* ; & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis , & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems , c'est-à-dire en 1661, *Racine* ayant fait une ode sur le mariage de *Louis XIV*, Mr. *Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très triste pour l'honneur des lettres , que *Molière* & *Racine* aient été brouillés depuis ; de si grands génies , dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre , devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme , qui par la supériorité de ses talens , & par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature , mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien *Baron*, qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. *Molière* en prit soin comme de son propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne , que la pauvreté empêchait de se présenter , lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. *Molière* ayant su que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été son camarade , demanda à *Baron* combien il croyait qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hazard : *Quatre pistoles*. Donnez-lui quatre pistoles pour moi , lui dit *Molière* ; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous ; & il joignit à ce présent , celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits , mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après , le pauvre court après lui , & lui dit : *Monsieur , vous n'aviez peut-être pas des*

sein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tien, mon ami, dit Molière, en voilà un autre; & il s'écria: Où la vertu va-t-elle se nicher! Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, & qu'il étudiait partout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille, née de la Béjart & d'un gentilhomme nommé Modène. On disait que Molière en était le père: le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva, que Molière n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; & Molière, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait si souvent joués sur le théâtre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade imaginaire*. Il y avait quelque tems que sa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du *Malade imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, & la prévention contre la comédie,

déterminèrent *Harlay de Chanvalon* archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à *Molière*. Le roi le regretta; & ce monarque, dont il avait été le domestique & le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de St. Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans *Molière* que le comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand-homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi: sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; & ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, & les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père *Bouhours* à composer cette espèce d'épithaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour *Molière* est la seule qui mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour;
 Mais quelle en fut la récompense?
 Les Français rougiront un jour
 De leur peu de reconnaissance.
 Il leur salut un comédien

Qui mit à les polir sa gloire & son étude;
 Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
 Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
 Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* & ses amis; mais je suis obligé de dire, que ces contes adoptés par *Grimarest* sont très faux. Le feu duc de *Sulli*, le dernier prince de *Vendôme*, l'abbé de *Chaulieu*, qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle*, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOUR-

L'ÉTOURDI, ou LES CONTRE-TEMPS,

*Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653 ;
& à Paris au mois de Décembre 1658 , sur le théâtre du
petit Bourbon.*

Cette pièce est la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien & espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guères songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos *Jodelets* ; & on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société & la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître. Ce loisir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère & à leur ridicule, est le seul tems propre pour la comédie ; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, & le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assidue-ment. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que *Molière* les représenta avec des couleurs si vraies & si durables.

Les connaisseurs ont dit, que l'*Etourdi* devrait seulement être intitulé, *les Contre-tems*. L'élie, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement qui a trop souvent été l'écueil de *Molière*, n'est pas meilleur ici que

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

S s s

dans ses autres pièces : cette faute est plus inexcusable dans une pièce d'intrigue, que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (& c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le stile de cette pièce est faible & négligé, & que surtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de construction, mais aussi plusieurs mots impropres & surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine*, & *Corneille*, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y discernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste, *l'Etourdi* eut plus de succès, que le *Misanthrope*, *l'Avare* & *les Femmes savantes* n'en eurent depuis. C'est qu'avant *l'Etourdi* on ne connaissait pas mieux, & que la réputation de *Molière* ne faisait pas encor d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français, que le *Menieur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE *Dépit amoureux* fut joué à Paris, immédiatement après *l'Etourdi*. C'est encor une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le *Dépit amoureux*. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, sans en avoir l'intérêt; & le cinquième acte employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le *Dépit amoureux* la scène de la brouillerie & du raccommodement d'*Erasme* & de *Lucile*. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces fortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode

d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenues des lieux-communs.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de Novembre 1639.

Lorsque Molière donna cette comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. Voiture avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les seuls modèles; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit, n'imitaient que ses défauts. Les romans de Mlle. Scudéri avaient achevé de gâter le goût: il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encor renchéri sur ce ridicule: les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit, s'appelaient *précieuses*; ce nom, si décrié depuis par la pièce de Molière, était alors honorable; & Molière même dit dans sa préface, qu'il a beaucoup de respect pour les véritables *Précieuses*, & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La troupe de Molière fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que dix sols au parterre.

Dès la première représentation, *Ménage*, homme célèbre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain: *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du

moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana* ; & il est assez vraisemblable que *Chapelain*, homme alors très estimé, & cependant le plus mauvais poète qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des *Précieuses ridicules* chez madame de *Longueville*, qui présidait, à ce que dit le cardinal de *Retz*, à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très peu de défauts contre la langue, parce que lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style ; & parce que *Molière* ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du tems, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que l'*Etourdi* & le *Dépit amoureux* n'avaient pas essuyés. Un certain *Antoine Bodeau* fit les véritables *Précieuses* ; on parodia la pièce de *Molière* : mais toutes ces critiques & ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules*, un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie*. On eut honte de ce style affecté, contre lequel *Molière* & *Despréaux* se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel ; & c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des *Précieuses* ; on le retrouve encor dans plusieurs livres modernes. L'un a), en traitant sérieusement de nos loix, appelle un exploit, un *compliment timbré*. L'autre b), écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur. . . Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement*. Un troisième c) appelle un cadran au soleil, un *greffier solaire* ; une grosse rave, un *phénomène potager*. Ce style a reparu sur le théâtre même, où *Molière* l'avait si bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué son bon goût, en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait.

a) Toureil.

b) Fontenelle.

c) La Motte.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte & en vers, représentée à Paris le 28 May 1660.

LE *Cocu imaginaire* fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le stile du *Cocu imaginaire* l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme, *carogne, cocu, &c.*

Le dénouement que fait *Villebrequin*, est un des moins bien ménagés & des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais censeurs & de mauvais copistes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DON GARCIE DE NAVARRE,

O U

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 Février 1661.

Molière joua le rôle de *Don Garcie*, & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce & le jeu de *Molière* furent très mal reçus. Cette pièce, imitée de l'espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de *Molière* souffrit beaucoup de cette disgrâce, & ses ennemis triomphèrent quelque tems. *Don Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Paris le 24 Juin 1661.

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de tems.

L'Ecole des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'est une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que *L'Ecole des maris* était une copie des *Adelphes* de *Térence* : si cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais les *Adelphes*

ont fourni tout au plus l'idée de l'*Ecole des maris*. Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'*Ecole des maris* deux tuteurs, dont l'un est sévère, & l'autre indulgent: voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les *Adelphes*; celle de l'*Ecole des maris* est fine, intéressante & comique. Une des femmes de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'*Isabelle* de *Molière* occupe presque toujours la scène avec esprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienfaisance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance; il n'est point dans la nature, qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant & libéral. Le dénouement de l'*Ecole des maris* est le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; & ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le stile de *Térence* est pur, sententieux, mais un peu froid; comme *César*, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière* dans cette pièce est plus châtié que dans les autres. L'auteur Français égale presque la pureté de la diction de *Térence*, & le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Vaux devant le roi, au mois d'Août, & à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 4 Novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, engagea *Molière* à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi & à la reine-mère, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée *Villars*. *Molière* n'eut que quinze

jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes ; il y en ajouta de nouvelles , & en composa cette comédie , qui fut , comme il le dit dans la préface , faite , apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai , comme le prétend *Grimarest* , auteur d'une vie de *Molière* , que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus , ce n'était pas ce prince qui donnait la fête , c'était *Fouquet* ; & il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême , quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. *Paul Péliçon* , homme célèbre dans les lettres , composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très applaudi de toute la cour , & plut beaucoup à *Louis XIV.* Mais celui qui donna la fête , & l'auteur du prologue , furent tous deux mis en prison peu de tems après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les *Fâcheux* ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées , qu'on ait vu sur notre théâtre. Les *Visionnaires* de *Desmarêts* étaient dans ce goût , & avaient eu un succès si prodigieux , que tous les beaux-esprits du tems de *Desmarêts* l'appelaient l'inimitable comédie. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis , que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719 , mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les *Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du tems de *Desmarêts*. Les auteurs étaient outrés en tout , parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hazard des caractères chimériques. Le faux , le bas , le gigantesque , dominaient partout. *Molière* fut le premier qui fit sentir le vrai , & par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour & du maître ; & lorsque , quelque tems après , *Molière* donna cette pièce à St. Germain , le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de

de *Soyecourt*. *Molière*, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de *Soyecourt* lui-même, de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal, le 26 Décembre 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour *l'Ecole des femmes*, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très suivie & très critiquée, comme le dit la gazette de *Loret* :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à *l'Ecole des maris*; & surtout dans le dénouement, qui est aussi *posfiche* dans *l'Ecole des femmes*, qu'il est bien amené dans *l'Ecole des maris*. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de *Molière*; on désapprouva le *corbillon*, la *tarte à la crème*, les *enfants faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse *Molière* avait su attacher & plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'*Horace* au vieillard, & par de simples récits. Il sembla qu'un sujet

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

T t t

ainsi traité ne dût fournir qu'un acte. Mais c'est le caractère du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant, que c'est là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine*.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal, le premier Juin 1663.

C'est le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, & non une comédie. *Molière* y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'*Ecole des femmes*. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier la tarte à la crème, & quelques autres bassesses de stile qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de *Lisidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la *Critique de l'Ecole des femmes*, intitulée: *Le portrait du peintre, ou la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663, & à Paris le 4 Novembre de la même année.

Molière fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le Roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la pièce de *Boursault*. C'est une satire cruelle & outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'an-

cienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienfaisance & de l'honnêteté publique, de supprimer la satire de *Bourfaulx* & celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des fots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement deshonorés, comme *Rolet* & *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 May 1664, à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

Les fêtes que *Louis XIV* donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encor par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même tems à ses plaisirs, à la politesse, & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'Isle enchantée*, que *Molière* fit jouer la *Princesse d'Elide*, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second, qui soient en vers : *Molière*, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, & qui au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté la *Princesse d'Elide* à Paris ; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens & des circonstances heureuses qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de *la Mère coquette*, du célèbre *Quinault* ; c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière*, & elle dut lui

T t t ij

316 LA PRINCESSE D'ELIDE, ou LES PLAISIRS &c.

donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée, sont toujours indulgens : mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux & galant n'était pas le génie de *Molière* ; & cette espèce de poème n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose & en un acte, représentée au Louvre le 24 Janvier 1664, & au théâtre du palais-royal le 15 Décembre de la même année.

C'Est une de ces petites farces de *Molière*, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie, que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet, où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MÉDECIN,

Petite comédie en un acte & en prose, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & sur le théâtre du palais-royal le 22 du même mois.

L'Amour médecin est un impromptu, fait pour le roi en cinq jours de tems : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que *le Mariage forcé*. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de *Lulli*.

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils

allaient presque toujours en robe & en rabat , & consultaient en latin.

Si les médecins de notre tems ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde , & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie ; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences , & la politesse dans toutes les conditions.

DON JUAN , ou LE FESTIN DE PIERRE ,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 15 Février 1665. /

L'Original de la comédie bizarre du *Festin de Pierre*, est de *Trifo de Molina*, auteur Espagnol. Il est intitulé : *El Combadado de Piedra, Le Convit de Pierre*. Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra*. La troupe des comédiens Italiens le joua à Paris , & on l'appella le *Festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur ce théâtre irrégulier ; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de religion , de plaisanterie & d'horreur , ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce : une statue qui marche & qui parle , & les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'*Arlequin*, ne soulevèrent point les esprits : soit qu'en effet il y ait dans cette pièce quelque intérêt , soit que le jeu des comédiens l'embellit ; soit plutôt que le peuple , à qui le *Festin de Pierre* plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens , aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne , mit le *Festin de Pierre* en vers , & il eut quelque succès à ce théâtre. *Molière* voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne , fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie : c'était une nouveauté inouïe

TIT Iij

alors , qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes , & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers ; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* sur celle de *Molière* ; & ce préjugé a duré si longtems , que *Thomas Corneille* en 1673 , immédiatement après la mort de *Molière* , mit son *Festin de Pierre* en vers : il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénégaud , & c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du *Festin de Pierre* de *Molière* , il y avait une scène entre *Don Juan* & un pauvre. *Don Juan* demandait à ce pauvre , à quoi il passait sa vie dans la forêt ? *A prier DIEU* , répondait le pauvre , pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier DIEU ? disait *Don Juan* : Si cela est , tu dois donc être fort à ton aise. Hélas ! monsieur , je n'ai pas souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas , repliquait *Don Juan* : DIEU ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tien , voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.

Cette scène , convenable au caractère impie de *Don Juan* , mais dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage , fut supprimée à la seconde représentation ; & ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci , a vu la scène écrite de la main de *Molière* , entre les mains du fils de *Pierre Marcaffus* , ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 4 Juin 1666.

L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misanthrope* a réussi chez toutes les nations longtems avant *Molière*, & après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre-humain dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le *Misanthrope* est la plus commune, la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son *Misanthrope* hait les hommes, encor plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce, que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité & une finesse, que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde, & y mêler des portraits. Le *Misanthrope* en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, & de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesses pour une coquette, de remarquer la conversation & le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le stile. La pièce est d'un bout à l'autre à-peu-près dans le stile des satyres de *Despréaux*, & c'est de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première représentation les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude , & plus propre encor à être lu , qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis , lorsque le fameux acteur *Baron* étant remonté sur le théâtre , après trente ans d'absence , joua le *Misanthrope* , la pièce n'attira pas un grand concours ; ce qui confirma l'opinion où l'on était , que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le *Misanthrope* , & de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui , prouve peut-être plus qu'on ne pense , que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gayes & amusantes , mais qu'il n'estime guères ; & ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue ; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins & plus appliqués.

Si on osait encor chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du *Misanthrope* , peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce , dont les beautés ingénieuses & fines ne sont pas également vives & intéressantes ; dans ces conversations même , qui sont des morceaux inimitables , mais qui n'étant pas toujours nécessaires à la pièce , peut-être refroidissent un peu l'action , pendant qu'elles font admirer l'auteur ; enfin dans le dénouement , qui , tout bien amené & tout sage qu'il est , semble être attendu du public sans inquiétude , & qui venant après une intrigue peu attrayante , ne peut avoir rien de piquant. En effet , le spectateur ne souhaite point que le *Misanthrope* épouse la coquette *Célimène* , & ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire , que le *Misanthrope* est une satire plus sage & plus fine que celle d'*Horace* & de *Boileau* , & pour le moins aussi bien écrite : mais qu'il y a des comédies plus intéressantes ; & que le *Tartuffe* , par exemple , réunit les beautés du stile du *Misanthrope* , avec un intérêt plus marqué.

On sait que les ennemis de *Molière* voulurent persuader au duc de *Montausier* , fameux par sa vertu sauvage , que c'était lui que *Molière* jouait dans le *Misanthrope*. Le duc de *Montausier* alla
voir

voir la pièce , & dit en sortant , qu'il aurait bien voulu ressembler au *Misanthrope* de Molière.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose , représentée sur le théâtre du palais-royal , le 9 Août 1666.

Molière ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misanthrope* , le rendit quelque tems après au public , accompagné du *Médecin malgré lui* , farce très gaie & très bouffonne , & dont le peuple grossier avait besoin ; à-peu-près comme à l'opéra , après une musique noble & savante , on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite , mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesse frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le *Médecin malgré lui* soutint le *Misanthrope* : c'est peut-être à la honte de la nature humaine , mais c'est ainsi qu'elle est faite ; on va plus à la comédie pour rire , que pour être instruit. Le *Misanthrope* était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; & il falut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN, ou L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte , représentée à St. Germain en Laye en 1667 , & sur le théâtre du palais-royal le 10 Juin de la même année.

C'est la seule petite pièce en un acte , où il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites pièces que Molière ne donnait que comme des farces , ont d'ordinaire un fonds plus bouffon & moins agréable.

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Vvv

MELICERTE, PASTORALE HEROÏQUE,

*Représentée à St. Germain en Laye pour le roi au ballet des muses,
en Décembre 1666.*

Molière n'a jamais fait que deux actes de cette comédie ; le roi se contenta de ces de ; actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a poin /regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

A M P H I T R I O N ,

*Comédie en vers & en trois actes , représentée sur le théâtre du
palais-royal le 13 Janvier 1668.*

EUripide & Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès ; on la jouait encor à Rome cinq cent ans après lui ; & , ce qui peut paraître singulier , c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment , qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre , des mêmes Dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute* , hors les scènes de *Sofie* & de *Cleanis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien* , ne savent pas la différence qui est entre une imitation , & la ressemblance très éloignée de l'excellent dialogue de la nuit & de *Mercur* dans *Molière* , avec le petit dialogue de *Mercur* & d'*Apollon* dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisante-

rie, pas un seul mot, que *Molière* doive à cet auteur Grec.

Tous les lecteurs exemts de préjugés savent combien l'*Amphitruon* français est au-dessus de l'*Amphitruon* latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de *Molière*, ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute* :

*Nostri proavi Plantinos & numeros &
Laudavere sales, nimum patienter utrumque.*

Dans *Plaute*, *Mercur*e dit à *Sofie* : *Tu viens avec des fourberies cousues.* *Sofie* répond : *Je viens avec des habits cousus.* *Tu as menti*, replique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant *Molière* paraît surpasser *Plaute* dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il falait chez les anciens apprendre au spectateur quelque événement, un acteur venait sans façon le conter dans un monologue ; ainsi *Amphitruon* & *Mercur*e viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens, (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre, ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame *Dacier*, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitruon* de *Plaute* était fort au-dessus du moderne ; mais ayant oui dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitruon* de *Molière* réussit pleinement & sans contradiction ; aussi est-ce une pièce pour plaire aux plus simples & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rythme très peu

V v v ij

connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rithme dans son *Agésilas*.

L' A V A R E,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du palais-royal le 9 Septembre 1668.

Cette excellente comédie avait été donnée au public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le *Festin de Pierre*, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'*Avare*. *Molière* pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, & ne rejoua l'*Avare* qu'un an après : le public, qui à la longue se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce stile ordinaire où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification, qui par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'*Avare* quelques idées prises de *Plaute*, & embellies par *Molière*. *Plaute* avait imaginé le premier, de faire en même tems voler la cassette de l'*Avare* & séduire sa fille ; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'*Avare* prend pour le voleur. Mais on ose dire que *Plaute* n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer ; que l'on-en juge par ce trait seul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de *Molière*, caractères, intrigues, plaisanteries ; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'*Avare* parlant (peut-être riant-à-propos) aux spectateurs, dit : *Mon voleur n'est-il point parmi vous ?*

Ils me regardent tous , & se mettent à rire. (*Quid est quod rideatis ? Novi omnes , scio fures hic esse complures.*) Et cet autre endroit encor , où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne , il demande à voir la troisième , *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du stile de *Plaute* & du stile de *Molière* , qu'on voye les portraits que chacun fait dans son *Avare*. *Plaute* dit :

*Clamat suam rem periisse , seque ,
De suo sigillo fumus si qua exis foras.
Quin , cum it dormitum , follem obstringit ob gulans ,
Ne quid animæ forte amittat dormiens ;
Etiamne obturat inferiorem gutturem ? &c.*

Il crie qu'il est perdu , qu'il est abîmé , si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit , de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas ?

Cependant ces comparaisons de *Plaute* avec *Molière* , toutes à l'avantage du dernier , n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin , qui n'ayant pas la pureté de *Térence* , avait d'ailleurs tant d'autres talens , & qui , quoiqu'inférieur à *Molière* , a été pour la variété de ses caractères & de ses intrigues , ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'*Avare* de *Molière* quelques expressions grossières , comme , *Je fais l'art de traiter les hommes* ; & quelques mauvaises plaisanteries , comme , *Je marierais , si je l'avais entrepris , le Grand-Turc & la république de Venise*.

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues , & jouée sur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre , de même que les autres pièces de *Molière* ; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poète anglais nommé *Shadwell* , aussi vain que mauvais poète , la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans sa préface : *Je crois pouvoir dire sans vanité , que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poètes , quelque méchant qu'il fût , qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention , ni faute d'esprit ,*

que nous emprunons des Français ; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. Mr. *Fielding*, meilleur poète & plus modeste, a traduit l'*Avare*, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations ; succès très rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN, ou LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose, & en trois actes, représentée à Versailles le 15 de Juillet 1668, & à Paris le 9 de Novembre 1668.

ON ne connaît, & on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin* ; & au contraire, le *Cocu imaginaire*, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu*. *George Dandin* réussit pleinement. Mais si on ne reprocha rien à la conduite & au stile, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce ; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait *George Dandin* d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR, ou LE TARTUFFE,

Joué sans interruption en public le 5 Février 1669.

ON fait toutes les traverses que cet admirable ouvrage effuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au devant du *Tartuffe*.

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi le 12 May 1664. Ce n'était pas la première fois que Louis XIV, qui sentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés : il fut fort content de ce commencement, & par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 Novembre de la même année à Raincy, devant le grand Condé. Dès-lors les rivaux se réveillèrent ; les dévots commencèrent à faire du bruit ; les faux zélés, (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre Molière, & séduisirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encor plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer : il fut un an sans donner le *Tartuffe* ; il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer le *Tartuffe*. La première représentation en fut donc faite à Paris le 5 Août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue ; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges ; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion, qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée : *Messieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu & la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on

jouât sur le théâtre italien *Scaramouche hermite*, pièce très froide si elle n'eût été licentieuse, dans laquelle un hermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparait de tems en tems, en disant, *Questo è per mortificar la carne*. On fait sur cela le mot du grand Condé : *Les comédiens Italiens n'ont offensé que DIEU, mais les Français ont offensé les dévots*. Au bout de quelque tems, Molière fut délivré de la persécution ; il obtint un ordre du roi par écrit, de représenter le *Tartuffe*. Les comédiens, ses camarades, voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce ; elle fut représentée trois mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce, qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer, que les discours de *Cléante*, dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, sont, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue ; & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire, que Molière au théâtre.

Voyez surtout cet endroit :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je fais comme je parle, & le ciel voit mon cœur :
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves, &c.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon, & celui du *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'imposteur se nommait *Panulphe*, & ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était
comme

comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, est à ce vers :

O ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle la *Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi longtemps que le *Tartuffe* au palais-royal ? *Monfieur*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la *Femme juge & partie*, se croyait égal à *Molière* ; & la préface qu'on a mise au devant du recueil de ce *Monfieur*, avertit que *Mr. de Monfieur* était un grand-homme. Le succès de la *Femme juge & partie*, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On sait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de la *Femme juge & partie*, la *Critique du Tartuffe*. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plait assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant ;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;
Toutes ses pièces sont d'agréables surprises :
Il est mauvais poëte, & bon comédien ;
Il fait rire, & de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débute par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand-homme fut traité de son vivant ; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, & triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

X x x

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord pour le roi au mois de Septembre 1669, & représentée sur le théâtre du palais-royal le 15 Novembre de la même année.

C'EST à la représentation de cette comédie, que la troupe de Molière prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. *Pourceaugnac* est une farce; mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lulli, qui n'avait point encor le privilège de l'opéra, fit la musique du ballet de *Pourceaugnac*; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talents étaient employés au divertissement du roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre *Pourceaugnac*: on ne cherche à rabaisser les grands-hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen; mais Molière leur répondait, qu'il était comédien aussi-bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple, & qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi-bien que sa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

*Comédie-ballet en prose & en cinq actes, faite & jouée à Chambord
au mois d'Octobre 1670, & représentée à Paris le 23 Novembre
de la même année.*

LE *Bourgeois gentilhomme* est un des plus heureux sujets de comédie, que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que des princes prennent le titre de *rois*, que les grands seigneurs veulent être princes; & comme dit la Fontaine :

Tout prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant; cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le *Misanthrope* est admirable, le *Bourgeois gentilhomme* est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. Molière aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc. Mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

X x x ij

532 *LE BOURGEOIS GENTILHOMME.*

Lulli fit aussi la musique du ballet , & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose & en trois actes , représentée sur le théâtre du palais-royal le 24 May 1671.

Les *Fourberies de Scapin* sont une de ces farces , que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du *Pédant joué* , mauvaise pièce de *Cyrano de Bergerac*. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiarisme , il répondait : *Ces deux scènes sont assez bonnes ; cela m'appartenait de droit : il est permis de reprendre son bien partout où on le trouve.*

Si Molière avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie comédie , *Despréaux* aurait eu raison de dire dans son art poétique :

C'est par-là que Molière illustrant ses écrits ,
Peut-être de son art eût remporté le prix ,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures ,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin ,
Et sans honte à Tércence allié Tabarin.

... Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe ,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope* ,

On pourrait répondre à ce grand critique , que Molière n'a point allié Tércence avec Tabarin dans ses vraies comédies , où il surpasse Tércence : que s'il a déferé au goût du peuple , c'est dans ses farces , dont le seul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les *Fourberies de Scapin* & le *Mariage forcé* valussent l'*Avare* , le *Tartuffe* , le *Misanthrope* , les

Femmes savantes, ou fussent même du même genre. De plus, comment *Despréaux* peut-il dire, que *Molière* peut-être de son art eût emporté le prix ? Qui aura donc ce prix, si *Molière* ne l'a pas ?

P S I C H É ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais des Tuileries, en Janvier & durant le carnaval de l'année 1670, & donnée au public sur le théâtre du palais-royal en 1671.

LE spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal *Mazarin*, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. *Perrin* introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, frère de *Louis XIV*; *Cambert* intendant de la musique de la reine-mère, & le marquis de *Sourdiac* homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu en 1669 le privilège de l'opéra ; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, & qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle & intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids ; & que si les intermèdes sont brillants, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse ; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, & l'on joue *Athalie* sans les chœurs & sans la musique. Ce ne fut que quelques années après, que *Lulli* & *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faisait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéressante : perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avait donc don-

X x x iij

né que des pièces à machines avec des divertissemens en musique , telles qu'*Andromède* & *la Toison d'or*. On voulut donner au roi & à la cour pour l'hyver de 1670 ; un divertissement dans ce goût , & y ajouter des danses. *Molière* fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant , & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop allongé , que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte , la première scène du second , & la première du troisième ; le tems pressait : *Pierre Corneille* se chargea du reste de la pièce ; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre ; & ce génie mâle , que l'âge rendait sec & sévère , s'amollit pour plaire à *Louis XIV.* L'auteur de *Cinna* fit à l'âge de 67 ans cette déclaration de *Psiché* à *l'Amour* qui passe encor pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de *Quinault* ; *Lulli* composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands-hommes que le seul *Racine* , afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi , qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psiché n'est pas une excellente pièce , & les derniers actes en sont très languissans ; mais la beauté du sujet , les ornemens dont elle fut embellie , & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle , firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes , représentée sur le théâtre du palais-royal le 11 Mars 1672.

Cette comédie , qui est mise par les connaisseurs dans le rang du *Tartuffe* & du *Misanthrope* , attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple , ni la cour , à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement ; mais les connaisseurs rendirent bientôt à *Molière* les suffrages de la ville ; & un mot du roi , lui

donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misanthrope*, soutint la pièce longtemps.

Plus on la vit, & plus on admira comment *Molière* avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce tems-là, savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius*, & que *Trissotin* est le fameux abbé *Cottin*, si connu par les satyres de *Despréaux*. Ces deux hommes étaient pour leur malheur ennemis de *Molière*; ils avaient voulu persuader au duc de *Montausier*, que le *Misanthrope* était fait contre lui; quelque tems après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de *Gaston de France*, la scène que *Molière* a si bien rendue dans les *Femmes savantes*. Le malheureux *Cottin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* & contre *Despréaux*; les satyres de *Despréaux* l'avaient déjà couvert de honte, mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représentations *Tricottin*. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé *Cottin* même. S'ils avaient été bons, & si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de *Molière* & celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins estimé: le vrai mérite résiste à la satire. Mais *Cottin* était bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques: on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satyres de *Despréaux* coûtèrent aussi la vie à l'abbé *Cassaigne*: triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poètes, c'est de donner d'excellens ouvrages; *Molière* & *Despréaux* n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, représentée devant le roi à St. Germain, au mois de Février 1670.

L*ouis XIV* lui-même donna le sujet de cette pièce à *Molière*. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. *Molière* servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encor fait paraître sur son théâtre, un astrologue, & un fou de cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus, qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans *Vittorio Siri*, qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de *Louis XIV*, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode; chaque prince & chaque grand seigneur même avait son fou; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie, qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société & ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui est représenté dans *Molière*, n'est point un fou ridicule; tel que le *Moïon* de la *Princesse d'Elide*; mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté & avec finesse. La musique est de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, & ne pouvait guères réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre, que dans les divertissemens des *Amans magnifiques*, il se trouve une traduction de l'ode d'*Horace*:

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte, & en prose, représentée devant le roi à St. Germain, en Février 1672, & à Paris sur le théâtre du palais-royal le 8 Juillet de la même année.

C'est une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société, & la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du palais-royal le 10 Février 1673.

C'est une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les poètes comiques. Depuis lui, le théâtre français s'est soutenu, & même a été asservi à des loix de décence plus rigoureuses que du tems de Molière. On n'oserait aujourd'hui hazarder la scène où le *Tartuffe* presse la femme de son hôte; on n'oserait se servir des termes de *Fils de putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu*; la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encor cette tache, qu'un préjugé très injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un état bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent

Phil. Liétr. Hist. Tom. I.

Yyy

très difficile & très estimable. Mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le spectacle cependant est désert quand on joue les comédies, & qu'il ne va presque plus personne à ce même *Tartuffe* qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encor avec empressement aux tragédies de *Racine* lorsqu'elles sont bien représentées ? C'est que la peinture de nos passions nous touche encor davantage que le portrait de nos ridicules, c'est que l'esprit se lasse des plaisanteries, & que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du stile de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encor convenir que *Molière*, tout admirable qu'il est dans son genre, n'a ni des intrigues assez attachantes, ni des dénouemens assez heureux, tant l'art dramatique est difficile.

Fin du tome premier.

T A B L E

des pièces contenues dans ce volume.

<i>E</i> Loge historique de madame la marquise du Châtelet.	pag. 1.
<i>E</i> pitre sur la philosophie de Newton.	8.
<i>N</i> ouvelle épître dédicatoire à madame la marquise du Châtelet , de l'édition de 1745.	11.
<i>A</i> l'abbé P**. sur les élémens de Newton.	13.

ELEMENS DE PHILOSOPHIE DE NEWTON.

PREMIÈRE PARTIE.

- CHAP. I. De DIEU. *Raisons que tous les esprits ne goûtent pas. Raisons des matérialistes.* . . . 19.
- CH. II. De l'espace & de la durée comme propriétés de DIEU. *Sentimens de Leibnitz. Sentiment & raison de Newton. Matière infinie impossible. Epicure devait admettre un DIEU créateur & gouverneur. Propriétés de l'espace pur & de la durée.* . . . 25.
- CH. III. De la liberté dans DIEU, & du grand principe de la raison suffisante. *Principes de Leibnitz. Pouffés peut-être trop loin. Ses raisonnemens séduisans. Réponse. Nouvelles instances contre le principe des indiscernables.* . . . 28.
- CH. IV. De la liberté dans l'homme. *Excellent ouvrage contre la liberté. Si bon, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Liberté d'indifférence. Liberté de spontanéité. Privation de liberté, chose*

Yyy ij

	<i>très commune. Objections puissantes contre la liberté.</i>	pag. 31.
CHAP. V.	Doutes sur la liberté qu'on nomme d'indifférence.	35.
CH. VI.	De la religion naturelle. <i>Reproche de Leibnitz à Newton. Peu fondé. Réfutation d'un sentiment de Locke. Le bien de la société. Religion naturelle. Humanité.</i>	36.
CH. VII.	De l'ame, & de la manière dont elle est unie au corps, & dont elle a ses idées. <i>Quatre opinions sur la formation des idées. Celles des anciens matérialistes. Celle de Mallebranche. Celle de Leibnitz combattue.</i>	42.
CH. VIII.	Des premiers principes de la matière. <i>Examen de la matière première. Méprise de Newton. Il n'y a point de transmutations véritables. Newton admet des atômes.</i>	48.
CH. IX.	De la nature des élémens de la matière, ou des monades. <i>Sentiment de Newton. Sentiment de Leibnitz.</i>	53.
CH. X.	De la force active, qui met tout en mouvement dans l'univers. <i>S'il y a toujours même quantité de forces dans le monde. Examen de la force. Manière de calculer la force. Conclusion des deux partis.</i>	56.

SECONDE PARTIE.

CH. I.	Premières recherches sur la lumière, & comment elle vient à nous. Erreurs de Descartes à ce sujet. <i>Définition singulière par les péripatéticiens. L'esprit systématique a égaré Descartes.</i>
--------	---

Son système. Faux. Du mouvement progressif de la lumière. Erreur du Spectacle de la Nature. Démonstration du mouvement de la lumière, par Rômer. Expérience de Rômer contestée & combattue mal-à-propos. Preuves de la découverte de Rômer par les découvertes de Bradley. Histoire de ces découvertes. Explication & conclusion. pag. 60.

- CHAP. II. *Système de Mallebranche aussi erroné que celui de Descartes. Nature de la lumière; ses routes; sa rapidité. Erreur du père Mallebranche. Définition de la manière de la lumière. Feu & lumière sont le même être. Rapidité de la lumière. Petitesse de ses atômes. Progression de la lumière. Preuve de l'impossibilité du plein. Objection contre ces vérités. Abus de la sainte Ecriture contre ces vérités. 69.*

- CH. III. *La propriété que la lumière a de se réfléchir, n'était pas véritablement connue; elle n'est point réfléchie par les parties solides des corps, comme on le croyait. Aucun corps uni. Lumière non réfléchie par les parties solides. Expériences décisives. Comment & en quel sens la lumière rejaillit du vuide même. Comment on en fait l'expérience. Conclusion de cette expérience. Plus les pores sont petits, plus la lumière passe. Mauvaises objections contre ces vérités. 74.*

- CH. IV. *Des miroirs, des télescopes; des raisons que les mathématiques donnent des mystères de la vision; que ces raisons ne sont point suffi-*

santes. *Miroir plan. Miroir convexe. Miroir concave. Explications géométriques de la vision. Nul rapport immédiat entre les règles d'optique & nos sensations. Exemple en preuve.* pag. 79.

CHAP. V. Comment nous connaissons les distances, les grandeurs, les figures, les situations. *Les angles, ni les lignes optiques, ne peuvent nous faire connaître les distances. Exemple en preuve. Ces lignes optiques ne font connaître ni les grandeurs, ni les figures. Exemple en preuve. Preuve par l'expérience de l'aveugle-né, guéri par Cheselden. Comment nous connaissons les distances & les grandeurs. Exemple. Nous apprenons à voir comme à lire. La vue ne peut faire connaître l'étendue.* 87.

CH. VI. Pourquoi le soleil & la lune paraissent plus grand à l'horizon qu'au méridien. 94.

CH. VII. De la cause qui fait briser les rayons de la lumière en passant d'une substance dans une autre : que cette cause est une loi générale de la nature, inconnue avant *Newton* ; que l'inflexion de la lumière est encor un effet de cette cause, &c. *Ce que c'est que réfraction. Proportion des réfractions trouvée par Snellius. Ce que c'est que sinus de réfraction. Grande découverte de Newton. Lumière brisée avant que d'entrer dans les corps. Examen de l'attraction. Il faut examiner l'attraction, avant que de se révolter contre ce mot. Impulsion & attraction également certaines & inconnues. En quoi l'attraction est une qualité occulte. Preuves de l'attraction. In-*

flexion de la lumière auprès des corps qui l'attirent. pag. 99.

CHAP. VIII. Suite des merveilles de la réfraction de la lumière. Qu'un seul rayon de la lumière contient en soi toutes les couleurs possibles. Ce que c'est que la réfrangibilité. Découvertes nouvelles. *Imagination de Descartes sur les couleurs. Erreur de Mallebranche. Expérience & démonstration de Newton. Anatomie de la lumière. Couleurs dans les rayons primitifs. Vaines objections contre ces découvertes. Critiques encor plus vaines. Expérience importante.* 107.

CH. IX. De l'arc-en-ciel ; que ce météore est une suite nécessaire des loix de la réfrangibilité. *Méchanisme de l'arc-en-ciel inconnu à toute l'antiquité. Ignorance d'Albert le grand. L'archevêque Antonio de Dominis est le premier qui ait expliqué l'arc-en-ciel. Son expérience. Imitée par Descartes. La réfrangibilité, unique raison de l'arc-en-ciel. Explication de ce phénomène. Les deux arcs-en-ciel. Ce phénomène vu tousjours en demi-cercle.* 113.

CH. X. Nouvelles découvertes sur la cause des couleurs, qui confirment la doctrine précédente. Démonstration, que les couleurs sont occasionnées par l'épaisseur des parties qui composent les corps, sans que la lumière soit réfléchie de ces parties. *Connaissance plus approfondie de la formation des couleurs. Grandes vérités tirées d'une expérience commune. Expérience de Newton. Les couleurs dépendent de l'épaisseur des*

parties des corps, sans que ces parties réfléchissent elles-mêmes la lumière. Tous les corps sont transparents. Preuve que les couleurs dépendent des épaisseurs, sans que les parties solides renvoient en effet la lumière. . . pag. 123.

CHAP. XI. Suites de ces découvertes. Action mutuelle des corps sur la lumière. *Expérience très singulière. Conséquences de ces expériences. Action mutuelle des corps sur la lumière. Toute cette théorie de la lumière a rapport avec la théorie de l'univers. La matière a plus de propriétés qu'on ne pense. 126.*

Lettre de l'auteur, qui peut servir de dernier chapitre à la théorie de la lumière. 128.

TROISIÈME PARTIE.

CH. I. Premières idées touchant la pesanteur & les loix de l'attraction. Que la matière subtile, les tourbillons & le plein doivent être rejetés. *Attraction. Expérience qui démontre le vuide & les effets de la gravitation. La pesanteur agit en raison des masses. D'où vient ce pouvoir de pesanteur. Il ne peut venir d'une prétendue matière subtile. Pourquoi un corps pèse plus qu'un autre. Le système de Descartes ne peut en rendre raison. 130.*

CH. II. Que les tourbillons de Descartes & le plein sont impossibles, & que par conséquent il y a une autre cause de la pesanteur. *Preuve de l'impossibilité des tourbillons. Preuves contre le plein. : : : : : 134.*

CH. III.

CHAP. III. Gravitation démontrée par la découverte de
Newton. Histoire de cette découverte. Que la
lune parcourt son orbite par la force de cette
gravitation. Histoire de la découverte de la gra-
vitation. Procédé de Newton. Théorie tirée de
ces découvertes. La même cause qui fait tomber
les corps sur la terre , dirige la lune autour de
la terre. pag. 140.

C H. IV. Que la gravitation & l'attraction dirigent toutes
les planètes dans leur cours. Comment on doit
entendre la théorie de la pesanteur chez Descartes.
Ce que c'est que la force centrifuge & la force
centripète. Cette démonstration prouve que le soleil
est le centre de l'univers , & non la terre. C'est
pour les raisons précédentes que nous avons plus
d'été que d'hyver. 145.

C H. V. Démonstration des loix de la gravitation , tirée
des règles de Kepler ; qu'une de ces loix de
Kepler démontre le mouvement de la terre.
Grande règle de Kepler. Fausses raisons de cette
loi admirable. Raison véritable de cette loi trou-
vée par Newton. Récapitulation des preuves de
la gravitation. Ces découvertes de Kepler & de
Newton servent à démontrer que c'est la terre
qui tourne autour du soleil. Démonstration du
mouvement de la terre tirée des mêmes loix. 150.

C H. VI. Nouvelles preuves de l'attraction. Que les iné-
galités du mouvement de l'orbite de la lune
sont nécessairement les effets de l'attraction.
Exemple en preuve. Inégalités du cours de la
lune , toutes causées par l'attraction. Dédution

Phil. Littér. Hist. Tom. I.

Z z z

de ces vérités. La gravitation n'est point l'effet du cours des astres, mais leur cours est l'effet de la gravitation. Cette gravitation, cette attraction peut être un premier principe établi dans la nature. pag. 155.

CHAP. VII. Nouvelles preuves & nouveaux effets de la gravitation. Que ce pouvoir est dans chaque partie de la matière. Découvertes dépendantes de ce principe. *Remarque générale & importante sur le principe de l'attraction. La gravitation, l'attraction est dans toutes les parties de la matière également. Calcul hardi & admirable de Newton.* 160.

CH. VIII. Théorie de notre monde planétaire. *Démonstration du mouvement de la terre autour du soleil, tirée de la gravitation. Grossueur du soleil. Il tourne sur lui-même autour du centre commun du monde planétaire. Il change toujours de place. Sa densité. En quelle proportion les corps tombent sur le soleil. Idée de Newton sur la densité du corps de Mercure. Prédiction de Copernic sur les phases de Vénus.* 162.

CH. IX. Théorie de la terre : examen de sa figure. 167. *Histoire des opinions sur la figure de la terre. Découverte de Richer, & ses suites. Théorie de Huyghens. Celle de Newton. Disputes en France sur la figure de la terre.* 168.

CH. X. De la période de vingt-cinq mille neuf cent vingt années, causée par l'attraction. *Mal-entendu général dans le langage de l'astronomie. Histoire de la découverte de cette période. Peu*

T A B L E.

347

favorable à la chronologie de Newton. Explication donnée par des Grecs. Recherches sur la cause de cette période. pag. 174.

CHAP. XI. Du flux & du reflux. Que ce phénomène est une suite nécessaire de la gravitation. *Les prétendus tourbillons ne peuvent être la cause des marées. Preuve. La gravitation est la seule cause évidente des marées.* 181.

CH. XII. Conclusion. 187.

Songe de Platon. 189.

Lettre de l'auteur à Mr. de s'Gravesande, professeur de mathématique. 191.

Réponse à Mr. Martin Kahle, professeur & doyen des philosophes de Goettingen, au sujet des questions métaphysiques ci-dessus. 195.

Courte réponse aux longs discours d'un docteur Allemand. 196.

Lettre sur Roger Bacon. 200.

Sur l'Anti-Lucrèce de Mr. le cardinal de Polignac. 203.

Dissertation envoyée par l'auteur, en italien, à l'académie de Bologne, & traduite par lui-même en français, sur les changemens arrivés dans notre globe, & sur les pétrifications qu'on prétend en être encor les témoignages. 206.

Digression sur la manière dont notre globe a pu être inondé. 215.

Remarques sur les pensées de Mr. Pascal. 216.

D I A L O G U E S.

Des embellissemens de la ville de Cachemire. 251.

Un plaideur & un avocat. 257.

Madame de Maintenon & Mlle. de l'Enclos. 262.

Un philosophe & un contrôleur-général des finances. 267.

Marc-Aurèle & un recollet. 273.

Zzz ij

D I A L O G U E S.

<i>Un bracmane , & un jésuite , sur la nécessité & l'enchaînement des choses.</i>	pag. 277.
<i>Lucrèce & Possidonius.</i>	182.
<i>Un sauvage & un bachelier.</i>	299.
<i>Ariste & Acrotal.</i>	308.
<i>Lucien , Erasme & Rabelais , dans les champs Elisées.</i>	313.
<i>Galimatias dramatique.</i>	319.
<i>L'éducation des filles.</i>	322.
<i>Les anciens & les modernes , ou La toilette de Mad. de Pompadour.</i>	325.
<i>Le chapon & la poularde.</i>	333.
<i>Périclès , un Grec moderne , un Russe.</i>	338.
<i>Cu-su & Kou , ou Entretiens de Cu-su , disciple de Confutée , avec le prince Kou , fils du roi de Low , tributaire de l'empereur Chinois Gnenvan , 417 ans avant notre ère vulgaire.</i>	344.
<i>Ariston & Téotime.</i>	365.
<i>L'Indien & le Japonais.</i>	369.
<i>Tuſtan & Karpos , ou Entretien du bacha Tuſtan , & du jardinier Karpos.</i>	375.
<i>Les dernières paroles d'Épictète à son fils.</i>	379.

L'A , B , C. Dix-sept dialogues traduits de l'anglais.

<i>PREMIER DIALOGUE. Sur Hobbes , Grotius & Montequieu.</i>	384.
<i>SECOND ENTRETIEN. Sur l'ame.</i>	399.
<i>TROISIÈME ENTRETIEN. Si l'homme est né méchant & enfant du diable.</i>	403.
<i>QUATRIÈME ENTRETIEN. De la loi naturelle , & de la curiosité.</i>	412.

T A B L E.

549

CINQUIÈME ENTRETIEN. <i>Des manières de perdre & de garder sa liberté, & de la théocratie.</i>	pag. 417.
SIXIÈME ENTRETIEN. <i>Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.</i>	422.
SEPTIÈME ENTRETIEN. <i>Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.</i>	426.
HUITIÈME ENTRETIEN. <i>Des serfs de corps.</i>	430.
NEUVIÈME ENTRETIEN. <i>Des esprits serfs.</i>	434.
DIXIÈME ENTRETIEN. <i>Sur la religion.</i>	438.
ONZIÈME ENTRETIEN. <i>Du droit de la guerre.</i>	444.
DOUZIÈME ENTRETIEN. <i>Du code de la perfidie.</i>	453.
TREIZIÈME ENTRETIEN. <i>Des loix fondamentales.</i>	457.
QUATORZIÈME ENTRETIEN. <i>Que tout état doit être indépendant.</i>	460.
QUINZIÈME ENTRETIEN. <i>De la meilleure législation.</i>	464.
SEIZIÈME ENTRETIEN. <i>Des abus.</i>	467.
DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN. <i>Sur des choses curieuses.</i>	470.

<i>Conversation de Mr. l'intendant des Menus en exercice, avec Mr. l'abbé Brizel.</i>	482.
---	------

VIE DE MOLIÈRE, avec de petits sommaires de ses pièces.	494.
<i>L'Etourdi, ou les Contre-tems.</i>	505.
<i>Le Dépit amoureux.</i>	506.
<i>Les Précieuses ridicules.</i>	507.
<i>Le Cocu imaginaire.</i>	509.
<i>Don Garcie de Navarre, ou le Prince jaloux.</i>	510.
<i>L'Ecole des maris.</i>	ibid.
<i>Les Fâcheux.</i>	511.
<i>L'Ecole des femmes.</i>	513.
<i>La Critique de l'Ecole des femmes.</i>	514.
<i>L'Impromptu de Versailles.</i>	ibid.

Zzz ij

<i>La Princesse d'Elide, ou les Plaisirs de l'île enchantée.</i>	pag. 115.
<i>Le Mariage forcé.</i>	116.
<i>L'Amour médecin.</i>	116.
<i>Don Juan, ou le Festin de Pierre.</i>	117.
<i>Le Misantrope.</i>	119.
<i>Le Médecin malgré lui.</i>	121.
<i>Le Sicilien, ou l'Amour peintre.</i>	ibid.
<i>Mélicerte, pastorale héroïque.</i>	122.
<i>Amphitruon.</i>	ibid.
<i>L'Avare.</i>	124.
<i>George Dandin, ou le Mari confondu.</i>	126.
<i>L'Imposteur, ou le Tartuffe.</i>	127.
<i>Monsieur de Pourceaugnac.</i>	130.
<i>Le Bourgeois gentilhomme.</i>	131.
<i>Les Fourberies de Scapin.</i>	132.
<i>Pfiché.</i>	133.
<i>Les Femmes savantes.</i>	134.
<i>Les Amans magnifiques.</i>	136.
<i>La Comtesse d'Escarbagnas.</i>	137.
<i>Le Malade imaginaire.</i>	ibid.

E R R A T A.

Pag. [349.](#) ligne [21.](#) hans méc, lisez, méchans.

2
13.28 Vol xiv

13.28 Vol XIV

551

005787548

Digitized by Google



